



6. V. L# -

LETTRES

DE

MR DESCARTES,

QUITRAIENT DE PLUSIEURS
belles questions concernant la Mo-
rale, la Physique, la Medecine, &
les Mathematiques.

Où l'on a joint le Latin de plusieurs Lettres
qui n'avoient été imprimées qu'en François;
avec une Traduction Françoisse de celles
qui n'avoient jusqu'à présent paru qu'en
Latin.

Nouvelle Edition enrichie de figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A MONSIEUR
CHANUT,
CONSEILLER ORDINAIRE
DU ROY
EN SES CONSEILS.



MONSIEUR MON FRERE,

*Après vous avoir dit que je ne
dédierois ce Livre à personne, peut-*

a ij

Milcent de Mupé

EPISTRE.

être serez-vous surpris d'y voir votre Nom dès l'entrée : mais je ne pense pas que ce soit rien faire contre maparole, que de vous présenter ce qui vous appartient. Pour moy je crois que d'en user de la sorte, c'est moins un présent, que ce n'est une restitution : car avec quelle grace aurois-je pu le faire sortir de mes mains, pour le faire passer dans celles du Public, sans le remettre premierement entre les vôtres, & par ce moyen luy faire sçavoir, à qui il a la principale obligation du don que je luy fais. En effet, la fortune ayant mis en votre possession tous les biens qu'on peut dire avoir véritablement appartenu à feu Monsieur Descartes, & vous ayant ainsi fait héritier des plus belles richesses de sa succession, il dépendoit de vous absolument de vous les approprier, sans rien faire contre l'étrainte justice, ou de n'en faire part qu'à vos amis, sans que les autres s'en pussent plaindre. Mais votre ame est trop grande & trop genereuse

EPISTRE.

pour n'être liberale qu'à demi ; accoutumée qu'elle est depuis tant de temps à travailler pour l'intérêt des Souverains & des Peuples, elle n'a point voulu posséder ce trésor toute seule ; & condamnant l'avarice ou l'ambition de ces personnes, qui prennent plaisir à se voir seules ou plus riches ou plus avantagées que les autres, elle s'est toujours résoluë de le posséder avec tout le monde. C'est la première pensée que vous avez eue, quand vous êtes entré dans cette opulente succession ; Votre dessein n'a point été d'en frustrer les naturels, ni même les étrangers, mais d'en enrichir un chacun, & de la donner toute à tous, n'étant composée que de ces biens, lesquels bien loin de diminuer par la part qu'y prennent les autres, augmentent par cela même de prix & de valeur. C'est une vérité dont je puis rendre témoignage en mon particulier, puisque c'est en partie pour ce sujet que vous avez bien voulu m'en

EPISTRE.

faire si long-temps le dépositaire; afin qu'après avoir mis le prix sur chaque piece, & distingué par même moyen les plus rares d'avec les plus communes, je les misse en état de paroître toutes, pour en laisser après cela le jugement & le choix au Public. Ce n'est donc pas pour trouver un Patron & un Protecteur à ce Livre, que je vous le presente aujourd'huy; c'est pour m'acquitter de mon devoir, qui vouloit de moy, que je fisse connoître à tout le monde, avec quelle équité vous le gardiez, & à quel titre je l'avois reçu. Aussi, Monsieur, n'ai-je point considéré en vous cet homme sçavant qui le pouvoit défendre, s'il étoit attaqué; ou cette personne puissante qui le pouvoit protéger, si on lui faisoit outrage; ou enfin ce personnage illustre qui pouvoit relever son estime & lui donner credit, s'il étoit negligé: J'ai toujours eu trop bonne opinion de ce Livre, pour apprehender qu'il éprouvât ces infortu-

EPISTRE.

nes & ces disgrâces; Et même j'oserai dire, que je me suis crû assez fort pour le pouvoir tout seul défendre de quelques-unes, s'il venoit à tomber dans un semblable malheur. Mais ce que j'ai seulement considéré en vous a été cette personne qui avoit fait de moy un jugement assez favorable, pour ne me croire pas indigne d'un si précieux dépôt, & à qui par conséquent je devois une reconnoissance publique, pour cette marque particuliere qu'elle m'a donnée de sa confiance & de son estime. Et comme je sçai que vous n'ambitionnez aucun de ces honneurs qui sont hors de nous-mêmes, & que d'ailleurs je ne suis point d'humeur à m'en faire accroire, & à faire plus que mon devoir, sous l'esperance de quelque gloire, je n'ai point embrassé l'occasion de ce Livre, comme un moyen de me signaler, & de rendre votre nom plus celebre. Il s'est rendu assez recommandable par la grandeur

EPISTRE.

de vos emplois, & par l'importance de vos negociations, pour n'avoir pas besoin que je me misse en peine de luy donner de l'éclat; Et il vous suffit que la prudence & la dextérité que vous avez apportée dans tous les Traitez que vous avez negocié, vous aient acquis la bienveillance du Roy, l'estime de ses principaux Ministres, & l'affection de tout le monde. C'est pourquoy s'il y a quelque honneur à esperer de l'adresse que je vous fais de ce Livre, ce n'est que pour moy seulement, qui parmi tant d'hommes qui sçavent ce que vous valez, suis connu de fort peu de gens pour avoir l'avantage de vous appartenir de si près. Veritablement cette alliance si étroite que j'ai avec vous, m'est un bien si considerable, & qui fait rejaillir tant d'honneur sur moy, qu'on me doit bien pardonner, si ayant tant d'intérêt que tout le monde le sçût, je n'ay point feint d'usurper la quali-

EPISTRE.

té que j'ay prise au commencement de cette Lettre; & même je puis me promettre, après les témoignages que vous me donnez tous les jours de vôtre amitié, que cette liberté ne vous sera point désagréable. Je laisse donc là, Monsieur, ces titres honorables & glorieux d'Ambassadeur, de Plenipotentiaire & de Conseiller d'Estat; car toutes ces marques d'honneur, qui à la verité se trouvent en vous, & ce qui est assez rare en ce siècle, qui s'y voyent sans envie & sans jalousie de personne, ne sont point les qualitez que j'ay appris de vous à estimer le plus, ni celles par qui je reconnois ce confident à qui je suis redevable de ce Livre. C'est ce qui fait que pour ne me point écarter de mon devoir, & pour épargner vôtre modestie, je n'ajouteray plus, que ce seul témoignage de mon respect, que je ne puis icy omettre, sans pecher contre la bien-séance,

EPISTRE.
*& gêner tous les sentimens de mon
cœur ; C'est que je suis ,*

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très
obéissant serviteur,
CLERSELIER.

Si cette Lettre n'a pas paru dès la première édition de ce Livre , c'est cette modestie dont je viens de parler qui en a esté la cause , car elle fut dès-lors présentée avec le Livre ; mais aujourd'hui que cette modestie est couronnée de gloire , j'ai crû être obligé de la faire éclater , & de n'y pas déferer davantage.



PREFACE.

C'EST assez de recommandation pour ce Livre , que de sçavoir qu'il est de Monsieur Descartes ; A la faveur de ce nom si fameux , & que l'on peut dire n'avoir pas été rendu moins célèbre par les calomnies même de ses envieux , que par le propre mérite de sa personne & de ses écrits , il y a lieu d'espérer que cet Ouvrage , quoique posthume , ne laissera pas d'être aussi-bien reçu , que s'il avoit vû le jour du vivant de son Auteur. Il est vrai qu'il a déjà été vû tout entier en chacune de ses parties séparées , mais non pas réunies en un corps , comme je le présente aujourd'hui.

C'est un recueil de plusieurs Lettres , écrites sur toutes sortes de su-

P R E F A C E.

jets, dont la plupart luy ont été proposés par des personnes de très-grande considération, soit pour le rang qu'elles ont dans le monde, soit pour l'estime qu'elles se sont acquises par leur sçavoir & par leur vertu. Et bien que sans doute il ne songeât pas, quand il les écrivoit, qu'elles dussent jamais paroître en public, elles ne laissent pourtant pas d'avoir assez de graces & d'ornemens, pour ne point apprehender la lumiere. Ce qui s'écrit pour des Princesses, & pour les plus sçavans hommes de l'Europe, ne doit pas craindre d'être mis à la censure publique; Et après que les grands & les plus polis de la Cour, & même que les critiques du cabinet, ont une fois jugé favorablement d'une pièce, qu'auroit-on plus à craindre du jugement, que la multitude. C'est ce qui fait, Lecteur, que je te présente ces Lettres avec autant de confiance que Monsieur Descartes a pû faire lui-même ses

P R E F A C E.

autres écrits, sçachant qu'elles ne cedent en rien à pas un autre ouvrage que tu ayes pû voir de luy. La même force & la même sublimité d'esprit qui reluit par tout ailleurs, s'y fait voir admirablement dans la solution des questions les plus difficiles; & outre cela on y voit une étendue d'esprit presque infinie, dans la diversité & la multiplicité des choses qu'il y traite.

Mais entre plusieurs sujets, celui-là sans doute est le plus relevé & le plus utile, qu'il examine dans la lettre qu'il a eu l'honneur d'écrire à la Reine Christine, ensuite de la priere, ou plutôt du commandement qui luy fut fait de sa part, de luy vouloir expliquer son opinion touchant le Souverain Bien de cette vie; à quoi il luy fut d'autant plus aisé d'obéir, qu'il avoit encore toutes fraîches en sa memoire, ces hautes considérations qu'il avoit eues dans l'examen qu'il avoit nouvellement fait du livre de Sene-

P R E F A C E.

que, *de vitâ Beatâ*, lequel il avoit lui-même choisi, comme un sujet digne de servir d'entretien & de divertissement à cette autre sçavante Princesse, Elizabeth de Bohême, lors qu'allant prendre des eaux à Spa, les Medecins luy avoient recommandé de n'occuper son esprit à aucune chose qui le pût travailler, ainsi qu'on verra par les lettres qu'il luy écrit. C'est dans ces lettres où il a fait voir que la Morale étoit l'une de ses plus ordinaires Meditations, & qu'il n'étoit pas si fort occupé à la consideration des choses qui se passent dans l'air, ni à la recherche des secretes voyes que la nature observe icy-bas dans la production de ses ouvrages, qu'il ne fît souvent reflexion sur lui-même, & qu'il n'employast les premiers & les principaux de ses soins à s'instruire, & à regler les actions de sa vie suivant la vraie raison, comme une chose, laquelle, ainsi qu'il dit lui-même, ne souffre point

P R E F A C E.

de delay, à cause que nous devons sur tout tâcher de bien vivre. Aussi ces grandes & sérieuses reflexions, qu'il avoit faites sur les mœurs des hommes, dans la frequentation des Cours & des Armées, & dans le reste du grand livre du monde, l'avoient rendu si sçavant en cette matiere, que dans l'examen qu'il a fait du livre de Seneque, il n'est pas contenté de remarquer ses fautes, mais comme un Maître capable de faire des leçons à cet ancien Docteur des Mœurs, il a aussi marqué ce qu'il devoit dire, pour rendre son livre le meilleur & le plus utile, qu'un Philosophe comme lui, qui n'étoit point éclairé des lumieres de la foy, eust sçu écrire. Après quoi je ne pense pas qu'il y en ait plus aucun, de ceux qui dans leurs écrits l'ont accusé de vanité en ses études, comme s'attachant entierement à la recherche des choses vaines, & dont la science enfle l'esprit, au lieu de celles qui instrui-

P R E F A C E.

sent. & qui perfectionnent l'homme ; qui ose plus luy faire un semblable reproche ; principalement ; quand ils verront que quelque soin qu'ils ayent apporté à cultiver la Morale, ils trouveront encore beaucoup de choses à apprendre ; dans ce peu qu'il en a écrit, & qu'ils auroient peut-être sans cela ignoré toute leur vie. Et de vrai, à quoy ont servy toutes les calomnies de ses envieux ; sinon à faire que son nom devint plus celebre, que sa vie fust plus admirée, & sa doctrine si estimée, qu'elle partage aujourd'huy les écoles dans la Hollande, & qu'elles enseigne publiquement dans ses chaires. Ce que j'estime être si glorieux à cette Province, que je lui envie rois quasi cet honneur, comme un bien qui nous devoit appartenir, n'étoit que j'estime en quelque façon raisonnable, que ceux-là jouissent les premiers du fruit de ses labeurs ; qui ont le plus contribué à son repos & à son loisir ; & que cer-

te

P R E F A C E.

te terre porte les premiers fruits d'une semence, qui n'a pas seulement été jettée, mais même conçüe premierement dans son sein. Après quoy, si sa prédiction a jamais lieu en son pays, j'espere que sa doctrine y sera reçüe avec plus de succez & plus d'applaudissement qu'en aucun lieu du monde, comme celuy où l'erreur a le moins de credit pour être ancienne, où la verité est la plus recherchée & la mieux suivie quand elle est connue, & où les esprits sont les plus capables d'entendre raison ; n'y en ayant pas un, dans ce grand nombre de sçavans qui frequentent nos Academies, qui ne souscrive entierement à cette maxime du grand Saint Augustin ; Qu'il n'y a pas moins d'erreur à admettre pour vrayes les choses douteuses, c'est-à-dire, les choses obscures & inconcevables, tels que sont tous les principes qui sont particuliers à la Philosophie Peripateticienne, qu'à ne

Tome I.

b

P R E F A C E.

pas recevoir celles qui sont certaines, c'est-à-dire les choses claires & intelligibles, tels que sont les principes de notre Philosophie.

Pour ce qui est de l'ordre & de la suite des lettres en general, comme souvent il importoit fort peu laquelle seroit mise devant, chacune presque traitant de questions différentes, & qui ne dépendent point les unes des autres, je ne m'y suis pas beaucoup arrêté; mais quant à la disposition & à l'économie de chaque lettre en particulier, comme c'est un coup du Maître, on y verra le même ordre & la même distribution que dans tous ses autres écrits; en sorte que ceux qui auront la vûe assez bonne, y pourront remarquer la même Methode dont Monsieur Descartes s'est toujours servy, soit dans ses principes pour la construction generale de son monde, soit dans ses Meteores pour l'explication particuliere des plus beaux phénomènes de la Nature; si bien

P R E F A C E.

que son adresse & la subtilité de son esprit y paroissent toutes entieres. Et ce qui, je m'assure, ne surprendra pas moins le lecteur, est que l'éclaircissement de tant de difficultés qu'il explique, ne se fait pas d'une maniere dogmatique, ni par les formes ordinaires des argumens, mais d'un stile si aisé & si net, qu'il semble que les pensées luy couloient de la plume, & qu'elles seroient venues à tout autre en l'esprit. Chacun sçait combien le stile des lettres est difficile, cependant l'on verra qu'à un esprit comme le sien tout étoit également facile, & qu'il s'en démêle aussi bien, que de tous les autres genres d'écrire. A la verité, peut-être que les délicats n'y trouveront pas de ces paroles choisies, qui chatouillent l'oreille de leur son, ni de ces periodes nombreuses, qui semblent n'aller que par mesure & par cadence; mais je suis assuré que les plus exacts y reconnoîtront les mots propres de chaque chose, & n'y ver-

P R E F A C E.

ront que des termes si significatifs, qu'ils portent leur lumiere avec eux. Que si ces personnes scrupuleuses ont de la peine à trouver rien de considerable à reprendre touchant la pureté des paroles, leur censure aura encore moins de prise sur la force des raisons & la netteté du sens, qui sont les deux seules choses qu'un Philosophe doit considerer, & dans lesquelles on peut dire que Monsieur Descartes a excellé par dessus tous ceux qui ont écrit avant luy de semblables matieres; de sorte que je me suis quelquefois étonné de voir taxer ses écrits de confusion & d'obscurité, voyant qu'il suit par tout la maniere d'écrire des Geometres, qui est la plus exacte de toutes, & qu'il ne se sert point d'autres principes que de ceux des Mathematiciens même, que tout le monde admet à cause de leur clarté & évidence.

J'avertis ceux qui verront ici leurs lettres, qu'il se pourra faire qu'ils ne les trouveront pas en tout conformes

P R E F A C E.

à celles qu'ils ont reçues de Monsieur Descartes; mais ce manquement peut être arrivé de deux causes; La premiere, que ces lettres n'ayant été imprimées que sur le Manuscrit que Monsieur Descartes s'en étoit réservé, il se peut faire qu'en les transcrivant, il y ait changé ou corrigé quelque chose, comme il arrive souvent, & que par après il ait négligé de le reformer dans son original. L'autre raison est, que le Manuscrit s'est trouvé en quelques endroits defectueux, & en d'autres si mal écrit & si brouillé, que j'ai été quelquefois réduit à deviner ce que l'Auteur avoit voulu dire; & je n'ay pas crû pour cela rien faire contre la fidelité que je luy dois, de les remplir & suppléer de moi-même, pour ne pas laisser dans ce livre ce peu d'espaces vuides. Mais ce qui m'a donné le plus de peine, a été que ces lettres n'étant écrites que sur des feuilles volantes, toutes détachées les unes des autres, & sou-

P R E F A C E.

vent sans datte ni reclame, le desordre qui s'y étoit mis avoit fait qu'elles ne se suiyoient point, & qu'on ni reconnoissoit ni commencement ni fin : de sorte que j'ai été obligé de les lire presque toutes, avant que de les pouvoir rejoindre les unes aux autres, & de leur pouvoir donner aucune forme, pour les disposer par après dans l'ordre & dans le rang qu'elles tiennent. Toutefois quelque mal qui soit arrivé de ce desordre, je suis caution qu'il fera peu considerable ; & même il ne sçauroit être d'aucune importance pour les lecteurs, qui n'ont point en cela d'autre intérêt, sinon que le sens des choses n'y souffre point de violence, & que les questions (dont il s'en trouve quelquefois dix ou douze dans une seule lettre) soient expliquées chacune à part, & sans confusion ; à quoi je puis dire que j'ay mis toute mon attention.

J'ay été bien aise que le public fust informé de tout ce détail, non

P R E F A C E.

pas tant pour faire valoir mon industrie dans l'impression de ces lettres, que pour purger l'Auteur des fautes qui pourroient s'y être glissées, & pour convier d'autant plus ceux qui y verront leurs lettres imprimées, & qui en les lisant ne les trouveront pas tout-à-fait correctes, à m'envoyer à moy ou aux Libraires mêmes, ou leurs lettres, ou des copies très-fidelles, afin que dans une seconde édition elles puissent prendre la place de celles qu'y tiennent maintenant la leur. Je souhaiterois aussi que ces Messieurs permissent que le livre fust alors honoré de leurs noms, n'ayant pû à cette fois mettre à la teste de toutes les lettres, les noms de ceux à qui elles sont adressées, faute de l'avoir trouvé dans le Manuscrit, & pour ne l'avoir pû apprendre de personne, ni deviner par le stile, lequel pourtant m'en a fait mettre quelques-uns par conjecture. Et quand en cela je me serois trompé, je ne crois pas avoir fait tort à

P R E F A C E.

ceux de qui j'ai emprunté les noms. Je ne pense pas aussi que les honnêtes gens trouvent mauvais, que pour faire mieux entendre les réponses de Monsieur Descartes, j'aye fait imprimer quelques-unes de leurs lettres, qui contiennent leurs objections; Et sur ce sujet je suis obligé de rendre cette reconnoissance à feu Monsieur Morin, Docteur en Médecine, & Professeur du Roy aux Mathématiques, de m'avoir généreusement accordé ses lettres; J'ai aussi la même obligation à Monsieur Morus Gentilhomme Anglois; Et pour ne pas refuser à ce dernier ce qu'il a désiré de moy en m'envoyant ses copies, j'ai été contraint de mettre dans ce livre une lettre ou deux que je lui ai écrites à cette occasion. Je ne doute point qu'il n'eût été mieux que ses lettres, & celles de Monsieur Descartes à ce Gentilhomme, & quelques autres encore écrites en Latin eussent été traduites en François, pour faire un livre
tout

P R E F A C E.

tout d'une langue*; mais ni ma santé ni mon loisir ne m'ont pu permettre d'y travailler avec le soin qui seroit requis pour une telle traduction. En attendant néanmoins qu'il se trouve quelqu'un qui l'entreprenne, j'ay prié un de mes amis, des mieux versés dans la Philosophie de Monsieur Descartes, de traduire celles qui traitent du mouvement du Cœur & de la Circulation du Sang, que Monsieur de Berouic a déjà données au public, dans ce beau recueil qu'il a fait de ses questions Epistolaires, imprimé à Rotterdam en l'année 1644. auquel on peut avoir recours si l'on doute de la fidélité de la version.

Au reste, quoique Monsieur Descartes ait souvent averti les Lecteurs, de ne lui attribuer jamais aucune opinion, s'ils ne la trouvoient expressément en ses écrits, & quoi que sur ce pied celles qui sont icy

* On les a fait traduire dans cette nouvelle édition.

P R E F A C E.

contenuës luy puissent être justement attribuées , puisque ce livre porte son nom , & qu'il ne contient rien qui ne soit sorty de sa plume ; toutefois on ne doit pas être si rigoureux , que de croire que toutes les solutions qu'il a données aux difficultez qui lui ont été proposées, doivent passer pour ses dernières résolutions , & pour des décisions dont il fût pleinement satisfait ; y ayant plusieurs questions qu'il n'a traitées qu'en passant ; d'autres qu'il n'a qu'ébauchées , comme étant la première fois qu'il y mettoit la main ; d'autres qu'il a luy-même corrigées depuis dans ses écrits , étant devenu plus sçavant par le temps ; d'autres dont il se reservoit de faire une recherche plus exacte , quand il auroit plus de loisir , & plus de commodité pour les expériences nécessaires à justifier ses raisonnemens ; & enfin d'autres sur lesquelles il ne vouloit pas se déclarer davantage , à cause qu'il n'en avoit pas encore jetté les fondemens

P R E F A C E.

dans ses écrits , & qu'il ne desiroit pas alors s'en expliquer plus ouvertement. Cependant quelques imparfaites que puissent être ses réponses , j'ose assurer qu'elles valent encore mieux , que tout tout ce que les autres ont pû donner sur les mêmes questions en des livres entiers.

A ce propos , je crois qu'il est de l'honneur de Monsieur Descartes, de faire remarquer aux Lecteurs la familiarité & correspondance des lettres qu'il a eüe avec Monsieur le Roy, Professeur en Medecine en l'Université d'Utrecht , afin que tout le monde sçache avec quelle franchise il lui communiquoit ses pensées ; car à dire le vrai , s'il ne s'en étoit point écarté , & s'il n'avoit point presumé voir plus clair que son maître , on auroit pû espérer de son génie , de voir Monsieur Descartes comme ressuscité en luy ; mais l'amour de ses propres inventions l'ayant jetté dans l'erreur , Monsieur Descartes a été obligé de le désa-

P R E F A C E.

voïer entierement ; de peur que ceux qui étoient prévenus de la créance qu'il n'enseignoit que ses opinions, ne vinssent à lui attribuer ses erreurs. Et certainement il y a dequoy s'étonner, qu'un homme comme luy, qui semble être si clair-voyant en toute autre chose, n'ait pû s'empêcher de faillir lourdement comme il a fait, toutes les fois qu'il a voulu quitter Monsieur Descartes pour suivre ses propres imaginations ; ce qu'il ne me seroit pas difficile de faire voir icy par le dénombrement entier de toutes ses fautes, si c'étoit le lieu de le faire. Et pource que l'une des plus considerables où il soit tombé, est celle qui regarde la Nature de nos Ames, pour faire voir que ce n'a point été sans grande raison que Monsieur Descartes l'a désavouée, j'ay voulu mettre icy la version que j'ay faite autrefois, de la réponse de Monsieur Descartes à un certain placart de Monsieur le Roy, qui contient en forme de

P R E F A C E.

Theses ses principales assertions, ou erreurs, touchant la Nature de nos Ames, afin de rendre tout le monde capable d'en juger. Mais une des choses qui m'a le plus surpris, est, que Monsieur le Roy ayant en la premiere édition de son livre, intitulé *Fundamenta physices*, rendu à Monsieur Descartes vivant une partie de l'honneur & de la reconnoissance qu'il luy devoit, par les éloges dont il l'avoit honoré, & par les témoignages qu'il avoit rendus de l'estime singuliere qu'il faisoit de son mérite, pour lequel il avoit alors tant de respect, que jamais il ne s'éloignoit de ses sentimens sans crainte & sans regret ; néanmoins dans la seconde édition qu'il en a faite, il a entierement supprimé le nom de son maître, & en a retranché tous les éloges qu'il luy avoit donnez ; Et après ce beau trait de generosité, il a pris pour la devise de son portrait ces deux mots, *candidè & generosè*, ce que j'aurois de

P R E F A C E.

vray en quelque façon approuvé, s'il en avoit ainſi uſé du vivant de Monsieur Descartes : car par là il luy auroit témoigné ſon obéiſſance. Mais il me permettra ſ'il luy plaiſt de luy dire, qu'il auroit encore plus genereuſement fait, ſi nonobſtant le déſaveu que Monsieur Descartes a fait de ſes écrits, il n'avoit pas laiſſé de rendre à ſa memoire toute la reconnoiſſance qu'il luy doit, & d'avouer publiquement qu'il n'a preſque rien mis de bon dans ſon livre, qu'il n'ait appris de luy, ſoit par ſes lettres, ſoit par ſes conférences, ſoit par ſes avis, ſoit enſin par ſes écrits, tant ceux qu'il avoit déjà publiez, que ceux qui luy étoient tombez entre les mains, dont j'eſpere dans peu faire part au public; ce que les lettres que l'on verra ici lui être adreſſées juſtifieront en partie. Toutefois je veux croire que c'eſt faute d'y avoir bien penſé, que cet occupé Professeur en a uſé de la ſorte; & que ſon livre étant déjà tout preſt

P R E F A C E.

de voir le jour pour une ſeconde fois avant que Monsieur Descartes mourût; quand il eſt venu par après à le mettre ſous la preſſe, il n'a pas conſideré la circonſtance du temps; où ſ'il y a pris garde, il a penſé que ce qui auroit pû être bon en un temps, le pouvoit être encore en un autre; & ainſi, que tel qu'il avoit conçu ſon livre, tel il le pouvoit enfanter.

Après cela j'eſpere de la franchise & de la generoſité dont Monsieur le Roy fait gloire, bien que dans cette rencontre il les ait mal appliquées; j'eſpere, diſ-je, que ſi jamais il fait imprimer ſon livre pour la troiſième fois, non ſeulement il l'enrichira du nom & des éloges de Monsieur Descartes comme auparavant, mais même qu'étant comme je croy déſabuſé, des vaines apparences de verité que luy ont ſemblé d'abord avoir ſes propres penſées, il ſe rangera ſous ſes premiers drapeaux, & que ſe revêtant des armes de Mon-

P R E F A C E .

sieur Descartes, qui luy viendroient, ce me semble, mieux qu'à aucun autre, il continuëra ses progres dans les sciences, & achevera d'emporter les victoires, au triomphe desquelles Monsieur Descartes se préparoit; & ce sera pour lors, que faisant le public participant de ses conquestes, il ne laissera pas d'avoir seul la gloire d'avoir triomphé de l'ignorance humaine. Mais pour cela il faut qu'il agisse suivant les termes de sa devise, c'est-à-dire qu'il faut qu'il reconnoisse *franchement* ses fautes, & que sans plus s'écarter des pensées de Monsieur Descartes, il reprenne ses premieres brisées, & ne marche plus que sur ses pas; il est besoin aussi qu'il ait *du courage*, & que prenant l'hardiment les armes en main, il ne s'effraye point du nombre des combats qu'il faut encore livrer, ni de la longueur de la carrière qui reste à fournir, avant que de cueillir les palmes que Monsieur Descartes se promettoit, quand il

P R E F A C E .

auroit conduit son dessein jusques à sa fin. C'est ce me semble le plus glorieux moyen que Monsieur le Roy puisse choisir pour reparer sa faute, & c'est le seul qu'il puisse prendre pour regagner l'estime dans laquelle Monsieur Descartes l'avoit mis, & qu'il s'étoit lui-même acquise en enseignant ses opinions. Après quoy, il ne me reste plus qu'à le prier d'excuser en cecy ce qui luy a pû déplaire, n'ayant pû refuser ma main pour la défense de mon amy; Que si les coups qu'elle a portez luy ont semblé un peu rudes, ou si elle n'a pas toujours eu assez de retenue, je le prie de croire que le cœur ne s'est point emporté, & qu'en toute autre rencontre, il me trouvera toujours plutôt prest à luy prêter ma main, qu'à la porter contre luy.

Pour couronner cette Preface par une belle fin, je m'étois proposé, suivant le desir de plusieurs personnes, de mettre icy quelque chose de

P R E F A C E.

la vie de ce grand homme ; mais depuis j'ay pensé que ce seroit faire tort à un si noble sujet, que d'en parler dans la Preface d'un livre, où l'on ne pourroit tout au plus le traiter qu'en racourcy, je veux dire en retranchant la meilleure partie de ses plus belles actions ; c'est pourquoy pour ne rien dire icy qui fust indigne d'une si belle vie, laissant ce grand sujet à traiter à quelqu'une de ces sçavantes & delicates plumes du siecle, à qui nôtre langue est redevable de ses beautez ; Je me suis restraints à faire simplement le récit de sa mort, sans y apporter d'autre ornement que celui de la verité ; ce qui peut être sera mieux reçu de plusieurs, & aura plus de pouvoir pour les persuader, que si j'avois employé toutes les graces de l'éloquence ; car cet illustre personnage a eu ce malheur commun avec tant d'autres, de n'être pas seulement persecuté pendant sa vie, mais même d'avoir été poursuivi par la calomnie après sa

P R E F A C E.

mort ; quelques-uns l'ayant fait passer pour un heretique, d'autres pour un libertin ; & d'autres enfin ayant fait courir le bruit, qu'il étoit mort de déplaisir de n'avoir pû être favorablement écouté de cette sçavante & incomparable Reine qui l'avoit appelé auprès d'elle, contre toutes lesquelles injures & calomnies, je n'ay point trouvé de meilleure & de plus juste défense, que de leur opposer simplement la verité. Et ce peu que j'ay à dire de l'histoire de ses derniers jours, pourra même être pris par ceux qui déjà le connoissent d'ailleurs, pour un tableau de sa vie en quelque façon achevé, puisqu'il nous a déjà lui-même décrit sa jeunesse, & la maniere dont il a conduit ses études, pour rechercher, avec plus de certitude qu'on ne luy avoit appris, la verité dans les sciences, dans le discours qu'il a fait de la Methode, & que ses lettres nous apprendront icy plus particulièrement qu'elles

P R E F A C E.

ont été ses plus ordinaires occupations , avec quelles personnes il avoit de plus particulieres habitudes , quelle a été sa maniere de vivre , & nous conduiront insensiblement dans l'histoire de sa vie , jusques au temps de sa mort.

C'est une chose connuë de tout le monde , que la Reine Christine de Suede , regnante alors , ayant souhaité avec passion d'entendre de vive voix cet homme si rare , qu'elle voyoit être l'admiration de tous les sçavans , elle qui faisoit gloire d'appeller & d'avoir auprès de sa personne , tous ceux qu'elle sçavoit avoir quelque chose de recommandable par dessus les autres , ne cessa point de le solliciter , qu'elle ne l'eust fait venir à Stocholm auprès d'elle. Là , cette Princesse incomparable , que les soins de son état tenoient tout le jour continuellement occupée , ne pouvant prendre pour divertissement de ses études que le temps qu'elle déroboit à son

P R E F A C E.

repos , ordonna à Monsieur Descartes de la venir entretenir tous les jours à cinq heures du matin dans sa Bibliotheque. Ces conferences ayant déjà duré plus d'un mois , Monsieur Descartes , soit que cela vint du changement de regime , ou de la seule âpreté du climat & de la saison (car c'étoit au milieu de l'hyver) se trouva tout à coup surpris d'une grande inflammation de poumon , jointe à une grosse fièvre , qui luy attaqua d'abord le cerveau. Quand le mal le prit , il n'y avoit que deux jours qu'il s'étoit acquité des devoirs d'un bon Chrétien ; & dans l'agitation & l'ardeur de sa fièvre , pour montrer que les saintes pensées qu'il avoit eu lors , étoient encore bien profondément gravées en son esprit , il n'avoit point de plus frequente réverie , que de s'entretenir de la délivrance prochaine de son ame. Cà , mon ame , disoit-il , il y a long-temps que tu es captive , voicy l'heure que tu dois for-

P R E F A C E.

tir de prison, & quitter l'embarras de ce corps, il faut souffrir cette désunion avec joye & courage. Ceux qui savent l'étroite affinité que j'ai avec ceux chez qui il est mort, ne s'étonneront pas du rapport que je fais de ces particularitez; & les ayant apprises de ceux qui y étoient présents, j'ay crû qu'elles pourroient servir, sinon à la justification de Monsieur Descartes, car il n'en a pas besoin, au moins à détromper ceux qui auroient pû être abusés par de faux bruits. Comme la fièvre commença un peu; non pas à se calmer, mais à quitter le cerveau qu'elle avoit occupé d'abord, on n'eut pas besoin de luy annoncer la mort, il dit lui-même qu'il voyoit bien qu'il falloit partir, & ajouta d'un courage assuré, qu'il ne luy falloit pas faire un grand effort pour s'y résoudre, & que durant toute la nuit précédente il s'y étoit préparé. Cependant, ni lui, ni les assistans ne croyoient pas que le mal

P R E G A C E.

pressât si fort, & l'on fut bien étonné que la nuit suivante on le vit tourner entièrement à la mort. On appella promptement l'Aumônier de Monsieur l'Ambassadeur de France, chez qui il demeurait, mais à son arrivée le malade ne parloit déjà plus. Ce Religieux Aumônier, qui l'avoit ouï en confession peu de jours auparavant, & qui sçait que ce que je dis est véritable, lui faisant les exhortations ordinaires, le pria, s'il l'entendoit encore, & s'il vouloit recevoir de luy la dernière benediction, qu'il luy fît quelque signe; aussi-tôt il leva les yeux au Ciel, d'une façon toute chrétienne, & qui montrait une parfaite résignation à la volonté de Dieu: La benediction donnée, tout le monde étant à genoux, on lut les prières des agonisans, (car pour le Sacrement des malades, le défaut des choses nécessaires ne permettoit pas qu'on le luy pust administrer) & cependant le malade rendit l'esprit,

P R E F A C E.

avec une tranquillité digne de l'innocence de sa vie : car en effet , on ne vit jamais un homme plus simple , plus humble , plus sincere , mais sur tout plus humain que luy , jusques à se charger dans la mediocrité de sa fortune , & dans une retraite si éloignée , du soin & de l'entretien (le dirai-je) de sa Nourrice , pour la subsistance de laquelle , j'ay vû dans ses lettres plusieurs ordres donnez à celuy qui avoit le soin de ses affaires : ce qui marque sans doute une bonté d'ame toute-fait grande , & qui méritoit d'être recompensée , comme elle a esté , d'une fin aussi heureuse & aussi paisible que celle que Monsieur Descartes a eue , soumise & resignée entierement aux volonteés de Dieu , pleine d'esperance en ses bontez , & de confiance en ses misericordes ; & en un mot qui a esté telle , qu'il a laissé à tous ceux qui l'ont assisté à la mort , un souhait d'en avoir une aussi précieuse devant Dieu ,

P R E F A C E.

Dieu , qu'il a donné lieu de croire & d'esperer qu'a esté la sienne.

Ce récit simple , mais fidele , des circonstances de son trépas , est ce me semble capable de fermer dorénavant la bouche à la calomnie , & justifie assez l'innocence & la sainteté de sa mort ; mais il ne faut point en chercher de preuve plus convaincante , que celle de l'intégrité même de sa vie , qui n'a jamais été attaquée que par des médians ou par des envieux , & qui a toujours paru d'autant plus pure , qu'on a tâché de la noircir. Toutes ses lettres , qui sont pleines des plus beaux enseignemens de l'un & de l'autre Morale , feront assez connoître l'interieur de son ame ; & comme il n'a jamais sçu ce que c'étoit que dissimuler , tenant pour maxime , que la plus grande finesse étoit de n'en avoir point , & qu'il a toujours tenu pour ses ennemis ouverts & declarez , ceux qui ont eu cette opinion de luy , qu'il

P R E F A C E.

ne parloit pas comme il pensoit ; ne doit-on pas avoir des sentimens très-avantageux de sa probité & de sa vertu , puisqu'il n'y en a aucune dont il ne nous enseigne les maximes en ses lettres : ce qu'il fait avec tant de jugement & de facilité , qu'il fait assez connoître en les enseignant aux autres , que la pratique luy en étoit familiere.

Au reste je ne puis m'imaginer ce qu'ont prétendu ceux , qui pour ternir sa réputation , & pour décréditer sa doctrine , ont semé ces faux bruits , que la Reine Christine , n'ayant pû entrer dans ses pensées , ni prendre aucun goût à ses nouvelles opinions ; ne l'avoit pas beaucoup considéré , & que cela l'avoit jetté dans une mélancholie si profonde , qu'elle luy avoit enfin causé la mort. Peut-on mieux juger de la haute estime que cette Reine en faisoit , que par l'assiduité qu'elle-même apportoit pour l'entendre , & par le temps qu'elle avoit choisi

P R E F A C E.

pour cet entretien , qui luy sembloit si précieux qu'elle le préféroit à son repos ? A quoy il étoit assis de son côté si soigneux d'obéir & de satisfaire , que le jour même qu'il se sentit du mal , il s'y étoit rendu à l'heure précise , & avoit même porté à la Reine l'ordre à garder dans une conference de lettres , qu'elle vouloit établir à jour certain dans sa Bibliothèque en sa presence. Ne sçait on pas aussi qu'elle vouloit luy faire préparer pour sa sépulture , un lieu des plus honorables du païs , si Monsieur Chanut pour lors Ambassadeur en Suede , n'eust preferé le cimetiere destiné pour les enfans , comme un lieu plus convenable à l'innocence de sa vie , & à l'incorruptibilité de sa Foy : Et ne verroit-on pas aujourd huy les pierres de son tombeau changées en marbre , sans le changement qui est arrivé depuis à l'Etat de cette Reine ? Mais après tout , quand il seroit vray que sa doctrine n'auroit

P R E F A C E.

pas esté bien reçûe à la Cour de Suede, quel argument peut-on tirer de là, pour la décrediter maintenant, & quel deshonneur en revient-il à Monsieur Descartes ? Il est vrai que pendant que nous vivons parmi les hommes, nous avons besoin d'estime jusqu'à un certain point, comme d'argent, pour nous garantir des injures, & pour plusieurs autres usages; après nôtre mort cette piece est inutile; & si les écrits & la doctrine se défendent par la probité & par le nom de leur écrivain, ou par l'autorité des hommes seulement, & non par leur propre valeur, ils ne méritent pas d'aller fort loin vers la posterité: Ceux de Monsieur Descartes n'ont plus d'attache à sa vie, ils se soutiennent assez d'eux-mêmes sans avoir besoin d'un appuy étranger; & l'on peut croire que si l'envie empêche aujourd'huy qu'ils ne trouvent des approbateurs, ils n'en manqueront pas dans les siècles suivans. Pour ceux qui attribuent sa

P R E F A C E.

mort au déplaisir qu'il avoit d'estre mal écouté de cette Princesse; ils témoignent sçavoir fort mal sur quelles maximes il conduisoit sa vie; Et quoy qu'il tint à très-grand honneur, celui qu'il recevoit d'être admis à instruire une si grande Reine, si est-ce néanmoins que ce n'étoit point sur cela qu'il fondeoit ni son estime ni son bonheur; La seule volonté de bien faire luy étoit le plus précieux de tous les biens, & le contentement qu'il en recevoit faisoit tout le bonheur de sa vie; si bien qu'il eust crû faire une chose indigne d'un homme genereux, que de laisser prendre sur foy tant de pouvoir à l'estime qui ne dépend que de l'opinion d'autrui, que d'alterer sa santé en troublant la tranquillité de son ame; la verité étoit le but de ses desseins, la vertu la regle de ses actions, & le contentement qu'il recevoit de la recherche de l'une, & de la pratique de l'autre, établissoit son repos & sa felicité.

P R E F A C E.

Cela excepté, il ne regardoit plus les choses qui se passent dans le monde, que comme des actions qui se representent sur un theatre, qui ne laissoient pas à la verité de toucher quelquefois son cœur, & d'exciter en luy diverses passions, selon la diversité des rencontres, & l'interest qu'il y prenoit par affection; mais elles n'alloient jamais jusqu'à l'interieur de son ame, laquelle jouïssoit cependant de la satisfaction de voir que tantôt il compatissoit avec des affligez, tantôt il méprisoit les injures des médifans, tantôt il consideroit la vanité des soins qui travaillent les ambitieux; & que tâchant ainsi en toutes rencontres de s'acquitter de son devoir, en faisant ce qu'il jugeoit être le meilleur, il se fortifioit tous les jours de plus en plus dans la pratique du bien, & augmentoit sa perfection.

Voilà, Lecteur, les vrais sentimens que tu dois avoir de Monsieur

P R E F A C E.

Descartes, & ceux que t'inspirera la lecture de ses ouvrages, si tu en sçais tirer le fruit; & voilà aussi tout ce dont j'ay crû te devoir informer, avant que tu entreprisses la lecture de ses lettres; Excuse, je te prie, les fautes que j'ay pû commettre en le voulant défendre & t'instruire; & pour te délasser de l'ennuy que je t'ay causé par ce discours plus long que je ne m'étois proposé de le faire en le commençant, je te veux en finissant réjouir par la promesse que je te fais, qu'il ne tiendra qu'à toy que tu ne voyes dans peu la suite de quelqu'autre de ses ouvrages, & que le bon accueil que tu feras à celuy-cy en attirera bien-tôt encore un autre.



Anterior facies
Monumenti.

D. O. M.

REGNANTE CHRISTINA,
Gustavi primi Proneptæ, Magni filiæ,
Avorum incepta, Patriæque terminos;
victoriis novis promovente;

Pacem demùm armis quæsitam artibus
ornante,

Accitis undiquè Terrarum sapientiæ
Magistris,

Ipsâ in Exemplum futurâ;

RENATUS DESCARTES,
Ex Eremitio Philosophicâ in lucem & orna-
mentum Aulae vocatus,

Post quartum mensem morbo in-
terit;

Et sub hoc lapide mortalitatem reliquit.

Anno Christi clo lcc. L. vitæ suæ LIV.

Posterior

Posterior facies
Monumenti.

Christianissimi Regis Ludovici XIV.
Ludovici Justi filii, Henrici Magni Nepotis.
ANNA AUSTRIACA.

Optimâ, Prudentissimâ, Fortissimâ Reginâ,
Annos, & Regnum filii Regente.

Legatus ordinarius PETRUS CHANUT,
Hoc Monumentum,

Ad Gloriam Dei, bonorum omnium
Datoris,

Gallici nominis honorem,
Perpetuam Memoriam Amici clarissimi,

RENATI DESCARTES,

Poni curavit.

Anno septimo. ab excessu Ludovici Justi.

Sinistra
facies,

RENATUS DESCARTES, Perrohi
Dominus, &c.

Ex Antiquâ & Nobili inter Pictones & Ar-
moricos Gente, in Galliâ Natus,

Acceptâ quantâcumque in Scholis tradē-
batur Eruditione;

Expectatione suâ, votisque minore;

Ad Militiam per Germaniam & Panno-
niam Adolescens profectus,

Tome I.

Et in otii hybernis Naturæ Myſteria com-
ponens cum legibus Matheseos,
Utriusque arcana eadem clavi referari pos-
ſe, auſus eſt ſperare,
Et omiſſis Fortuitorum ſtudiis, in villulâ
ſolitarius, prope Egmondam in Hollan-
diâ,
Affiduâ XXV. annorum Meditatione, auſo
potitus eſt.

Hinc orbe toto celeberrimus,
A Rege ſuo conditionibus honorificis
evocatus,
Redierat ad contemplationis delicias;
Undè avuſus, admiratione MAXIMÆ
REGINÆ,
Quæ, quicquid ubique excelluit, ſuum
fecit,
Gratiſſimus advenit; Serio eſt auditus; Et
deſertus obiit.

Dextra
facies.

NOVERINT POSTERI

Qualis vixerit RENATUS DESCARTES;
Ut cujus Doctrinam olim ſuſpicient, Mores
imitentur.

Post inſtaurata à fundamentis Phi-
loſophiam,
Apertam ad Penetralia Naturæ Morta-
libus viam,

Novam, Certam, Solidam;
Hoc unum reliquit incertum,
Major in eo Modeſtia eſſet, an Scientia:
Quæ vera ſcivit, verecundè affirmavit;
Falfa, non contentionibus, ſed. vero ad-
moto refutavit;
Nullius Antiquorum obtreſcator; Nemini
viventium gravis.
Invidorum criminationes purgavit Inno-
centiâ morum
Injuriarum Negligens; Amicitia Tenax.
Quod ſummun tandem eſt,
Ita per Creaturarum gradus, ad Creatorem
eſt conatus;
Ut oportunitus Chriſto, Gratia authori, In
avitâ Religione quieſceret.
I. Nunc viator, Et cogita,
Quanta fuerit CHRIS TINA, & qualis Aula.
Cui Mores iſti placuerunt.

A V I S

*Sur la nouvelle Edition des Lettres
de Monsieur Descartes.*

LES Lettres de M. Descartes étoient devenues si rares, & elles étoient d'un prix si excessif, qu'on a crû rendre service au Public, d'en procurer une édition nouvelle. Pour la rendre aussi parfaite qu'on pourroit le souhaiter, voicy ce que l'on a observé.

1°. On a fait traduire toutes les Lettres Latines qui ne l'étoient pas.

2°. On a ajouté dans cette Edition toutes les Lettres latines qu'on en avoit ôtées, pour y substituer les versions françoises. Par là les sçavans trouveront les vrais originaux de M. Descartes, & les personnes à qui le latin n'est pas si familier, auront en françois toutes les Lettres de ce grand Philosophe.

3°. On a mis à la fin de chaque volume les figures qui sont répétées plusieurs fois dans le corps de l'ouvrage, afin que le Lecteur puisse les avoir toujours sous ses yeux, sans être obligé de tourner incessamment le feuillet.

4°. On a fait graver en cuivre les figures qui ne l'étoient qu'en bois, dans les Editions précédentes.

A l'égard de la nouvelle Traduction, outre le profit que le Public en retirera, on a accompli les desirs de l'illustre Monsieur Clerkselier qui auroit souhaité de les donner toutes traduites, mais à qui ni son loisir, ni sa santé ne permirent pas (comme il le dit lui-même) d'entreprendre ce travail qui a en effet sa difficulté, sur tout pour ce qui regarde les neuf premières Lettres, qui contiennent les Objections qu'un Gentil-homme Anglois, nommé Henry Morus proposa à M. Descartes sur toute sa Philosophie. Les autres traitent ou du fameux procez que le

premier défenseur de la Philosophie Cartesienne, Monsieur Regius, eut à soutenir, avec l'aide de son maître, contre Voëtius Principal du College d'Utrecht, ou d'autres matières sur lesquelles Monsieur Descartes écrit au même Professeur Monsieur Regius, qui enflé de la réputation que lui procuroit la nouvelle Philosophie, vouloit philosopher à sa manière, & qui s'égaroit du chemin de la vérité, dès qu'il vouloit s'écarter des sentiers de son illustre guide.

On trouvera aussi dans les derniers volumes quelques Lettres traduites qui regardent la Geometrie.

On ne dira rien du mérite des Lettres de Monsieur Descartes, Monsieur Clerfeliier y a pleinement satisfait dans ses belles Préfaces. On n'a point touché au langage des Lettres que Monsieur Descartes a écrites en françois, non plus qu'aux versions qu'on a faites en divers

temps de ses Lettres latines, quoique la langue ait un peu changé depuis ce tems-là, parce qu'on avoulu donner les véritables Lettres de Monsieur Descartes.

Pour la nouvelle Traduction, bien qu'on ait tâché d'y parler françois, on s'est plus attaché au sens & à la fidélité de la version, qu'à la beauté & à la délicatesse du langage. On avoit affaire à un Anglois si subtil dans ses raisonnemens, que Monsieur Descartes est obligé de luy dire dans un endroit de ses Lettres, qu'il n'entend pas ce qu'il veut dire. Le moindre mot déplacé eût jetté dans un faux sens, & on n'a pas oublié qu'en fait de Philosophie on cherche plus le sens que les paroles. On connoitra les Lettres nouvellement traduites par ces mots: *Version nouvelle.*

Tous les renvois & citations que l'on trouvera, tant dans les Lettres de Monsieur Descartes, que dans ses autres Ouvrages, ne peuvent

servir à aucune des Editions faites
cy-devant , mais seulement à cette
nouvelle in-douze.



LETTRES



A
LA REYNE
DE SUEDE.

LETTRE I.



ADAME;

J'ay appris de Monsieur Chanut ; qu'il
plaît à Votre Majesté que j'aye l'honneur de
lui exposer l'opinion que j'ai touchant le
souverain bien , considéré au sens que les
Philosophes anciens en ont parlé ; Et je tiens
ce commandement pour une si grande fa-
veur , que le desir que j'ai d'y obéir, me dé-
tourne de toute autre pensée, & fait que sans
excuser mon insuffisance, je mettrai ici en

Tome I.

A

peu de mots, tout ce que je pourrai sçavoir sur cette matiere. On peut considerer la bonté de chaque chose en elle-même, sans la rapporter à autrui; auquel sens il est évident que c'est Dieu qui est le souverain Bien, pour ce qu'il est incomparablement plus parfait que les créatures: mais on peut aussi la rapporter à nous, & en ce sens, je ne vois rien que nous devions estimer bien, sinon ce qui nous appartient en quelque façon, & qui est tel, que c'est perfection pour nous de l'avoir. Ainsi les Philosophes anciens, qui n'étant point éclairés de la lumière de la Foy, ne sçavoient rien de la beatitude surnaturelle, ne consideroient que les biens que nous pouvons posséder en cette vie, & c'étoit entre ceux-là qu'ils cherchoient lequel étoit le Souverain, c'est-à-dire, le principal & le plus grand. Mais afin que je le puisse déterminer, je considere que nous ne devons estimer biens à notre égard, que ceux que nous possédons, ou bien que nous avons pouvoir d'acquérir: Et cela posé, il me semble que le souverain Bien de tous les hommes ensemble, est un amas ou un assemblage de tous les biens, tant de l'ame que du corps & de la fortune, qui peuvent être en quelques hommes; mais que celui d'un chacun en particulier est toute autre chose, & qu'il ne consiste qu'en une ferme volonté de bien faire, & au contentement qu'elle produit.

Dont la raison est, que je ne remarque aucun autre bien qui me semble si grand, ni qui soit entièrement au pouvoir d'un chacun. Car pour les biens du corps & de la fortune, ils ne dépendent point absolument de nous; & ceux de l'ame se rapportent tous à deux chefs, qui sont, l'un de connoître, & l'autre de vouloir ce qui est bon; mais la connoissance est souvent au-delà de nos forces; c'est pourquoi il ne reste que notre volonté, dont nous puissions absolument disposer. Et je ne vois point qu'il soit possible d'en disposer mieux, que si l'on a toujours une ferme & constante résolution de faire exactement toutes les choses que l'on jugera être les meilleures, & d'employer toutes les forces de son esprit à les bien connoître; C'est en cela seul que consistent toutes les vertus; c'est cela seul qui, à proprement parler, mérite de la louange & de la gloire; enfin c'est de cela seul que résulte toujours le plus grand & le plus solide contentement de la vie: Ainsi j'estime que c'est en cela que consiste le souverain bien. Et par ce moyen, je pense accorder les deux plus contraires & plus celebres opinions des Anciens, à sçavoir celle de Zenon, qui l'a mis en la vertu ou en l'honneur, & celle d'Epicure, qui l'a mis au contentement, auquel il a donné le nom de volupté. Car comme tous les vices ne viennent que de l'incertitude & de

la foiblesse qui suit l'ignorance, & qui fait naître les repentirs; ainsi la vertu ne consiste qu'en la résolution & la vigueur avec laquelle on se porte à faire les choses qu'on croit être bonnes, pourvu que cette vigueur ne vienne pas d'opiniâtreté, mais de ce qu'on sçait les avoir autant examinées, qu'on en a moralement de pouvoir; Et bien que ce qu'on fait alors puisse être mauvais, on est assuré néanmoins qu'on fait son devoir; au lieu que si on exécute quelque action de vertu, & que cependant on pense mal faire, ou bien qu'on néglige de sçavoir ce qui en est, on n'agit pas en homme vertueux. Pour ce qui est de l'honneur & de la louange, on les attribue souvent aux autres biens de la fortune; mais pour ce que je m'assure que Votre Majesté fait plus d'état de sa vertu que de sa Couronne, je ne craindrai point ici de dire, qu'il ne me semble pas qu'il y ait rien que cette vertu, qu'on ait juste raison de louer. Tous les autres biens méritent seulement d'être estimez, & non point d'être honorez ou louez, si ce n'est en tant qu'on présuppose qu'ils sont acquis, ou obtenus de Dieu, par le bon usage du libre arbitre. Car l'honneur & la louange est une espece de récompense, & il n'y a rien que ce qui dépend de la volonté, qu'on ait sujet de récompenser, ou de punir. Il me reste encore ici à prouver, que c'est de ce bon usage du libre

arbitre que vient le plus grand & le plus solide contentement de la vie; ce qui me semble n'être pas difficile, pource que considérant avec soin en quoi consiste la volupté ou le plaisir, & généralement toutes les fortes de contentemens qu'on peut avoir, je remarque en premier lieu, qu'il n'y en a aucun qui ne soit entierement en l'ame, bien que plusieurs dépendent du corps; de même que c'est aussi l'ame qui voit, bien que ce soit par l'entremise des yeux. Puis je remarque qu'il n'y a rien qui puisse donner du contentement à l'ame, sinon l'opinion qu'elle a de posséder quelque bien, & que souvent cette opinion n'est en elle qu'une représentation fort confuse, & même que son union avec le corps est cause qu'elle se représente ordinairement certains biens incomparablement plus grands qu'ils ne sont; mais que si elle connoissoit distinctement leur juste valeur, son contentement seroit toujours proportionné à la grandeur du bien dont il procederoit. Je remarque aussi que la grandeur d'un bien à notre égard, ne doit pas seulement être mesurée par la valeur de la chose en quoi il consiste, mais principalement aussi par la façon dont il se rapporte à nous; & qu'outre que le libre arbitre est de soi la chose la plus noble qui puisse être en nous, d'autant qu'il nous rend en quelque façon pareils à Dieu, & semble nous exempter de lui estre sujets, &

que par conséquent son bon usage est le plus grand de tous nos biens, il est aussi celui qui est le plus proprement nôtre, & qui nous importe le plus; d'où il suit que ce n'est que de lui que nos plus grands contentemens peuvent proceder: Aussi voit-on, par exemple, que le repos d'esprit, & la satisfaction intérieure que sentent en eux-mêmes ceux qui savent qu'ils ne manquent jamais à faire leur mieux, tant pour connoître le bien, que pour l'acquiescer, est un plaisir sans comparaison plus doux, plus durable, & plus solide que tous ceux qui viennent d'ailleurs. J'obtiens encore ici beaucoup d'autres choses, pour ce que me représentant le nombre des affaires qui se rencontrent en la conduite d'un grand Royaume, & dont Votre Majesté prend elle-même les soins, je n'ose lui demander plus longue audience; mais j'envoie à Monsieur Chanut quelques écrits, où j'ai mis mes sentimens plus au long touchant la même matière, afin que s'il plaît à Votre Majesté de les voir, il m'oblige de les lui présenter, & que cela aide à témoigner avec combien de zèle & de dévotion, je suis,

M A D A M E,

de Votre Majesté,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
DESCARTES.

d'Égmond ce
20. Nov. 1647.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E I I.

M O N S I E U R,

Il est vrai que j'ai coutume de refuser d'écrire mes pensées touchant la Morale, & cela pour deux raisons; l'une qu'il n'y a point de matière d'où les malins puissent plus aisément tirer des prétextes pour calomnier; l'autre que je croi qu'il n'appartient qu'aux Souverains, ou à ceux qui sont autorisés par eux, de se mêler de régler les mœurs des autres. Mais ces deux raisons cessent en l'occasion que vous m'avez fait l'honneur de me donner, en m'écrivant de la part de l'incomparable Reine auprès de laquelle vous êtes, qu'il lui plaît que je lui écrive mon opinion touchant le Souverain Bien; car ce commandement m'autorise assez, & j'espère que ce que j'écris ne sera vu que d'elle & de vous: C'est pourquoi je souhaite avec tant de passion de lui obéir, que tant s'en faut que je me réserve, je voudrois pouvoir entasser en une lettre tout ce que j'ai jamais pensé sur ce sujet. En effet, j'ai voulu mettre tant de choses en celle que je me suis hazardé de lui

A iij

écrire, que j'ai peur de n'y avoir rien assez expliqué. Mais pour suppléer à ce défaut, je vous envoie un recueil de quelques autres lettres, où j'ai déduit plus au long les mêmes choses : & j'y ai joint un petit traité des passions, qui n'en est pas la moindre partie; car ce sont principalement elles qu'il faut tâcher de connoître, pour obtenir le souverain Bien que j'ai décrit. Si j'avois aussi osé y joindre les réponses que j'ai eu l'honneur de recevoir de la Princesse, à qui ces lettres sont adressées, ce recueil auroit été plus accompli, & j'en eusse encore pû ajouter deux ou trois des miennes, qui ne sont pas intelligibles sans cela; mais j'aurois dû lui en demander permission, & elle est maintenant bien loin d'ici. Au reste je ne vous prie point de présenter d'abord ce recueil à la Reine; car j'aurois peur de ne pas garder assez le respect & la vénération que je dois à Sa Majesté, si je lui envoyois des lettres que j'ai faites pour une autre personne, plutôt que de lui écrire à elle-même ce que je pourrai juger lui être agréable; mais si vous trouvez bon de lui en parler, disant que c'est à vous que je les ai envoyées, & qu'après cela elle desireroit les voir, je serai libre de ce scrupule. Et je me suis persuadé qu'il lui sera peut-être plus agréable, de voir ce que j'ai ainsi écrit à une autre, que s'il lui avoit été adressé; pource qu'elle pourra s'assurer davantage que je

n'ai rien changé ou déguisé en la considération. Mais je vous prie que ces écrits ne tombent point, s'il est possible, en d'autres mains, & de vous assurer que je suis autant que je puis être,

MONSIEUR;

d'Edmond ce
20. Nov. 1647.

Votre très-humble &
très-obligé serviteur,
DESCARTES.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E III.

MADAME;

L'air a toujours été si inconstant, depuis que je n'ai eu l'honneur de voir Votre Altesse, & il y a eu des journées si froides pour la saison, que j'ai eu souvent de l'inquiétude & de la crainte, que les eaux de Spa ne fussent pas aussi saines & aussi utiles qu'elles auroient été en un temps plus serein : & pource que vous m'avez fait l'honneur de me témoigner que mes lettres vous pourroient servir de

quelque divertissement, pendant que les Medecins vous recommandent de n'occuper votre esprit à aucune chose qui le travaille, je serois mauvais ménager de la faveur qu'il vous a plu me faire, en me permettant de vous écrire, si je manquois d'en prendre les premieres occasions. Je m'imagine que la pluspart des lettres que vous recevez d'ailleurs vous donnent de l'émotion, & qu'avant même que de les lire, vous apprehendez d'y trouver quelques nouvelles qui vous déplaisent, à cause que la malignité de la Fortune vous a dès long-temps accoutumée à en recevoir souvent de telles; mais pour celles qui viennent d'ici, vous êtes au moins assurée, que si elles ne vous donnent aucun sujet de joye, elles ne vous en donneront point aussi de tristesse, & que vous les pourrez ouvrir à toute heure, sans craindre qu'elles troublent la digestion des eaux que vous prenez; car n'apprenant en ce desert aucune chose de ce qui se fait au reste du monde, & n'ayant aucunes pensées plus frequentes, que celles qui me representant les vertus de Votre Altesse, me font souhaiter de la voir aussi heureuse & aussi contente qu'elle mérite, je n'ai point d'autre sujet pour vous entretenir, que de parler des moyens que la Philosophie nous enseigne pour obtenir cette souveraine felicité, que les ames vulgaires attendent en vain

de la fortune, & que nous ne sçaurions avoir que de nous-mêmes. L'un de ces moyens, qui me semble des plus utiles, est d'examiner ce que les Anciens en ont écrit, & tâcher à rencherir par-dessus eux, en ajoutant quelque chose à leurs préceptes; car ainsi l'on peut rendre ces préceptes parfaitement siens, & se disposer à les mettre en pratique. C'est pourquoi afin de suppléer au défaut de mon esprit, qui ne peut rien produire de soi-même, que je juge mériter d'être lû par Votre Altesse, & afin que mes lettres ne soient pas entièrement vuides & inutiles, je me propose de les remplir dorénavant des considerations que je tirerai de la lecture de quelque livre, à sçavoir de celui que Sénèque a écrit, de *vita beata*, si ce n'est que vous aimiez mieux en choisir un autre, ou bien que ce dessein vous soit désagréable. Mais si je vois que vous l'approuviez, ainsi que je l'espere, & principalement aussi s'il vous plaît de m'obliger tant, que de me faire part de vos remarques touchant le même livre, outre qu'elles serviront de beaucoup à m'instruire, elles me donneront occasion de rendre les miennes plus exactes; & je les cultiverai avec d'autant plus de soin, que je jugerai que cet entretien vous fera plus agréable: car il n'y a rien au monde que je desiré avec plus de zele, que de témoigner

12 L E T T R E S
en tout ce qui peut être de mon pouvoir,
que je suis,

MADAME,

de Votre Altesse,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
DESCARTES.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E I V .

MADAME,

Lorsque j'ai choisi le Livre de Seneque
de vita beata, pour le proposer à Votre Al-
tesse comme un entretien qui lui pourroit
être agréable, j'ai eu seulement égard à la
réputation de l'Auteur, & à la dignité de la
matiere, sans penser à la façon dont il la
traite; laquelle ayant depuis considérée, je
ne la trouve pas assez exacte pour mériter
d'être suivie. Mais afin que Votre Altes-
se en puisse juger plus aisément, je tâcherai

DE M. DESCARTES. 13
ici d'expliquer en quelle sorte il me semble
que cette matiere eût dû être traitée par un
Philosophe tel que lui, qui n'étant point
éclairé de la Foi, n'avait que la raison, natu-
relle pour guide. Il dit fort bien au com-
mencement, que *vivere omnes beatè volunt,*
sed ad pervidendum quid sit quod beatam vi-
tam efficiat, caligant. Mais il est besoin de
sçavoir ce que c'est que *vivere beatè*, je di-
rois en François *vivre heureusement*, sinon
qu'il y a de la difference entre le bonheur &
la béatitude; en ce que le bonheur ne dé-
pend que des choses qui sont hors de nous;
d'où vient que ceux-là sont estimez plus heu-
reux que sages, auxquels il est arrivé quel-
que bien qu'ils ne se sont point procurés: Au
lieu que la beatitude consiste, ce me semble,
en un parfait contentement d'esprit, & une
satisfaction interieure, que n'ont pas d'or-
dinaire ceux qui sont les plus favorisez de la
Fortune, & que les sages acquierrent sans el-
le. Ainsi *vivere beatè*, vivre en béatitude, ce
n'est autre chose qu'avoir l'esprit parfaite-
ment content & satisfait. Considerant après
cela, ce que c'est *quod beatam vitam efficiat*,
c'est-à-dire, quelles sont les choses qui nous
peuvent donner ce souverain contentement,
je remarque qu'il y en a de deux sortes, à sça-
voir de celles qui dépendent de nous, comme
la vertu & la sagesse, & de celles qui n'en dé-
pendent point, comme les honneurs, les ri-

chesses & la santé. Car il est certain qu'un homme bien né, qui n'est point malade, qui ne manque de rien, & qui avec cela est aussi sage & aussi vertueux qu'un autre qui est pauvre, mal sain, & contrefait, peut jouir d'un plus parfait contentement que lui. Toutefois comme un petit vaisseau peut être aussi plein qu'un plus grand, encore qu'il contienne moins de liqueur; ainsi prenant le contentement d'un chacun, pour la plénitude & l'accomplissement de ses desirs reglez selon la raison, je ne doute point que les plus pauvres, & les plus disgraciez de la fortune ou de la nature, ne puissent être entièrement contens & satisfaits aussi-bien que les autres, encore qu'ils ne jouissent pas de tant de biens. Et ce n'est que de cette sorte de contentement dont il est ici question, car puisque l'autre n'est aucunement en notre pouvoir, la recherche en seroit superflue. Or, il me semble qu'un chacun se peut rendre content de soi-même, & sans rien attendre d'ailleurs, pourvu seulement qu'il observe trois choses, auxquelles se rapportent les trois regles de morale que j'ai mises dans le discours de la méthode.

La premiere est, qu'il tâche toujours de se servir le mieux qu'il lui est possible, de son esprit, pour connoître ce qu'il doit faire, ou ne pas faire, en toutes les occurrences de la vie.

La seconde est, qu'il ait une ferme & constante résolution d'exécuter tout ce que sa raison lui conseillera, sans que ses passions ou ses appetits l'en détournent; & c'est la fermeté de cette résolution que je crois devoir être prise pour la vertu, bien que je ne sçache point que personne l'ait jamais ainsi expliquée; mais on l'a divisée en plusieurs especes, à qui l'on a donné divers noms, à cause des divers objets auxquels elle s'étend.

La troisième, qu'il considere que pendant qu'il se conduit ainsi autant qu'il peut selon la raison, tous les biens qu'il ne possède point sont aussi entièrement hors de son pouvoir les uns que les autres, & que par ce moyen il s'accoutume à ne les point désirer; car il n'y a rien que le desir, & le regret ou le repentir, qui nous puissent empêcher d'être contens. Mais si nous faisons toujours ce que nous dicte notre raison, nous n'aurons jamais aucun sujet de nous repentir, encore que les événemens nous fissent voir par après que nous nous sommes trompez; pour ce que ce n'est point par notre faute. Et ce qui fait que nous ne désirons point d'avoir, par exemple, plus de bras, ou plus de langues que nous n'en avons, mais que nous désirons d'avoir bien plus de santé ou de richesses; c'est seulement que nous nous imaginons que ces choses-ci pourroient être

acquises par notre conduite, ou bien qu'elles sont dûes à notre nature, & que ce n'est pas le même des autres. De laquelle opinion nous pouvons nous dépouiller, en considérant, que puisque nous avons toujours suivi le conseil de notre raison, nous n'avons rien obmis de ce qui estoit en notre pouvoir, & que les maladies & les infortunes ne sont pas moins naturelles à l'homme, que les prospéritez & la santé. Au reste, toutes sortes de desirs ne sont pas incompatibles avec la béatitude, il n'y a que ceux qui sont accompagnés d'impatience & de tristesse. Il n'est pas nécessaire aussi que notre raison ne se trompe point, il suffit que notre conscience nous témoigne que nous n'avons jamais manqué de résolution & de vertu pour executer toutes les choses que nous avons jugé être les meilleures; & ainsi la vertu seule est suffisante pour nous rendre contents en cette vie.

Mais néanmoins pour ce que notre vertu, lorsqu'elle n'est pas assez éclairée par l'entendement, peut être fautive, c'est-à-dire, que la résolution & la volonté de bien faire nous peut porter à des choses mauvaises, quand nous les croyons bonnes, le contentement qui en revient n'est pas solide; & pour ce qu'on oppose ordinairement cette vertu aux plaisirs, aux appetits, & aux passions, elle est très-difficile à mettre en pratique; au lieu que

que le droit usage de la raison, donnant une vraie connoissance du bien, empêche que la vertu ne soit fautive; & même l'accordant avec les plaisirs licites, il en rend l'usage si aisé, & nous faisant connoître la condition de notre nature, il borne tellement nos desirs, qu'il faut avouer que la plus grande félicité de l'homme dépend de ce droit usage de la raison; & par conséquent, que l'étude qui sert à l'acquérir, est la plus utile occupation qu'on peut avoir, comme elle est aussi sans doute la plus agreable & la plus douce. Ensuite de quoi il me semble que Senèque eût dû nous enseigner toutes les principales veritez dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu, & regler nos desirs & nos passions, & ainsi jouir de la béatitude naturelle; ce qui auroit rendu son livre le meilleur & le plus utile, qu'un Philosophe payen eût sçu écrire. Toutesfois ce n'est icî que mon opinion, laquelle je soumets au jugement de Votre Altesse; & si elle me fait tant de faveur que de m'avertir en quoi je manque, je lui en aurai une très-grande obligation, & je témoignerai en me corrigeant, que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E V.

MADAME,

Encore que je ne sçache point si mes dernieres ont esté rendûes à Votre Altesse, & que je ne puisse rien écrire touchant le sujet que j'avois pris pour avoir l'honneur de vous entretenir, que je ne doive penser que vous sçayés mieux que moi, je ne laisse pas toutesfois de continuer, sur la créance que j'ai que mes lettres ne vous feront pas plus importunes, que les Livres qui sont en votre Bibliotheque. Car d'autant qu'elles ne contiennent aucunes nouvelles, que vous ayez intérêt de sçavoir promptement, rien ne vous conviendra de les lire aux heures que vous aurez quelques affaires; & je tiendrai le temps que je mets à les écrire très-bien employé, si vous leur donnez seulement celui que vous aurez envie de perdre. J'ai dit ci-devant ce qu'il me sembloit, que Sénèque eût dû traiter en son Livre; j'examinerai maintenant ce qu'il y traite. Je n'y

remarque en general que trois choses: La premiere, est qu'il tâche d'expliquer ce que c'est que le Souverain Bien, & qu'il en donne diverses définitions. La seconde, qu'il dispute contre l'opinion d'Epicure; & la troisieme, qu'il répond à ceux qui objectent aux Philosophes, qu'ils ne vivent pas selon les regles qu'ils prescrivent. Mais afin de voir plus particulierement en quelle façon il traite ces choses, je m'arrêterai un peu sur chacun de ses Chapitres. Au premier, il reprend ceux qui suivent la coutume & l'exemple, plutôt que la raison, *nunquam de vita judicatur*, dit-il, *semper creditur*: il approuve bien pourtant, que l'on prenne conseil de ceux qu'on croit être les plus sages, mais il veut qu'on use aussi de son propre jugement pour examiner leurs opinions, en quoi je suis fort de son avis. Car encore que plusieurs ne soient pas capables de trouver d'eux-mêmes le droit chemin, il y en a peu toutefois qui ne le puissent assez reconnoître, lorsqu'il leur est clairement remontré par quelqu'autre; & quoiqu'il en soit, on a sujet d'être satisfait en la conscience, & de s'assurer que les opinions que l'on a touchant la morale, sont les meilleures qu'on puisse avoir, lors qu'au lieu de se laisser conduire aveuglément par l'exemple, on a eu soin de rechercher le conseil des plus habiles, & qu'on a employé toutes les forces de son

esprit à examiner ce qu'on devoit suivre. Mais pendant que Sénèque s'étudie ici à orner son élocution, il n'est pas toujours assés exact en l'expression de sa pensée ; comme lorsqu'il dit, *sanabimur si modo separemur à cœtu* ; il semble enseigner qu'il suffit d'être extravagant pour être sage, ce qui n'est pas toutesfois son intention. Au second Chapitre, il ne fait que redire en d'autres termes ce qu'il a dit au premier ; il ajoute seulement, que ce qu'on estime communément être bien, ne l'est pas. Puis au troisiéme, après avoir encore usé de beaucoup de mots superflus, il dit enfin son opinion touchant le Souverain Bien, à sçavoir que, *rerum natura assentitur*, & que *ad illius legem exemplumque formari sapientia est*, & que *beata vita est conveniens natura sua* : Toutes lesquelles explications me semblent fort obscures ; car sans doute que par la nature il ne veut pas entendre nos inclinations naturelles, vû qu'elles nous portent ordinairement à suivre la volupté, contre laquelle il dispute ; mais la suite de son discours fait juger, que par *rerum naturam*, il entend l'ordre établi de Dieu en toutes les choses qui sont au monde ; & que considérant cet ordre comme infailible & indépendant de notre volonté, il dit que *rerum natura assentiri*, & *ad illius legem exemplumque formari sapientia est*. C'est-à-dire, que c'est sagesse d'acquiescer à

l'ordre des choses, & de faire ce pourquoy nous croyons être nez ; ou bien, pour parler en Chrétien, que c'est sagesse de se soumettre à la volonté de Dieu, & de la suivre en toutes nos actions ; & que *beata vita est conveniens natura sua*, c'est-à-dire que la beatitude consiste à suivre ainsi l'ordre du monde, & à prendre en bonne part toutes les choses qui nous arrivent, ce qui n'explique presque rien ; & on ne voit pas assés la connexion avec ce qu'il ajoute incontinent après, que cette béatitude ne peut arriver *nisi sana mens est*, &c. Si ce n'est qu'il entende aussi que *secundum naturam vivere*, c'est vivre suivant la vraie raison. Au quatrième & cinquième Chapitres, il donne quelques autres définitions du Souverain Bien, qui ont toutes quelque rapport avec le sens de la première, mais dont aucun ne l'explique suffisamment ; & elles font paroître par leur diversité, que Sénèque n'a pas clairement entendu ce qu'il vouloit dire ; car d'autant mieux qu'on conçoit une chose, d'autant plus est-on déterminé à ne l'exprimer qu'en une seule façon. Celle où il me semble avoir le mieux rencontré, est au cinquième Chapitre, où il dit que *beatus est qui nec cupit nec timet beneficio rationis*, & que *beata vita est in recto certoque judicio stabilita*. Mais pendant qu'il n'enseigne point les raisons pour lesquelles nous ne devons rien craindre ni désirer, tout cela

nous aide fort peu. Il commence en ces mêmes Chapitres à disputer contre ceux qui mettent la béatitude en la volupté, & il continué dans les suivans ; c'est pourquoi avant que de les examiner, je dirai ici mon sentiment touchant cette question.

Je remarque premierement qu'il y a de la difference entre la beatitude, le Souverain Bien, & la dernière fin ou le but auquel doivent tendre nos actions ; car la béatitude n'est pas le Souverain Bien, mais elle le présume, & elle est le contentement ou la satisfaction d'esprit qui vient de ce qu'on le possède. Mais par la fin de nos actions on peut entendre l'un & l'autre ; car le Souverain Bien est sans doute la chose que nous devons nous proposer pour but en toutes nos actions ; & le contentement d'esprit qui en revient, étant l'attrait qui fait que nous le recherchons, est aussi à bon droit nommé notre fin.

Je remarque outre cela que le mot de volupté a esté pris en un autre sens par Epicure, que par ceux qui ont disputé contre lui ; car tous ses adversaires ont restreint la signification de ce mot aux plaisirs des sens ; lui au contraire, l'a étendue à tous les contentemens de l'esprit, comme on peut aisément juger de ce que Sénèque & quelques autres ont écrit de lui.

Or il y a eu trois principales opinions en-

tre les Philosophes Payens touchant le Souverain Bien, & la fin de nos actions ; à sçavoir celle d'Epicure, qui a dit que c'étoit la volupté ; celle de Zenon, qui a voulu que ce fust la vertu ; & celle d'Aristote, qui l'a composé de toutes les perfections tant du corps que de l'esprit. Lesquelles trois opinions peuvent, ce me semble, être reçues pour vraies, & accordées entr'elles, pourvu qu'on les interprete favorablement. Car Aristote ayant considéré le Souverain Bien de toute la nature humaine en general, c'est-à-dire, celui que peut avoir le plus accompli de tous les hommes, il a raison de le composer de toutes les perfections dont la nature humaine est capable, mais cela ne sert point à notre usage. Zenon au contraire a considéré celui que chacun en son particulier peut posséder ; C'est pourquoi il a eu aussi très-bonne raison de dire qu'il ne consistoit qu'en la vertu, pource qu'il n'y a qu'elle seule, entre les biens que nous pouvons avoir, qui dépende entièrement de notre libre arbitre. Mais il a représenté cette vertu si severe & si ennemie de la volupté, en faisant tous les vices égaux, qu'il n'y a eu, ce me semble, que des mélancholiques, ou des esprits entierement détachés du corps, qui ayent pû être de ses sectateurs. Enfin Epicure n'a pas eu tort, considérant en quoi consiste la béatitude, & quel est le motif ou la

fin à laquelle tendent nos actions, de dire que c'est la volupté en general, c'est-à-dire le contentement de l'esprit; car encore que la seule connoissance de notre devoir, nous pourroit obliger à faire de bonnes actions, cela ne nous feroit toutes-fois jouir d'aucune béatitude, s'il ne nous en revenoit aucun plaisir. Mais parce qu'on attribue souvent le nom de volupté à de faux plaisirs, qui sont accompagnez ou suivis d'inquietudes, d'ennuis & de repentirs, plusieurs ont crû que cette opinion d'Epicure enseignoit le vice, & en effet elle n'enseigne pas la vertu; mais comme lors qu'il y a quelque part un prix pour tirer au blanc, on fait avoir envie d'y tirer à ceux à qui l'on montre ce prix, & qu'ils ne le peuvent gagner pour cela s'ils ne voyent le blanc; & que ceux qui voyent le blanc ne sont pas pour cela induits à tirer, s'ils ne savent qu'il y ait un prix à gagner: Ainsi la vertu, qui est le blanc, ne se fait pas desirer lorsqu'on la voit toute seule, & le contentement qui est le prix ne peut être acquis si ce n'est qu'on la suive. C'est pour-quoi je croi pouvoir ici conclure, que la béatitude ne consiste qu'au contentement de l'esprit, (c'est-à-dire au contentement general; car bien qu'il y ait des contentemens qui dépendent du corps, & d'autres qui n'en dépendent point, il n'y en a toutesfois aucun que dans l'esprit) mais que pour avoir un contentement

contentement qui soit solide, il est besoin de suivre la vertu, c'est-à-dire d'avoir une volonté ferme & constante d'exécuter tout ce que nous jugerons être le meilleur, & d'employer toute la force de notre entendement à en bien juger. Je réserve pour une autrefois à considérer ce que Sénèque a écrit de ceci, car ma lettre est déjà trop longue, & tout ce que j'y puis ajouter est que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c;

L E T T R E VI.

MADAME,

Etant dernièrement incertain si Votre Altesse étoit à la Haye, ou à Rhénest, j'adressai ma lettre par Leyde, & celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ne me fut rendue qu'après que le Messager qui l'avoit apportée à Alcmarr fut parti: ce qui m'a empêché de vous pouvoir témoigner plus tôt, combien je suis glorieux, de ce que le jugement que j'ai fait du Livre que vous avez pris la peine de lire n'est pas différent du vô-

Tome I.

C

tre, & que ma façon de raisonner vous paroît assez naturelle. Je m'assure que si vous aviez eu le loisir de penser autant que j'ai fait aux choses dont il traite, je ne pourrois rien écrire que vous n'eussiez mieux remarqué que moi; mais pource que l'âge, la naissance, & les occupations de Votre Altesse ne l'ont pû permettre, peut-être que ce que j'écris pourra servir à vous épargner un peu de tems, & que mes fautes même vous fourniront des occasions pour remarquer la vérité. Comme lors que j'ai parlé d'une beatitude qui dépend entièrement de nôtre libre arbitre, & que tous les hommes peuvent acquérir sans aucune assistance d'aideurs, vous remarquerez fort bien qu'il y a des maladies qui ôtant le pouvoir de raisonner, ôtent aussi celui de jouir d'une satisfaction d'esprit raisonnable; & cela m'apprend que ce que j'avois dit généralement de tous les hommes, ne doit être entendu que de ceux qui ont l'usage libre de leur raison, & avec cela qui savent le chemin qu'il faut tenir pour parvenir à cette beatitude: car il n'y a personne qui ne desiré se rendre heureux, mais plusieurs n'en savent pas le moyen, & souvent l'indisposition qui est dans le corps empêche que la volonté ne soit libre; comme il arrive aussi quand nous dormons: car le plus Philosophe du monde ne sçauroit s'empêcher d'avoir de mauvais

longes, lors que son temperament l'y dispose. Toutefois l'expérience fait voir que si l'on a eu souvent quelque pensée pendant qu'on a eu l'esprit en liberté, elle revient encore après, quelque indisposition qu'ait le corps. Ainsi je me puis vanter que mes songes ne me représentent jamais rien de fâcheux; & sans doute qu'on a grand avantage de s'être dès long-tems accoutumé à n'avoir point de tristes pensées. Mais nous ne pouvons répondre absolument de nous-mêmes, que pendant que nous sommes à nous, & c'est moins de perdre la vie que de perdre l'usage de la raison; car même sans les enseignemens de la foy, la seule Philosophie naturelle fait espérer à notre ame un état plus heureux après la mort, que celui où elle est à présent, & elle ne lui fait rien craindre de plus fâcheux que d'être attaché à un corps qui lui ôte entièrement sa liberté. Pour les autres indispositions qui ne troublent pas tout-à-fait le sens, mais qui altèrent seulement les humeurs, & font qu'on se trouve extraordinairement enclin à la tristesse, ou à la colere, ou à quelque autre passion, elles donnent sans doute de la peine, mais elles peuvent pourtant être surmontées, & même elles donnent matiere à l'ame d'une satisfaction d'autant plus grande, qu'elles ont été plus difficiles à vaincre. Je crois aussi le semblable de tous les empêche-

mens de dehors, comme de l'éclat d'une grande naissance, des cajoleries de la Cour, des adversitez de la fortune, & aussi de ses grandes prosperitez, lesquelles ordinairement empêchent plus qu'on ne puisse jouir le rôle de Philosophe, que ne font ses disgrâces : car lors qu'on a toutes choses à souhait, on s'oublie de penser à soy ; & quand par après la fortune change, on se trouve d'autant plus surpris qu'on s'étoit plus fié en elle. Enfin on peut dire generalement qu'il n'y a aucune chose qui nous puisse entièrement ôter le moyen de nous rendre heureux, pourvû qu'elle ne trouble point nôtre raison, & que ce ne sont pas toujours celles qui sont les plus fâcheuses qui nuisent le plus.

Mais afin de sçavoir exactement combien chaque chose peut contribuer à notre contentement, il faut considerer quelles sont les causes qui le produisent, & c'est aussi l'une des principales connoissances qui peuvent servir à faciliter l'usage de la vertu, car toutes les actions de nôtre ame qui nous acquierent quelque perfection sont vertueuses, & tout nôtre contentement ne consiste qu'au témoignage interieur que nous avons d'avoir quelque perfection. Ainsi nous ne sçaurions jamais pratiquer aucune vertu, c'est-à-dire faire ce que notre raison nous persuade que nous devons faire, que nous n'en recevions de la satisfaction & du plaisir. Mais il y a

deux sortes de plaisirs, les uns qui appartiennent à l'esprit seul, & les autres qui appartiennent à l'homme, c'est-à-dire à l'esprit entant qu'il est uni au corps ; & ces derniers se presentans confusément à l'imagination, paroissent souvent toujours plus grands qu'ils ne sont, principalement ~~tant~~ ^{lors} qu'on les possède, ce qui est la source de tous les maux, & de toutes les erreurs de la vie. Car selon la regle de la raison, chaque plaisir se devoit mesurer par la grandeur de la perfection qui le produit, & c'est ainsi que nous mesurons ceux dont les causes nous sont clairement connues : mais souvent la passion nous fait croire certaines choses beaucoup meilleures & plus desirables qu'elles ne sont ; puis quand nous avons pris bien de la peine à les acquerir, & perdu cependant l'occasion de posséder d'autres biens plus veritables, la jouissance nous en fait connoître le défaut ; de là viennent les regrets & les repentirs. C'est pourquoi le vrai office de la raison est d'examiner la juste valeur de tous les biens dont l'acquisition semble dépendre en quelque façon de notre conduite, afin que nous ne manquions jamais d'employer tous nos soins à tâcher de nous procurer ceux qui sont en effet les plus desirables : En quoi si la fortune s'oppose à nos desseins, & les empêche de réussir, nous aurons au moins la satisfaction de n'avoir

rien perdu par notre faute, & ne laisserons pas de jouir de toute la beatitude naturelle dont l'acquisition aura été en nôtre pouvoir. Ainsi par exemple la colere peut quelquefois exciter en nous des desirs de vengeance si violens, qu'elle nous fera imaginer plus de plaisir à châtier notre ennemi, qu'à conserver notre honneur, ou notre vie, & nous fera exposer imprudemment l'un & l'autre pour ce sujet. Au lieu que si la raison examine quel est le bien ou la perfection sur laquelle est fondé ce plaisir qu'on tire de la vengeance, elle n'en trouvera aucune autre (au moins quand cette vengeance ne sert point pour empêcher qu'on ne nous offense derechef) sinon que cela nous fait imaginer que nous avons quelque sorte de supériorité & quelque avantage au-dessus de celui dont nous nous vengeons : ce qui n'est souvent qu'une vaine imagination, qui ne mérite point d'estre estimée, à comparaison de l'honneur ou de la vie ; ni même en comparaison de la satisfaction qu'on auroit de se voir maître de sa colere, en s'abstenant de se venger. Et le semblable arrive en toutes les autres passions : car il n'y en a aucune qui ne nous représente le bien auquel elle tend, avec plus d'éclat qu'il n'en mérite, & qui ne nous fasse imaginer des plaisirs beaucoup plus grands, avant que nous les possédions, que nous ne les trouvons par après, quand

nous les avons. Ce qui fait qu'on blâme communément la volupté ; pour ce qu'on ne se sert de ce mot que pour signifier de faux plaisirs, qui nous trompent souvent par leur apparence, & qui nous en font cependant négliger d'autres beaucoup plus solides, mais dont l'attente ne touche pas tant, tels que sont ordinairement ceux de l'esprit seul ; je dis ordinairement, car tous ceux de l'esprit ne sont pas loüables, pource qu'ils peuvent être fondez sur quelque fausse opinion, comme le plaisir qu'on prend à médire, qui n'est fondé que sur ce qu'on pense devoir être d'autant plus estimé que les autres le seront moins ; Et ils nous peuvent aussi tromper par leur apparence, lorsque quelque forte passion les accompagne, comme on voit en celui que donne l'ambition. Mais la principale différence, qui est entre les plaisirs du corps & ceux de l'esprit, consiste en ce que le corps étant sujet à un changement perpetuel, & même sa conservation & son bien être dépendant de ce changement, tous les plaisirs qui le regardent ne durent gueres, car ils ne procedent que de l'acquisition de quelque chose qui est utile au corps au moment qu'on la reçoit, & si-tost qu'elle cesse de lui être utile, ils cessent aussi ; Au lieu que ceux de l'Ame peuvent être immortels comme elle ; pourvu qu'ils ayent un fondement si solide, que ni la

connoissance de la verité, ni aucune fausse persuasion ne le détruisent.

Au reste le vrai usage de nôtre raison pour la conduite de la vie, ne consiste qu'à examiner & considérer sans passion la valeur de toutes les perfections tant du corps que de l'esprit, qui peuvent être acquises par notre industrie, afin qu'étant ordinairement obligés de nous priver de quelques-unes pour avoir les autres, nous choisissions toujours les meilleures ; Et pour ce que celles du corps sont les moins utiles, on peut dire généralement que sans elles il y a moyen de se rendre heureux. Toutefois je ne suis point d'opinion qu'on les doive entièrement mépriser, ni même qu'on doive s'exempter d'avoir des passions, il suffit qu'on les rende sujettes à la raison ; & lors qu'on les a ainsi assujetties, elles sont quelquefois d'autant plus utiles, qu'elles panchent plus vers l'excessive. Je n'en aurai jamais de plus excessive que celle qui me porte au respect & à la veneration que je dois à Votre Altesse, de qui je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E V I I.

MADAME,

Votre Altesse a si exactement remarqué toutes les choses qui ont empêché Sénèque de nous exposer clairement son opinion touchant le souverain Bien, & vous avez pris la peine de lire son livre avec tant de soin, que je craindrois de me rendre importun, si je continuois icy à examiner par ordre tous ses Chapitres, & que cela me fit différer de répondre à la difficulté qu'il vous a plu me proposer touchant les moyens de se fortifier l'entendement pour discerner ce qui est le meilleur en toutes les actions de la vie. C'est pourquoi sans m'arrêter maintenant à suivre Sénèque, je tâcherai seulement d'expliquer mon opinion touchant cette matiere.

Il ne peut ce me semble y avoir que deux choses qui soient requises pour être toujours disposé à bien juger, l'une est la connoissance de la verité, & l'autre l'habitude qui fait qu'on se souvient & qu'on acquiesce à cette

connoissance toutes les fois que l'occasion le requiert. Mais pource qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache parfaitement toutes choses, il est besoin que nous nous contentions de sçavoir celles qui sont le plus à notre usage; entre lesquelles la premiere & la principale est qu'il y a un Dieu, de qui toutes choses dépendent, dont les perfections sont infinies, dont le pouvoir est immense, dont les decrets sont infaillibles : Car cela nous apprend à recevoir en bonne part tout ce qui nous arrive, comme nous étant expressément envoyé de Dieu. Et pource que le vrai objet de l'amour est la perfection, lorsque nous élevons notre esprit à le considérer tel qu'il est, nous nous trouvons naturellement si enclins à l'aimer, que nous tirons même de la joye de nos afflictions, en pensant que sa volonté s'exécute en ce que nous les recevons.

La seconde chose qu'il faut connoître est la nature de notre Ame, tant qu'elle subsiste sans le corps, & est beaucoup plus noble que lui, & capable de jouir d'une infinité de contentemens qui ne se trouvent point en cette vie; car cela nous empêche de craindre la mort, & détache tellement notre affection des choses du monde, que nous ne regardons qu'avec mépris tout ce qui est au pouvoir de la fortune.

A quoi peut aussi beaucoup servir qu'on

juge dignement des œuvres de Dieu, & qu'on ait cette vaste idée de l'étendue de l'Univers que j'ai tâché de faire concevoir au troisième livre de mes principes. Car si on s'imagine qu'au delà des Cieux il n'y a rien que des espaces imaginaires, & que tous les Cieux ne sont faits que pour le service de la Terre, ni la Terre que pour l'homme, cela fait qu'on est enclin à penser que cette Terre est nôtre principale demeure, & cette vie nôtre meilleur; & qu'au lieu de connoître les perfections qui sont véritablement en nous, on attribue aux autres créatures des imperfections qu'elles n'ont pas, pour s'élever au dessus d'elles; & entrant en une présomption impertinente, on veut être du Conseil de Dieu, & prendre avec lui la charge de conduire le monde; ce qui cause une infinité de vaines inquietudes & fâcheries.

Après qu'on a ainsi reconnu la bonté de Dieu, l'immortalité de nos Ames, & la grandeur de l'Univers, il y a encore une vérité dont la connoissance me paroît fort utile, qui est, que bien que chacun de nous soit une personne séparée des autres, & dont par conséquent les interests sont en quelque façon distincts de ceux du reste du monde, on doit toutefois penser qu'on ne sçauroit subsister seul, & qu'on est en effet l'une des parties de l'Univers, & plus particulièrement encore l'une des parties de cette

Terre, l'une des parties de cet état, de cette société, de cette famille, à laquelle on est joint par sa demeure, par son serment, par sa naissance; & il faut toujours préférer les intérêts du tout dont on est partie, à ceux de sa personne en particulier; toutesfois avec mesure & discrétion; car on auroit tort de s'exposer à un grand mal, pour procurer seulement un petit bien à ses parens ou à son pais; & si un homme vaut plus lui seul que tout le reste de sa Ville, il n'auroit pas raison de se vouloir perdre pour la sauver. Mais si on rapportoit tout à soi-même, on ne craindrait pas de nuire beaucoup aux autres hommes, lors qu'on croiroit en retirer quelque petite commodité, & on n'auroit aucune vraie amitié, ni aucune fidélité, & généralement aucune vertu; au lieu qu'en se considérant comme une partie du public, on prend plaisir à faire du bien à tout le monde, & même on ne craint pas d'exposer sa vie pour le service d'autrui, lors que l'occasion s'en présente; jusques-là qu'on voudroit aussi perdre son Ame, s'il se pouvoit, pour sauver les autres: en sorte que cette considération est la source & l'origine de toutes les plus héroïques actions que fassent les hommes. Car pour ceux qui s'exposent à la mort par vanité, pource qu'ils espèrent en être loüez; par stupidité, pource qu'ils n'appréhendent pas le danger, je croi qu'ils sont

plus à plaindre qu'à priser. Mais lors que quelqu'un s'y expose pource qu'il croit que c'est son devoir, ou bien lors qu'il souffre quelqu'autre mal, afin qu'il en revienne du bien aux autres, encore qu'il ne considère peut-être plus expressément qu'il fait cela, pource qu'il doit plus au public dont il est une partie, qu'à soi-même en son particulier, il le fait toutefois en vertu de cette considération, qui est confusément en sa pensée; & on est naturellement porté à l'avoir, lors qu'on connoît & qu'on aime Dieu comme il faut; car alors s'abandonnant du tout à sa volonté, on se dépoüille de ses propres intérêts, & on n'a point d'autre passion que de faire ce qu'on croit lui être agréable. En suite de quoi on a des satisfactions d'esprit & des contentemens, qui valent incomparablement davantage, que toutes les petites joyes passageres qui dépendent des sens.

Outre ces veritez qui regardent en general toutes nos actions, il en faut aussi sçavoir beaucoup d'autres, qui se raportent plus particulièrement à chacune; & les principales me semblent être celles que j'ai remarquées en ma dernière lettre, à sçavoir que toutes nos passions nous représentent les biens, à la recherche desquels elles nous incitent, beaucoup plus grands qu'ils ne sont véritablement, & que les plaisirs du corps ne sont

jamais si durables que ceux de l'ame, ni si grands quand on les possède, qu'ils paroissent quand on les espere. Ce que nous devons soigneusement remarquer, afin que lors que nous sommes émus de quelque passion, nous suspendions notre jugement jusqu'à ce qu'elle soit apaisée, & que nous ne nous laissions pas aisément tromper par la fausse apparence des biens de ce monde.

A quoi je ne puis ajouter autre chose, sinon qu'il faut aussi examiner en particulier toutes les mœurs des lieux où nous vivons, pour sçavoir jusques où elles doivent être suivies; & bien que nous ne puissions avoir des démonstrations certaines de tout, nous devons néanmoins prendre parti, & embrasser les opinions qui nous paroissent les plus vrai-semblables touchant toutes les choses qui viennent en usage, afin que lors qu'il est question d'agir, nous ne soyons jamais irrésolus; car il n'y a que la seule irrésolution qui cause les regrets & les repentirs.

Au reste j'ai dit ci-dessus qu'outre la connoissance de la verité, l'habitude est aussi requise pour être toujours disposé à bien juger; car d'autant que nous ne pouvons être continuellement attentifs à une même chose, quelque claires & évidentes qu'ayent été les raisons qui nous ont persuadé ci-de-

vant une verité, nous pouvons par après être détournés de la croire par de fausses apparences, si ce n'est que par une longue & fréquente méditation nous l'ayons tellement imprimée en notre esprit, qu'elle soit tournée en habitude; & en ce sens on a raison dans l'école de dire que les vertus sont des habitudes: car en effet on ne manque gueres faute d'avoir en Theorie la connoissance de ce qu'on doit faire, mais seulement faute de l'avoir en pratique, c'est-à-dire, faute d'avoir une ferme habitude de le croire. Et pource que pendant que j'examine ici ces veritez, j'en augmente aussi en moi l'habitude, j'ai particulièrement obligation à Votre Altesse de ce qu'elle permet que je l'en entretienne, & il n'y a rien en quoi j'estime mon loisir mieux employé, qu'en ce où je puis témoigner que je suis, &c.



A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E V I I I.

MADAME,

Je me suis quelquefois proposé un doute, ſçavoir ſ'il eſt mieux d'être gay & content en imaginant les biens qu'on poſſède être plus grands & plus eſtimables qu'ils ne ſont en eſſet, & ignorant, ou ne s'arreſtant pas à conſiderer ceux qui manquent, que d'avoir plus de conſideration & de ſçavoir pour connoître la juſte valeur des uns & des autres, & qu'on en devienne plus triſte. Si je penſois que le ſouverain Bien fuſt la joye, je ne douterois point qu'on ne duſt tâcher de ſe rendre joyeux à quelque prix que ce pût être, & j'approuverois la brutalité de ceux qui noient leurs déplaiſirs dans la vin, ou qui les étourdifſent avec du petun. Mais je diſtingue entre le ſouverain Bien, qui conſiſte en l'exercice de la vertu, ou (ce qui eſt le même) en la poſſeſſion de toutes les perfections dont l'acquiſition dépend de notre libre arbitre, & la ſatisfaction d'eſprit qui ſuit de

DE M. DESCARTES.

41

de cette acquiſition. C'eſt pourquoy voyant que c'eſt une plus grande perfection de connoître la vérité, encore même qu'elle ſoit à nôtre déſavantage, que de l'ignorer, j'avoüe qu'il vaud mieux être moins gay, & avoir plus de connoiſſance. Auſſi n'eſt-ce pas toujours lors qu'on a le plus de gayeté qu'on a l'eſprit plus ſatisfait; au contraire les grandes joyes ſont ordinairement mornes & ſérieuſes, & il n'y a que les mediocres, & paſſageres, qui ſoient accompagnées du riſ. Ainſi je n'approuve point qu'on tâche à ſe tromper, en ſe repaiſſant de fauſſes imaginations; car tout le plaſir qui en revient ne peut toucher pour ainſi dire que la ſuperficie de l'Ame, laquelle ſent cependant une amertume interieure en s'apercevant qu'ils ſont faux. Et encore qu'il pourroit arriver qu'elle fût ſi continuellement divertie ailleurs, que jamais elle ne s'en aperçût, on ne jouïroit pas pour cela de la béatitude dont il eſt queſtion, pour ce qu'elle doit dépendre de notre conduire, & cela ne viendroit que de la Fortune. Mais lors qu'on peut avoir diverſes conſiderations également vrayes, dont les unes nous portent à être contents, & les autres au contraire nous en empêchent, il me ſemble que la prudence veut que nous nous arreſtions principalement à celles qui nous donnent de la ſatisfaction: Et même à cauſe que preſque tou-

Tome I.

D

res les choses du monde sont telles, qu'on les peut regarder de quelque costé qui les fait paroître bonnes, & de quelqu'autre qui fait qu'on y remarque des défauts, je crois que si l'on doit user de son adresse en quelque chose, c'est principalement à les sçavoir regarder du biais qui les fait paroître à notre avantage, pourvû que ce soit sans nous tromper. Ainsi lors que Votre Altesse remarque les causes pour lesquelles elle peut avoir eu plus de loisir, pour cultiver sa raison, que beaucoup d'autres de son âge, s'il lui plaît aussi de considérer combien elle a plus profité que ces autres, je m'assure qu'elle aura de quoi se contenter : Et je ne vois pas pourquoi elle aime mieux se comparer à elles, en ce dont elle prend sujet de se plaindre, qu'en ce qui lui pourroit donner de la satisfaction. Car la constitution de notre nature étant telle, que notre esprit a besoin de beaucoup de relâche, afin qu'il puisse employer utilement quelques momens en la recherche de la verité, & qu'il s'assoupiroit, au lieu de se polir, s'il s'appliquoit trop à l'étude, nous ne devons pas mesurer le temps que nous avons pû employer à nous instruire, par le nombre des heures que nous avons eues à nous, mais plutôt, ce me semble, par l'exemple de ce que nous voyons communément arriver aux autres, comme étant une marque de la portée or-

dinaire de l'esprit humain. Il me semble aussi qu'on n'a point sujet de se repentir, lors qu'on a fait ce qu'on a jugé être le meilleur au tems qu'on a dû se résoudre à l'exécution, encore que par après y repensant avec plus de loisir, on juge avoir failli : mais on devroit plutôt se repentir si on avoit fait quelque chose contre sa conscience, encore qu'on reconnût par après avoir mieux fait qu'on n'avoit pensé ; car nous n'avons à répondre que de nos pensées, & la nature de l'homme n'est pas de tout sçavoir, ni de juger toujours si bien sur le champ, que lors qu'on a beaucoup de temps à deliberer. Au reste encore que la vanité, qui fait qu'on a meilleure opinion de soy qu'on ne doit, soit un vice qui n'appartient qu'aux ames foibles & basses, ce n'est pas à dire que les plus fortes & genereuses se doivent mépriser ; mais il se faut faire justice à soy-même, en reconnoissant ses perfections aussi-bien que ses défauts ; & si la bienfiance empêche qu'on ne les publie, elle n'empêche pas pour cela qu'on ne les ressent. Enfin encore qu'on n'ait pas une science infinie, pour connoître parfaitement tous les biens dont il arrive qu'on doit faire choix dans les diverses rencontres de la vie, on doit ce me semble se contenter d'en avoir une mediocre des choses plus nécessaires, comme sont celles que j'ai dénombrées en ma dernière

Lettre, en laquelle j'ai déjà déclaré mon opinion touchant la difficulté que Votre Altesse propose : sçavoir, si ceux qui rapportent tout à eux-mêmes, ont plus de raison que ceux qui se tourmentent trop pour les autres. Car si nous ne pensions qu'à nous seuls, nous ne pourrions jouir que des biens qui nous sont particuliers ; au lieu que si nous nous considérons comme parties de quelque autre corps, nous participons aussi aux biens qui lui sont communs, sans être privés pour cela d'aucun de ceux qui nous sont propres : Et il n'en est pas de même des maux ; car selon la Philosophie, le mal n'est rien de réel, mais seulement une privation ; & lors que nous nous attristons à cause de quelque mal qui arrive à nos amis, nous ne participons point pour cela au défaut dans lequel consiste ce mal ; même quelque tristesse ou quelque peine que nous ayons en telle occasion, elle ne sçauroit être si grande qu'est la satisfaction intérieure qui accompagne tousjours les bonnes actions, & principalement celles qui procedent d'une pure affection pour autrui, qu'on ne rapporte point à soi-même, c'est-à-dire de la vertu chrétienne qu'on nomme charité. Ainsi l'on peut même en pleurer & prenant beaucoup de peine, avoir plus de plaisir, que lors qu'on rit & qu'on se repose. Et il est aisé à prouver que ce plaisir de l'ame, auquel consiste la beauté,

tude, n'est pas inséparable de la gayeté & de l'aïse du corps, tant par l'exemple des tragedies, qui nous plaisent d'autant plus qu'elles excitent en nous plus de tristesse, que par celui des exercices du corps, comme la chasse, le jeu de paume, & autres semblables qui ne laissent pas d'être agréables, encore qu'ils soient fort pénibles ; & même on voit que souvent c'est la fatigue & la peine qui en augmente le plaisir. Et la cause du contentement que l'ame reçoit en ces exercices, consiste en ce qu'ils lui font remarquer la force, ou l'adresse, ou quelque autre perfection du corps auquel elle est jointe ; mais le contentement qu'elle a de pleurer en voyant représenter quelque action pitoyable & funeste sur un theatre, vient principalement de ce qu'il lui semble qu'elle fait une action vertueuse, ayant compassion des affligés ; Et generalement elle se plaît de sentir émouvoir en soy des passions, de quelque nature qu'elles soient, pourvu qu'elle en demeure maîtresse.

Mais il faut que j'examine plus particulièrement ces passions, afin de les pouvoir décrire ; ce qui me sera ici plus aisé que si j'écrivois à quelque autre. Car Votre Altesse, ayant pris la peine de lire le traité que j'ai autrefois ébauché touchant la nature des animaux, vous sçavez déjà comment je conçois que se forment diverses impressions ;

dans leur cerveau, les unes par les objets extérieurs qui meuvent les sens, les autres par les dispositions intérieures du corps, ou par les vestiges des impressions précédentes qui sont demeurées en la mémoire, ou par l'agitation des esprits qui viennent du cœur, ou aussi, & cela en l'homme, par l'action de l'ame, laquelle a quelque force pour changer les impressions qui sont dans le cerveau; comme réciproquement ces impressions ont la force d'exciter en l'ame des pensées qui ne dépendent point de sa volonté. Ensuite de quoy on peut généralement nommer *passions* toutes les pensées qui sont ainsi excitées en l'ame sans le concours de sa volonté (& par conséquent sans aucune action qui vienne d'elle) par les seules impressions qui sont dans le cerveau, car tout ce qui n'est point action est passion; mais on restraint ordinairement ce nom aux pensées qui sont causées par quelque particulière agitation des esprits: car celles qui viennent des objets extérieurs, ou bien des dispositions intérieures du corps, comme la perception des couleurs, des sons, des odeurs, la faim, la soif, la douleur, & autres semblables, se nomment des sentimens, les uns extérieurs, les autres intérieurs; celles qui ne dépendent que de ce que les impressions précédentes ont laissé en la mémoire, & de l'agitation ordinaire des esprits, sont des rêve-

ries, soit qu'elles viennent en songe, soit aussi lors qu'on est éveillé, & que l'ame ne se déterminant à rien de soi-même, suit nonchalamment les impressions qui se rencontrent dans le cerveau. Mais lors qu'elle use de sa volonté pour se déterminer à la pensée de quelque chose qui n'est pas seulement intelligible, mais imaginable, cette pensée fait une nouvelle impression dans le cerveau, qui n'est pas au regard de l'ame une passion, mais une action qui se nomme proprement imagination. Enfin lors que le cours ordinaire des esprits est tel qu'il excite communément des pensées tristes ou gayer, ou autres semblables, on ne l'attribue pas à la passion, mais au naturel ou à l'humeur de celui en qui elles sont excitées; & cela fait qu'on dir que cet homme est d'un naturel triste, cet autre d'une humeur gaye, &c. Ainsi il ne reste que les pensées qui viennent de quelque particulière agitation des esprits, & dont on sent les effets comme en l'ame même, qui soient proprement nommées des passions. Il est vrai que nous n'en avons quasi jamais aucunes qui ne dépendent de plusieurs des causes que je viens de distinguer, mais on leur donne la dénomination de celle qui est la principale, ou à laquelle on a principalement égard. Ce qui fait que plusieurs confondent le sentiment de la douleur avec la passion de la tristesse, & celui de chatouil-

lement avec la passion de la joye, laquelle ils nomment aussi volupté ou plaisir; & ceux de la faim ou de la soif avec les desirs de manger ou de boire, qui sont des passions: car ordinairement les mêmes causes qui font la douleur, agitent aussi les esprits en la façon qui est requise pour exciter la tristesse, & celles qui font sentir quelque chatouillement, les agite en la façon qui est requise pour exciter la joye, & ainsi des autres. On confond aussi quelquefois les inclinations ou habitudes qui disposent à quelque passion, avec la passion même, ce qui est néanmoins facile à distinguer. Car, par exemple, lors qu'on dit dans une ville que les ennemis la viennent assiéger, le premier jugement que font les habitans du mal qui leur en peut arriver, est une action de leur ame, non une passion; & bien que ce jugement se rencontre semblable en plusieurs, ils n'en sont pas toutefois également émus; mais les uns plus les autres moins, selon qu'ils ont plus ou moins d'habitude ou d'inclination à la crainte; Et avant que leur ame reçoive l'é-motion en laquelle seule consiste la passion, il faut qu'elle fasse ce jugement, ou bien, sans juger, qu'elle conçoive au moins le danger, & en exprime l'idée dans le cerveau, ce qu'elle fait par une autre action: qu'on nomme imaginer, & que par même moyen elle détermine les esprits qui vont du

du cerveau dans les nerfs, à entrer en ceux de ces nerfs, qui servent à resserrer les ouvertures du cœur, ce qui retarde la circulation du sang, ensuite de quoi tout le corps devient passe, froid, & tremblant; & les nouveaux Esprits qui viennent du cœur vers le cerveau sont agitez de telle façon qu'ils ne peuvent aider à y former d'autres Images que celles qui excitent en l'ame la passion de la crainte: toutes lesquelles choses se suivent de si près l'une l'autre, qu'il semble que ce ne soit qu'une seule operation; Et ainsi en toutes les autres passions il arrive quelque particuliere agitation dans les Esprits qui viennent du cœur. J'avois dessein d'ajouter icy une particuliere explication de toutes ces passions, mais je trouve tant de difficulté à les dénombrer, qu'il m'y faudra employer plus de tems que le messager ne m'en donne.

Cependant ayant reçu celle que vostre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, j'ay une nouvelle occasion de répondre, qui m'oblige de remettre à une autre fois cet examen des passions; Pour dire icy que toutes les raisons qui prouvent l'existence de Dieu, & qu'il est la cause premiere & immuable de tous les effets qui ne dépendent point du libre arbitre des hommes, prouvent, ce me semble, en même façon qu'il est aussi la cause de toutes les actions qui

en dépendent. Car on ne sçauroit démontrer qu'il existe, qu'en le considérant comme un être souverainement parfait ; & il ne seroit pas souverainement parfait, s'il pouvoit arriver quelque chose dans le monde qui ne vint pas entierement de lui. Il est vrai qu'il n'y a que la foy qui nous enseigne ce que c'est que la Grace par laquelle Dieu nous élève à une béatitude surnaturelle ; mais la seule Philosophie suffit pour connoître qu'il ne sçauroit entrer la moindre pensée en l'esprit d'un homme, que Dieu ne veuille, & n'ait voulu de toute éternité qu'elle y entrast. Et la distinction de l'école entre les causes universelles & particulieres n'a point ici de lieu ; car ce qui fait que le Soleil, par exemple, étant la cause universelle de toutes les fleurs, n'est pas cause pour cela que les tulipes différent des roses, c'est que leur production dépend aussi de quelques autres causes particulieres, qui ne lui sont point subordonnées ; mais Dieu est tellement la cause universelle de tout, qu'il en est en même façon la cause totale, & ainsi rien ne peut arriver sans sa volonté. Il est vrai aussi que la connoissance de l'immortalité de l'ame, & des félicités dont elle sera capable étant hors de cette vie, pourroit donner sujet d'en sortir à ceux qui s'y ennuyent, s'ils étoient assurés qu'ils jouïroient par après de

si toutes ces félicités ; mais aucune raison ne les en assure ; & il n'y a que la fausse Philosophie d'Hegésias, dont le livre fut défendu par Ptolomée, pour ce que plusieurs s'étoient tuez après l'avoir lû, qui tâche à persuader que cette vie est mauvaise ; la vraie enseigne tout au contraire, que même parmi les plus tristes accidens, & les plus pressantes douleurs, on y peut toujours être content, pourvû qu'on sçache user de sa raison.

Pour ce qui est de l'étendue de l'Univers, je ne vois pas comment en la considérant, on est convié à séparer la providence particulière de l'idée que nous avons de Dieu ; car c'est toute autre chose de Dieu que des puissances finies, lesquelles pouvant être épuisées, nous avons raison de juger, en voyant qu'elles sont employées à plusieurs grands effets, qu'il n'est pas vrai-semblable qu'elles s'étendent aussi jusques aux moindres. Mais d'autant que nous estimons les œuvres de Dieu être plus grandes, d'autant mieux remarquons nous l'infinité de sa puissance ; & d'autant que cette infinité nous est mieux connue, d'autant sommes-nous plus assurés qu'elle s'étend jusques à toutes les plus particulieres actions des hommes. Je ne crois pas aussi que par cette providence particulière de Dieu, que Vôtre Altesse dit être le fondement de la Theologie, vous

entendiez quelque changement qui arrive en les decrets à l'occasion des actions qui dépendent de nôtre libre arbitre : car la Theologie n'admet point ce changement. Et lors qu'elle nous oblige à prier Dieu , ce n'est pas afin que nous lui enseignions de quoy c'est que nous avons besoin , ni afin que nous tâchions d'impetrer de lui qu'il change quelque chose en l'ordre établi de toute éternité par sa providence , l'un & l'autre seroit blâmable, mais c'est seulement afin que nous obtenions ce qu'il a voulu de toute éternité être obtenu par nos prieres. Et je crois que tous les Theologiens sont d'accord en cecy , même ceux qu'on nomme ici Armeniens , qui semblent être ceux qui déferent le plus au libre arbitre.

J'avouë qu'il est difficile de mesurer exactement jusques où la raison ordonne que nous nous interessions pour le public, mais aussi n'est-ce pas une chose en quoi il soit necessaire d'être fort exact , il suffit de satisfaire à sa conscience , & on peut en cela donner beaucoup à son inclination ; car Dieu a tellement établi l'ordre des choses , & conjoint les hommes ensemble d'une si étroite societé , qu'encore que chacun rapportast tout à soi-même , & n'eût aucune charité pour les autres , il ne laisseroit pas de s'employer ordinairement pour eux , en tout ce qui seroit de son pouvoir , pourvû

qu'il usât de prudence , principalement s'il vivoit en un siecle où les mœurs ne fussent point corrompues. Et outre cela comme c'est une chose plus haute & plus glorieuse de faire du bien aux autres hommes , que de s'en procurer à soi-même , aussi sont-ce les plus grandes Ames qui y ont le plus d'inclination , & sont le moins d'état des biens qu'elles possèdent ; il n'y a que les foibles & basses qui s'estiment plus qu'elles ne doivent , & sont comme les petits vaisseaux que trois gouttes d'eau peuvent remplir. Je sçai que Votre Altesse n'est pas de ce nombre , & qu'au lieu qu'on ne peut inciter ces Ames basses à prendre de la peine pour autrui , qu'en leur faisant voir qu'ils en retireront quelque profit pour eux-mêmes , il faut pour l'intérêt de Votre Altesse , lui représenter qu'elle ne pourroit être longuement utile à ceux qu'elle affectionne , si elle se négligeoit soi-même , & la prier d'avoir soin de sa santé. C'est ce que fait , &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E IX.

MADAME,

Il m'arrive si peu souvent de rencontrer de bons raisonnemens, non-seulement dans les discours de ceux que je fréquente en ce desert, mais aussi dans les livres que je consulte, que je ne puis lire ceux qui sont dans les lettres de Votre Altesse, sans en avoir un ressentiment de joye extraordinaire; & je les trouve si forts, que j'aime mieux avouer d'en être vaincu, que d'entreprendre de leur résister. Car encore que la comparaison que Votre Altesse refuse de faire à son avantage, puisse assez être vérifiée par l'expérience, c'est toutefois une vertu si louable de juger favorablement des autres, & elle s'accorde si bien avec la generosité qui vous empêche de vouloir mesurer la portée de l'esprit humain par l'exemple du commun des hommes, que je ne puis manquer d'estimer extrêmement l'un & l'autre. Je n'oserois aussi contredire à ce que Votre

Altesse écrit du repentir, vû que c'est une vertu Chrétienne, laquelle sert pour faire qu'on se corrige, non-seulement des fautes commises volontairement, mais aussi de celles qu'on a faites par ignorance, lors que quelque passion a empêché qu'on ne connût la vérité. Et j'avoue bien que la tristesse des tragedies ne plairoit pas comme elle fait, si nous pouvions craindre qu'elle devint si excessive que nous en fussions incommoder; mais lors que j'ai dit qu'il y a des passions qui sont d'autant plus utiles qu'elles panchent plus vers l'excez, j'ai seulement voulu parler de celles qui sont toutes bonnes, ce que j'ai témoigné en ajoutant qu'elles doivent être sujettes à la raison. Car il y a deux sortes d'excez, l'un qui changeant la nature de la chose; & de bonne la rendant mauvaise, empêche qu'elle ne demeure soumise à la raison; l'autre qui en augmente seulement la mesure, & ne fait que de bonne la rendre meilleure. Ainsi la hardiesse n'a pour excez la temerité que lors qu'elle va au delà des limites de la raison; mais pendant qu'elle ne les passe point, elle peut encore avoir un autre excez, qui consiste à n'être accompagnée d'aucune irrésolution, ni d'aucune crainte.

J'ai pensé ces jours passez au nombre & à l'ordre de ces passions, afin de pouvoir

plus particulièrement examiner leur nature; mais je n'ai pas encore assez digéré mes opinions touchant ce sujet, pour les oser écrire à Votre Altesse, & je ne manquerai pas de m'en acquitter le plutôt qu'il me sera possible.

Pour ce qui est du libre arbitre, je confesse qu'en ne pensant qu'à nous-mêmes, nous ne pouvons ne le pas estimer indépendant; mais lors que nous pensons à la puissance infinie de Dieu, nous ne pouvons pas croire que toutes choses dépendent de lui, & par conséquent que notre libre arbitre n'en est pas exempt. Car il implique contradiction de dire que Dieu ait créé les hommes de telle nature, que les actions de leur volonté ne dépendent point de la sienne; pour ce que c'est le même que si on disoit que sa puissance est tout ensemble finie & infinie: Finie, puisqu'il y a quelque chose qui n'en dépend point, & infinie, puisqu'il a pu créer cette chose indépendante. Mais comme la connoissance de l'existence de Dieu ne nous doit pas empêcher d'être assez de notre libre arbitre, pource que nous l'expérimentons & le sentons en nous-mêmes, ainsi celle de notre libre arbitre ne nous doit point faire douter de l'existence de Dieu. Car l'indépendance que nous expérimentons & sentons en nous, & qui suffit pour rendre nos ac-

tions louables ou blâmables, n'est pas incompatible avec une dépendance qui est d'autre nature, selon laquelle toutes choses sont sujettes à Dieu.

Pour ce qui est de l'état de l'Ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoissance que Monsieur d'Igby; car laissant à part ce que la Foy nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de belles esperances, mais non point aucune assurance. Et pource que la raison naturelle nous apprend aussi que nous avons toujours plus de biens que de maux en cette vie, & que nous ne devons point laisser le certain pour l'incertain, elle me semble nous enseigner, que nous ne devons pas véritablement craindre la mort, mais que nous ne devons aussi jamais la rechercher.

Je n'ai pas besoin de répondre à l'objection que peuvent faire les Theologiens, touchant la vaste étendue que j'ai attribuée à l'Univers; pour ce que Votre Altesse y a déjà répondu pour moy, j'ajoute seulement que si cette étendue pouvoit rendre les mysteres de notre Religion moins croyables, celle que les Astronomes ont de tout temps attribuée aux Cieux auroit pu faire le même; pource qu'ils les ont considerez si grands, que la Terre n'est à

leur comparaison que comme un point, & toutefois cela ne leur a pas été objecté.

Au reste, si la prudence étoit maîtresse des événemens, je ne doute point que Votre Altesse ne vînt à bout de tout ce qu'elle voudroit entreprendre : mais il faudroit que tous les hommes fussent parfaitement sages, afin que sçachant ce qu'ils doivent faire, on pût être assuré de ce qu'ils feront ; ou bien il faudroit connoître particulièrement l'humeur de tous ceux avec lesquels on a quelque chose à démêler ; & encore ne seroit-ce pas assez, à cause qu'ils ont outre cela leur libre arbitre, dont les événemens ne sont connus que de Dieu seul. Et pource qu'on juge ordinairement de ce que les autres feront, par ce qu'on voudroit faire si on étoit à leur place, il arrive souvent que les Esprits ordinaires & mediocres étant semblables à ceux avec lesquels ils ont à traiter, pénètrent mieux dans leurs conseils, & sont plus aisément réusis ce qu'ils entreprennent, que ne font les plus relevez, lesquels ne traitans qu'avec ceux qui leur sont de beaucoup inférieurs en connoissance & en prudence, jugent tout autrement qu'eux des affaires. C'est ce qui doit consoler Votre Altesse, lors que la fortune s'oppose à vos desseins. Je prie Dieu qu'il les favorise, étant comme je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X.

MADAME,

Je ne puis nier que je n'aye été surpris d'apprendre que Votre Altesse ait eu de la fâcherie, jusqu'à en être incommodée en sa santé, pour une chose que la plus grande part du monde trouvera bonne, & que plusieurs fortes raisons peuvent rendre excusable envers les autres ; car tous ceux de la Religion dont je suis (qui sont sans doute le plus grand nombre dans l'Europe) sont obligez de l'approuver, encore même qu'ils y vissent des circonstances & des motifs aparens qui fussent blâmables : car nous croyons que Dieu se sert de divers moyens pour attirer les Ames à foy, & que tel est entré dans le Cloître avec une mauvaise intention, lequel y a mené par après une vie fort sainte. Pour ceux qui sont d'une autre créance, s'ils en parlent mal, on peut recuser leur jugement ; car comme en toutes les autres affaires touchant les-

quelles il y a divers partis, il est impossible de plaire aux uns sans déplaire aux autres: s'ils considerent qu'ils ne seroient pas de la Religion dont ils sont, si eux, ou leurs peres, ou leurs ayeuls n'avoient quitté la Romaine, ils n'auront pas sujet de se moquer, ni de nommer inconstans ceux qui quittent la leur. Pour ce qui regarde la prudence du siecle, il est vrai que ceux qui ont la fortune chez eux, ont raison de demeurer tous autour d'elle, & de joindre leurs forces ensemble pour empêcher qu'elle n'échape; mais ceux de la maison desquels elle est fugitive, ne font ce me semble, point mal de s'accorder à suivre divers chemins, afin que s'ils ne la peuvent trouver tous, il y en ait au moins quelqu'un qui la rencontre; & cependant pource qu'on croit que chacun d'eux a plusieurs ressources, ayant des amis en divers partis, cela les rend plus considerables que s'ils étoient tous engagez dans un seul: ce qui m'empêche de pouvoir imaginer que ceux qui ont été auteurs de ce conseil, ayant en cela voulu nuire à votre Maison. Mais je ne prétens point que mes raisons puissent empêcher le ressentiment de Votre Altesse, j'espère seulement que le temps l'aura diminuée avant que cette lettre vous soit présentée, & je craindrois de le raffaïchir, si je m'érendois davantage sur ce su-

jet. C'est pourquoi je passe à la difficulté que Votre Altesse propose touchant le libre arbitre, duquel je tâcheray d'expliquer la dépendance & la liberté par une compa- raison. Si un Roy qui a défendu les duels, & qui sçait très-assurément que deux Gentilshommes de son Royaume demeurans en diverses villes sont en querelle, & tellement animez l'un contre l'autre, que rien ne les sçauroit empêcher de se battre s'ils se rencontrent; si, dis-je, ce Roy donne à l'un d'eux quelque commission pour aller à certain jour vers la ville où est l'autre, & qu'il donne aussi commission à cet autre pour aller au même jour vers le lieu où est le premier, il sçait bien assurément qu'ils ne manqueront pas de se rencontrer, & de se battre, & ainsi de contrevenir à sa défense, mais il ne les y contraint point pour cela; & la connoissance & même la volonté qu'il a eue de les y déterminer en cette façon, n'empêche pas que ce ne soit aussi volontairement & aussi librement qu'ils se battent, lors qu'ils viennent à se rencontrer, comme ils auroient fait s'ils n'en avoient rien sçu, & que ce fût par quelque autre occasion qu'ils se fussent rencontrés, & ils peuvent aussi justement être punis, pource qu'ils ont contrevenu à sa défense. Or ce qu'un Roy peut faire en cela touchant quelques actions libres de ses su-

jets, Dieu qui a une prescience & une puissance infinie, le fait infailliblement touchant toutes celles des hommes : Et avant qu'il nous ait envoyez en ce monde, il a sçû exactement quelles seroient toutes les inclinations de nôtre volonté : c'est lui-même qui les a mises en nous, c'est lui aussi qui a disposé toutes les autres choses qui sont hors de nous, pour faire que tels & tels objets se presentassent à nos sens à tel & tel tems, à l'occasion desquels il a sçû que nôtre libre arbitre nous détermineroit à telle ou telle chose, & il l'a ainsi voulu, mais il n'a pas voulu pour cela l'y contraindre. Et comme on peut distinguer en ce Roy deux differens degrez de volonté, l'un par lequel il a voulu que ces Gentils-hommes se battissent, puisqu'il a fait qu'ils se rencontraissent, & l'autre par lequel il ne l'a pas voulu, puisqu'il a defendu les duels ; Ainsi les Theologiens distinguent en Dieu une volonté absolüe & indépendante, par laquelle il veut que toutes choses se fassent ainsi qu'elles se font, & une autre qui est relative, & qui se rapporte au mérite ou démerite des hommes, par laquelle il veut qu'on obéisse à ses Loix.

Il est besoin aussi que je distingue deux sortes de biens, pour accorder ce que j'ai ci-devant écrit (à sçavoir, qu'en cette vie nous avons toujours plus de biens que de

maux) avec ce que Vôte Altesse m'objecte touchant toutes les incommoditez de la vie. Quand on considere l'idée du bien pour servir de regle à nos actions, on le prend pour toute la perfection qui peut être en la chose qu'on nomme bonne, & on le compare à la ligne droite, qui est unique entre une infinité de courbes auxquelles on compare les maux. C'est en ce sens que les Philosophes ont coûtume de dire que *bonum est ex integra causa, malum ex quo-vis defectu*. Mais quand on considere les biens & les maux qui peuvent être en une même chose, pour sçavoir l'estime qu'on en doit faire, comme j'ai fait lors que j'ai parlé de l'estime que nous devons faire de cette vie, on prend le bien pour tout ce qui s'y trouve dont on peut avoir quelque commodité, & on ne nomme mal que ce dont on peut recevoir de l'incommodité ; car pour les autres défauts qui peuvent y être, on ne les compte point. Ainsi lors qu'on offre un employ à quelqu'un, il considere d'un côté l'honneur & le profit qu'il en peut attendre comme des biens, & de l'autre la peine, le péril, la perte du tems, & autres telles choses comme des maux ; & comparant ces maux avec ces biens, selon qu'il trouve ceux-ci plus ou moins grands que ceux-là, il l'accepte ou le refuse. Or ce qui m'a fait dire en ce dernier

sens , qu'il y a toujours beaucoup plus de biens que de maux en cette vie , c'est le peu d'état que je crois que nous devons faire de toutes les choses qui sont hors de nous , & qui ne dépendent point de nôtre libre arbitre , à comparaison de celles qui en dépendent , lesquelles nous pouvons toujours rendre bonnes , lors que nous en sçavons bien user ; & nous pouvons empêcher par leur moyen que tous les maux qui viennent d'ailleurs , tant grands qu'ils puissent être , n'entrent plus avant en nôtre Ame , que la tristesse qu'y excitent les Comediens , quand ils representent devant nous quelques actions fort funestes ; mais j'avouë qu'il faut être fort philosophe pour arriver jusqu'à ce point. Et toutefois je crois aussi que même ceux-là qui se laissent le plus emporter à leurs passions , jugent toujours en leur interieur , qu'il y a plus de biens que de maux en cette vie , encore qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes ; car bien qu'ils appellent quelquefois la mort à leur secours , quand ils sentent de grandes douleurs , c'est seulement afin qu'elle leur aide à porter leur fardeau , ainsi qu'il y a dans la fable , & ils ne veulent point pour cela perdre la vie , ou bien s'il y en a quelques-uns qui la veuillent perdre , & qui se tuent eux-mêmes , c'est par une erreur de leur entendement , & non point par un jugement bien

raisonné,

raisonné , ni par une opinion que la nature ait imprimée en eux , comme est celle qui fait qu'on préfère les biens de cette vie à ses maux.

La raison qui me fait croire que ceux qui ne font rien que pour leur utilité particulière , doivent aussi-bien que les autres travailler pour autrui , & tâcher de faire plaisir à un chacun , autant qu'il est en leur pouvoir , s'ils veulent user de prudence , est , qu'on voit ordinairement arriver , que ceux qui sont estimez officieux & prompts à faire plaisir , reçoivent aussi quantité de bons offices des autres , même de ceux qu'ils n'ont jamais obligez , lesquels ils ne recevroient pas si on les croyoit d'autre humeur , & que les peines qu'ils ont à faire plaisir , ne sont point si grandes que les commoditez que leur donne l'amitié de ceux qui les connoissent ; car on n'attend de nous que les offices que nous pouvons rendre commodément , & nous n'en attendons pas davantage des autres ; mais il arrive souvent que ce qui leur coûte peu , nous profite beaucoup , & même nous peut importer de la vie. Il est vrai qu'on perd quelquefois sa peine en bien faisant , & au contraire qu'on gagne à mal faire , mais cela ne peut changer la regle de la prudence , laquelle ne se raporte qu'aux choses qui arrivent le plus souvent ; Et pour moy la ma-

xime que j'ai le plus observée en toute la conduite de ma vie, a été de suivre seulement le grand chemin, & de croire que la principale finesse est de ne vouloir point du tout user de finesse. Les loix communes de la société, lesquelles tendent toutes à se faire du bien les uns aux autres, ou du moins à ne se point faire de mal, sont ce me semble, si bien établies, que quiconque les suit franchement sans aucune dissimulation ni artifice, mene une vie beaucoup plus heureuse & plus assurée, que ceux qui cherchent leur utilité par d'autres voyes, lesquels à la verité réussissent quelquefois par l'ignorance des autres hommes, & par la faveur de la fortune, mais il arrive bien plus souvent qu'ils y manquent, & que pensant s'établir ils se ruinent. C'est avec cette ingenuité & cette franchise, laquelle je fais profession d'observer en toutes mes actions, que je fais aussi particulièrement profession d'être, &c.



A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X I.

MADAME,

Je reconnois par experience que j'ai eu //
raison de mettre la gloire au nombre des //
passions; car je ne puis m'empêcher d'en //
être touché en voyant le favorable juge- //
ment que fait Votre Altesse du petit traité //
que j'en ai écrit; & je ne suis nullement //
surpris de ce qu'elle y remarque aussi des //
défauts, pource que je n'ai point douté //
qu'il n'y en eût en grand nombre, étant une //
matière que je n'avois jamais cy-devant //
étudiée, & dont je n'ai fait que tirer le //
premier crayon, sans y ajouter les couleurs //
& les ornemens qui seroient requis pour la //
faire paroître à des yeux moins c'air-voyans //
que ceux de Votre Altesse. Je n'y ay pas //
mis aussi tous les principes de Physique //
dont je me suis servi pour déchiffrer quels //
sont les mouvemens du sang, qui accom- //
pagnent chaque passion, pource que je ne //
les scaurois bien déduire sans expliquer la

formation de toutes les parties du corps humain, & c'est une chose si difficile que je ne l'oserois encore entreprendre, bien que je me sois à peu près satisfait moi-même touchant la vérité des principes que j'ai supposé en cet écrit; dont les principaux sont, Que l'office du foye & de la rate est de contenir toujours du sang de reserve, moins purifié que celui qui est dans les veines; & que le feu qui est dans le cœur a besoin d'être continuellement entretenu, ou bien par le suc des viandes qui vient directement de l'estomach, ou bien à son défaut par ce sang qui est en reserve, à cause que l'autre sang qui est dans les veines se dilate trop aisément; & qu'il y a une telle liaison entre notre Ame & notre Corps, que les pensées qui ont accompagné quelques mouvemens du corps dès le commencement de notre vie, les accompagnent encore à présent, en sorte que si les mêmes mouvemens sont excités derechef dans le corps par quelque cause extérieure, ils excitent aussi en l'Ame les mêmes pensées, & reciproquement si nous avons les mêmes pensées, elles produisent les mêmes mouvemens; Et enfin que la machinerie de notre corps est tellement faite, qu'une seule pensée de joye, ou d'amour, ou autre semblable, est suffisante pour envoyer les esprits animaux par les nerfs en

tous les muscles qui sont requis pour causer les divers mouvemens du sang que j'ai dit accompagner les passions. Il est vrai que j'ai eu de la difficulté à distinguer ceux qui appartiennent à chaque passion, à cause qu'elles ne sont jamais seules; mais néanmoins pource que les mêmes ne sont pas toujours jointes ensemble, j'ai tâché de remarquer les changemens qui arrivoient dans le corps, lors qu'elles changeoient de compagnie. Ainsi par exemple, si l'amour étoit toujours jointe à la joye, je ne sçaurois à laquelle des deux il faudroit attribuer la chaleur & la dilatation qu'elles font sentir autour du cœur: mais pour ce qu'elle est aussi quelquefois jointe à la tristesse, & qu'alors on sent encore cette chaleur & non plus cette dilatation, j'ai jugé que la chaleur appartient à l'amour, & la dilatation à la joye. Et bien que le desir soit quasi toujours avec l'amour, ils ne sont pas néanmoins toujours ensemble au même degré: car encore qu'on aime beaucoup, on desire peu lors qu'on ne conçoit aucune esperance; & pour ce qu'on n'a point alors la diligence & la promptitude qu'on auroit si le desir étoit plus grand, on peut juger que c'est de lui qu'elle vient, & non de l'amour.

Je crois bien que la tristesse ôte l'appetit à plusieurs; mais pour ce que j'ay toujours

éprouvé en moy qu'elle l'augmente, je m'étois réglé là-dessus. Et j'estime que la différence qui arrive en cela, vient de ce que le premier sujet de tristesse que quelques-uns ont eu au commencement de leur vie, a été qu'ils ne recevoient pas assez de nourriture, & que celui des autres a été que celle qu'ils recevoient leur étoit nuisible; Et en ceux-ci le mouvement des esprits qui ôte l'appétit est toujours depuis demeuré joint avec la passion de la tristesse. Nous voyons aussi que les mouvemens qui accompagnent les autres passions ne sont pas entièrement semblables en tous les hommes, ce qui peut être attribué à pareille cause.

Pour l'admiration, encore qu'elle ait son origine dans le cerveau, & ainsi que le seul temperament du sang ne la puisse causer, comme il peut souvent causer la joye ou la tristesse, toutefois elle peut, par le moyen de l'impression qu'elle fait dans le cerveau, agir sur le corps autant qu'aucune des autres passions, ou même plus en quelque façon, à cause que la surprise qu'elle contient cause les mouvemens les plus prompts de tous; Et comme on peut mouvoir la main ou le pied quasi au même instant qu'on pense à les mouvoir, pour ce que l'idée de ce mouvement qui se forme dans le cerveau, envoie les esprits dans

les muscles qui servent à cet effet; ainsi l'idée d'une chose plaisante qui surprend l'esprit, envoie aussitôt les esprits dans les nerfs qui ouvrent les orifices du cœur; & l'admiration ne fait en ceci autre chose, sinon que par la surprise elle augmente la force du mouvement qui cause la joye, & fait que les orifices du cœur étant dilatez tout à coup, le sang qui entre dedans par la veine cave, & qui en sort par la veine artérielle enfle subitement le poulmon.

Les mêmes signes extérieurs qui ont coutume d'accompagner les passions, peuvent bien aussi quelquefois être produits par d'autres causes. Ainsi la rougeur du visage ne vient pas toujours de la honte, mais elle peut aussi venir de la chaleur du feu, ou bien de ce qu'on fait de l'exercice; Et le Ris qu'on nomme Sardonien, n'est autre chose qu'une convulsion de nerfs du visage; & ainsi on peut soupirer quelquefois par coutume, ou par maladie, mais cela n'empêche pas que les soupirs ne soient des signes extérieurs de la tristesse & du desir, lors que ce sont ces passions qui les causent. Je n'avois jamais ouï dire ni remarqué qu'ils fussent aussi quelquefois causez par la repletion de l'estomach; mais lors que cela arrive, je crois que c'est un mouvement dont la nature se sert pour faire que le suc des viandes passe plus promptement par le

cœur, & ainsi que l'estomach en soit plutôt déchargé ; car les soupirs agitant le poumon, font que le sang qu'il contient descend plus vite par l'artere veineuse dans le côté gauche du cœur, & ainsi que le nouveau sang composé du suc des viandes qui vient de l'estomach par le foye & par le cœur jusqu'au poumon, y peut plus aisément être reçu.

Pour les remedes contre les excez des passions, j'avouë bien qu'ils sont difficiles à pratiquer, & même qu'ils ne peuvent suffire pour empêcher les desordres qui arrivent dans le corps, mais seulement pour faire que l'Ame ne soit point troublée, & qu'elle puisse retenir son jugement libre ; A quoi je ne juge pas qu'il soit besoin d'avoir une connoissance exacte de la verité de chaque chose, ni même d'avoir prévu en particulier tous les accidens qui peuvent survenir, ce qui seroit sans doute impossible ; mais c'est assez d'en avoir imaginé en general de plus fâcheux que ne sont ceux qui arrivent, & de s'être préparé à les souffrir. Je ne crois pas aussi qu'on peche gueres par excez en desirant les choses nécessaires à la vie, ce n'est que des mauvaises ou superflus que les desirs ont besoin d'être reglez ; car ceux qui ne tendent qu'au bien sont ce me semble, d'autant meilleurs qu'ils sont plus grands ; Et quoi que j'aye voulu flater

flater mon défaut, en mettant une je ne sçay quelle longueur entre les passions excusables, j'estime néanmoins beaucoup plus la diligence de ceux qui se portent toujours avec ardeur à faire es choses qu'ils croient être en quelque façon de leur devoir, encore qu'ils n'en esperent pas beaucoup de fruit.

Je mene une vie si retirée, & j'ai toujours été si éloigné du maniment des affaires, que je ne serois pas moins impatient que ce Philosophe qui vouloit enseigner le devoir d'un Capitaine en la presence d'Hannibal, si j'entreprenois d'écrire icy les maximes qu'on doit observer en la vie civile ; Et je ne doute point que celle que propose Vostre Altesse ne soit la meilleure de toutes, à sçavoir qu'il vaut mieux se regler en cela sur l'experience que sur la raison ; pour ce qu'on a rarement à traiter avec des personnes parfaitement raisonnables, ainsi que tous les hommes devroient être, afin qu'on pût juger ce qu'ils feront par la seule consideration de ce qu'ils devroient faire ; Et souvent les meilleurs conseils ne sont pas les plus heureux. C'est pourquoy on est contraint de hazarder, & de se mettre au pouvoir de la fortune, laquelle je souhaite aussi obéissante à vos desirs, que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E XII.

MADAME,

L'occasion que j'ai de donner cette Lettre à Monsieur de Beclin qui m'est très-intime amy, & à qui je me fie autant qu'à moi-même, est causée que je prens la liberté de m'y confesser d'une faute très-signalée que j'ai commise dans le traité des passions, en ce que pour flater ma négligence, j'y ai mis au nombre des émotions de l'Ame qui sont excusables, une je ne sçai quelle langueur qui nous empêche quelquefois de mettre en execution les choses qui ont été approuvées par nôtre jugement ; Et ce qui m'a donné le plus de scrupule en ceci, est que je me souviens que Votre Altesse a particulièrement remarqué cet endroit, comme témoignant n'en pas désapprouver la pratique, en un sujet où je ne puis voir qu'elle soit utile. J'avoue bien qu'on a grande raison de prendre du temps pour délibérer, avant que d'entreprendre les

DE M. DESCARTES.

75

choses qui sont d'importance ; mais lors qu'une affaire est commencée, & qu'on est d'accord du principal, je ne vois pas qu'on ait aucun profit de chercher des délais en disputant pour les conditions. Car si l'affaire nonobstant cela réussit, tous les petits avantages qu'on aura peut-être acquis par ce moyen, ne servent pas tant, que peut nuire le dégoût que causent ordinairement ces délais ; & si elle ne réussit pas, tout cela ne sert qu'à faire sçavoir au monde qu'on a eu des desseins qui ont manqué : Outre qu'il arrive bien plus souvent, lors que l'affaire qu'on entreprend est fort bonne, que pendant qu'on en diffère l'execution elle s'échape, que non pas lors qu'elle est mauvaise. C'est pourquoy je me persuade que la résolution & la promptitude sont des vertus très-nécessaires pour les affaires déjà commencées ; Et l'on n'a pas sujet de craindre ce qu'on ignore, car souvent les choses qu'on a le plus appréhendées avant que de les connoître, se trouvent meilleures que celles qu'on a désirées : Ainsi le meilleur est en cela de se fier à la providence divine, & de se laisser conduire par elle. Je m'assure que Votre Altesse entend fort bien ma pensée, encore que je l'explique fort mal, & qu'elle pardonne au zélé extrême qui m'o-

Gij

blige d'écrire cecy, car je suis autant que je puis être, &c.

A LA MESME,

LETTRE XIII.

MADAME,

J'ai lu le livre dont V^{otre} Altesse m'a commandé de lui écrire mon opinion, & j'y trouve plusieurs préceptes qui me semblent fort bons, comme entr'autres aux 19. & 20. chapitres; Qu'un Prince doit toujours éviter la haine & le mépris de ses sujets, & que l'amour du peuple vaut mieux que les forteresses. Mais il y en a aussi plusieurs autres que je ne sçauois approuver; Et je crois que ce en quoy l'Auteur a le plus manqué, est, qu'il n'a pas mis assez de distinction entre les Princes qui ont acquis un état par des voyes justes, & ceux qui l'ont usurpé par des moyens illegitimes, & qu'il a donné à tous généralement, les préceptes qui ne sont propres qu'à ces derniers. Car comme en bâtissant une maison dont les fondemens sont si mauvais qu'ils ne sçauoient soutenir des murailles hautes & épaisses, on est

obligé de les faire foibles & basses; ainsi ceux qui ont commencé à s'établir par des crimes, sont ordinairement contrainsts de continuer à commettre des crimes, & ne se pourroient maintenir s'ils vouloient être vertueux. C'est au regard de tels Princes qu'il a pu dire au chapitre 3. Qu'ils ne sçauoient manquer d'être haïs de plusieurs; & qu'ils ont souvent plus d'avantage à faire beaucoup de mal qu'à en faire moins, pour ce que les legeres offenses suffisent pour donner la volonté de se venger, & que les grandes en ôtent le pouvoir. Puis au chapitre 15. Que s'ils vouloient être gens de bien, il seroit impossible qu'ils ne se ruinaient parmi le grand nombre de méchans qu'on trouve par tout. Et au chapitre 19. Qu'on peut être haï pour de bonnes actions aussi bien que pour de mauvaises; Sur lesquels fondemens il appuye des préceptes très-tyranniques, comme de vouloir qu'on ruine tout un pais, afin d'en demeurer le maître; Qu'on exerce de grandes cruautés, pourvu que ce soit promptement & tout à la fois; Qu'on tâche de paroître homme de bien, mais qu'on ne le soit pas véritablement; Qu'on ne tienne sa parole qu'aussi long-temps qu'elle sera utile; qu'on dissimule, qu'on trahisse; Et enfin que pour regner on se dépouille de toute humanité, & qu'on devienne le plus fa-

rouche de tous les animaux. Mais c'est un très-mauvais sujet pour faire des Livres, que d'entreprendre d'y donner de tels préceptes, qui au bout du compte ne sçauroient assurer ceux auxquels il les donne; car comme il avoué lui-même, ils ne se peuvent garder du premier qui voudra négliger sa vie pour se venger d'eux. Au lieu que pour instruire un bon Prince, quoi que nouvellement entré dans un Etat, il me semble qu'on lui doit proposer des maximes toutes contraires, & supposer que les moyens dont il s'est servi pour s'établir ont été justes; comme en effet je crois qu'ils le sont presque tous, lors que les Princes qui les pratiquent les estiment tels; car la justice entre les Souverains a d'autres limites qu'entre les particuliers; & il semble qu'en ces rencontres Dieu donne le droit à ceux auxquels il donne la force; mais les plus justes actions deviennent injustes, quand ceux qui les font les pensent telles. On doit aussi distinguer entre les sujets, les amis ou alliez, & les ennemis: car au regard de ces derniers on a quasi permission de tout faire, pourvu qu'on en tire quelque avantage pour soy ou pour ses sujets, & je ne désapprouve pas en cette occasion qu'on accouple le renard avec le lion, & qu'on joigne l'artifice à la force. Même je comprends sous

le nom d'ennemis, tous ceux qui ne sont point amis ou alliez, pour ce qu'on a droit de leur faire la guerre, quand on y trouve son avantage, & que commençans à devenir suspects & redoutables, on a lieu de s'en défier. Mais j'excepte une espece de tromperie, qui est si directement contraire à la société, que je ne crois pas qu'il soit jamais permis de s'en servir, bien que nôtre Auteur l'approuve en divers endroits, & qu'elle ne soit que trop en pratique; c'est de feindre d'être ami de ceux qu'on veut perdre, afin de les pouvoir mieux surprendre. L'amitié est une chose trop sainte pour en abuser de la sorte; & celui qui aura pû feindre d'aimer quelqu'un pour le trahir, mérite que ceux qu'il voudra par après aimer véritablement, n'en croient rien, & le haïssent. Pour ce qui regarde les alliez, un Prince leur doit tenir exactement sa parole, même lors que cela lui est préjudiciable, car il ne le sçauroit être tant, que la réputation de ne manquer point à faire ce qu'il a promis lui est utile, & il ne peut acquiescer cette réputation que par de telles occasions; où il y va pour lui de quelque perte: mais en celles qui le ruineroient tout-à-fait, le droit des gens le dispense de sa promesse. Il doit aussi user de beaucoup de circonspection avant que de promettre, afin

de pouvoir toujours garder sa foy. Et bien qu'il soit bon d'avoir amitié avec la plupart de ses voisins, je crois néanmoins que le meilleur est de n'avoir point d'étroites alliances qu'avec ceux qui sont moins puissans ; car quelque fidélité qu'on se propose d'avoir, on ne doit pas attendre la pareille des autres, mais faire son compte qu'on en sera trompé, toutes les fois qu'ils y trouveront leur avantage ; & ceux qui sont plus puissans l'y peuvent trouver quand ils veulent, mais non pas ceux qui le sont moins. Pour ce qui est des sujets, il y en a de deux sortes, à sçavoir les grands, & le peuple. Je comprends sous le nom de Grands, tous ceux qui peuvent former des partis contre le Prince, de la fidélité desquels ils doit être très-assuré, ou s'il ne l'est pas, tous les politiques sont d'accord qu'il doit employer tous ses soins à les abaisser, & qu'entrant qu'ils sont enclins à broüiller l'Etat, il ne les doit considérer que comme ennemis. Mais pour ses autres sujets, il doit sur tout éviter leur haine & leur mépris ; ce que je crois qu'il peut toujours faire, pourvu qu'il observe exactement la justice à leur mode (c'est-à-dire suivant les loix auxquelles ils sont accoutumés) sans être trop rigoureux aux punitions, ni trop indulgent aux graces, & qu'il ne se remette pas de tout à ses Minis-

tres, mais que leur laissant seulement la charge des condamnations plus odieuses, il témoigne avoir lui-même le soin de tout le reste ; Puis aussi qu'il retienne tellement sa dignité, qu'il ne quitte rien des honneurs & des déférences que le peuple croit lui être dûes, mais qu'il n'en demande point davantage, & qu'il ne fasse paroître en public que ses plus sérieuses actions, ou celles qui peuvent être approuvées de tous, réservant à prendre ses plaisirs en particulier, sans que ce soit jamais aux dépens de personne. Et enfin qu'il soit immuable & inflexible non pas aux premiers desseins qu'il aura formez en soi-même ; car d'autant qu'il ne peut avoir l'œil par tout, il est nécessaire qu'il demande conseil, & entende les raisons de plusieurs, avant que de se résoudre ; mais qu'il soit inflexible touchant les choses qu'il aura témoigné avoir résolues, encore même qu'elles lui fussent nuisibles ; car malaisément le peuvent-elles être tant, que seroit la réputation d'être léger & variable. Ainsi je désapprouve la maxime du chapitre 15. Que le monde étant fort corrompu, il est impossible qu'on ne se ruine, si l'on veut être toujours homme de bien, & qu'un Prince pour se maintenir doit apprendre à être méchant, lors que l'occasion le requiert, si ce n'est peut-être que par un

homme de bien, il entende un homme superstitieux & simple, qui n'ose donner bataille au jour du Sabbath, & dont la conscience ne puisse être en repos, s'il ne change la religion de son peuple : mais pensant qu'un homme de bien est celui qui fait tout ce que lui dicte la vraie raison, il est certain que le meilleur est de tâcher à l'être toujours. Je ne crois pas aussi ce qui est au chapitre 19. Qu'on peut autant être haï pour les bonnes actions, que pour les mauvaises, sinon autant que l'envie est une espèce de haine, mais cela n'est pas le sens de l'Auteur : Et les Princes n'ont pas coutume d'être enviez par le commun de leurs sujets ; ils le sont seulement par les grands, ou par leurs voisins, auxquels les mêmes vertus qui leur donnent de l'envie, leur donnent aussi de la crainte ; c'est pourquoi jamais on ne doit s'abstenir de bien faire, pour éviter cette sorte de haine ; & il n'y en a point qui leur puisse nuire, que celle qui vient de l'injustice ou de l'arrogance que le peuple juge être en eux. Car on voit même que ceux qui ont été condamnés à la mort, n'ont point coutume de haïr leurs juges ; quand ils pensent l'avoir méritée, & on souffre aussi avec patience les maux qu'on n'a point mérités, quand on croit que le Prince de qui on les reçoit, est en quel-

quel façon contraint de le faire, & qu'il en a du déplaisir ; pour ce qu'on estime qu'il est juste qu'il préfère l'utilité publique à celle des particuliers. Il y a seulement de la difficulté lors qu'on est obligé de satisfaire à deux partis qui jugent différemment de ce qui est juste, comme lors que les Empereurs Romains avoient à contenter les Citoyens & les Soldats ; auquel cas il est raisonnable d'accorder quelque chose aux uns & aux autres ; & on ne doit pas entreprendre de faire venir tout d'un coup à la raison, ceux qui ne sont pas accoutumés de l'entendre ; mais il faut tâcher peu à peu, soit par des écrits publics, soit par les voix des Prédicateurs, soit par tels autres moyens à la leur faire concevoir : car enfin le peuple souffre tout ce qu'on lui peut persuader être juste, & s'offense de tout ce qu'il imagine d'être injuste. Et l'arrogance des Princes, c'est-à-dire, l'usurpation de quelque autorité, de quelques droits, ou de quelques honneurs qu'il croit ne leur être point dûs, ne lui est odieuse, que pour ce qu'il la considère comme une espèce d'injustice. Au reste, je ne suis pas aussi de l'opinion de cet Auteur, en ce qu'il dit en sa préface, Que comme il faut être dans la plaine pour mieux voir la figure des montagnes, lors qu'on en veut tirer le crayon, ainsi on

doit être de condition privée pour bien connoître l'office d'un Prince : car le crayon ne représente que les choses qui se voyent de loin ; mais les principaux motifs des actions des Princes sont souvent des circonstances si particulières, que si ce n'est qu'on soit Prince soi-même, ou bien qu'on ait été fort long-temps participant de leurs secrets, on ne les sçauroit imaginer. C'est pourquoi je mériterois d'être moqué, si je pensois pouvoir enseigner quelque chose à Votre Altesse en cette matiere ; aussi n'est-ce pas mon dessein, mais seulement de faire que mes lettres lui donnent quelque sorte de divertissement, qui soit différent de ceux que je m'imagine qu'elle a en son voyage, lequel je lui souhaite parfaitement heureux, comme sans doute il le fera, si Votre Altesse se résout de pratiquer ces maximes qui enseignent que la felicité d'un chacun dépend de lui-même, & qu'il faut tellement se tenir hors de l'empire de la fortune, que bien qu'on ne perde pas les occasions de retenir les avantages qu'elle peut donner, on ne pense pas toutefois être malheureux lorsqu'elle les refuse ; & pour ce qu'en toutes les affaires du monde il y a quantité de raisons pour & contre, qu'on s'arrête principalement à considerer celles qui servent à faire qu'on approuve les choses qu'on

voit arriver. Tout ce que j'estime le plus inevitable sont les maladies du corps, desquelles je prie Dieu qu'il vous préserve, & je suis avec toute la dévotion que je puis avoir, &c.

A MADAME LOUISE,

PRINCESSE PALATINE, &c.

LETTRE XIV.

MADAME,

Je mets au nombre des obligations que j'ai à Madame la Princesse Elizabeth votre sœur, que m'ayant commandé de lui écrire, elle ait voulu que ce fût par l'adresse de Votre Altesse ; pour ce que sçachant combien elle vous chérit, j'espère que mes lettres lui seront moins importunes, les recevant en la compagnie des vôtres, & qu'elles lui donneront plus de joye, que si elles alloient toutes seules, & aussi pour ce que cela me donne occasion de vous pouvoir assurer par écrit, que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X V.

MADAME,

J'ai reçu une très-grande faveur de Vôtre Altesse, en ce qu'elle a voulu que j'appriſſe par ses lettres le succès de son voyage, & qu'elle est arrivée heureusement en un lieu où étant grandement estimée & chérie de ses proches, il me semble qu'elle a autant de biens qu'on en peut souhaiter avec raison en cette vie : car sachant la condition des choses humaines, ce seroit trop importuner la fortune, qu'à attendre d'elle tant de graces qu'on ne pût pas même en imaginant trouver aucun sujet de fâcherie. Lorsqu'il n'y a point d'objets presens qui offensent les sens, ni aucune indisposition dans le corps qui l'incommode, un esprit qui suit la vraie raison peut facilement se contenter ; & il n'est pas besoin pour cela qu'il oublie ni qu'il néglige les choses éloignées, c'est assez qu'il tâche à n'avoir aucune passion

pour celles qui lui peuvent déplaire ; ce qui ne repugne point à la charité, pource qu'on peut souvent mieux trouver des remèdes aux maux qu'on examine sans passion, qu'à ceux pour lesquels on est affligé. Mais comme la santé du corps, & la présence des objets agréables, aident beaucoup à l'esprit, pour chasser hors de soy toutes les passions qui participent de la tristesse, & donner entrée à celles qui participent de la joye ; ainsi reciproquement lors que l'esprit est plein de joye, cela sert beaucoup à faire que le corps se porte mieux, & que les objets presens paroissent plus agréables ; Et même aussi j'ose croire que la joye intérieure a quelque secrète force pour se rendre la fortune plus favorable. Je ne voudrois pas écrire ceci à des personnes qui auroient l'esprit foible, de peur de les induire à quelque superstition ; mais au regard de Vôtre Altesse, j'ai seulement peur qu'elle se moque de me voir devenir trop crédule : Toutefois j'ai une infinité d'expériences, & avec cela l'autorité de Socrate, pour confirmer mon opinion. Les expériences sont que j'ai souvent remarqué, que les choses que j'ai faites avec un cœur gay, & sans aucune répugnance intérieure, ont coutume de me succéder heureusement ; jusques-là même que dans

les jeux de hazard, où il n'y a que la fortune seule qui regne, je l'ai toujours éprouvée plus favorable, ayant d'ailleurs des sujets de joye, que lors que j'en avois de tristesse. Et ce qu'on nomme communément le genie de Socrate, n'a sans doute été autre chose, sinon qu'il avoit accoutumé de suivre ses inclinations intérieures, & pensoit que l'événement de ce qu'il entreprenoit seroit heureux, lors qu'il avoit quelque secret sentiment de gayeté, & au contraire qu'il seroit malheureux, lors qu'il étoit triste. Il est vrai pourtant que ce seroit être superstitieux de croire autant à ce qu'on dit qu'il faisoit; car Platon rapporte de lui, que même il demeurait dans le logis, toutes les fois que son genie ne lui conseilloit point d'en sortir. Mais touchant les actions importantes de la vie, lors qu'elles se rencontrent si douteuses, que la prudence ne peut enseigner ce qu'on doit faire, il me semble qu'on a grande raison de suivre le conseil de son genie, & qu'il est utile d'avoir une forte persuasion que les choses que nous entreprenons sans repugnance, & avec la liberté qui accompagne d'ordinaire la joye, ne manqueront pas de nous bien réussir. Ainsi j'ose ici exhorter V. A. puisqu'elle se rencontre en un lieu où les objets presens ne lui donnent que de la satisfaction, qu'il

lui plaise aussi contribuer du sien pour tâcher à se rendre contente; ce qu'elle peut, ce me semble, aisément, en n'arrêtant son esprit qu'aux choses presentes, & ne pensant jamais aux affaires, qu'aux heures où le courier est prêt de partir. Et j'estime que c'est un bonheur que les Livres de V^{otre} Altesse n'ont pû lui être apportez si-tôt qu'elle les attendoit; car leur lecture n'est pas si propre à entretenir la gayeté, qu'à faire venir la tristesse, principalement celle du livre de ce Docteur des Princes, qui ne représentant que les difficultez qu'ils ont à se maintenir, & les cruautés ou perfidies qu'il leur conseille, fait que les particuliers qui le lisent, ont moins de sujet d'envier leur condition, que de la plaindre. V^{otre} Altesse a parfaitement bien remarqué ses fautes, & les miennes; car il est vrai que c'est le dessein qu'il a eu de louer César Borgia, qui lui a fait établir des maximes generales, pour justifier des actions particulieres, qui peuvent difficilement être excusées; & j'ay lû depuis ses discours sur Tite-Live, où je n'ai rien remarqué de mauvais; & son principal prétexte, qui est d'extirper entièrement ses ennemis, ou bien de se les rendre amis, sans suivre jamais la voye du milieu, est sans doute toujours le plus sûr; mais lors qu'on n'a aucun sujet de

craindre, ce n'est pas le plus genereux. Votre Altesse a aussi fort bien remarqué le se cre. de la fontaine miraculeuse, en ce qu'il y a plusieurs pauvres qui en publient les ve tus, & qui sont peut-être gagez par ceux qui en esperent du profit. Car il est certain qu'il n'y a point de remede qui puisse servir à tous les maux; mais plusieurs ayant usé de ce. ui-là, ceux qui s'en sont bien trouvez en disent du bien, & on ne parle point des autres. Quoy qu'il en soit, la qualité de purger qui est en l'une de ces fontaines, & la couleur blanche avec la douceur & la qu. lité rafraîchissante de l'autre, donnent occasion de juger qu'elles passent par des mines d'Antimoine ou de Mercure, qui sont deux mauvaises drogues, principalement le Mercure: c'est pourquoi je ne voudrois pas. conseiller à personne d'en boire. Le vitriol & le. fer des eaux de Spa sont bien moins à craindre; & pour ce que l'un & l'autre diminue la rate, & fait évacuer la melancolie, je les estime. Car V. re Altesse me permettra, s'il lui plaît, de finir cette Lettre par où je l'ai commencée, & de lui souhaiter principalement de la satisfaction d'esprit, & de la joye, comme étant non-seulement le fruit qu'on attend de tous les autres biens, mais aussi souvent un moyen qui augmente les graces

qu'on a pour les acquerir; & bien que je ne sois pas capable de contribuer à aucune chose qui regarde v. re service, sinon seulement par mes souhaits, j'ose pour tant assurer que je suis plus parfaitement qu'aucun autre qui soit au monde, &c.

A M A D A M E L O U I S E,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X V I.

M A D A M E,

La Lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de Beclin me fait connoître que j'ai de grandes obligations à V. A. & considérant que celles que j'écris & que je reçois, passent par de si dignes mains, il me semble que Madame v. re Sœur imite la Souveraine Divinité; qui a coutume d'employer l'entremise de Anges, pour recevoir les soumissions des hommes, qui leur sont beaucoup inferieurs; & pour leur faire sçavoir ses commandemens. Et pour ce que je suis d'une Religion qui ne me défend point d'invoquer les Anges, je vous supplie d'avoir agréable que je vous en

LETTRES
rende grâces, & que je témoigne ici que
je suis avec beaucoup de dévotion, &c.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE; &c.

LETTRE XVII.

MADAME,

Je n'ai jamais trouvé de si bonnes nouvelles en aucune des lettres que j'ai eu ci-devant l'honneur de recevoir de V. A. que j'ai fait en ces dernières du 29 Novembre. Car elles me font juger que vous avez maintenant plus de santé & plus de joye que je ne vous en ai vû auparavant; & je crois qu'après la vertu, laquelle ne vous a jamais manqué, ce sont les deux principaux biens qu'on puisse avoir en cette vie. Je ne mets point en compte ce petit mal, pour lequel les Medecins ont prétendu que vous leur donneriez de l'employ; car encore qu'il soit quelquefois un peu incommode, je suis d'un pays où il est si ordinaire à ceux qui sont jeunes, & qui d'ailleurs se portent fort bien, que je ne le considère pas tant

DE M. DESCARTES.

comme un mal, que comme une marque de santé, & un préservatif contre les autres maladies. Et la pratique a bien enseigné à nos Medecins des remedes certains pour le guérir, mais ils ne conseillent pas qu'on tâche à s'en défaire en une autre saison qu'au Printems, pour ce qu'alors les pores étant plus ouverts, on peut mieux en ôter la cause: Ainsi Vôtre Altesse a très-grande raison de ne vouloir pas user de remedes pour ce sujet, principalement à l'entrée de l'hiver, qui est le temps le plus dangereux; & si cete incommodité dure jusqu'au Printems, alors il sera aisé de la chasser avec quelques legers purgatifs, ou boillons rafraîchissans, où il n'entre rien que des herbes qui soient connües en la cuisine, & en s'abstenant de manger des viandes où il y ait trop de sel, ou d'épiceries. La saignée y pourroit aussi beaucoup servir; mais pource que c'est un remede où il y a quelque danger, & dont l'usage fréquent abrège la vie, je ne lui conseille point de s'en servir, si ce n'est qu'elle y soit accoutumée; car lors qu'on s'est fait saigner en même saison trois ou quatre années de suite, on est presque obligé par après de faire tous les ans de même. Vôtre Altesse fait aussi fort bien de ne vouloir point user des remedes de la Chymie; on a beau avoir une longue experience de leur

vertu, le moindre petit changement qu'on fait en leur préparation, lors même qu'on pense mieux faire, peut entierement changer leurs qualitez, & faire qu'au lieu de medecines ce soient des poisons. Il en est quasi de même de la science; enre les mains de ceux qui la veulent debiter sans la bien sçavoir; car en pensant corriger ou ajoûter quelque chose à ce qu'ils ont appris, ils la convertissent en erreur. Il me semble que j'en vois la preuve dans le Livre de Regius, qui est enfin venu au jour: J'en marquetois ici quelques points, si je pensois qu'il l'eût envoyé à Votre Altesse; mais il y a si loin d'ici à B. que je juge qu'il aura attendu votre retour pour vous l'offrir; & je l'attendrai aussi pour vous en dire mon sentiment. Je ne m'étonne pas de ce que Votre Altesse ne trouve aucuns doctes au pais où elle est, qui ne soient entierement préoccupez des opinions de l'école; car je vois que dans Paris même, & en tout le reste de l'Europe il y en a si peu d'âtres, que si je l'eusse sçu auparavant, je n'eusse peut-être jamais rien fait imprimer. Toutefois j'ai cette consolation, que bien que je sois assuré que plusieurs n'ont pas manqué de volonté pour m'attaquer, il n'y a toutefois encore eu personne qui soit entré en lice; Et même je reçois des compliments des Pères Jesuites, que j'ai toujours crû être

ceux qui se sentiroient les plus interessez en la publication d'une nouvelle Philosophie, & qui me le pardonneroient le moins, s'ils pensoient y pouvoir blâmer quelque chose avec raison. Je mets au nombre des obligations que j'ai à Votre Altesse, la promesse qu'elle a faite à Monsieur le Duc de B. qui est à VVs. de lui faire avoir mes écrits; car je m'assure qu'avant que vous eussiez été en ces quartiers-là, je n'avois point l'honneur d'y être connu; il est vrai que je n'affecte pas fort de l'être de plusieurs, mais ma principale ambition est de pouvoir témoigner que je suis avec une entiere dévotion, &c.

A MADAME LOUISE,

PRINCESSE PALATINE, &c.

LET TRE XVIII.

MADAME,

Les Anges ne sçauroient laisser plus d'admiration & de respect en l'esprit de ceux auxquels ils daignent paroître, que la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir avec

celle de Madame v^{re} sœur en a laissé dans le mien. Et tant s'en faut qu'elle ait diminué l'opinion que j'avois, au contraire elle m'assure que ce n'est pas seulement le visage de V^{re} Altesse, qui mérite d'être comparé à celui des Anges, & sur lequel les Peintres peuvent prendre patron pour les bien représenter, mais aussi que les graces de v^{re} esprit sont telles, que les Philosophes ont sujet de les admirer, & de les estimer semblables à celles de ces divins genies, qui ne sont portez qu'à faire du bien, & qui ne dédaignent pas d'obliger ceux qui ont pour eux de la dévotion. Je vous supplie donc de croire que c'est avec un zele très-particulier que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E XIX.

MADAME,

Encore que je pourray trouver des occasions qui me convieront à demeurer en France, lors que j'y serai il n'y en aura toutefois

toutefois aucune qui ait la force de m'empêcher que je ne revienne avant l'Hyver, pourvu que la vie & la santé me demeurent, puisque la lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir de V^{re} Altesse me fait espérer que vous retournerez à la Haye vers la fin de l'Esté. Mais je puis dire que c'est la principale raison qui me fait préférer la demeure de ce pais à celle des autres; car pour le repos que j'y étois ci-devant venu chercher, je prévois que doresnavant je ne l'y pourray avoir si entier que je desirerois, à cause que n'ayant pas encore tiré toute la satisfaction que je devois avoir des injures que j'ai reçues à Utrecht, je vois qu'elles en attirent d'autres, & qu'il y a une troupe de Theologiens, gens d'école, qui semblent avoir fait une ligue ensemble pour tâcher à m'opprimer par calomnies; en sorte que pendant qu'ils machinent tout ce qu'ils peuvent pour tâcher de me nuire, si je ne veille aussi pour me défendre, il leur seroit aisé de me faire quelques affronts. La preuve de cecy est, que depuis trois ou quatre mois un certain Regent du College des Theologiens de Leyde, nommé Revius, a fait disputer quatre diverses Theses contre moy, pour pervertir le sens de mes Médiations, & faire croire que j'y ai mis des choses fort absurdes,

& contraires à la gloire de Dieu ; comme, Qu'il faut douter qu'il y ait un Dieu ; & même que je veux qu'on nie absolument pour quelque temps qu'il y en ait un, & choses semblables. Mais pour ce que cet homme n'est pas habile, & que même la plupart de ses écoliers se moquoient de ses médisances, les amis que j'ai à Leyde ne daignoient pas seulement m'avertir de ce qu'il faisoit, jusques à ce que d'autres Theses ont aussi été faites par Txigl. leur premier Professeur en Theologie, où il a mis ces mots †††. Surquoi mes amis ont jugé, même ceux qui sont aussi Theologiens, que l'intention de ces gens-là, en m'accusant d'un si grand crime, comme est le blasphème, n'étoit pas moindre que de tâcher à faire condamner mes opinions, comme très-pernicieuses, premièrement par quelque Synode où ils seroient les plus forts, & ensuite de tâcher aussi à me faire faire des affronts par les Magistrats, qui croyent en eux ; Et que pour obvier à cela, il étoit besoin que je m'oposasse à leurs desseins : ce qui est cause que depuis huit jours j'ai écrit une longue lettre aux Curateurs de l'Academie de Leyde, pour demander justice contre les calomnies de ces deux Theologiens. Je ne sçai point encore la réponse que j'en auray, mais selon que je

connois l'humeur des personnes de ce pays, & combien ils reverent, non pas la probité & la vertu, mais la barbe, la voix, & le sourcil des Theologiens ; en sorte que ceux qui sont les plus éfrontez, & qui sçavent crier le plus haut, ont ici le plus de pouvoir (comme ordinairement en tous les états populaires) encore qu'ils aient le moins de raison ; je n'en attens que quelques emplâtres, qui n'ôtant point la cause du mal, ne serviront qu'à le rendre plus long & plus importun ; au lieu que de mon côté je pense être obligé de faire mon mieux, pour tirer une entière satisfaction de ces injures, & aussi par même occasion de celles d'Utrecht ; & en cas que je ne puisse obtenir justice, (comme je prévois qu'il sera très-mal aisé que je l'obtienne) de me retirer tout-à-fait de ces Provinces. Mais pour ce que toutes choses se font ici fort lentement, je m'assure qu'il se passera plus d'un an avant que cela arrive. Je ne prendrois pas la liberté d'entretenir Votre Altesse de ces petites choses, si la faveur qu'elle me fait de vouloir lire les livres de Monsieur Hogelande, & de Regius, à cause de ce qu'ils ont mis qui me regarde, ne me faisoit croire que vous n'aurez pas désagréable de sçavoir de moi-même ce qui me touche ; outre que l'obéissance & le respect

que je vois dois m'obliger à vous rendre compte de mes actions. Je louë Dieu de ce que ce Docteur à qui Vôtre Altesse a prêté le livre de mes Principes, a été longtemps sans vous retourner voir, puisque c'est une marque qu'il n'y a point du tout de malades à la Cour de Madame l'Electrice; & il semble qu'on a un degré de santé plus parfait, quand elle est générale au lieu où l'on demeure, que lors qu'on y est environné de malades. Ce Medecin aura eu d'autant plus de loisir de lire le livre qu'il a plû à Vôtre Altesse de lui prêter, & vous en aura pû mieux dire depuis son jugement. Pendant que j'écris ceci, je reçois des lettres de la Haye & de Leyde, qui m'apprennent que l'assemblée des Curateurs a été différée, en sorte qu'on ne leur a point encore donné mes lettres, & je vois qu'on fait d'une broüillerie une grande affaire. On dit que les Theologiens en veulent être juges, c'est-à-dire, me mettre ici en une inquisition plus sévère que ne fut jamais celle d'Espagne, & me rendre l'adversaire de leur Religion; sur quoi on voudroit que j'employasse le credit de Monsieur l'Ambassadeur de France, & l'autorité de Monsieur le Prince d'Orange, non pas pour obtenir justice, mais pour interceder & empêcher que mes ennemis ne passent outre. Je crois pourtant

que je ne suivrai point cet avis, je demanderai seulement justice, & si je ne la puis obtenir, il me semble que le meilleur sera que je me prépare tout doucement à la retraite; mais quoi que je pense, ou que je fasse, & en quelque lieu du monde que j'aille, il n'y aura jamais rien qui me soit plus cher que d'obéir à vos commandemens, & de témoigner avec combien de zele je suis, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XX.

MADAME,

Passant par la Haye pour aller en France, puisque je ne puis y avoir l'honneur de recevoir vos commandemens, & vous faire la reverence, il me semble que je suis obligé de tracer ces lignes, afin d'assurer Vôtre Altesse, que mon zele & ma devotion ne changeroit point, encore que je change de terre. J'ai reçu depuis deux jours une lettre de Suede de Monsieur le Resident de France qui est là, où il me propose une question de la part de la Reine, à laquelle il m'a fait connoître en

lui montrant ma réponse à une autre lettre qu'il m'avoit cy-devant envoyée ; & la façon dont il décrit cette Reine , avec les discours qu'il raporte d'elle , me la font tellement estimer , qu'il me semble que vous seriez dignes de la conversation l'une de l'autre ; & qu'il y en a si peu au reste du monde qui en soient dignes , qu'il ne seroit pas mal-aisé à Votre Altesse de lier une fort étroite amitié avec elle ; & qu'outre le contentement d'esprit que vous en auriez , cela pourroit être à desirer pour diverses considérations. J'avois écrit ci-devant à ce mien ami Resident en Suede , en répondant à une lettre où il parloit d'elle , que je ne trouvois pas incroyable ce qu'il m'en disoit , à cause que l'honneur que j'avois de connoître Votre Altesse , m'avoit appris combien les personnes de grande naissance pouvoient surpasser les autres , &c. Mais je ne me souviens pas si c'est en la lettre qu'il lui a fait voir , ou bien en une autre précédente ; Et pour ce qu'il est vraisemblable qu'il lui fera voir dorenavant les lettres qu'il recevra de moi , je tâcherai toujours d'y mettre quelque chose qui lui donne sujet de souhaiter l'amitié de Votre Altesse , si ce n'est que vous me le défendiez. On a fait taire les Theologiens qui me vouloient nuire , mais en les flattant , & en se gardant de les offenser le

plus qu'on a pû , ce qu'on attribué maintenant au temps ; mais j'ai peur que ce temps durera toujours , & qu'on leur laissera prendre tant de pouvoir ; qu'ils feront insupportables. On acheve l'impression de mes Principes en François , & pour ce que c'est l'Epiître qu'on imprimera la dernière , j'en envoie ici la copie à Votre Altesse , afin que s'il y a quelque chose qui ne lui agrée pas , & qu'elle juge devoir être mis autrement , il lui plaise me faire la faveur d'en avertir celui qui fera toute la vie , &c.

A LA MESME,

LETTRE XXI.

MADAME,

Mon voyage ne pouvoit être accompagné d'aucun malheur , puisque j'ai été si heureux en le faisant , que d'être en la souvenance de Votre Altesse ; la très-favorable lettre qui m'en donne des marques est la chose la plus précieuse que je pûsse recevoir en ce país. Elle m'auroit entièrement rendu heureux , si elle ne m'avoit appris que la maladie qu'avoit Votre Altes-

se auparavant que je partisse de la Haye ; lui a encore laissé quelques restes d'indisposition en l'estomach. Les remedes qu'elle a choisis, à sçavoir la diete & l'exercice, sont à mon avis les meilleurs de tous ; après toutefois ceux de l'Ame, qui a sans doute beaucoup de force sur le corps, ainsi que montrent les grands changemens que la colere, la crainte, & les autres passions excitent en lui. Mais ce n'est pas directement par sa volonté qu'elle conduit les esprits dans les lieux où ils peuvent être utiles ou nuisibles, c'est seulement en voulant ou pensant à quelque autre chose. Car la construction de notre corps est telle, que certains mouvemens suivent en lui naturellement de certaines pensées ; comme on voit que la rougeur du visage suit de la honte, les larmes de la compassion, & le ris de la joye ; Et je ne sçache point de pensée plus propre pour la conservation de la santé, que celle qui consiste en une forte persuasion, & ferme créance, que l'architecture de nos corps est si bonne, que lors qu'on est une fois sain, on ne peut pas aisément tomber malade, si ce n'est qu'on fasse quelque excez notable, ou bien que l'air, ou les autres causes extérieures nous nuisent ; & qu'ayant une maladie, on peut aisément se remettre par

la seule force de la nature, principalement lors qu'on est encore jeune. Cette persuasion est sans doute beaucoup plus vraie & plus raisonnable, que celle de certaines gens, qui sur le raport d'un Astrologue ou d'un Medecin se font accroire qu'ils doivent mourir en certain temps, & par cela seul deviennent malades, & même en meurent assez souvent, ainsi que j'ai vû arriver à diverses personnes. Mais je ne pourrais manquer d'être extrêmement triste, si je pensois que l'indisposition de V^{otre} Altesse durât encore, j'aime mieux esperer qu'elle est toute passée ; & toutefois le desir d'en être certain me fait avoir des passions extrêmes de retourner en Hollande. Je me propose de partir d'ici dans quatre ou cinq jours pour passer en Poitou & en Bretagne, où sont les affaires qui m'ont amené ; mais si-tôt que je les aurai pû mettre un peu en ordre, je ne souhaite rien tant que de retourner vers les lieux, où j'ai été si heureux que d'avoir l'honneur de parler quelquefois à V^{otre} Altesse : car bien qu'il y ait icy beaucoup de personnes que j'honore & estime, je n'y ai toutefois encore rien vû qui me puisse arrêter. Et je suis au-delà de tout ce que je puis dire, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXII.

MADAME,

La satisfaction que j'apprens que Votre Altesse reçoit au lieu où elle est, fait que je n'ose souhaiter son retour, bien que j'aye beaucoup de peine à m'en empêcher, principalement à cette heure que je me trouve à la Haye; Et pour ce que je remarque par votre lettre du 21. Février qu'on ne vous doit point attendre icy avant la fin de l'Esté, je me propose de faire un voyage en France pour mes affaires particulières, avec dessein de revenir vers l'Hyver; & je ne partirai point de deux mois, afin que je puisse auparavant avoir l'honneur de recevoir les commandemens de V. A. lesquels auront toujours plus de pouvoir sur moi qu'aucune autre chose qui soit au monde. Je louë Dieu de ce que vous avez maintenant une parfaite santé; mais je vous supplie de me pardonner si j'ose contredire à votre opinion, touchant ce qui est de ne point user de remèdes, pour ce que le mal que vous

aviez aux mains est passé; car il est à craindre aussi-bien pour Votre Altesse, que pour Madame votre sœur, que les humeurs qui se purgeoient en cette façon aient été arrêtées par le froid de la saison, & qu'au Printemps elles ne ramènent le même mal, ou vous mettent en danger de quelque autre maladie, si vous n'y remédiez par une bonne diète, n'usant que de viandes & de breuvages qui rafraîchissent le sang, & qui purgent sans aucun effort. Car pour les drogues, soit des Apoticaïres, soit des Empyriques, je les ai en si mauvaise estime, que je n'oserois jamais conseiller à personne de s'en servir. Je ne sçais ce que je puis avoir écrit à Votre Altesse touchant le livre de Regius, qui vous donne occasion de vouloir sçavoir ce que j'y ai observé; peut-être que je n'en ai pas dit mon opinion, afin de ne pas prévenir votre jugement, en cas que vous eussiez déjà le livre; mais puisque j'apprens que vous ne l'avez point encore, je vous dirai ici ingenuëment, que je n'estime pas qu'il mérite que Votre Altesse se donne la peine de le lire. Il ne contient rien touchant la Physique, sinon mes assertions mises en mauvais ordre, & sans leurs vraies preuves, en sorte qu'elles paroissent paradoxes, & que ce qui est mis au commencement ne peut être prouvé

que par ce qui est vers la fin. Il n'y a inféré presque rien du tout qui soit de lui, & peu de choses de ce que je n'ai point fait imprimer ; mais il n'a pas laissé de manquer à ce qu'il me devoit, en ce que faisant profession d'amitié avec moi, & sçachant bien que je ne desirois point que ce que j'avois écrit touchant la description de l'animal fût divulgué, jusques-là que je n'avois pas voulu le lui montrer, & m'en étois excusé sur ce qu'il ne se pourroit empêcher d'en parler à ses disciples s'il l'avoit vû, il n'a pas laissé de s'en approprier plusieurs choses, & ayant trouvé moyen d'en avoir copie sans mon sçû, il en a particulièrement transcrit tout l'endroit où je parle du mouvement des muscles, & où je considere par exemple deux des muscles qui meuvent l'œil, de quoi il a deux ou trois pages, qu'il a répétées deux fois de mot à mot en son livre, tant cela lui a plu ; & toutefois il n'a pas entendu ce qu'il écrivoit, car il en a omis le principal ; qui est que les esprits animaux qui coulent du cerveau dans les muscles, ne peuvent retourner par les mêmes conduits par où ils viennent, sans laquelle observation tout ce qu'il écrit ne vaut rien ; & pour ce qu'il n'avoit pas ma figure, il en a fait une qui montre clairement son ignorance. On m'a

dit qu'il a encore à présent un autre livre de Medecine sous la presse, où je m'attens qu'il aura mis tout le reste de mon écrit, selon qu'il aura pû le digerer. Il en eût sans doute pris beaucoup d'autres choses, mais j'ai sçû qu'il n'en avoit eu une copie que lors que son livre s'achevoit d'imprimer. Mais comme il suit aveuglément ce qu'il croit être de mes opinions, en tout ce qui regarde la Physique ou la Medecine, encore même qu'il ne les entende pas ; ainsi il y contredit aveuglément, en tout ce qui regarde la Metaphysique, de quoi je l'avois prié de n'en rien écrire, pour ce que cela ne sert point à son sujet, & que j'étois assuré qu'il ne pouvoit en rien écrire qui ne fût mal. Mais je n'ai rien obtenu de lui, sinon que n'ayant pas dessein de me satisfaire en cela, il ne s'est plus soucié de me desobliger aussi en autre chose. Je ne laisseray pas de porter demain à Mademoiselle la P. S. un exemplaire de son livre, dont le titre est *Henrici Regii fundamenta Physices*, avec un autre petit Livre de mon bon ami Monsieur de Hogelande, qui a fait tout le contraire de Regius, en ce que Regius n'a rien écrit qui ne soit pris de moy, & qui ne soit avec cela contre moy, au lieu que l'autre n'a rien écrit qui soit proprement de moy, (car je ne crois pas mê-

me qu'il ait jamais bien lû mes écrits), & toutefois il n'y a rien qui ne soit pour moi, en ce qu'il a suivi les mêmes principes. Je prieray Mad. L. de faire joindre ces deux livres, qui ne sont pas gros, avec les premiers paquets qu'il lui plaira envoyer par Hambourg, à quoi je joindrai la version Françoisé de mes Meditations, si je les puis avoir avant que de partir d'icy, car il y a déjà assez long-tems qu'on m'a mandé que l'impression en est achevée. Je suis, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXIII.

MADAME,

Je n'ai pû lire la Lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, sans avoir des ressentimens extrêmes, de voir qu'une vertu si rare & si accomplie ne soit pas accompagnée de la santé, ni des prospérités qu'elle mérite, & je conçois aisément la multitude des déplaisirs qui se présentent continuellement à elle, & qui sont d'autant plus difficiles à surmonter, que souvent ils sont de telle nature, que la

vraye raison n'ordonne pas qu'on s'oppose directement à eux, & qu'on tâche de les chasser; ce sont des ennemis domestiques avec lesquels étant contraint de converser, on est obligé de se tenir sans cesse sur ses gardes, afin d'empêcher qu'ils ne nuisent; Et je ne trouve à cela qu'un seul remède, qui est d'en divertir son imagination, & ses sens le plus qu'il est possible, & de n'employer que l'entendement seul à les considérer, lors qu'on y est obligé par la prudence, On peut, ce me semble, aisément remarquer ici la différence qui est entre l'entendement, & l'imagination ou le sens; car elle est telle, que je crois qu'une personne qui auroit d'ailleurs toute sorte de sujet d'être contente, mais qui verroit continuellement représenter devant soi des Tragedies, dont tous les actes fussent funestes, & qui ne s'occuperait qu'à considérer des objets de tristesse & de pitié, qu'elle scût être feints & fabuleux, en sorte qu'ils ne fissent que tirer des larmes de ses yeux, & émouvoir son imagination, sans toucher son entendement, je crois, dis-je, que cela seul suffiroit pour accoutumer son cœur à se resserrer, & à jeter des soupirs; ensuite de quoi la circulation du sang étant retardée & ralentie, les plus grossières parties de ce sang s'attachant les unes aux autres, pour

roient facilement lui opiler la rate, en s'embarassant & s'arrêtant dans ses pores ; & les plus subtiles retenant leur agitation , lui pourroient alterer le poumon , & causer une toux , qui à la longue seroit fort à craindre. Et au contraire , une personne qui auroit une infinité de véritables sujets de déplaisir , mais qui s'étudieroit avec tant de soin à en détourner son imagination , qu'elle ne pensât jamais à eux , que lors que la nécessité des affaires l'y obligerait , & qu'elle employât tout le reste de son tems à ne considérer que des objets qui lui pussent apporter du contentement & de la joye , outre que cela lui seroit grandement utile , pour juger plus sainement des choses qui lui importeroient , pour ce qu'elle les regarderoit sans passion , je ne doute point que cela seul ne fût capable de la remettre en santé , bien que sa rate & ses poumons fussent déjà fort mal disposés par le mauvais temperament du sang que cause la tristesse , principalement si elle se servoit aussi des remèdes de la medecine , pour résoudre cette partie du sang qui cause des obstructions ; à quoi je juge que les eaux de Spa sont très-propres ; sur tout si Votre Altesse observe en les prenant ce que les Medecins ont coutume de recommander , qui est qu'il se faut entierement délivrer l'esprit de toutes sortes de pensées tristes,

tristes, & même aussi de toutes sortes de méditations sérieuses touchant les sciences, & ne s'occuper qu'à imiter ceux , qui en regardant la verdure d'un bois , les couleurs d'une fleur , le vol d'un oiseau , & telles choses qui ne requierent aucune attention , se persuadent qu'ils ne pensent à rien ; ce qui n'est pas perdre le tems , mais le bien employer ; car on peut cependant se satisfaire , par l'esperance que par ce moyen on recouvrera une parfaite santé , laquelle est le fondement de tous les autres biens qu'on peut avoir en cette vie. Je sçai bien que je n'écris rien ici que Votre Altesse ne sçache mieux que moi , & que ce n'est pas tant la theorie , que la pratique qui est difficile en ceci ; mais la faveur extrême qu'elle me fait de témoigner qu'elle n'a pas désagréable d'entendre mes sentimens , me fait prendre la liberté de les écrire tels qu'ils sont , & me donne encore celle d'ajouter ici , que j'ai expérimenté en moi-même , qu'un mal presque semblable , & même plus dangereux , s'est guéri par le remède que je viens de dire ; car étant né d'une mere qui mourut peu de jours après ma naissance d'un mal de poumon , causé par quelques déplaisirs , j'avois hérité d'elle une toux sèche , & une couleur pâle , que j'ai gardée jusques à l'âge de plus de vingt ans ,

& qui faisoit que tous les Medecins qui m'ont vû avant ce tems-là, me condamnoient à mourir jeune ; mais je crois que l'inclination que j'ai toujours eüe à regarder les choses qui se presentoient du biais qui me les pouvoit rendre le plus agreables , & à faire que mon principal contentement ne dépendit que de moi seul, est cause que cette indisposition qui m'étoit comme naturelle, s'est peu à peu entierement passée. J'ai beaucoup d'obligation à Votre Altesse, de ce qu'il lui a plu me mander son sentiment, du Livre de Monsieur le Chevalier d'Igby, lequel je ne serai point capable de lire, jusqu'à ce qu'on l'ait traduit en Latin, ce que Monsieur Jouson qui étoit hier ici, m'a dit que quelques-uns veulent faire. Il m'a dit aussi que je pouvois adresser mes lettres pour Votre Altesse par les Messagers ordinaires, ce que je n'eusse osé faire sans lui, & j'avois différé d'écrire celle-ci, pour ce que j'attendois qu'un de mes amis allât à la Haye pour la lui donner. Je regrette infiniment l'absence de Monsieur de Pollot, pour ce que je pouvois apprendre par lui l'état de votre disposition ; mais les lettres qu'on envoie pour moi au Messager d'Alkmar ne manquent point de m'être rendus ; & comme il n'y a rien au monde que je desirer avec tant de passion que

de pouvoir rendre service à Votre Altesse, il n'y a rien aussi qui me puisse rendre plus heureux, que d'avoir l'honneur de recevoir ses commandemens. Je suis, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXIV.

MADAME,

Je supplie très-humblement Votre Altesse, de me pardonner si je ne puis plaindre son indisposition, lors que j'ai l'honneur de recevoir de ses lettres ; car j'y remarque toujours des pensées si nettes, & des raisonnemens si fermes, qu'il ne m'est pas possible de me persuader, qu'un esprit capable de les concevoir, soit logé dans un corps foible & malade. Quoi qu'il en soit, la connoissance que Votre Altesse témoigne avoir du mal & des remedes qui le peuvent surmonter, m'assure qu'elle ne manquera pas d'avoir aussi l'adresse qui est requise pour les employer. Je sçai bien qu'il est presque impossible de résister aux premiers troubles que les nouveaux malheurs excitent en nous, & même que ce sont ordinairement les meilleurs es-

prits, dont les passions sont plus violentes, & agissent plus fort sur leurs corps; mais il me semble que le lendemain, lors que le sommeil a calmé l'émotion qui arrive dans le sang en telles rencontres, on peut commencer à se remettre l'esprit, & le rendre tranquille; ce qui se fait en s'étudiant à considérer tous les avantages qu'on peut tirer de la chose qu'on a voit prise le jour précédent pour un grand malheur, & à détourner son attention des maux qu'on y a voit imaginez; car il n'y a point d'évenemens si funestes, ni si absolument mauvais au jugement du peuple, qu'une personne d'esprit ne les puisse regarder de quelque biais, qui fera qu'ils lui paroîtront favorables; & Votre Altesse peut tirer cette consolation generale des disgraces de la fortune, qu'elles ont peut-être beaucoup contribué à lui faire cultiver son esprit, au point qu'elle a fait; c'est un bien qu'elle doit estimer plus qu'un empire. Les grandes prosperitez ébloüissent, & envyrent souvent de telle sorte, qu'elles possèdent plutôt ceux qui les ont, qu'elles ne sont possédées par eux; & bien que cela n'arrive pas aux esprits de la trempe du vôtre, elles leur fournissent toujours moins d'occasions de s'exercer, que ne font les adversitez; & je crois que comme il n'y a aucun bien au monde,

excepté le bon sens, qu'on puisse absolument nommer bien, il n'y a aussi aucun mal, dont on ne puisse tirer quelque avantage, ayant le bon sens. J'ai tâché ci-devant de persuader la non-chalance à Votre Altesse, pensant que les occupations trop sérieuses affoiblissent le corps, en fatiguant l'esprit; mais je ne lui voudrois pas pour cela dissuader les soins qui sont nécessaires pour détourner sa pensée des objets qui la peuvent attrister; & je ne doute point que les divertissemens d'étude, qui seroient fort pénibles à d'autres, ne lui puissent quelquefois servir de relâche. Je m'estimerois extrêmement heureux, si je pouvois contribuer à les lui rendre plus faciles; & j'ai bien plus de desir d'aller apprendre à la Haye qu'elles sont les vertus des eaux de Spa, que de connoître ici celles des plantes de mon jardin, & bien plus aussi que je n'ai soin de ce qui se passe à Groningue, ou à Utrecht à mon avantage ou désavantage; cela m'obligera de suivre dans quatre ou cinq jours cette lettre, & je serai tous les jours de ma vie, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXV.

MADAME,

J'ai reçu les lettres de Votre Altesse du 23. Decembre presque aussi-tôt que les précédentes, & j'avoue que je suis en peine touchant ce que je dois répondre à ces précédentes, à cause que Votre Altesse y témoigne vouloir que j'écrive le traité de l'érudition, dont j'ai eu autrefois l'honneur de lui parler; & il n'y a rien que je souhaite avec plus de zèle, que d'obéir à vos commandemens; mais je dirai ici les raisons qui sont cause que j'avois laissé le dessein de ce traité, & si elles ne satisfont pas Votre Altesse, je ne manquerai pas de le reprendre. La première est, que je n'y scaurois mettre toutes les veritez qui y devroient être, sans animer trop contre moi les gens de l'école, & que je ne me trouve point en telle condition, que je puisse entierement mépriser leur haine. La seconde est, que j'ai déjà touché quelque chose de ce que j'avois envie d'y mettre, dans une préface qui est au devant

de la traduction françoise de mes Principes, laquelle je pense que Votre Altesse a maintenant reçue. La troisième est, que j'ai maintenant un autre écrit entre les mains, que j'espère pouvoir être plus agreable à Votre Altesse, c'est la description des fonctions de l'animal & de l'homme; car ce que j'en avois broüillé il y a douze ou treize ans, qui a été vu par Votre Altesse, étant venu entre les mains de plusieurs qui l'ont mal transcrit, j'ai crû être obligé de le mettre plus au net, c'est-à-dire, de le refaire; & même je me suis avanturé, (mais depuis huit ou dix jours seulement) d'y vouloir expliquer la façon dont se forme l'animal dès le commencement de son origine; je dis l'animal en general; car pour l'homme en particulier je ne l'oserois entreprendre, faute d'avoir assez d'experience pour cet effet: au reste je considere ce qui me reste de cet Hyver, comme le temps le plus tranquille que j'aurai peut-être de ma vie, ce qui est cause que j'aime mieux l'employer à cette étude, qu'à une autre qui ne requiert pas tant d'attention. La raison qui me fait craindre d'avoir ci-après moins de loisir, est que je suis obligé de retourner en France l'Été prochain, & d'y passer l'Hyver qui vient; mes affaires domestiques & plusieurs raisons m'y contraignent. On m'y a

fait aussi l'honneur de m'y offrir pension de la part du Roy, sans que je l'aye demandée; ce qui ne sera point capable de m'attacher, mais il peut arriver en un an beaucoup de choses; il ne sçauroit toutefois rien arriver qui puisse m'empêcher de préférer le bonheur de vivre au lieu où seroit V^{otre} Altesse, si l'occasion s'en presentoit; à celui d'être en ma propre patrie, ou en quelque autre lieu que ce puisse être. Je n'attends encore de long-tems réponse à la lettre touchant le Souverain Bien, pour ce qu'elle a demeuré près d'un mois à Amsterdam, par la faute de celui à qui je l'avois envoyée pour l'adresser, mais si-tôt que j'en aurai quelques nouvelles, je ne manquerai pas de le faire sçavoir à V^{otre} Altesse: elle ne contenoit aucune chose de nouveau qui méritât de vous être envoyé. J'ai reçu depuis quelques lettres de ce pais-là, par lesquelles on me mande que les miennes sont attendues; & selon qu'on m'écrit de cette Princesse, elle doit être extrêmement portée à la vertu, & capable de bien juger des choses; on me mande qu'on lui présentera la version de mes Principes, & qu'on m'assure qu'elle en lira la première partie avec satisfaction, & qu'elle seroit bien capable du reste, si les affaires ne lui en ôtoient le loisir. J'envoye avec cette lettre un livret de peu d'importance, & je ne l'enfer-

me

DE M. DESCARTES.

121

me pas en même paquet, à cause qu'il ne vaut pas le port; ce sont les insultes de Monsieur Reg. qui m'ont contraint de l'écrire, & il a été plutôt imprimé que je ne l'ai sçu: même on y a joint des vers & une préface que je désapprouve, quoi que les vers soient de Monsieur Hey, mais qui n'a osé y mettre son nom, comme aussi ne le devoit-il pas. Je suis, &c.

A L A M E S M E,

L E T T R E XXVI.

M A D A M E,

J'ai eu enfin le bonheur de recevoir les trois lettres que V^{otre} Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire, & elles n'ont point passé en de mauvaises mains; mais la première du 30. Juin ayant été portée à Paris, pendant que j'étois déjà en chemin pour revenir en ce pais, ceux qui l'ont reçue pour moi ont attendu des nouvelles de mon arrivée avant que de me l'envoyer, & ainsi je ne l'ai pu avoir qu'aujourd'hui, que j'ai aussi reçu la dernière du 25. Aoust, par laquelle j'apprens un procédé injurieux que j'admire, & je veux croire avec V^{otre}

Tome I.

L

Altesse, qu'il ne vient pas de la personne à qui on l'attribuë. Quoi qu'il en soit, je n'estime pas qu'on doive être fâché de ne point faire un voyage, où, comme Vôtre Altesse remarque fort bien, les incommoditez étoient infaillibles, & les avantages fort incertains. Pour moi, grâces à Dieu, j'ai achevé celui qu'on m'avoit obligé de faire en France, & je ne suis pas marry d'y être allé, mais je suis encore plus aise d'en être revenu. Je n'y ai vû personne dont il m'ait semblé que la condition fût digne d'envie, & ceux qui y paroissent avec le plus d'éclat, m'ont semblé être les plus dignes de pitié. Je n'y pouvois aller en un temps plus avantageux pour me faire bien reconnoître la félicité de la vie tranquille & retirée, & la richesse des plus médiocres fortunes. Si Vôtre Altesse compare sa condition avec celle des Reines & des autres Princesses de l'Europe, elle y trouvera même différence qu'entre ceux qui sont dans le port où ils se reposent, & ceux qui sont en pleine mer, agitez par les vents d'une tempête; & bien qu'on ait été jetté dans le port par un naufrage, pourvû qu'on ne manque pas des choses nécessaires à la vie, on ne doit pas y être moins content, que si on y étoit arrivé d'autre façon. Les fâcheuses rencontres qui arrivent aux per-

sonnes qui sont dans l'action, & dont la félicité dépend toute d'autrui, pénètrent jusqu'au fond de leur cœur, au lieu que cette vapeur venimeuse qui est descendue des arbres sous lesquels se promenoit paisiblement Vôtre Altesse, n'aura touché, comme j'espère, que l'exterieur de la peau, laquelle si on eût lavée sur l'heure avec un peu d'eau de vie, je crois qu'on en auroit ôté tout le mal. Je n'ai reçu aucunes lettres depuis cinq mois de l'ami dont j'avois écrit ci-devant à Vôtre Altesse. Et pour ce qu'en sa dernière il me mandoit fort ponctuellement les raisons qui avoient empêché la personne à laquelle il avoit donné mes lettres de me faire réponse, je juge que son silence ne vient que de ce qu'il attend encore cette réponse, ou bien peut-être qu'il a quelque honte de n'en avoir point à m'envoyer, ainsi qu'il s'étoit imaginé. Je me retiens aussi de lui écrire le premier, afin de ne lui sembler point reprocher cela par mes lettres, & je ne laissois pas de sçavoir souvent de ses nouvelles, lors que j'étois à Paris, par le moyen de ses proches qui en recevoient tous les huit jours; mais lors qu'ils lui auront mandé que je suis ici, je ne doute point qu'il ne m'y écrive, & qu'il ne me fasse entendre ce qu'il sçaura du procédé qui touche Vôtre Altesse,

pour ce qu'il sçait que j'y prens beaucoup d'intérêt ; mais ceux qui n'ont point eu l'honneur de vous voir , & qui n'ont point une connoissance très-particulière de vos vertus , ne sçauroient pas concevoir qu'on puisse être si parfaitement que je suis , &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXVII.

MADAME,

Entre plusieurs fâcheuses nouvelles que j'ai reçues de divers endroits en même temps , celle qui m'a le plus vivement touché , a été la maladie de Votre Altesse , Et bien que j'en aye aussi appris la guérison , il ne laisse pas d'en rester encore des marques de tristesse en mon esprit , qui n'en pourront être si-tôt effacées. L'inclination à faire des vers que Votre Altesse avoit pendant son mal me fait souvenir de Socrate , que Platon dit avoir eu une pareille envie , pendant qu'il étoit en prison. Et je crois que cette humeur de faire des vers , vient d'une forte agitation des esprits animaux , qui pourroient entièrement

troubler l'imagination de ceux qui n'ont pas le cerveau bien rassis , mais qui ne fait qu'échauffer un peu les plus fermes , & les disposer à la poésie. Et je prens cet emportement pour une marque d'un esprit plus fort & plus relevé que le commun. Si je ne reconnoissois le vôtre pour tel , je craindrois que vous ne fussiez extraordinairement affligée d'apprendre la funeste conclusion des Tragedies d'Angleterre ; mais je me promets que Votre Altesse , étant accoutumée aux disgrâces de la fortune , & s'étant vûe soi-même depuis peu en grand péril de sa vie , ne sera pas si surprise , ni si troublée , d'apprendre la mort d'un de ses proches , que si elle n'avoit point reçu auparavant d'autres afflictions. Et bien que cette mort si violente semble avoir quelque chose de plus affreux , que celle qu'on attend en son lit , toutefois à le bien prendre , elle est plus glorieuse , plus heureuse , & plus douce , en sorte que ce qui afflige particulièrement en ceci le commun des hommes , doit servir de consolation à Votre Altesse ; car c'est beaucoup de gloire de mourir en une occasion qui fait qu'on est universellement plaint , loué & regreté de tous ceux qui ont quelque sentiment humain. Et il est certain que sans cette épreuve la clemence & les autres vertus du

Roy dernier mort, n'auroient jamais été tant remarquées ni tant estimées qu'elles sont & seront à l'avenir par tous ceux qui liront son histoire. Je m'assure aussi que sa conscience lui a plus donné de satisfaction pendant les derniers momens de sa vie, qu'est l'indignation, qui est la seule passion triste qu'on dit avoir remarqué en lui, ne lui a causé de fâcherie. Et pour ce qui est de la douleur, je ne la mets nullement en compte : car elle est si courte, que si les meurtriers pouvoient employer la fièvre, ou quelque autre des maladies dont la nature a coutume de se servir pour ôter les hommes du monde, on auroit sujet de les estimer plus cruels qu'ils ne sont, lors qu'ils les tuent d'un coup de hache. Mais je n'ose m'arrêter long-tems sur un sujet si funeste ; j'ajoute seulement qu'il vaut beaucoup mieux être entierement delivré d'une fausse esperance, que d'y être inutilement entre-tenu. Pendant que j'écris ces lignes, je reçois des lettres d'un lieu d'où je n'en avois point eu depuis sept ou huit mois ; & une entr'autres que la personne à qui j'avois envoyé le Traité des Passions il y a un an, a écrite de sa main pour m'en remercier. Puisqu'elle se souvient après tant de tems, d'un homme si peu considerable comme je suis, il est à croire qu'elle n'ou-

bliera pas de répondre aux lettres de V^{otre} Altesse, bien qu'elle ait tardé quatre mois à le faire. On me mande qu'elle a donné charge à quelqu'un des siens d'étudier le livre de mes Principes, afin de lui en faciliter la lecture ; je ne crois pas néanmoins qu'elle trouve assez de loisir pour s'y appliquer, bien qu'elle semble en avoir la volonté. Elle me remercie en termes exprès du traité des Passions ; mais elle ne fait aucune mention des lettres auxquelles il étoit joint, & l'on ne me mande rien du tout de ce pays-là qui touche V^{otre} Altesse. De quoi je ne puis deviner autre chose, sinon que les conditions de la paix d'Allemagne n'étant pas si avantageuses à votre maison qu'elles auroient pu être, ceux qui ont contribué à cela, sont en doute si vous ne leur en voulez point de mal, & se retiennent pour ce sujet de vous témoigner de l'amitié. J'ai toujours été en peine depuis la conclusion de cette paix, de n'apprendre point que M. l'Electeur v^{otre} frere l'eût acceptée, & j'aurois pris la liberté d'en écrire plutôt mon sentiment à V^{otre} Altesse, si j'avois pu m'imaginer qu'il mît cela en délibération. Mais pour ce que je ne sçai point les raisons particulieres qui le peuvent mouvoir, ce seroit temerité à moi d'en faire aucun jugement. Je puis seulement dire en general, que

lors qu'il est question de la restitution d'un Etat occupé, ou disputé par d'autres qui ont les forces en main, il me semble que ceux qui n'ont que l'équité & le droit des gens qui plaide pour eux, ne doivent jamais faire leur compte d'obtenir toutes leurs prétentions, & qu'ils ont bien plus de sujet de sçavoir gré à ceux qui leur en font rendre quelque partie, tant petite qu'elle soit, que de vouloir du mal à ceux qui leur retiennent le reste; & encore qu'on ne puisse trouver mauvais qu'ils disputent leur droit le plus qu'ils peuvent, pendant que ceux qui ont la force en délibèrent, je crois que lors que les conclusions sont arrêtées, la prudence les oblige à témoigner qu'ils en sont contents, encore qu'ils ne le fussent pas; & à remercier non-seulement ceux qui leur font rendre quelque chose, mais aussi ceux qui ne leur ôtent pas tout, afin d'acquiescer par ce moyen l'amitié des uns & des autres, ou du moins d'éviter leur haine: car cela peut beaucoup servir par après pour se maintenir. Outre qu'il est encore un long chemin pour venir des promesses jusqu'à l'effet; & que si ceux qui ont la force s'accordent seuls, il leur est aisé de trouver des raisons pour partager entr'eux, ce que peut-être ils n'avoient voulu rendre à un tiers, que par jalousie les uns des au-

tres, & pour empêcher que celui qui s'enrichiroit de ses dépouilles ne fût trop puissant. La moindre partie du Palatinat vaut mieux que tout l'Empire des Tartares ou des Moscovites; & après deux ou trois années de paix, le séjour en sera aussi agréable, que celui d'aucun autre endroit de la terre. Pour moi qui ne suis attaché à la demeure d'aucun lieu, je ne ferois aucune difficulté de changer ces Provinces, ou même la France, pour ce pays-là, si j'y pouvois trouver un repos aussi assuré, encore qu'une autre raison que la beauté du pays ne m'y fît aller; mais il n'y a point de séjour au monde si rude ni si incommode, auquel je ne m'estimasse heureux de passer le reste de mes jours, si Vôtre Altesse y étoit, & que je fusse capable de lui rendre quelque service, pour ce que je suis entièrement, & sans aucune réserve, &c.



[A L A M E S M E ,

L E T T R E XXVIII.

MADAME,

J'ai été extrêmement surpris, d'apprendre par les lettres de Monsieur de P. que Votre Altesse a été long-tems malade, & que je veux mal à ma solitude, pour ce qu'elle est causée que je ne l'ay point sçû plutôt. Il est vrai que bien que je sois tellement retiré du monde, que je n'apprenne rien de tout ce qui s'y passe, toutefois le zele que j'ai pour le service de Votre Altesse, ne m'eût pas permis d'être si long-tems sans sçavoir l'état de sa santé, quand j'aurois dû aller à la Haye tout exprès pour m'en enquerir, sinon que Monsieur de P. m'en ayant écrit fort à la hâte, il y a environ deux mois, m'avoit promis de m'écrire derechef par le prochain ordinaire; & pour ce qu'il ne manque jamais de me mander comment se porte Votre Altesse, pendant que je n'ai point reçu de ses lettres, j'ai supposé que vous étiez toujours en même état; mais j'ai appris par ses dernières que Votre Altesse

a eu trois ou quatre semaines durant une fièvre lente, accompagnée d'une toux sèche, & qu'après en avoir été délivrée pour cinq ou six jours, le mal est retourné, & que toutefois au tems qu'il m'a envoyé sa lettre (laquelle a été près de quinze jours par les chemins) Votre Altesse commençoit derechef à se porter mieux. En quoi je remarque les signes d'un mal si considérable, & néanmoins auquel il me semble que Votre Altesse peut si certainement remédier, que je ne puis m'abstenir de lui en écrire mon sentiment. Car bien que je ne sois pas Medecin, l'honneur que Votre Altesse, me fit l'Esté passé, de vouloir sçavoir mon opinion touchant une autre indisposition qu'elle avoit pour lors, me fait espérer que ma liberté ne lui sera pas désagréable. La cause la plus ordinaire de la fièvre lente est la tristesse; & l'opiniâtreté de la fortune à persécuter votre maison, vous donne continuellement des sujets de fâcherie, qui sont si publics & si éclatans, qu'il n'est pas besoin d'user beaucoup de conjectures, ni être fort dans les affaires, pour juger que c'est en cela que consiste la principale cause de votre indisposition; & il est à craindre que vous n'en puissiez être du tout délivrée, si ce n'est que par la force de votre vertu, vous rendiez votre

ame contente, malgré les disgrâces de la fortune. Je sçai bien que ce seroit être imprudent de vouloir persuader la joye, à une personne à qui la fortune envoie tous les jours de nouveaux sujets de déplaisir, & je ne suis point de ces Philosophes cruels, qui veulent que leur sage soit insensible. Je sçai aussi que Votre Altesse n'est point tant touchée de ce qui la regarde en son particulier, que de ce qui regarde les interêts de sa maison, & des personnes qu'elle affectionne, ce que j'estime comme une vertu la plus aimable de toutes; mais il me semble que la différence qui est entre les plus grandes ames, & celles qui sont basses & vulgaires, consiste principalement en ce que les ames vulgaires se laissent aller à leurs passions, & ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaissantes, au lieu que les autres ont des raisonnemens si forts & si puissans, que bien qu'elles aient aussi des passions, & même souvent de plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, & fait que les afflictions même leur servent & contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dès cette vie: car d'une part se considérant comme immortelles, & capables de recevoir

de très-grands contentemens, puis d'autre part considérant qu'elles sont jointes à des corps mortels & fragiles, qui sont sujets à beaucoup d'infirmités, & qui ne peuvent manquer de périr dans peu d'années, elles sont bien tout ce qui est en leur pouvoir pour se rendre la fortune favorable en cette vie; mais néanmoins elles l'estiment si peu au regard de l'Eternité, qu'elles n'en considèrent quasi les événemens, que comme nous faisons ceux des Comédies. Et comme les histoires tristes & lamentables que nous voyons représenter sur un théâtre, nous donnent souvent autant de recreation que les gayer, bien qu'elles tirent des larmes de nos yeux; ainsi ces grandes ames dont je parle, ont de la satisfaction en elles-mêmes, de toutes les choses qui leur arrivent, même des plus fâcheuses & insupportables. Ainsi ressentant de la dou leur en leur corps, elles s'exercent à la supporter patiemment, & cette épreuve qu'elles font de leur force leur est agréable; ainsi voyant leurs amis en quelque grande affliction, elles compatissent à leur mal, & font tout leur possible pour les en délivrer, & ne craignent pas même de s'exposer à la mort pour ce sujet, s'il en est besoin; mais cependant le témoignage que leur donne leur conscience, de ce qu'elles s'acquiescent en cela

de leur devoir, & font une action loüable & vertueuse, les rend plus heureuses, que toute la tristesse, que leur donne la compassion, ne les afflige. Et enfin comme les plus grandes prosperitez de la Fortune ne les enyvrent jamais, & ne les rend point plus insolentes, aussi les plus grandes adversitez ne les peuvent abatre, ni rendre si tristes, que le corps auquel elles sont jointes en devienne malade. Je craindrois que ce stile ne fût ridicule, si je m'en servois en écrivant à quelque autre; mais pour ce que je considère Votre Altesse, comme ayant l'ame la plus noble & la plus relevée que je connoisse, je crois qu'elle doit aussi être la plus heureuse, & qu'elle le sera véritablement, pourvu qu'il lui plaise jeter les yeux sur ce qui est au dessous d'elle, & comparer la valeur des biens qu'elle possède, & qui ne lui sçauroient jamais être ôez, avec ceux dont la fortune l'a dépourvue, & les disgrâces dont elle la persecute en la personne de ses proches; car alors elle verra le grand sujet qu'elle a d'être contente de ses propres biens. Le zèle extrême que j'ai pour elle est cause que je me suis laissé emporter à ce discours, que je la supplie très-humblement d'excuser, comme venant d'une personne, qui est, &c.

A LA MESME,

L E T T R E XXIX.

MADAME,

La faveur dont Votre Altesse m'a honoré en me faisant recevoir ses commandemens par écrit, est plus grande que je n'eusse jamais osé esperer; & elle soulage mieux mes défauts, que celle que j'avois souhaitée avec passion, qui étoit de les recevoir de bouche, si j'eusse pû être admis à l'honneur de vous faire la reverence, & de vous offrir mes très-humbles services. lors que j'étois dernièrement à la Haye; car j'aurois eu trop de merveilles à admirer en même temps: & voyant sortir des discours plus qu'humains, d'un corps si semblable à ceux que les Peintres donnent aux Anges, j'eusse été ravi de même façon, que me semble le devoir être ceux qui venans de la terre entrent nouvellement dans le Ciel; ce qui m'eût rendu moins capable de répondre à Votre Altesse, qui sans doute a déjà remarqué en moi ce défaut, lors que j'ai eu ci-devant l'honneur de lui parler, & votre

clemence l'a voulu soulager, en me laissant les traces de vos pensées sur un papier, où les relisant plusieurs fois, & m'accoutumant à les considérer, j'en suis véritablement moins ébloüi, mais je n'en ai que d'autant plus d'admiration, remarquant qu'elles ne paroissent pas seulement ingénieuses à l'abord, mais d'autant plus judicieuses & solides que plus on les examine. Et je puis dire avec vérité, que la question que V^{otre} Altesse propose, me semble être celle qu'on me peut demander avec le plus de raison, ensuite des écrits que j'ai publiez; car y ayant deux choses en l'ame humaine, desquelles dépend toute la connoissance que nous pouvons avoir de sa nature, l'une desquelles est qu'elle pense, l'autre, qu'étant unie au corps, elle peut agir & pâtir avec lui, je n'ai quasi rien dit de cette dernière, & me suis seulement étudié à faire bien entendre la première, à cause que mon principal dessein, étoit de prouver la distinction qui est entre l'ame & le corps; à quoi celle-ci seulement a pû servir, & l'autre y auroit été nuisible: mais pour ce que V^{otre} Altesse voit si clair, qu'on ne lui peut dissimuler aucune chose, je tâcherai ici d'expliquer la façon dont je conçois l'union de l'ame avec le corps, & comment elle a la force de le mouvoir. Premièrement,

mierement, je considere qu'il y a en nous certaines notions primitives, qui sont comme des originaux, sur le patron desquels nous formons toutes nos autres connoissances, & il n'y a que fort peu de telles notions: car après les plus generales de l'être, du nombre, de la durée, qui conviennent à tout ce que nous pouvons concevoir, &c. nous n'avons pour le corps en particulier que la notion de l'extension, de laquelle se suivent celles de la figure, & du mouvement; & pour l'ame seule, nous n'avons que celle de la pensée, en laquelle sont comprises les perceptions de l'entendement, & les inclinations de la volonté; enfin pour l'ame & le corps ensemble, nous n'avons que celle de leur union, de laquelle dépend celle de la force qu'a l'ame de mouvoir le corps, & le corps d'agir sur l'ame, en causant ses sentimens & ses passions. Je considere aussi que toute la science des hommes ne consiste qu'à bien distinguer ces notions, & à n'attribuer chacune d'elles qu'aux choses auxquelles elles appartiennent: car lors que nous voulons expliquer quelque difficulté par le moyen d'une notion qui ne lui appartient pas, nous ne pouvons manquer de nous méprendre; comme aussi lors que nous voulons expliquer une de ces notions par une autre: car étant primitives, cha-

cune d'elles ne peut être entendue que par elle-même. Et d'autant que l'usage des sens nous a rendu les notions de l'étension, des figures, & des mouvemens, beaucoup plus familières que les autres, la principale cause de nos erreurs est, en ce que nous voulons ordinairement nous servir de ces notions, pour expliquer les choses à qui elles n'appartiennent pas; comme lors qu'on se veut servir de l'imagination pour concevoir la nature de l'ame, ou bien lors qu'on veut concevoir la façon dont l'ame meut le corps, par celle dont un corps est mu par un autre corps. C'est pourquoi puis que dans les Meditations que Votre Altesse a daigné lire, j'ai tâché de faire concevoir les notions qui appartiennent à l'ame seule, les distinguant de celles qui appartiennent au corps seul, la première chose que je dois expliquer ensuite, est la façon de concevoir celles qui appartiennent à l'union de l'ame avec le corps, sans celles qui appartiennent au corps seul, ou à l'ame seule. A quoi il me semble que peut servir ce que j'ai écrit à la fin de ma Réponse aux six objections p. 329. de l'édition Française in 12. car nous ne pouvons chercher ces notions simples ailleurs qu'en notre ame, qui les a toutes en soy par sa nature, mais qui ne les distingue pas toujours assez es unes des autres, ou bien ne les attribue

pas aux objets auxquels on les doit attribuer. Ainsi je crois que nous avons ci-devant confondu la notion de la force dont l'ame agit dans le corps, avec celle dont un corps agit dans un autre, & que nous avons attribué l'une & l'autre; non pas à l'ame, car nous ne la connoissons pas encore, mais aux diverses qualitez des corps, comme à la pesanteur, à la chaleur & aux autres, que nous avons imaginé être réelles, c'est-à-dire, avoir une existence distincte de celle du corps, & par conséquent être des substances, bien que nous les ayons nommées des qualitez. Et nous nous sommes servis pour les concevoir, tantôt des notions qui sont en nous pour connoître le corps, & tantôt de celles qui y sont pour connoître l'ame; selon que ce que nous leur avons attribué a été matériel ou immatériel. Par exemple, en supposant que la pesanteur est une qualité réelle, dont nous n'avons point d'autre connoissance, sinon qu'elle a la force de mouvoir le corps dans lequel elle est vers le centre de la terre, nous n'avons pas de peine à concevoir comment elle meut ce corps, ni comment elle lui est jointe; & nous ne pensons point que cela se fasse par un attachement ou attouchement réel d'une superficie contre une autre; car nous expérimentons en nous-mêmes, que

nous avons une notion particuliere pour concevoir cela; & je crois que nous usons mal de cette notion, en l'appliquant à la pesanteur, qui n'est rien de réellement distingué du corps, comme j'espere montrer en la Physique, mais qu'elle nous a été donnée pour concevoir la façon dont l'ame meut le corps. Je témoignerois ne pas assez connoître l'incomparable esprit de V^{otre} Altesse, si j'employois davantage de paroles à m'expliquer, & je serois trop présomptueux, si j'osois penser que ma Réponse la doive entierement satisfaire: mais je tâcherai d'éviter l'un & l'autre, en n'ajoutant rien ici de plus, sinon que si je suis capable d'écrire ou de dire quelque chose qui lui puisse agréer, je tiendrai toujours à très-grande faveur, de prendre la plume, ou d'aller à la Haye pour ce sujet, & qu'il n'y a rien au monde qui me soit si cher que de pouvoir obéir à ses commandemens. Mais je ne puis icy trouver place à l'observation du serment d'Harpocrate qu'elle m'enjoint, puisqu'elle ne m'a rien communiqué, qui ne mérite d'être vû & admiré de tous les hommes. Seulement puis-je dire sur ce sujet, qu'estimant infiniment la vôtre que j'ai reçüe, j'en useray comme les avarès font de leurs trésors, lesquels ils cachent d'autant plus qu'ils les estiment, & en enviant la vûe au

reste du monde, ils mettent leur souverain contentement à les regarder. Ainsi je serai bien aise de jouir seul du bien de la voir; & ma plus grande ambition est de me pouvoir dire, & d'être véritablement, &c.

A LA MESME,

LETTRE XXX.

MADAME,

J'ai très-grande obligation à V^{otre} Altesse, de ce qu'après avoir éprouvé que je me suis mal expliqué en mes précédentes, touchant la question qu'il lui a plu me proposer, elle daigne encore avoir la patience de m'entendre sur le même sujet, & me donner occasion de remarquer les choses que j'avois obmises; dont les principales me semblent être, qu'après avoir distingué trois genres d'idées ou de notions primitives, qui se connoissent chacune d'une façon particuliere, & non par la comparaison de l'une à l'autre; à sçavoir la notion que nous avons de l'ame, celle du corps, & celle de l'union qui est entre l'ame & le corps; je devois expliquer la dif-

ference qui est entre ces trois sortes de notions, & entre les operations de l'ame par lesquelles nous les avons, & dire les moyens de nous rendre chacune d'elles familiere, & facile; puis ensuite, ayant dit pourquoy je m'étois servi de la comparaison de la pesanteur, faire voir que bien qu'on veuille concevoir l'ame comme materielle, (ce qui est proprement concevoir son union avec le corps) on ne laisse pas de connoître par après, qu'elle en est separable; ce qui est, comme je crois, toute la matiere que Votre Altesse m'a icy prescrite.

Premierement donc je remarque une grande difference entre ces trois sortes de notions; en ce que l'ame ne se conçoit que par l'entendement pur; le corps, c'est-à-dire l'extension, les figures, & les mouvemens se peuvent aussi connoître par l'entendement seul, mais beaucoup mieux par l'entendement aidé de l'imagination; & enfin les choses qui apartiennent à l'union de l'ame & du corps, ne se connoissent qu'obscurément par l'entendement seul, ni même par l'entendement aidé de l'imagination; mais elles se connoissent très-clairement par les sens: d'où vient que ceux qui ne philosophent jamais, & qui ne se servent que de leurs sens, ne doutent point que l'ame ne meuve le corps, &

que le corps n'agisse sur l'ame, mais ils considerent l'un & l'autre comme une seule chose, c'est-à-dire, ils conçoivent leur union; car concevoir l'union qui est entre deux choses, c'est les concevoir comme une seule. Et les pensées Metaphysiques qui exercent l'entendement pur, servent à nous rendre la notion de l'ame familiere; & l'étude des Mathematiques, qui exerce principalement l'imagination en la consideration des figures & des mouvemens, nous accoutume à former des notions du corps bien distinctes. Et enfin c'est en usant seulement de la vie & des conversations ordinaires, & en s'abstenant de mediter & d'étudier aux choses qui exercent l'imagination, qu'on apprend à concevoir l'union de l'ame & du corps. J'ai quasi peur que Votre Altesse ne pense, que je ne parle pas icy sérieusement; mais cela seroit contraire au respect que je lui dois, & que je ne manquerai jamais de lui rendre. Et je puis dire avec verité, que la principale regle que j'ai toujours observée en mes études, & celle que je crois m'avoir le plus servi pour acquérir quelque connoissance, a été, que je n'ai jamais employé que fort peu d'heures par jour aux pensées qui occupent l'imagination, & fort peu d'heures par an à celles qui occupent l'entendement seul, & que

j'ai donné tout le reste de mon tems au relâche des sens, & au repos de l'esprit; même je compte entre les exercices de l'imagination, toutes les conversations sérieuses, & tout ce à quoi il faut avoir de l'attention. C'est ce qui m'a fait retirer aux champs; car encore que dans la ville la plus occupée du monde, je pourois avoir autant d'heures à moi, que j'en emploie maintenant à l'étude, je ne pourrois pas toutefois les y employer si utilement, lors que mon esprit seroit lassé par l'attention que requiert le tracas de la vie. Ce que je prens la liberté d'écrire icy à Votre Altesse, pour lui témoigner que j'admire véritablement, que parmi les affaires & les soins qui ne manquent jamais aux personnes qui sont ensemble, de grand esprit & de grande naissance, elle ait pu vaquer aux meditations qui sont requises pour bien connoître la distinction qui est entre l'ame & le corps. Mais j'ai jugé que c'étoit ces meditations, plutôt que les pensées qui requierent moins d'attention, qui lui ont fait trouver de l'obscurité en la notion que nous avons de leur union, ne me semblant pas que l'esprit humain soit capable de concevoir bien distinctement, & en même tems, la distinction d'entre l'ame & le corps, & leur union; à cause qu'il faut pour cela les concevoir comme.

une

une seule chose, & ensemble les concevoir comme deux, ce qui se contrarie; & pour ce sujet, (suposant que Votre Altesse avoit encore les raisons qui prouvent la distinction de l'ame & du corps fort présentes à son esprit, & ne voulant point la supplier de s'en défaire, pour se représenter la notion de l'union que chacun éprouve tousjours en soi-même sans philosopher, à sçavoir qu'il est une seule personne qui a ensemble un corps & une pensée, lesquels sont de telle nature que cette pensée peut mouvoir le corps, & sentir les accidens qui leur arrivent) je me suis servi ci-devant de la comparaison de la pesanteur & des autres qualitez que nous imaginons communément être unies à quelques corps, ainsi que la pensée est unie au nôtre; & je ne me suis pas soucié que cette comparaison clochât en cela, que ces qualitez ne sont pas réelles, ainsi qu'on les imagine, à cause que j'ai crû que Votre Altesse étoit déjà entièrement persuadée, que l'ame est une substance distincte du corps. Mais puisque Votre Altesse remarque qu'il est plus facile d'attribuer de la matiere & de l'extension à l'ame, que de lui attribuer la capacité de mouvoir un corps, & d'en être muë, sans avoir de matiere, je la supplie de vouloir librement attribuer cette matiere, & cette

Tome I.

N

extension à l'ame , car cela n'est autre chose que la concevoir unie au corps ; & après avoir bien conçu cela , & l'avoir éprouvé en soi-même , il lui sera aisé de considérer , que la matiere qu'elle aura attribuée à cette pensée , n'est pas la pensée même , & que l'extension de cette matiere , est d'autre nature que l'extension de cette pensée ; en ce que la premiere est déterminée à certain lieu , duquel elle exclut toute extension de corps , ce que ne fait pas la deuxième ; & ainsi Votre Altesse ne laissera pas de revenir aisément à la connoissance de la distinction de l'ame. & du corps , nonobstant qu'elle ait conçu leur union. Enfin comme je crois qu'il est très-necessaire d'avoir bien compris une fois en sa vie les principes de la Métaphysique , à cause que ce sont eux qui nous donnent la connoissance de Dieu , & de notre ame , je crois aussi qu'il seroit très-nuisible d'occuper souvent son entendement à les mediter , à cause qu'il ne pourroit si bien vaquer aux fonctions de l'imagination & des sens ; mais que le meilleur est de se contenter de retenir en sa memoire , & en sa créance , les conclusions qu'on en a une fois tirées , puis employer le reste du tems qu'on a pour l'étude , aux pensées où l'entendement agit avec l'imagination & les sens. L'ex-

trême devotion que j'ai au service de Votre Altesse , me fait esperer que ma franchise ne lui sera pas désagréable , & elle m'auroit engagé icy en un plus long discours , où j'eusse tâché d'éclaircir à cette fois toutes les difficultez de la question proposée ; mais une fâcheuse nouvelle que je viens d'apprendre d'Utrecht , où le Magistrat me cite , pour verifier ce que j'ai écrit d'un de leurs Ministres , combien que ce soit un homme qui m'a calomnié très-indignement , & que ce que j'ai écrit de lui pour ma juste défense ne soit que trop notoire à tout le monde , me contraint de finir icy pour aller consulter les moyens de me tirer le plutôt que je pourrai de ces chicaneries. Je suis , &c.

A LA M E S M E ,

L E T T R E XXXI.

M A D A M E ,

Puis que j'ai déjà pris la liberté d'avertir Votre Altesse de la correspondance que j'ai commencé d'avoir en Suede , je pense être obligé de continuer , & de lui dire que j'ai reçu depuis peu des lettres de l'amy

N ij

que j'ai en ce pais-là, par lesquelles il m'apprend que la Reine ayant été à Upsale, où est l'Academie du pais, elle avoit voulu entendre une harangue du Professeur en l'éloquence, qu'il estime le plus habile & le plus raisonnable de cette Academie, & qu'elle lui avoit donné pour son sujet à discourir du Souverain Bien de cette vie; mais qu'après avoir ouï cette harangue, elle avoit dit que ces gens-là ne faisoient qu'êfleurer les matieres, & qu'il en faudroit sçavoir mon opinion; A quoi il lui avoit répondu qu'il sçavoit que j'étois fort retenu à écrire de telles matieres; mais que s'il plaisoit à Sa Majesté qu'il me la demandât de sa part, il ne croyoit pas que je manquasse à tâcher de lui satisfaire; sur quoi elle lui avoit très-expressément donné charge de me la demander, & lui avoit fait promettre qu'il m'en écrirait au prochain ordinaire; en sorte qu'il me conseille d'y répondre, & d'adresser ma Lettre à la Reine à laquelle il la presentera, & dit qu'il est caution qu'elle sera bien reçûe. J'ai eû ne devoir pas negliger cette occasion; & considerant que lors qu'il m'a écrit cela, il ne pouvoit encore avoir reçû la Lettre où je parlois de celles que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse touchant la même matiere, j'ai pensé que le dessein que j'avois

eu en cela étoit failly, & qu'il le falloit prendre d'un autre biais; c'est pourquoi j'ai écrit une Lettre à la Reine, où après avoir mis brièvement mon opinion, j'ajoute que j'omets beaucoup de choses, parce que me representant le nombre des affaires qui se rencontrent en la conduite d'un grand Royaume, & dont Sa Majesté prend elle-même les soins, je n'ose lui demander plus longue audience: mais que j'envoie à Monsieur Chanut quelques écrits, où j'ai mis mes sentimens plus au long touchant la même matiere, afin que s'il lui plaît de les voir, il puisse les lui presenter. Ces écrits que j'envoie à Monsieur Chanut, sont les Lettres que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse touchant le Livre de Senèque de *vita beata* jusques à la moitié de la sixième, où après avoir défini les passions en general, je mets que je trouve de la difficulté à les dénombrer. Ensuite de quoi je lui envoie aussi le petit Traité des Passions, lequel j'ai eu assez de peine à faire transcrire sur un brouillon fort confus que j'en avois gardé; & je lui mande que je ne le prie point de presenter d'abord ces écrits à la Reine, pource que j'aurois peur de ne pas garder assez le respect que je dois à Sa Majesté, si je lui envoyois des Lettres que j'ai faites pour un autre, plutôt

que de lui écrire à elle-même ce que je pourai juger lui être agréable ; mais que s'il trouve bon de lui en parler, disant que c'est à lui que je les ai envoyées, & qu'après ce'a elle desire de les voir, je serai libre de ce scrupule ; & que je me suis persuadé qu'il lui sera peut-être plus agréable de voir ce qui a été ainsi écrit à une autre, que s'il lui étoit adressé, pour ce qu'elle pourra s'assurer davantage, que je n'ai rien changé ou déguisé en la considération. Je n'ai pas jugé à propos d'y mettre rien de plus de Votre Altesse, ni même d'en exprimer le nom, lequel toutefois il ne pourra ignorer à cause de mes Lettres précédentes ; mais considérant que nonobstant qu'il soit homme très-vertueux, & grand estimateur des personnes de mérite, en sorte que je ne doute point qu'il n'honore Votre Altesse autant qu'il doit, il ne m'en a toutefois parlé que rarement en ses Lettres, bien que je lui en aye écrit quelque chose en toutes les miennes, j'ai pensé qu'il faisoit peut-être scrupule d'en parler à la Reine, pource qu'il ne sçait pas si cela plairait ou déplairait à ceux qui l'ont envoyé. Mais si j'ai dorénavant occasion de lui écrire à elle-même, je n'aurai pas besoin d'interprete, & le but que j'ai eu cette fois en lui envoyant ces écrits, est de tâcher à faire qu'elle s'oc-

cupe davantage à ces pensées, & que si elles lui plaisent ainsi qu'on me fait espérer, elle ait occasion d'en conférer avec Votre Altesse, de laquelle je serai toute ma vie, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XXXII.

M O N S I E U R ,

Si je m'étois donné l'honneur de vous écrire autant de fois que j'en ai eu le desir, depuis que vous êtes passé par ce pays, vous auriez été fort souvent importuné de mes Lettres : car il n'y a pas un jour que je n'y aye pensé plusieurs fois. Mais j'ai attendu que j'eusse quelque autre occasion pour écrire à Monsieur Brasfet, afin qu'il ne lui semblât pas que je ne le voulusse employer que pour faire tenir des paquets ; & cette occasion n'étant pas venue, comme j'avois espéré, je me propose d'aller demain à la Haye, & de lui porter celle-ci pour vous être adressée. La rigueur extraordinaire de cet Hyver m'a obligé à faire souvent des souhaits pour votre santé & pour celle de tous les

vôtres ; car on remarque en ce païs qu'il n'y en a point eu de plus rude depuis l'année 1608. Si c'est le même en Suede, vous y aurez vû toutes les glaces que le Septentrion peut produire. Ce qui me console, c'est que je sçai qu'on a plus de pré-servatifs contre le froid en ces quartiers-là qu'on n'en a pas en France, & je m'assure que vous ne les aurez pas négligez. Si cela est, vous aurez passé la plupart du temps dans un poëlle, où je m'imagine que les affaires publiques ne vous auront pas si continuellement occupé, qu'il ne vous soit resté du loisir pour penser quelquefois à la Philosophie ; Et si vous avez daigné examiner ce que j'en ai écrit, vous me pouvez extrêmement obliger en m'avertissant des fautes que vous y aurez remarquées. Car je n'ai encore pû rencontrer personne qui me les ait dites ; & je vois que la plupart des hommes jugent si mal, que je ne me dois point arrêter à leurs opinions ; mais je tiendrai les vôtres pour des oracles. Si vous avez aussi jetté quelquefois la vûe hors de votre poëlle, vous aurez peut-être aperçû en l'air d'autres meteores que ceux dont j'ai écrit, & vous m'en pourriez donner de bonnes instructions. Une seule observation que je fis de la neige exagone en l'année 1635, a été cause du Traité que j'en ai fait. Si

toutes les experiences dont j'ai besoin pour le reste de ma Physique, me pouvoient ainsi tomber des nuës, & qu'il ne me fal-lût que des yeux pour les connoître, je me promettrai de l'achever en peu de temps ; mais pource qu'il faut aussi des mains pour les faire, & que je n'en ai point qui y soient propres, je perds entierement l'envie d'y travailler davantage. Ce qui n'empêche pas néanmoins que je ne cherche toujours quelque chose, quand ce ne seroit que *ut doctus emoriar*, & afin d'en pouvoir conferer en particulier avec mes amis, pour lesquels je ne sçauois rien avoir de caché. Mais je me plains de ce que le monde est trop grand à raison du peu d'honnêtes gens qui s'y trouvent, je voudrois qu'ils fussent tous assemblez en une Ville, & alors je serois bien aise de quitter mon Hermitage pour aller vivre avec eux, s'ils me vouloient recevoir en leur compagnie : car encore que je fuye la multitude, à cause de la quantité des impertinens & des importuns qu'on y rencontre, je ne laisse pas de penser que le plus grand bien de la vie est de jouir de la conversation des personnes qu'on estime. Je ne sçai si vous en trouvez beaucoup aux lieux où vous êtes qui soient dignes de la vôtre : mais pource que j'ai quelque-fois envie de retourner à Paris, je me

plains quasi de ce que Messieurs les Ministres vous ont donné un emploi qui vous en éloigne, & je vous assure que si vous y étiez, vous feriez l'un des principaux sujets qui me pourroient obliger d'y aller; car c'est avec une très-particuliere inclination que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XXXIII.

M O N S I E U R ,

J'ai été bien aisé d'apprendre par les Lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que la Suede n'est pas si éloignée d'icy qu'on n'en puisse avoir des nouvelles en peu de semaines, & ainsi que je pourray avoir quelquefois le bonheur de vous entretenir par écrit, & de participer aux fruits de l'étude à laquelle je vous vois préparé. Car puisqu'il vous plaît de prendre la peine de revoir mes principes, & de les examiner, je m'assure que vous y remarquerez beaucoup d'obscuritez, & beaucoup de fautes, qu'il m'importe fort de sçavoir, & dont je ne puis espérer d'être averti par aucun autre si

bien que par vous. Je crains seulement que vous ne vous dégoûtiez bien-tôt de cette lecture, à cause que ce que j'ai écrit ne conduit que de fort loin à la Morale, que vous avez choisie pour vôtre principale étude. Ce n'est pas que je ne sois entièrement de vôtre avis, en ce que vous jugez que le moyen le plus assuré pour sçavoir comment nous devons vivre, est de connoître auparavant quels nous sommes, quel est le Monde dans lequel nous vivons, & qui est le Créateur de ce Monde, ou le Maître de la maison que nous habitons; mais outre que je ne prétens, ni ne promets en aucune façon que tout ce que j'ai écrit soit vrai, il y a un fort grand intervalle, entre la notion generale du ciel & de la terre, que j'ai tâché de donner en mes Principes, & la reconnoissance particuliere de la nature de l'homme, de laquelle je n'ai point encore traité. Toutefois afin qu'il ne semble pas que je veuille vous détourner de vôtre dessein, je vous dirai en confidence, que la notion telle quelle de la Physique que j'ai tâché d'acquiescer, m'a grandement servy pour établir des fondemens certains en la Morale; & que je me suis plus aisément satisfait en ce point, qu'en plusieurs autres touchant la Medecine, auxquels j'ai néanmoins employé beaucoup plus de temps. De façon

qu'au lieu de trouver les moyens de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus aisé & plus sûr, qui est de ne pas craindre la mort; sans toutefois pour cela être chagrin, comme sont ordinairement ceux dont la sagesse est toute tirée des enseignemens d'autrui, & appuyée sur des fondemens qui ne dépendent que de la prudence & de l'autorité des hommes. Je vous diray de plus que pendant que je laisse croître les plantes de mon jardin, dont j'attens quelques experiences pour tâcher de continuer ma Physique, je m'arrête aussi quelquefois à penser aux questions particulieres de la Morale. Ainsi j'ai tracé cet hiver un petit traité de la Nature des Passions de l'Ame, sans avoir dessein néanmoins de le mettre au jour; & je serois maintenant d'humeur à écrire encore quelque autre chose, si le dégoût que j'ai de voir combien il y a peu de personnes au monde qui daignent lire mes écrits ne me faisoit être négligent. Je ne le serai jamais en ce qui regardera votre service; car je suis de cœur & d'affection, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XXXIV.

Monsieur,

Si je ne faisois une estime toute extraordinaire de votre sçavoir, & que je n'eusse point un extrême desir d'apprendre, je n'aurois pas usé de tant d'importunité que j'ai fait, à vous convier d'examiner mes écrits. Je n'ai gueres accoutumé d'en prier personne, & même je les ai fait sortir en public sans être parez, ni avoir aucun des ornemens qui peuvent attirer les yeux du peuple, afin que ceux qui ne s'arrêteraient qu'à l'exterieur ne les vissent pas, & qu'ils fussent seulement regardez par quelques personnes de bon esprit, qui prissent la peine de les examiner avec soin, afin que je pusse tirer d'eux quelque instruction. Mais bien que vous ne m'avez pas encore fait cette faveur, vous n'avez pas laissé de m'obliger beaucoup en d'autres choses, & particulièrement en ce que vous avez parlé avantageusement de moy à plusieurs, ainsi que j'ai appris de très-bonne part; & même Monsieur Cl. m'a

écrit que vous attendez de lui mes Meditations Françoises pour les presenter à la Reine du Pais où vous êtes. Je n'ay jamais eu assez d'ambition pour desirer que les personnes de ce rang scüssent mon nom ; & même si j'avois été seulement aussi sage , qu'on dit que les sauvages se persuadent que sont les singes , je n'aurois jamais été connu de qui que ce soit , en qualité de faiseur de Livres : car on dit qu'ils s'imaginent que les singes pourroient parler s'ils vouloient , mais qu'ils s'en abstiennent , afin qu'on ne les contraigne point de travailler ; & pource que je n'ai pas eu la même prudence à m'abstenir d'écrire , je n'ay plus tant de loisir ni tant de repos que j'aurois , si j'eusse eu l'esprit de me taire. Mais puisque la faute est déjà commise , & que je suis connu d'une infinité de gens d'Ecole , qui regardent mes écrits de travers , & y cherchent de tous côtez les moyens de me nuire , j'ai grand sujet de souhaiter aussi de l'être des personnes de plus grand mérite , de qui le pouvoir & la vertu me puissent proteger. Et j'ai ôü faire tant d'estime de cette Reine , qu'au lieu que je me suis souvent plaint de ceux qui m'ont voulu donner la connoissance de quelque Grand , je ne puis m'abstenir de vous remercier de ce qu'il vous a plu lui parler de moy. J'ai vû icy Monsieur de

la Thuillerie depuis son retour de Suede , lequel m'a décrit ses qualitez d'une façon si avantageuse , que celle d'être Reine me sembloit l'une des moindres : Et je n'en aurois osé croire la moitié , si je n'avois vû par experience en la Princesse à qui j'ai dédié mes Principes de Philosophie , que les personnes de grande naissance , de quel que sexe qu'e les soient , n'ont pas besoin d'avoir beaucoup d'âge pour pouvoir surpasser de beaucoup en erudition & en vertu les autres hommes. Mais j'ai bien peur que les écrits que j'ai publiez ne meritent pas qu'elle s'arrête à les lire , & ainsi qu'elle ne vous sçache point de gré de les lui avoir recommandez. Peut-être que si j'y avois traité de la Morale , j'aurois occasion d'esperer qu'ils lui pourroient être plus agréables ; mais c'est de quoi je ne dois pas me mêler d'écrire. Messieurs les Regens sont si animez contre moy à cause des innocens principes de Physique qu'ils ont vûs , & si en colere de ce qu'ils n'y trouvent aucun prétexte pour me calomnier , que si je traitois après cela de la Morale , ils ne me laisseroient aucun repos. Car puis qu'un pere N. a crû avoir assez de sujet pour m'accuser d'être sceptique , de ce que j'ai refusé les sceptiques ; & qu'un Ministre a entrepris de persuader que j'étois Athée , sans en alleguer

d'autre raison, sinon que j'ai tâché de prouver l'existence de Dieu, que ne diroient-ils point, si j'entreprendois d'examiner qu'elle est la juste valeur de toutes les choses qu'on peut désirer ou craindre; Quel sera l'état de l'ame après la mort; Jusques où nous devons aimer la vie; Et quels nous devons être pour n'avoir aucun sujet d'en craindre la perte. J'aurois beau n'avoir que les opinions les plus conformes à la Religion, & les plus utiles au bien de l'Etat, qui puissent être, ils ne laisseroient pas de me vouloir faire accroire que j'en aurai de contraires à l'un & à l'autre. Et ainsi je crois, que le mieux que je puisse faire dorénavant, est de m'abstenir de faire des Livres; Et ayant pris pour ma devise, (*Illi mors gravis incubat, Qui notus nimis omnibus, Ignotus moritur sibi*) de n'étudier plus que pour m'instruire, & ne communiquer mes pensées qu'à ceux avec qui je pourray converser privément. Je vous assure que je m'estimerois extrêmement heureux, si ce pouvoit être avec vous; Mais je ne crois pas que j'aille jamais aux lieux où vous êtes, ni que vous vous retiriez en celui-ci; tout ce que je puis espérer, est que peut-être après quelques années, en repassant vers la France, vous me ferez la faveur de vous arrêter quelques jours en mon hermitage, & que j'auray

j'auray alors le moyen de vous entretenir à cœur ouvert. On peut dire beaucoup de choses en peu de temps, & je trouve que la longue fréquentation n'est pas nécessaire pour lier d'étroites amitez, lors qu'elles sont fondées sur la vertu. Dès la première heure que j'ay eul l'honneur de vous voir, j'ay été entièrement à vous, & comme j'ai osé dès-lors m'assurer de votre bien-veillance, aussi je vous supplie de croire que je ne vous pourrois être plus acquis que je suis, si j'avois passé avec vous toute ma vie. Au reste, il semble que vous inferez, de ce que j'ai étudié les passions, que je n'en dois plus avoir aucune; mais je vous diray que tout au contraire, en les examinant, je les ay trouvées presque toutes bonnes, & tellement utiles à cette vie, que notre ame n'auroit pas sujet de vouloir demeurer jointe à son corps un seul moment, si elle ne les pouvoit ressentir. Il est vrai que la colere est une de celles dont j'estime qu'il se faut garder, entant qu'elle a pour objet une offense reçûe; & pour cela nous devons tâcher d'élever si haut nôtre esprit, que les offenses que les autres nous peuvent faire ne parviennent jamais jusques à nous. Mais je crois qu'au lieu de colere il est juste d'avoir de l'indignation, & j'avoué que j'en ai souvent contre l'ignorance de

ceux qui veulent être pris pour doctes, lors que je la vois jointe à la malice. Mais je vous puis assurer qu'à votre égard les passions que j'ai, sont de l'admiration pour votre Vertu, & un zele très-particulier, qui fait que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XXXV.

M O N S I E U R,

L'aimable Lettre que je viens de recevoir de votre part, ne me permet pas que je repose jusques à ce que j'y aye fait réponse; & bien que vous y proposiez des questions que de plus sçavans que moy auroient bien de la peine à examiner en peu de temps, toutefois à cause que je sçai bien qu'encore que j'y en employasse beaucoup, je ne les pourrois entièrement résoudre; j'aime mieux mettre promptement sur le papier ce que le zele qui m'incite me dictera, que d'y penser plus à loisir, & n'écrire par après rien de meilleur.

Vous voulez sçavoir mon opinion touchant trois choses. 1. Ce que c'est que l'amour, 2. Si la seule lumière naturelle nous enseigne à aimer Dieu. 3. Lequel des deux déreglemens & mauvais usages est le pire

de l'amour ou de la haine.

Pour répondre au premier point, je distingue entre l'Amour qui est purement intellectuelle ou raisonnable, & celle qui est une passion; la première n'est ce me semble autre chose, sinon que lors que nôtre ame aperçoit quelque bien, soit présent, soit absent, qu'elle juge lui être convenable, elle se joint à lui de volonté, c'est-à-dire, elle se considère soi-même avec ce bien-là comme un tout dont il est une partie, & elle l'autre: Ensuite de quoi s'il est présent, c'est-à-dire, si elle le possède, ou qu'elle en soit possédée, ou enfin qu'elle soit jointe à lui non seulement par sa volonté, mais aussi réellement & de fait, en la façon qu'il lui convient d'être jointe, le mouvement de sa volonté qui accompagne la connoissance qu'elle a que ce lui est un bien, est sa joye; & s'il étoit absent, le mouvement de sa volonté qui accompagne la connoissance qu'elle a d'en être privée, est sa tristesse; mais celui qui accompagne la connoissance qu'elle a qu'il lui seroit bon de l'acquiescer, est son desir. Et tous ces mouvemens de la volonté auxquels consistent l'amour, la joye & la tristesse, & le desir, en tant que ce sont des pensées raisonnables, & non point des passions, se pourroient trouver en nôtre ame, encore

qu'elle n'eût point de corps : car, par exemple, si elle s'apercevoit qu'il y a beaucoup de choses à connoître en la Nature, qui sont fort belles, sa volonté se porteroit infailliblement à aimer la connoissance de ces choses, c'est-à-dire, la la considerer comme lui appartenant. Et si elle remarquoit avec cela qu'elle eût cette connoissance, elle en auroit de la joye; si elle consideroit qu'elle ne l'eût pas, elle en auroit de la tristesse; si elle pensoit qu'il lui seroit bon de l'acquérir, elle en auroit du desir. Et il n'y a rien en tous ces mouvemens de sa volonté qui lui fût obscur, ni dont elle n'eût une très-parfaite connoissance, pourvû qu'elle fît reflexion sur ses pensées. Mais pendant que nôtre ame est jointe au corps, cette amour raisonnable est ordinairement accompagnée de l'autre, qu'on peut nommer sensuelle ou sensitive, & qui, comme j'ai sommairement dit de toutes les passions, appetits & sentimens, en la p. 503. & suiv. de mes Principes François, n'est autre chose qu'une pensée confuse excitée en l'ame par quelque mouvement des nerfs, laquelle la dispose à cette autre pensée plus claire en qui consiste l'amour raisonnable. Car comme en la soif, le sentiment qu'on a de la secheresse du gosier, est une pensée confuse qui dispose au desir de boire, mais qui n'est pas ce

desir même; ainsi en l'Amour on sent je ne sçai quelle chaleur autour du cœur, & une grande abondance de sang dans le poumon, qui fait qu'on ouvre même les bras comme pour embrasser quelque chose, & cela rend l'Ame encline à joindre à soy de volonté l'objet qui se presente. Mais la pensée par laquelle l'Ame sent cette chaleur, est differente de celle qui la joint à cet objet; Et même il arrive quelquefois que ce sentiment d'amour se trouve en nous, sans que nôtre volonté se porte à rien aimer, à cause que nous ne rencontrons point d'objet que nous pensions en être digne : Il peut arriver aussi au contraire que nous connoissions un bien qui mérite beaucoup, & que nous nous joignons à lui de volonté, sans avoir pour cela aucune passion, à cause que le corps n'y est pas disposé. Mais pour l'ordinaire ces deux Amours se trouvent ensemble : car il y a une telle liaison entre l'une & l'autre, que lors que l'Ame juge qu'un objet est digne d'elle, cela dispose incontinenent le cœur aux mouvemens qui excitent la passion d'Amour; & lors que le cœur se trouve ainsi disposé par d'autres causes, cela fait que l'Ame imagine des qualitez aimables en des objets, où elle ne verroit que des défauts en un autre temps. Et ce n'est pas merveille que certains mou-

vemens de cœur soient ainsi naturellement joints à certaines pensées, avec lesquelles ils n'ont aucune ressemblance; car de ce que nôtre Ame est de telle nature qu'elle a pû être unie à un corps, elle a aussi cette propriété que chacune de ses pensées se peut tellement associer avec quelques mouvemens ou autres dispositions de ce corps, que lors que les mêmes dispositions se trouvent une autre fois en luy, elles induisent l'Ame à la même pensée, & reciproquement lors que la même pensée revient, elle prépare le corps à recevoir la même disposition. Ainsi lors qu'on apprend une langue, on joint les lettres ou la prononciation de certains mots, qui sont des choses matérielles, avec leurs significations qui sont des pensées: Enforte que lors qu'on entend après derechef les mêmes mots, on conçoit les mêmes choses, & quand on conçoit les mêmes choses, on se ressouvient des mêmes mots. Mais les premières dispositions du corps qui ont ainsi accompagné nos pensées, lors que nous sommes entrez au monde, ont dû sans doute se joindre plus étroitement avec elles, que celles qui les accompagnent par après. Et pour examiner l'origine de la chaleur qu'on sent autour du cœur; & celle des autres dispositions du corps, qui accompagnent l'Amour, je

considere que dès le premier moment que nôtre Ame a été jointe au corps, il est vrai-semblable qu'elle a senti de la joye, & incontinent après de l'Amour, puis peut-être aussi de la haine, & de la tristesse; & que les mêmes dispositions du corps qui ont pour lors causé en elle ces passions, en ont naturellement par après accompagné les pensées. Je juge que la première passion a été la joye, pour ce qu'il n'est pas croyable que l'Ame ait été mise dans le corps, sinon lors qu'il a été bien disposé, & que lors qu'il est ainsi bien disposé, cela nous donne naturellement de la joye. Je dis aussi que l'Amour est venuë après, à cause que la matiere de nôtre corps s'écoulait sans cesse, ainsi que l'eau d'une riviere, & étant besoin qu'il en revienne d'autre en sa place, il n'est gueres vrai-semblable que le corps ait été bien disposé, qu'il n'y ait eu aussi proche de lui quelque matiere fort propre à lui servir d'aliment, & que l'Ame se joignant de volonté à cette nouvelle matiere, a eu pour elle de l'Annonr; comme aussi par après s'il est arrivé que cet aliment ait manqué, l'Ame en a eu de la tristesse; Et s'il en est venu d'autre en sa place qui n'ait pas été propre à nourrir le corps, elle a eu pour lui de la haine.

Voilà les quatre passions que je crois avoir été en nous les premières, & les

seules que nous avons eues avant notre naissance, & je crois aussi qu'elles n'ont été alors que des sentimens ou des pensées fort confuses, pource que l'Ame étoit tellement attachée à la matiere, qu'elle ne pouvoit encore vaquer à autre chose qu'à en recevoir les diverses impressions; & bien que quelques années après, elle ait commencé à avoir d'autres joyes, & d'autres amours, que celles qui ne dépendent que de la bonne constitution & convenable nourriture du corps; toutefois ce qu'il y a eu d'intellectuel en ses joyes ou amours, a toujours été accompagné des premiers sentimens qu'elle en avoit eus, & même aussi des mouvemens ou fonctions naturelles qui étoient alors dans le corps: en sorte que d'autant que l'amour n'étoit causée avant la naissance que par un aliment convenable, qui entrant abondamment dans le foyé, dans le cœur, & dans le poumon, y excitoit plus de chaleur que de coutume; de là vient que maintenant cette chaleur accompagne toujours l'Ame, encore qu'elle vienne d'autres causes fort différentes. Et si je ne craignois d'être trop long, je pourrois faire voir par le menu, que toutes les autres dispositions du corps, qui ont été au commencement de notre vie avec ces quatre passions les accompagnent

paignent encore. Mais je dirai seulement que ce sont ces sentimens confus de notre enfance, qui demeurans joints avec les pensées raisonnables par lesquelles nous aimons ce que nous en jugeons digne, sont cause que la nature de l'amour nous est difficile à connoître. A quoi j'ajoute que plusieurs autres passions, comme la joye, la tristesse, le desir, la crainte, l'esperance, &c. se mêlant diversement avec l'Amour, empêchent qu'on ne reconnoisse en quoy c'est proprement qu'elle consiste. Ce qui est principalement remarquable touchant le desir; car on le prend si ordinairement pour l'amour, que cela est cause qu'on a distingué deux sortes d'amours; l'une qu'on nomme amour de bien-veillance, en laquelle ce desir ne paroît pas tant, & l'autre qu'on nomme amour de concupiscence, laquelle n'est qu'un desir fort violent, fondé sur un amour qui souvent est foible.

Mais il faudroit écrire un gros volume pour traiter de toutes les choses qui appartiennent à cette passion; & bien que son naturel soit de faire qu'on se communique le plus que l'on peut, en sorte qu'elle m'incite à tâcher icy de vous dire plus de choses que je n'en sçai, je me veux pourtant retenir, de peur que la longueur de cette Lettre ne vous en-

nuye. Ainsi je passe à votre seconde question. Sçavoir si la seule lumiere naturelle nous enseigne à aimer Dieu, & si on le peut aimer par la force de cette lumiere. Je vois qu'il y a deux fortes raisons pour en douter; la premiere est que les attributs de Dieu qu'on considere le plus ordinairement sont si relevés au-dessus de nous, que nous ne concevons en aucune façon qu'ils nous puissent être convenables, ce qui est cause que nous ne nous joignons point à eux de volonté; la seconde est qu'il n'y a rien en Dieu qui soit imaginable; ce qui fait qu'encore qu'on auroit pour lui quelque amour intellectuelle, il ne semble pas qu'on en puisse avoir aucune sensitive, à cause qu'elle devrait passer par l'imagination pour venir de l'entendement dans le sens. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si quelques Philosophes se persuadent qu'il n'y a que la Religion Chrétienne, qui nous enseignant le mystere de l'Incarnation, par lequel Dieu s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous, fait que nous sommes capables de l'aimer; & que ceux qui sans la connoissance de ce mystere ont semblé avoir de la passion pour quelque Divinité n'en ont point eu pour cela pour le vrai Dieu, mais seulement pour quelques Idoles qu'ils ont apellées de son nom; tout

de même qu'Ixion, au dire des Poëtes, embrassoit une nuë au lieu de la Reine des Dieux. Toutefois je ne fais aucun doute que nous ne puissions veritablement aimer Dieu par la seule force de notre nature. Je n'affiure point que cet amour soit méritoire sans la grace, je laisse démêler cela aux Theologiens; mais j'ose dire qu'au regard de cette vie, c'est la plus ravissante & la plus utile passion que nous puissions avoir; & même qu'elle peut être la plus forte, bien qu'on ait besoin pour cela d'une meditation fort attentive, à cause que nous sommes continuellement divertis par la presence des autres objets. Or le chemin que je juge qu'on doit suivre pour parvenir à l'amour de Dieu, est qu'il faut considerer qu'il est un esprit, ou une chose qui pense, en quoi la nature de notre ame ayant quelque ressemblance avec la sienne, nous venons à nous persuader qu'elle est une émanation de sa souveraine intelligence, *Et divina quasi particula aura.* Même à cause que notre connoissance semble se pouvoir accroître par degrez jusqu'à l'infini, & que celle de Dieu étant infinie, elle est au but où vise la nôtre; si nous ne considerons rien davantage, nous pouvons venir à l'extravagance de souhaiter d'être dieux, & ainsi par une très-grande erreur, aimer seulement la

divinité au lieu d'aimer Dieu. Mais si avec cela nous prenons garde à l'infinité de sa puissance par laquelle il a créé tant de choses, dont nous ne sommes que la moindre partie ; à l'étendue de sa providence, qui fait qu'il voit d'une seule pensée tout ce qui a été, qui est ; qui sera, & qui saura être ; à l'infailibilité de ses decrets, qui bien qu'ils ne troublent point nôtre libre arbitre, ne peuvent néanmoins en aucune façon être changez ; & enfin d'un côté à nôtre petitesse, & de l'autre, à la grandeur de toutes les choses créées, en remarquant de quelle sorte elles dépendent de Dieu, & en les considérant d'une façon qui ait du rapport à sa toute-puissance, sans les enfermer en une boule, comme font ceux qui veulent que le monde soit fini : la meditation de toutes ces choses remplit un homme qui les entend bien d'une joye si extrême, que tant s'en faut qu'il soit injurieux & ingrat envers Dieu jusqu'à souhaiter de tenir sa place, il pense déjà avoir assez vécu de ce que Dieu lui a fait la grace de parvenir à de telles connoissances ; & se joignant entièrement à lui de volonté, il l'aime si parfaitement, qu'il ne desire plus rien au monde, sinon que la volonté de Dieu soit faite ; ce qui est cause qu'il ne craint plus ni la mort, ni les douleurs, ni les dis-

graces, pource qu'il sçait que rien ne lui peut arriver, que ce que Dieu aura decreté ; & il aime tellement ce divin decret, il l'estime si juste & si nécessaire, il sçait qu'il en doit si entièrement dépendre, que même lors qu'il en attend la mort, ou quelque autre mal, si par impossible il pouvoit le changer, il n'en auroit pas la volonté. Mais s'il ne refuse point les maux ou les afflictions ; pour ce qu'elles lui viennent de la providence divine, il refuse encore moins tous les biens & plaisirs licites dont il peut jouir en cette vie, pource qu'ils en viennent aussi ; & les recevant avec joye, sans avoir aucune crainte des maux, son amour le rend parfaitement heureux. Il est vrai qu'il faut que l'Ame se détache fort du commerce des sens pour se représenter les vertitez qui excitent en elle cet amour ; d'où vient qu'il ne semble pas qu'elle puisse la communiquer à la faculté imaginative pour en faire une passion. Mais néanmoins je ne doute point qu'elle ne lui communique ; car encore que nous ne puissions rien imaginer de ce qui est en Dieu, lequel est l'objet de nôtre amour, nous pouvons imaginer nôtre amour même ; qui consiste en ce que nous voulons nous unir à quelque objet, c'est-à-dire, au regard de Dieu, nous considerer comme une très-peti-

partie de toute l'immenfité des choses qu'il a créées ; pource que selon que les objets sont divers, on se peut unir avec eux, ou les joindre à soy en diverses façons ; & la seule idée de cette union suffit pour exciter de la chaleur, autour du cœur, & causer une très-violente passion. Il est vrai aussi que l'usage de notre langue ; & la civilité des complimens ne permet pas que nous disions à ceux qui sont d'une condition fort relevée au dessus de la nôtre, que nous les aimons ; mais seulement que nous les respectons, honorons, estimons, & que nous avons du zele & de la devotion pour leur service ; dont il me semble que la raison est, que l'amitié d'homme à homme rend égaux en quelque façon ceux en qui elle est reciproque ; & ainsi que pendant que l'on tâche à se faire aimer de quelque Grand, si on luy disoit qu'on l'aime, il pourroit penser qu'on le traite d'égal, & qu'on luy fait tort. Mais pource que les Philosophes n'ont pas coutume de donner divers noms aux choses qui conviennent en une même définition, & que je ne sçai point d'autre définition de l'amour ; sinon qu'elle est une passion qui nous fait joindre de volonté à quelque objet, sans distinguer si cet objet est égal, ou plus grand, ou moindre que nous, il me semble que pour

parler leur langue, je dois dire qu'on peut aimer Dieu. Et si je vous demandois en conscience, si vous n'aimez point cette grande Reine auprès de laquelle vous êtes à present, vous auriez beau dire que vous n'avez pour elle que du respect, de la veneration & de l'étonnement, je ne laisserois pas de juger que vous avez aussi une très-ardente affection : car vôtre stile coule si bien quand vous parlez d'elle, que bien que je croye tout ce que vous en dites, pource que je sçai que vous êtes très-veritable, & que j'en ai aussi oûi parler à d'autres, je ne crois pas néanmoins que vous la puissiez décrire comme vous faites, si vous aviez beaucoup de zele, ni que vous puissiez être auprès d'une si grande lumiere sans en recevoir de la chaleur. Et tant s'en faut que l'amour que nous avons pour les objets qui sont au dessus de nous, soit moindre que celle que nous avons pour les autres ; je crois que de sa nature elle est plus parfaite, & qu'elle fait qu'on embrasse avec plus d'ardeur les interêts de ce qu'on aime. Car la nature de l'amour est de faire qu'on se considère avec l'objet aimé comme un tout dont on n'est qu'une partie, & qu'on transfere tellement les soins qu'on a coutume d'avoir pour soi-même à la conservation de ce tout, qu'on n'en re-

tienne pour soi en particulier qu'une partie aussi grande ou aussi petite qu'on croit être une grande ou petite partie du tout auquel on a donné son affection : en sorte que si on est joint de volonté avec un objet qu'on estime moindre que soy, par exemple, si nous aimons une fleur, un oiseau, un bâtiment, ou chose semblable la plus haute perfection où cet amour puisse atteindre, selon son vrai usage, ne peut faire que nous mettions notre vie en aucun hazard pour la conservation de ces choses, pource qu'elles ne sont pas des parties plus nobles du tout qu'elles composent avec nous, que nos ongles & nos cheveux sont de notre corps; & ce seroit une extravagance de mettre tout le corps au hazard pour la conservation des cheveux; mais quand deux hommes s'entraiment, la charité veut que chacun d'eux estime son ami plus que soi-même, c'est pourquoi leur amitié n'est point parfaite. s'ils ne sont prêts de dire en faveur l'un de l'autre, *meme adsum qui feci, in me convertite ferrum, &c.* Tout de même quand un particulier se joint de volonté à son Prince, ou à son pais, si son amour est parfaite, il ne se doit estimer que comme une fort petite partie du tout qu'il compose avec eux, & ainsi ne craindre pas plus d'aller à une mort assurée

pour leur service, qu'on craint de tirer un peu de sang de son bras, pour faire que le reste du corps se porte mieux. Et on voit tous les jours des exemples de cet amour, même en des personnes de basse condition, qui donnent leur vie de bon cœur pour le bien de leur pais, ou pour la défense d'un Grand qu'ils affectionnent. Ensuite de quoy il est évident que notre amour envers Dieu doit être sans comparaison la plus grande & la plus parfaite de toutes.

Je n'ai pas peur que ces pensées métaphysiques donnent trop de peine à votre esprit; car je sçai qu'il est très-capable de tout; mais j'avoue qu'elles lassent le mien, & que la présence des objets sensibles ne permet pas que je m'y arrête long-temps. C'est pourquoi je passe à la troisième question; sçavoir, lequel des deux dereglement est le pire, celui de l'amour, ou celui de la haine. Mais je me trouve plus empêché à y répondre qu'aux deux autres, à cause que vous y avez moins expliqué votre intention, & que cette difficulté se peut entendre en divers sens, qui me semblent devoir être examinez séparément. On peut dire qu'une passion est pire qu'une autre, à cause qu'elle nous rend moins vertueux, ou à cause qu'elle repugne davantage à notre contentement, ou enfin à

cause qu'elle nous emporte à de plus grands excès, & nous dispose à faire plus de mal aux autres hommes.

Pour le premier point, je le trouve douteux. Car en considérant les définitions de ces deux passions, je juge que l'amour que nous avons pour un objet qui ne le mérite pas, nous peut rendre pires que ne fait la haine que nous avons pour un autre que nous devrions aimer; à cause qu'il y a plus de danger d'être joint à une chose qui est mauvaise, & d'être comme transformé en elle, qu'il n'y en a d'être séparé de volonté d'une qui est bonne. Mais quand je prens garde aux inclinations ou habitudes qui naissent de ces passions, je change d'avis: car voyant que l'amour, quelque dereglee qu'elle soit, a toujours le bien pour objet, il ne me semble pas qu'elle puisse tant corrompre nos mœurs, que fait la haine qui ne se propose que le mal. Et on voit par experience que les plus gens de bien deviennent peu à peu malicieux, lors qu'ils sont obligez de haïr quelqu'un; car encore même que leur haine soit juste, ils se representent si souvent les maux qu'ils reçoivent de leur ennemi, & aussi ceux qu'ils lui souhaitent, que cela les accoutume peu à peu à la malice. Au contraire ceux qui s'adonnent à aimer,

encore même que leur amour soit dereglee & frivole, ne laissent pas de se rendre souvent plus honnêtes gens & plus vertueux, que s'ils occupoient leur esprit à d'autres pensées. Pour le second point, je n'y trouve aucune difficulté: car la haine est toujours accompagnée de tristesse & de chagrin; & quelque plaisir que certaines gens prennent à faire du mal aux autres, je crois que leur volupté est semblable à celle des démons, qui selon notre Religion ne laissent pas d'être damnés, encore qu'ils s'imaginent continuellement se vanger de Dieu en tourmentant les hommes dans les enfers. Au contraire l'amour tant dereglee qu'elle soit donne du plaisir; & bien que les Poètes s'en plaignent souvent dans leurs vers, je erois néanmoins que les hommes s'abstiendroient naturellement d'aimer, s'ils n'y trouvoient plus de douceur que d'amertume; & que toutes les afflictions dont on attribue la cause à l'amour, ne viennent que des autres passions qui l'accompagnent, à sçavoir, des desirs temeraires, & des esperances mal fondées. Mais si l'on demande laquelle de ces deux passions nous emporte à de plus grands excès, & nous rend capables de faire plus de mal au reste des hommes, il me semble que je dois dire que c'est l'amour, d'autant

qu'elle a naturellement beaucoup plus de force & plus de vigueur que la haine ; & que souvent l'affection qu'on a pour un objet de peu d'importance, cause incomparablement plus de maux, que ne pourroit faire la haine d'un autre de plus de valeur. Je prouve que la haine a moins de vigueur que l'amour, par l'origine de l'une & de l'autre : car s'il est vrai que nos premiers sentimens d'amour soient venus de ce que nôtre cœur recevoit abondance de nourriture qui lui étoit convenable, & au contraire que nos premiers sentimens de haine ayent été causez par un aliment nuisible qui venoit au cœur, & que maintenant les mêmes mouvemens accompagnent encore les mêmes passions, ainsi qu'il a tantôt été dit, il est évident que lors que nous aimons, tout le plus pur sang de nos veines coule abondamment vers le cœur, ce qui envoie quantité d'esprits animaux au cerveau, & ainsi nous donne plus de force, plus de vigueur, & plus de courage ; au lieu que si nous avons de la haine, l'amertume du fiel & l'aigreur de la rate se mêlant avec nôtre sang, est cause qu'il ne vient pas tant ni de tels esprits au cerveau, & ainsi qu'on demeure plus foible, plus froid & plus timide. Et l'expérience confirme mon dire ; car les Hercules, les Rolans, & genera-

lement ceux qui ont le plus de courage aiment plus ardemment que les autres ; & au contraire ceux qui sont foibles & lâches sont les plus enclins à la haine. La colère peut bien rendre les hommes hardis, mais elle emprunte sa vigueur de l'amour qu'on a pour soi-même, laquelle lui sert toujours de fondement, & non pas de la haine qui ne fait que l'accompagner. Le desespoir fait faire aussi de grands efforts de courage, & la peur fait exercer de grandes cruautés, mais il y a de la différence entre ces passions & la haine. Il me reste encore à prouver, que l'amour qu'on a pour un objet de peu d'importance, peut causer plus de mal étant dereglée, que ne fait la haine d'un autre de plus de valeur. Et la raison que j'en donne, est, que le mal qui vient de la haine s'étend seulement sur l'objet haï, au lieu que l'amour dereglee n'épargne rien, sinon son objet, lequel n'a pour l'ordinaire que si peu d'étendue, à comparaison de toutes les autres choses dont elle est prête de procurer la perte & la ruine, afin que cela serve de ragoût à l'extravagance de sa fureur. On dira peut-être que la haine est la plus prochaine cause des maux qu'on attribue à l'amour, pource que si nous aimons quelque chose, nous haïssons par même moyen tout ce qui lui est contrai-

re : mais l'amour est toujours plus coupable que la haine , des maux qui se font en cette façon , d'autant qu'elle en est la première cause , & que l'amour d'un seul objet , peut ainsi faire naître la haine de beaucoup d'autres. Puis outre cela, les plus grands maux de l'amour ne sont pas ceux qu'elle commet en cette façon par l'entremise de la haine , les principaux & les plus dangereux sont ceux qu'elle fait , ou laisse faire , pour le seul plaisir de l'objet aimé , ou pour le sien propre. Je me souviens d'une saillie de Theophile , qui peut être mise icy pour exemple ; il fait dire à une personne éperduë d'amour :

Dieux que le beau Paris en une belle proye!

Que cet Amant fit bien

Alors qu'il alluma l'embrasement de Troye,

Pour amortir le sien.

Ce qui montre que même les plus grands & les plus funestes désastres peuvent être quelquefois , comme j'ai dit , des ragoûrs d'une amour mal réglée , & servir à la rendre plus agréable , d'autant qu'ils en encherissent le prix. Je ne sçai si mes pensées s'accordent en ceci avec les vôtres ; mais je vous assure bien qu'elles s'accordent en ce que comme vous m'avez promis beaucoup de bien-veillance, ainsi je suis avec une très-ardente passion , &c.

d'Egmond le
x. l'év. 1647.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XXXVI.

M O N S I E U R ,

Comme je passois par icy pour aller en France , j'ai appris de Monsieur Brasset qu'il m'avoit envoyé de vos Lettres à Egmond , & bien que mon voyage soit assez pressé , je me proposois de les attendre ; mais ayant été reçûes en mon logis trois heures après que j'en étois parti , on me les a incontinent renvoyées. Je les ay lûes avec avidité. J'y ai trouvé de grandes preuves de vôtre amitié & de vôtre adresse. J'ai eu peur en lisant les premières pages , où vous m'apprenez que Monsieur du Rier avoit parlé à la Reine d'une de mes Lettres , & qu'elle demandoit de la voir. Par après je me suis rassuré étant à l'endroit où vous écrivez , qu'elle en a ouï la lecture avec quelque satisfaction ; Et je doute si j'ai été touché de plus d'admiration , de ce qu'elle a si facilement entendu des choses que les plus doctes estiment très-obscurës , ou de joye , de ce qu'elles ne lui ont pas déplû.

Mais mon admiration s'est redoublée, lors que j'ai vû la force & le poids des objections que Sa Majesté a remarquées touchant la grandeur que j'ai attribuée à l'Univers, & je souhaiterois que vôtre Lettre m'eût trouvé en mon séjour ordinaire ; pource qu'y pouvant mieux recueillir mon esprit, que dans la chambre d'une hôtellerie, j'aurois peut-être pû me démêler un peu mieux d'une question si difficile, & si judicieusement proposée. Je ne prétens pas toutefois que cela me serve d'excuse ; & pourvû qu'il me soit permis de penser que c'est à vous seul que j'écris, afin que la veneration & le respect ne rendent point mon imagination trop confuse, je m'efforcerai ici de mettre tout ce que je puis dire touchant cette matiere.

En premier lieu, je me souviens que le Cardinal de Cusa, & plusieurs autres Docteurs ont supposé le monde infini, sans qu'ils ayent jamais été repris de l'Eglise pour ce sujet ; au contraire, on croit que c'est honorer Dieu, que de faire concevoir ses œuvres fort grands ; Et mon opinion est moins difficile à recevoir que la leur ; pource que je ne dis pas que le monde soit *infini*, mais *indefini* seulement. En quoi il y a une difference assez remarquable : car pour dire qu'une chose est infinie,

on

on doit avoir quelque raison qui la fasse connoître telle, ce qu'on ne peut avoir que de Dieu seul ; mais pour dire qu'elle est *indefinie*, il suffit de n'avoir point de raison par laquelle on puisse prouver qu'elle ait des bornes. Ainsi il me semble qu'on ne peut prouver, ni même concevoir, qu'il y ait des bornes en la matiere dont le monde est composé. Car en examinant la nature de cette matiere, je trouve qu'elle ne consiste en autre chose, qu'en ce qu'elle a, de l'étendue en longueur, largeur & profondeur, de façon que tout ce qui a ces trois dimensions est une partie de cette matiere ; & il ne peut y avoir aucun espace entierement vuide, c'est-à-dire, qui ne contienne aucune matiere, à cause que nous ne sçaurions concevoir un tel espace, que nous ne concevions en lui ces trois dimensions, & par conséquent de la matiere. Or en supposant le monde fini, on imagine au delà de ses bornes quelques espaces qui ont leurs trois dimensions, & ainsi qui ne sont pas purement imaginaires, comme les Philosophes les nomment, mais qui contiennent en soi de la matiere, laquelle ne pouvant être ailleurs que dans le monde, fait voir que le monde s'étend au-delà des bornes qu'on avoit voulu lui attribuer. N'ayant donc aucune raison pour prouver, & même

ne pouvant concevoir que le monde ait des bornes, je le nomme *indefini* ; mais je ne puis nier pour cela qu'il n'en ait peut-être quelques-unes qui sont connues de Dieu, bien qu'elles me soient incompréhensibles ; c'est pourquoi je ne dis pas absolument qu'il est *infini*.

Lors que son étendue est considérée en cette sorte, si on la compare avec sa durée, il me semble qu'elle donne seulement occasion de penser, qu'il n'y a point de temps imaginable avant la création du monde, auquel Dieu n'eût pu le créer, s'il eût voulu ; Et qu'on n'a point sujet pour cela de conclure, qu'il l'a véritablement créé avant un temps *indefini*, à cause que l'existence actuelle ou véritable que le monde a eue depuis cinq ou six mil ans, n'est pas nécessairement jointe avec l'existence possible ou imaginaire qu'il a pu avoir auparavant ; ainsi que l'existence actuelle des espaces qu'on conçoit autour d'un globe, (c'est-à-dire, du monde supposé comme *fini*) est jointe avec l'existence actuelle de ce même globe. Outre cela, si de l'étendue *indefinie* du monde on pouvoit inferer l'éternité de sa durée au regard du temps passé, on la pourroit encore mieux inferer de l'éternité de la durée qu'il doit avoir à l'avenir. Car la foy nous enseigne, que bien que la terre & les

cieux périront, c'est-à-dire changeront de face, toutefois le monde, c'est-à-dire, la matière dont ils sont composez ne périra jamais ; comme il paroît de ce qu'elle promet une vie éternelle à nos corps après la resurrection, & par conséquent aussi au monde dans lequel ils seront ; mais de cette durée *infinie* que le monde doit avoir à l'avenir, on n'inferer point qu'il ait été *ci-devant* de toute éternité, à cause que tous les momens de sa durée sont indépendans les uns des autres.

Pour les prérogatives que la Religion attribue à l'homme, & qui semblent difficiles à croire, si l'étendue de l'Univers est supposée *indefinie*, elles méritent quelque explication : car bien que nous puissions dire que toutes les choses créées sont faites pour nous, entant que nous en pouvons tirer quelque usage, je ne sçache point néanmoins que nous soyons obligez de croire que l'homme soit la fin de la Création. Mais il dit que *omnia propter ipsum* (Deum *hæc facta sunt*, que c'est Dieu seul qui est la cause finale, aussi-bien que la cause efficiente de l'Univers ; Et pour les creatures, d'autant qu'elles servent reciproquement les unes aux autres, chacune se peut attribuer cet avantage, que toutes celles qui lui servent sont faites pour elle. Il est vrai que les six jours de la Créa-

tion sont tellement décrits en la Genèse ; qu'il semble que l'homme en soit le principal sujet ; mais on peut dire que cette histoire de la Genèse ayant été écrite pour l'homme, ce sont principalement les choses qui le regardent que le Saint Esprit y a voulu spécifier , & qu'il n'y est parlé d'aucunes, qu'entant qu'elles se rapportent à l'homme. Et à cause que les Predicateurs ayant soin de nous inciter à l'amour de Dieu, ont coutume de nous représenter les divers usages que nous tirons des autres creatures, & disent que Dieu les a faites pour nous, & qu'ils ne nous font point considerer les autres fins, pour lesquelles on peut aussi dire qu'il les a faites, à cause que cela ne sert point à leur sujet, nous sommes fort enclins à croire qu'il ne les a faites que pour nous. Mais les Predicateurs passent plus outre : car ils disent que chaque homme en particulier est redevable à Jesus-Christ de tout le sang qu'il a répandu en la Croix, tout de même que s'il n'étoit mort que pour un seul ; en quoi ils disent bien la vérité ; mais comme cela n'empêche pas qu'il n'ait racheté de ce même sang un très-grand nombre d'autres hommes, ainsi je ne vois point que le mystere de l'Incarnation, & tous les autres avantages que Dieu a faits à l'homme, empêchent qu'il n'en puisse avoir

faire une infinité d'autres très-grands à une infinité d'autres creatures. Et bien que je n'infere pas pour cela qu'il y ait des creatures intelligentes dans les étoiles, ou ailleurs, je ne vois pas aussi qu'il y ait aucune raison, par laquelle on puisse prouver qu'il n'y en a point ; mais je laisse toujours indéçises les questions qui sont de cette sorte, plutôt que d'en rien nier ou assurer. Il me semble qu'il ne reste plus ici autre difficulté, sinon qu'après avoir crû long-temps que l'homme a de grands avantages par dessus les autres creatures, il semble qu'on les perde tous, lors qu'on vient à changer d'opinion. Mais je distingue entre ceux de nos biens qui peuvent devenir moindres, de ce que d'autres en possèdent de semblables, & ceux que cela ne peut rendre moindres. Ainsi un homme, qui n'a que mille pistoles seroit fort riche, s'il n'y avoit point d'autres personnes au monde qui en eussent tant, & le même seroit fort pauvre s'il n'y avoit personne qui n'en eût beaucoup davantage ; Et ainsi toutes les qualitez louables donnent d'autant plus de gloire à ceux qui les ont, qu'elles se rencontrent en moins de personnes ; c'est pourquoi on a coutume de porter envie à la gloire & aux richesses d'autrui. Mais la vertu, la science, la santé, & generalement tous les autres

biens étant considerez en eux-mêmes, sans être raportez à la gloire, ne sont aucunement moindres en nous, de ce qu'ils se trouvent aussi en beaucoup d'autres; c'est pourquoi nous n'avons aucun sujet d'être fâchez qu'ils soient en plusieurs. Or les biens qui peuvent être en toutes les creatures intelligentes d'un monde indéfini sont de ce nombre, ils ne rendent point moindres ceux que nous possédons. Au contraire lors que nous aimons Dieu, & que par lui nous nous joignons de volonté avec toutes les choses qu'il a créées, d'autant que nous les concevons plus grandes, plus nobles, plus parfaites, d'autant nous estimons-nous aussi davantage, à cause que nous sommes des parties d'un tout plus accompli; & d'autant avons-nous plus de sujet de louer Dieu, à cause de l'immensité de ses œuvres. Lors que l'Ecriture sainte parle en divers endroits de la multitude innombrable des Anges, elle confirme entièrement cette opinion: car nous jugeons que les moindres Anges sont incomparablement plus parfaits que les hommes. Et les Astronomes, qui en mesurant la grandeur des étoiles les trouvent beaucoup plus grandes que la terre, la confirment aussi: car si de l'étendue infinie du monde, on infere qu'il doit y avoir des habitans ail-

leurs qu'en la terre, on le peut inferer aussi de l'étendue que tous les Astronomes lui attribuent, à cause qu'il n'y en a aucun qui ne juge que la terre est plus petite au regard de tout le ciel, que n'est un grain de sable au regard d'une montagne.

Je passe maintenant à votre question; touchant les causes qui nous incitent souvent à aimer une personne plutôt qu'une autre, avant que nous en connoissions le mérite; & j'en remarque deux, qui sont, l'une dans l'esprit, & l'autre dans le corps. Mais pour celle qui n'est que dans l'esprit, elle présuppose tant de choses touchant la nature de nos ames, que je n'oserois entreprendre de les déduire dans une lettre; Je parlerai seulement de celle du corps. Elle consiste dans la disposition des parties de notre cerveau, soit que cette disposition ait été mise en lui par les objets des sens, soit par quelqu'autre cause. Car les objets qui touchent nos sens meuvent par l'entremise des nerfs quelques parties de notre cerveau, & y font comme certains plis, qui se défont lors que l'objet cesse d'agir; mais la partie où ils ont été faits demeure par après disposée à être pliée derechef en la même façon par un autre objet qui ressemble en quelque chose au précédent, encore qu'il ne lui ressemble pas en tout. Par exemple, lors que:

j'étois enfant, j'aimois une fille de mon âge, qui étoit un peu louchée; au moyen dequoy, l'impression qui se faisoit par la vûe en mon cerveau, quand je regardois ses yeux égarez, se joignit tellement à celle qui s'y faisoit aussi pour émuouvoir en moy la passion de l'amour, que long-temps après en voyant des personnes louches, je me sentoio plus enclin à les aimer, qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avoient ce défaut; Et je ne sçavois pas néanmoins que ce fût pour cela. Au contraire, depuis que j'y ay fait reflexion, & que j'ai reconnu que c'étoit un défaut, je n'en ay plus été ému. Ainsi lors que nous sommes portez à aimer quelqu'un sans que nous en sçachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sçachions pas ce que c'est. Et bien que ce soit plus ordinairement une perfection qu'un défaut, qui nous attire ainsi à l'amour, toutefois à cause que ce peut être quelquefois un défaut, comme en l'exemple que j'ai aporté, un homme sage ne se doit pas laisser entièrement aller à cette passion, avant que d'avoir considéré le mérite de la personne pour laquelle nous nous sentons émus. Mais à cause que nous ne pouvons

vous pas aimer également tous ceux en qui nous remarquons des mérites égaux, je crois que nous sommes seulement obligez de les estimer également; & que le principal bien de la vie étant d'avoir de l'amitié pour quelques-uns, nous avons raison de préférer ceux à qui nos inclinations secrettes nous joignent, pourvu que nous remarquions aussi en eux du mérite. Outre que lors que ces inclinations secrettes ont leur cause en l'esprit, & non dans le corps, je crois qu'elles doivent toujours être suivies; & la marque principale qu'il les fait connoître, est, que celles qui viennent de l'esprit sont reciproques, ce qui n'arrive pas souvent aux autres. Mais les preuves que j'ai de votre affection m'assurent si fort, que l'inclination que j'ai pour vous est reciproque, qu'il faudroit que je fusse entièrement ingrat, & que je manquasse à toutes les regles que je crois devoir être observées en l'amitié, si je n'étois pas avec beaucoup de zele, &c.

A la Haye le
6. Juin 1647.



A MONSIEUR CHANUT,

L E T T R E XXXVII.

M O N S I E U R ,

Il faut que je vous dise que je suis marry du trop favorable accueil que vous avez procuré aux écrits que je vous avois envoyez pour la Reine de Suede ; car j'ai peur que Sa Majesté n'y trouvant rien en les lisant qui corresponde à l'esperance que vous lui en avez fait avoir , en ait d'autant moins bonne opinion, qu'elle l'auroit meilleure auparavant. J'ai encore un autre déplaisir, qui est, que puisque mon paquet a été retenu trois semaines à Amsterdam (ce que j'ai sçu être arrivé, pour ce qu'on pensoit le devoir envoyer par mer, & qu'on en attendoit l'occasion) je regrette de n'avoir pas employé ce temps-là pour racher d'écrire quelque chose qui fût moins indigne d'un si bon accueil. Car encore que j'aie raché de faire mon mieux, toutefois les secondes pensées ont coutume d'être plus nettes que les premières, & je m'étois hâté en faisant cette dépêche, pour témoigner au moins par ma prompti-

tude, combien j'étois desireux d'obéir à un commandement, que je cherissois comme le plus grand honneur que je puisse recevoir. Voilà M. tous les sujets de tristesse que je puisse imaginer, afin de modifier l'extrême joye que j'ai d'apprendre, que cette grande Reine veuille lire & considérer à loisir les écrits que j'ai envoyez ; car j'ose me promettre que si elle goûte les pensées qu'ils contiennent, elles ne seront pas infructueuses, & pource qu'elle est l'une des plus importantes personnes de la terre, que cela même peut n'être pas inutile au public. Il me semble avoir trouvé par experience que la consideration de ses pensées fortifie l'esprit en l'exercice de la vertu, & qu'elle sert plus à nous rendre heureux, qu'aucune autre chose qui soit au monde. Mais il n'est pas possible que je les aye assez bien exprimées pour faire qu'elles paroissent aux autres comme à moi. Et j'ai un desir extrême d'apprendre quel jugement en fera Sa Majesté, mais particulièrement aussi quel sera le vôtre. La parole a beaucoup plus de force pour persuader que l'écriture, & je ne doute point que vous ne lui en fassiez aisément avoir les mêmes sentimens que vous aurez, au moins s'ils sont à mon avantage ; car l'affection dont vous me donnez tous les jours des preuves m'assure que vous

ne lui en voudriez pas faire avoir d'autres. Je serai bien aise de voir la harangue de M. F. à cause de la matiere dont il traite, & je ne manquerai pas de la demander à M. Brasset lors qu'il l'aura reçue. Au reste, je me propose d'aller à Paris au commencement du mois prochain; je pourrois dire que pour mon interest je ne souhaite pas d'avoir si tost l'honneur de vous y voir, à cause des faveurs que vous me procurez au lieu où vous êtes; mais je n'ai jamais aucun égard à moi, lors qu'il peut y aller du contentement de mes amis; & j'avouë que je ne souhaiterois pas un employ penible, qui m'ôtât le loisir de cultiver mon esprit, encore que cela fût récompensé par beaucoup d'honneur & de profit. Je dirai seulement qu'il ne me semble pas que le vôtre soit du nombre de ceux qui ôtent le loisir de cultiver son esprit; au contraire je crois qu'il vous en donne les occasions, en ce que vous êtes auprès d'une Reine qui en a beaucoup, & qu'il ne faut pas avoir manqué d'adresse pour satisfaire entièrement à ses maîtres, agréer à ceux vers lesquels on est envoyé, & ne jolier cependant aucun autre personnage, que celui d'un homme d'honneur, ainsi que je m'assure que vous faites. On peut toujours tirer beaucoup de satisfaction, de

ce qu'on occupe son esprit en des choses difficiles, lors qu'on y réussit, encore qu'on ne l'occupe pas aux mêmes choses qu'on auroit peut-être choisies, si on en avoit eu la liberté. Le vôtre étant propre à tout, je ne doute point que vous ne tiriez beaucoup de satisfaction d'un emploi dont vous vous acquitrez si bien. Si pourtant vous aprochiez du temps de vôtre retraite, & que vous revinsiez bientôt à Paris, je serois ravi d'avoir l'honneur de vous y voir. Que si vous faites encore quelque séjour au lieu où vous êtes, je me consolerai sur ce que j'espère que vous continuerez à me procurer la bienveillance de cette grande Reine, pour les vertus de laquelle vous m'avez fait avoir beaucoup de veneration & de zele. Je suis, &c.

A Egmond le
21. Fév. 1648,



A U M E S M E ,

L E T T R E XXXVIII.

M O N S I E U R ,

Vous avez grande raison de penser que j'ai beaucoup plus de sujet d'admirer qu'une Reine perpétuellement agissante dans les affaires se soit souvenue après plusieurs mois d'une lettre que j'avois eu l'honneur de lui écrire, & qu'elle ait pris la peine d'y répondre, que non pas qu'elle n'y ait point répondu plutôt. J'ai été surpris de voir qu'elle écrit si nettement & si facilement en françois ; toute notre nation lui en est très-obligée, & il me semble que cette Princesse est bien plus créée à l'image de Dieu, que le reste des hommes, d'autant qu'elle peut entendre ses soins à plus grand nombre de diverses occupations en même temps. Car il n'y a au monde que Dieu seul dont l'esprit ne se lasse point, & qui n'est pas moins exact à sçavoir le nombre de nos cheveux, & à pourvoir jusqu'aux plus petits vermiculeux, qu'à mouvoir les Cieux & les Astres. Mais encore que j'aye reçu comme une

faveur nullement meritée, la lettre que cette incomparable Princesse a daigné m'écrire, & que j'admire qu'elle en ait pris la peine, je n'admire pas en même façon qu'elle veuille prendre celle de lire le livre de mes Principes, à cause que je me persuade qu'il contient plusieurs veritez, qu'on trouveroit difficilement ailleurs. On peut dire que ce ne sont que des veritez de peu d'importance, touchant des matieres de Physique, qui semblent n'avoir rien de commun avec ce que doit sçavoir une Reine: mais d'autant que l'esprit de celle-ci est capable de tout, & que ces veritez de Physique sont partie des fondemens de la plus haute & plus parfaite Morale, j'ose esperer qu'elle aura de la satisfaction de les connoître. Je serois ravi d'apprendre qu'elle vous eût choisi avec M. Freins-hemius pour la soulager en cette étude; & je vous aurois très-grande obligation si vous preniez la peine de m'avertir des lieux où je ne me suis pas assez expliqué. Je serois toujours soigneux de vous répondre dès le jour même que j'aurois reçu de vos lettres; mais cela ne serviroit que pour ma propre instruction; car il y a si loin d'ici à Stocholm, & les lettres passent par tant de mains avant que d'y arriver, que vous auriez bien plutôt résolu de vous-même les difficul-

tez que vous rencontreriez, que vous n'en pourriez avoir d'ici la solution. Je remarquerai seulement en cet endroit deux ou trois choses que l'expérience m'a enseignées touchant ce livre. La première est, qu'encore que sa première partie ne soit qu'un abrégé de ce que j'ai écrit en mes Méditations, il n'est pas besoin toutefois pour l'entendre de s'arrêter à lire ces Méditations, à cause que plusieurs les trouvent beaucoup plus difficiles, & j'aurois peur que Sa Majesté ne s'en ennuyât. La seconde est, qu'il n'est pas besoin non plus de s'arrêter à examiner les règles du mouvement, qui sont en l'article 46. de la seconde partie, & aux suivans, à cause qu'elles ne sont pas nécessaires pour l'intelligence du reste. La dernière est, qu'il est besoin de se souvenir en lisant ce livre, que bien que je ne considère rien dans le corps, que les grandeurs, les figures, & les mouvemens de leurs parties, je prétens néanmoins y expliquer la nature de la lumière, de la chaleur, & de toutes les autres qualitez sensibles; d'autant que je présuppose que ces qualitez sont seulement dans nos sens, ainsi que le chatouillement & la douleur, & non point dans les objets que nous sentons, dans lesquels il n'y a que certaines figures & mouvemens, qui causent les

sentimens qu'on nomme lumière, chaleur, &c. Ce que je n'ai expliqué & prouvé qu'à la fin de la quatrième partie; Et toutefois il est à propos de le sçavoir & remarquer dès le commencement du Livre, pour le pouvoir mieux entendre. Au reste, j'ai ici à m'excuser de ce que vos lettres me font allé chercher à Paris, & que je ne vous avois point encore mandé mon retour en Hollande, où il y a déjà cinq mois que je suis; mais je supposois que M. Cl. vous l'écrirait, à cause qu'il me faisoit souvent part de vos nouvelles, lors que j'étois en France; & j'étois bien aise de ne rien écrire de mon retour, afin de ne sembler point le reprocher à ceux qui m'avoient appelé. Je les ai considerez comme des amis qui m'avoient convié à dîner chez eux; & lors que j'y suis arrivé, j'ai trouvé que leur cuisine étoit en désordre, & leur marmite renversée; c'est pourquoi je m'en suis revenu sans dire mot, afin de n'augmenter point leur fâcherie. Mais cette rencontre m'a enseigné à n'entreprendre jamais plus aucun voyage sur des promesses, quoi qu'elles soient écrites en parchemin. Et bien que rien ne m'attache en ce lieu, sinon que je n'en connois point d'autre où je puisse être mieux, je me vois néanmoins en grand hazard d'y

passer le reste de mes jours ; car j'ai peur que nos orages de France ne soient pas si-tost apaisez , & je deviens de jour à autre plus paresseux , enforte qu'il seroit difficile que je pusse derechef me résoudre à souffrir l'incommodité d'un voyage. Mais je suppose que vous reviendrez quelque jour du lieu où vous êtes , alors j'espère que j'aurai l'honneur de vous voir ici en passant. Et je serai toute ma vie, &c.

La lettre jointe à celle-ci ne contient qu'un compliment fort sterile ; car n'étant interrogé sur aucune matiere, je n'ai osé par respect en toucher aucune , afin de ne sembler pas vouloir faire le discoureur , & j'ai crû néanmoins que mon devoir m'obligeoit d'écrire.

A Egmond le
26.Fév.1649.



A LA REINE DE SUEDE.

L E T T R E XXXIX.

MADAME,

S'il arrivoit qu'une lettre me fust envoyée du Ciel , & que je la visse descendre des nuës , je ne serois pas davantage surpris , & ne la pourrois recevoir avec plus de respect & de veneration , que j'ai reçu celle qu'il a plu à Votre Majesté de m'écrire. Mais je me reconnois si peu digne des remerciemens qu'elle contient, que je ne les puis accepter que comme une faveur & une grace, dont je demeure tellement redevable , que je ne m'en scaurois jamais dégager. L'honneur que j'avois ci-devant reçu d'être interrogé de la part de Votre Majesté par M. Chanut touchant le Souverain Bien , ne m'avoit que trop payé de la réponse que j'avois faite ; Et depuis ayant appris par lui, que cette réponse avoit été favorablement reçüe, cela m'avoit si fort obligé, que je ne pouvois pas espérer ni souhaiter rien de plus pour si peu de chose ; particu-

lièrement d'une Princesse que Dieu a mise en si haut lieu, qui est environnée de tant d'affaires très-importantes, dont elle prend elle-même les soins, & de qui les moindres actions peuvent tant pour le bien general de toute la terre, que tous ceux qui aiment la vertu, se doivent estimer très-heureux, lors qu'ils peuvent avoir occasion de lui rendre quelque service. Et pource que je fais particulièrement profession d'être de ce nombre, j'ose ici protester à Votre Majesté qu'elle ne me sçaurait rien commander de si difficile, que je ne sois toujours prest de faire tout mon possible pour l'exécuter; Et que si j'étois né Suedois, ou Finlandois, je ne pourrais être avec plus de zele, ni plus parfaitement que je suis, &c.



A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XL.

M O N S I E U R ,

Vous mesurez merveilleusement bien les temps; car justement j'ai trouvé à la Haye lors que j'étois en chemin pour venir ici, la lettre que vous vouliez que je pusse recevoir avant mon partement de Hollande; Elle vint seulement en cela trop tard, que m'étant proposé de partir le jour même qu'on me la rendit, je fus contraint de différer ma réponse, jusqu'à mon arrivée en cette ville. J'ai eu cependant tout le loisir de repasser par mon imagination la belle description que vous faites de cette chassé, où l'on porte des livres, & où vous me donnez l'esperance que mon écrit aura cette prérogative au dessus de beaucoup d'autres, d'être revû par la Reine de Suede. La grande estime que je fais de l'esprit de cette incomparable Princesse, me donne sujet d'aprehender que cet écrit ne lui puisse plaire, puis qu'ayant déjà pris la peine de le voir, ainsi que vous me mandez qu'il

le a fait , elle n'a pas voulu néanmoins vous en dire encore son sentiment. Mais je me console sur ce que vous ajoutez , qu'elle s'est proposée de le revoir : car elle ne daigneroit pas s'arrêter à cela , si elle n'avoit rien trouvé qu'elle aprouvât. Et je me flatte de cette opinion , que c'est plutôt l'ordre , l'agencement , & les ornemens de l'élocution qui y manquent , que non pas la vérité des pensées ; ce qui me fait espérer plus d'approbation de la seconde lecture , que de la première. Vous direz peut-être que je me donne en ceci trop de vanité ; mais je vous prie d'en attribuer la faute à l'air de Paris , plutôt qu'à mon inclination : car je crois vous avoir déjà dit autrefois , que cet air me dispose à concevoir des chimères , au lieu de pensées de Philosophe. Je vois tant d'autres personnes qui se trompent en leurs opinions , & en leurs calculs , qu'il me semble que c'est une maladie universelle. L'innocence du désert d'où je viens me plait beaucoup davantage , & je ne crois pas que je puisse m'empêcher d'y retourner dans peu de temps ; mais en quelque lieu du monde que je sois , je vous prie de croire que vous y aurez , &c.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X L I.

MADAME,

Encore que je sçache bien que le lieu & la condition où je suis , ne me sçauroient donner aucune occasion d'être utile au service de Votre Altesse, je ne satisferois pas à mon devoir , ni à mon zele , si après être arrivé en une nouvelle demeure , je manquois à vous renouveler les offres de ma très-humble obéissance. Je me suis rencontré ici en une conjoncture d'affaires, que toute la prudence humaine n'eût sçu prévoir. Le Parlement joint avec les autres Cours souveraines s'assembloit maintenant tous les jours , pour délibérer touchant quelques ordres qu'ils prétendent devoir être mis au maniement des finances , & cela se fait à présent avec la permission de la Reine, enforte qu'il y a de l'apparence que l'affaire tirera de longue ; mais il est mal aisé de juger ce qui en réussira. On dit qu'ils se proposent de trouver de l'ar-

gent suffisamment pour continuer la guerre, & entretenir de grandes armées, sans pour cela fouler le peuple; s'ils prennent ce biais, je me persuade que ce sera le moyen de venir enfin à une paix generale. Mais en attendant que cela soit, j'eusse bien fait de me tenir au pays où la paix est déjà; & si ces orages ne se dissipent bientôt, je me propose de retourner vers Egmond dans six semaines ou deux mois, & de m'y arrêter jusqu'à ce que le Ciel de France soit plus serain. Cependant me tenant comme je fais un pied en un pays, & l'autre en un autre, je trouve ma condition très-heureuse, en ce qu'elle est libre; & je crois que ceux qui sont en grande fortune different davantage des autres, en ce que les déplaisirs qui leur arrivent, leur sont plus sensibles, que non pas en ce qu'ils jouissent de plus de plaisirs, à cause que tous les contentemens qu'ils peuvent avoir, leur étant ordinaires, ne les touchent pas tant que les afflictions, qui ne leur viennent que lors qu'ils s'y attendent le moins, & qu'ils n'y sont aucunement préparez; ce qui doit servir de consolation à ceux que la fortune a accoutumés à ses disgraces. Je voudrois qu'elle fût aussi obéissante à tous vos desirs, que je serai toute ma vie, &c.

A MONSIEUR

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XLII.

M O N S I E U R ;

La dernière que vous avez prise la peine de m'adresser à Paris, n'est point parvenue jusques à moi; mais je viens d'en recevoir la copie par le soin de M. Brasset, & je tiens à une très-insigne faveur d'acquiescer par elle, qu'il plait à la Reine de Suede que j'aye l'honneur de lui aller faire la reverence. J'ai tant de veneration pour les hautes & rares qualitez de cette Princesse, que les moindres de ses volontez sont des commandemens très-absolus à mon regard: c'est pourquoi je ne mets point ce voyage en déliberation, je me résous seulement à obéir. Mais pource que vous ne me prescrivez aucun temps, & que vous ne le proposez, que comme une promenade dont je pourrois être de retour dans cet Esté, j'ai pensé qu'il seroit mal-aisé que je pusse donner grande satisfaction à Sa Majesté en si peu de temps, & qu'elle aura peut-être plus agréable que je prenne mes mesures plus lon-

Tome I.

S

gues , & fasse mon compte de passer l'Hyver à Stocholm. De quoi je tirerai un avantage que j'avoüe être considerable à un homme qui n'est plus jeune , & qu'une retraite de vingt ans a entierement désaccoutumé de la fatigue ; c'est qu'il ne sera point necessaire que je me mette en chemin au commencement du Printems , ni à la fin de l'Automne , & que je pourrai prendre la saison la plus sûre & la plus commode , qui sera je crois vers le milieu de l'Esté ; outre que j'espere avoir cependant le loisir de mettre ordre à quelques affaires qui m'importent. Ainsi je me propose d'attendre l'honneur de recevoir encore une fois de vos lettres avant que je parte d'ici , & je ne manquerai pas d'obéir très-exactement à tout ce qui me sera commandé de la part de Sa Majesté , ou bien à ce qu'il vous plaira me faire sçavoir lui être agreable ; car je ne sçai s'il est à propos qu'elle sçache que j'ai demandé ce délai ; & je n'oserois prendre la liberté de lui écrire , pource que le respect & le zele que j'ai , me font juger que mon devoir seroit de me rendre au lieu où elle est , avant que les Couriers y pussent porter des lettres ; mais je me fie en votre amitié & en votre adresse pour ménager mes excuses. Au reste , je ne sçai en quels termes je vous puis re-

mercier de toutes les offres qu'il vous plaist me faire , jusques à me vouloir même loger chez vous. Je n'ose les accepter , ni les refuser. Je vous puis seulement assurer , que je ferai tout mon possible , pour n'en user qu'en telle sorte , que ni vous ni aucun des vôtres n'en serez incommodé , & que je serai toute ma vie , &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XLIII.

M O N S I E U R ,

Je vous donnerai s'il vous plaist la peine de lire cette fois deux de mes lettres ; car jugeant que vous en voudrez peut-être faire voir une à la Reine de Suede , j'ai réservé pour celle-ci ce que je pensois n'être pas besoin qu'elle vît , à sçavoir , que j'ai beaucoup plus de difficulté à me résoudre à ce voyage , que je ne me serois moi-même imaginé. Ce n'est pas que je n'aye un très-grand desir de rendre service à cette Princesse. J'ai tant de créance à vos paroles , & vous me l'avez représentée avec des mœurs & un esprit que j'admire & estime si fort , qu'en-

core qu'elle ne soit point en la haute fortune où elle est, & n'auroit qu'une naissance commune, si seulement j'osois espérer que mon voyage lui fust utile, j'en voudrois entreprendre un plus long & plus difficile que celui de Suede, pour avoir l'honneur de lui offrir tout ce que je puis contribuer pour satisfaire à son desir. Mais l'experience m'a enseigné que même entre les personnes de très-bon esprit, & qui ont un grand desir de sçavoir, il n'y en a que fort peu qui se puissent donner le loisir d'entrer en mes pensées; en sorte que je n'ai pas sujet de l'espérer d'une Reine, qui a une infinité d'autres occupations. L'experience m'a aussi enseigné, que bien que mes opinions surprennent d'abord, à cause qu'elles sont fort différentes des vulgaires, toutefois après qu'on les a comprises, on les trouve si simples & si conformes au sens commun, qu'on cesse entièrement de les admirer, & par même moyen d'en faire cas, à cause que le naturel des hommes est tel, qu'ils n'estiment que les choses qui leur laissent de l'admiration, & qu'ils ne possèdent pas tout-à-fait. Ainsi encore que la santé soit le plus grand de tous ceux de nos biens qui concernent le corps, c'est toutefois celui auquel nous faisons le moins de réflexion, & que nous goûtons le moins. La

connoissance de la verité est comme la santé de l'ame, lors qu'on la possède on n'y pense plus. Et bien que je ne desirer rien tant que de communiquer ouvertement & gratuitement à un chacun tout le peu que je pense sçavoir, je ne rencontre presque personne qui le daigne apprendre. Mais je vois que ceux qui se vantent d'avoir des secrets, par exemple en la chymie, ou en l'Astrologie judiciaire, ne manquent jamais, tant ignorans & impertinens qu'ils puissent être, de trouver des curieux, qui achètent bien cher leurs impostures. Au reste il semble que la fortune est jalouse de ce que je n'ai jamais rien voulu attendre d'elle, & que j'ai tâché de conduire ma vie en telle sorte, qu'elle n'eût sur moi aucun pouvoir; car elle ne manque jamais de me défobliquer, sitôt qu'elle en peut avoir quelque occasion. Je l'ai éprouvé en tous les trois voyages que j'ai fait en France, depuis que je suis retiré en ce pays; mais particulièrement au dernier qui m'avoit été commandé comme de la part du Roy. Et pour me convier à le faire, on m'avoit envoyé des lettres en parchemin, & fort bien scellées, qui contenoient des éloges plus grands que je n'en méritois, & le don d'une pension assez honnête; Et de plus par des lettres particulieres de ceux qui m'envoyoient.

celles du Roy, on me promettoit beaucoup plus que cela, si-tost que je serois arrivé. Mais lors que j'ai été là, les troubles inopinément survenus ont fait qu'au lieu de voir quelques effets de ce qu'on m'avoit promis, j'ai trouvé qu'on avoit fait payer par l'un de mes proches les expéditions des lettres qu'on m'avoit envoyées, & que je lui en devois rendre l'argent; Ensorte qu'il semble que je n'étois allé à Paris que pour acheter un parchemin, le plus cher & le plus inutile qui ait jamais été entre mes mains. Je me soucie néanmoins fort peu de cela, je ne l'aurois attribué qu'à la fâcheuse rencontre des affaires publiques, & n'eusse pas laissé d'être satisfait, si j'eusse vu que mon voyage eût pu servir de quelque chose à ceux qui m'avoient appelé. Mais ce qui m'a le plus degouté, c'est qu'aucun d'eux n'a témoigné vouloir connaître autre chose de moy que mon visage; Ensorte que j'ai sujet de croire, qu'ils me vouloient seulement avoir en France comme un Elephant ou une Panthere, à cause de la rareté, & non point pour y être utile à quelque chose. Je n'imagine rien de pareil du lieu où vous êtes; mais les mauvais succez de tous les voyages que j'ai fait depuis vingt ans, me font craindre qu'il ne me reste plus pour celui-ci, que de trouver en chemin des vo-

leurs qui me dépouillent, ou un naufrage qui m'ôte la vie. Toutefois cela ne m'empêchera pas, si vous jugez que cette incomparable Reine continué dans le desir d'examiner mes opinions, & qu'elle en puisse prendre le loisir; je serai ravi d'être si heureux, que de lui pouvoir rendre service. Mais si cela n'est pas, & qu'elle ait seulement eu quelque curiosité, qui lui soit maintenant passée, je vous supplie & vous conjure de faire en sorte, que sans lui déplaire je puisse être dispensé de ce voyage; & je serai toute ma vie, &c.

A Egmond le dernier
Mars 1648.

A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E X L I Y.

MADAME,

Il y a environ un mois que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse, & de lui mander que j'avois reçu quelques lettres de Suede; je viens d'en recevoir derechef, par lesquelles je suis convié de la

part de la Reine d'y faire un voyage d'ee Printems, afin de pouvoir revenir avant l'Hyver : mais j'ai répondu de telle sorte, que bien que je ne refuse pas d'y aller, je crois néanmoins que je ne partirai point d'ici que vers le milieu de l'Esté. J'ai demandé ce delai pour plusieurs considerations, & particulièrement afin que je puisse avoir l'honneur de recevoir les commandemens de V^{otre} Altesse avant que de partir. J'ai déjà si publiquement déclaré le zele & la devotion que j'ai à v^{otre} service ; qu'on auroit plus de sujet d'avoir mauvaise opinion de moi, si on remarquoit que je fusse indifférent en ce qui vous touche, que l'on n'aura si on voit que je recherche avec soin les occasions de m'acquitter de mon devoir. Ainsi je supplie très-humblement V^{otre} Altesse de me faire tant de faveur, que de m'instruire de tout ce en quoi elle jugera que je lui puis rendre service, à elle ou aux siens, & de s'assurer qu'elle a sur moi autant de pouvoir, que si j'avois été toute ma vie son domestique. Je la supplie aussi de me faire sçavoir, ce qu'il lui plaira que je réponde, s'il arrive qu'on se souvienne des lettres de V. A. touchant le Souverain bien, dont j'avois fait mention l'an passé dans les miennes, & qu'on ait la curiosité de les voir. Je fais mon compte de passer l'hyver en ce pays-là,

si, & de n'en revenir que l'année prochaine ; il est à croire que la paix sera pour lors en toute l'Allemagne ; & si mes desirs sont accomplis, je prendrai au retour mon chemin par le lieu où vous serez, afin de pouvoir plus particulièrement vous témoigner que je suis, &c.

A MONSIEUR CHANUT.

L E T T R E XLV.

MONSIEUR,

La Philosophie que j'étudie ne m'enseigne point à rejeter l'usage des passions, & j'en ai d'aussi violentes pour souhaiter le calme & la dissipation des orages de France, qu'en sçaurait avoir aucun de ceux qui y sont le plus engagez ; d'où vous jugerez, s'il vous plaist, combien est grande l'obligation que je vous ay d'avoir prise la peine de me faire part des bonnes nouvelles que vous avez eues de S. Germain. Ma joye auroit été parfaite, si je n'avois point lû dans les dernières gazettes, que l'Archiduc s'avance vers Paris, & qu'on l'a laissé passer comme ami jusques à Soissons. C'est porter les choses à une grande

extrémité, que d'attendre du secours de ceux dont on sçait que le principal intérêt est de faire que nôtre mal dure. Je prie Dieu que la fortune de la France surmonte les efforts de tous ceux qui ont dessein de lui nuire. Pour la promenade à laquelle on m'a fait l'honneur de m'inviter, si elle étoit aussi courte que celle de vôtre logis jusques au bois de la Haye, j'y serois bien-tôt résolu; la longueur du chemin mérite bien qu'on prenne quelque temps pour délibérer avant que de l'entreprendre; Ainsi encore qu'il soit malaisé que je résiste à un commandement qui vient de si bon lieu, je ne crois pas néanmoins que je parte d'ici de plus de trois mois. Et je vous supplie de croire qu'en quelque lieu du monde que j'aille, je serai toujours avec un même zele, &c.



A U M E S M E,

L E T T R E XLVI.

M O N S I E U R,

On n'a point trouvé étrange qu'Ulysse ait quitté les Isles enchantées de Calypso & de Circé, où il pouvoit jouir de toutes les voluptez imaginables, & qu'il ait aussi méprisé le chant des Syrenes, pour aller habiter un païs pierreux & infertile, d'autant que c'étoit le lieu de sa naissance: mais j'avoue qu'un homme qui est né dans les jardins de la Touraine, & qui est maintenant en une Terre où s'il n'y a pas tant de miel qu'en celle que Dieu avoit promise aux Israélites, il est croyable qu'il y a plus de lait, ne peut pas si facilement se résoudre à la quitter pour aller vivre au païs des ours, entre des rochers & des glaces. Toutefois à cause que ce même païs est aussi habité par des hommes, & que la Reine qui leur commande a toute seule plus de sçavoir, plus d'intelligence, & plus de raison, que tous les doctes des Cloîtres & des Colleges que la fertilité des païs où j'ai vécu a produits, je me

persuadé que la beauté du lieu n'est pas nécessaire pour la sagesse, & que les hommes ne sont pas semblables aux arbres, qu'on observe ne croître pas si bien lors que la terre où ils sont transplantés est plus maigre que celle où ils avoient été semés. Vous direz que je ne vous rends ici que des imaginations & des fables, pour les importantes & véritables nouvelles, dont il vous a plu me faire part; mais ma solitude ne produit pas à présent de meilleurs fruits; & l'aîlé que j'ai de sçavoir que la France a évité le naufrage en une très-grande tempête, emporte tellement mon esprit, que je ne puis rien dire ici sérieusement, sinon que je suis, &c.

A U M E S M E ,

L E T T R E XLVII.

MONSIEUR;

Si votre dernière lettre du 6. Mars m'eût été rendue au temps que les Messagers la devoient apporter, je crois que j'aurois eu l'honneur de vous voir à Stockholm, avant que vous eussiez reçu celle-ci; mais ayant été retenu 12. ou 13. jours

entre la Haye & Almar, il est arrivé que M. l'Amiral Fl. a pris la peine de venir ici avant qu'elle m'eût appris qui il étoit; en sorte que bien qu'il ait usé de plus de civilité que je n'en meritois, pour me convier à faire le voyage en sa compagnie, il ne m'a pas semblé, que cela me dût faire prendre une résolution contraire à ce que je vous avois écrit quelques jours auparavant, à sçavoir, que j'attends l'honneur de recevoir encore une fois de vos lettres, avant que je parte d'ici. Car j'apprenois seulement de ses paroles que vous lui aviez écrit en ma faveur, ce que je ne considérois que comme un effet de votre amitié; & les offres qu'il me faisoit me sembloient n'être que des excès de sa courtoisie, à cause que ne sachant point qu'il est l'un des Amiraux de Suede, je ne voyois pas en quoi sa compagnie me pouvoit aider pour la sûreté & la commodité du voyage. Et je n'avois point assez de présomption pour m'imaginer qu'une Reine qui a tant de grandes choses à faire, & qui employe si dignement tous les momens de sa vie, eût voulu avoir la bonté de vous charger de me recommander à lui de sa part. Je me tiens si obligé de cette faveur, que je vous puis assurer, qu'il n'y aura rien qui me retienne, si-tôt que j'aurai eu de vos

lettres, & que j'ai un extrême desir de vous aller dire que je suis, &c.

A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E XLVIII.

MADAME,

Puisque V^{otre} Altesse desiré sçavoir qu'elle est ma résolution touchant le voyage de Suede, je lui dirai que je persiste dans le dessein d'y aller, en cas que la Reine continuë à témoigner qu'elle veut que j'y aille; & M. Chanut nôtre R. en ce pais-là étant passé ici il y a huit jours, pour aller en France, m'a parlé si avantageusement de cette merveilleuse Reine, que le chemin ne me semble plus si long ni si fâcheux qu'il faisoit auparavant; mais je ne partirai point que je n'aye reçu encore une fois des nouvelles de ce pais-là, & je tâcherai d'attendre le retour de M. Chanut pour faire le voyage avec lui, pour ce que j'espère qu'on le renvoyera en Suede. Au reste, je m'estimerois ex-

tremement heureux, si lors que j'y serai j'étois capable de rendre quelque service à V^{otre} Altesse. Je ne manquerai pas d'en rechercher avec soin les occasions, & ne craindrai point d'écrire ouvertement tout ce que j'aurai fait ou pensé sur ce sujet; à cause que ne pouvant avoir aucune intention qui soit préjudiciable à ceux pour qui je serai obligé d'avoir du respect, & tenant pour maxime, que les voyes justes & honnêtes sont les plus utiles & les plus sûres, encore que les lettres que j'écrirai fussent vûës, j'espère qu'elles ne pourront être mal interprétées, ni tomber entre les mains de personnes qui soient si injustes, que de trouver mauvais que je m'acquitte de mon devoir, & fasse profession ouverte d'être, &c.



A MONSIEUR FREINSHEMIUS

L E T T R E XLIX.

M O N S I E U R ,

Entre les excellentes qualitez de M^r Chanut, celle qui me semble meriter le plus d'amitié, est qu'il a soin de faire que tous ceux qu'il aime soient aussi amis les uns des autres. Et outre qu'il m'a assuré en passant ici, qu'il vous a déjà inspiré quelque bonne volonté pour moi, il m'a si bien décrit votre vertu & votre franchise, que je ne laisserois pas d'être entièrement à vous, encore que je n'espérassé aucune part en votre affection. Ainsi, M. je me promets que vous ne trouverez pas étrange, que je m'adresse librement à vous en son absence, & que je vous supplie de me délivrer d'un scrupule, qui vient de l'extrême desir que j'ai d'obéir ponctuellement à la Reine votre Maîtresse, touchant la grace qu'elle m'a fait d'agréer que j'aye l'honneur de lui aller faire la reverence à Stocholm. M^r Chanut vous fera témoin qu'avant qu'il

fust arrivé ici j'avois préparé mon petit équipage, & tâché de vaincre toutes les difficultés qui se presentent à un homme de ma sorte & de mon âge, lors qu'il doit quitter sa demeure ordinaire pour s'engager à un si long chemin. Mais non-obstant qu'il m'ait trouvé ainsi disposé à partir, & que j'aye trouvé aussi qu'il étoit disposé à user de toutes sortes de raisons pour me persuader ce voyage, en cas que je n'y eusse pas été résolu; toutefois pour ce qu'il ne m'a point dit qu'il eust aucun ordre de Sa Majesté pour me commander de me hâter, & que l'Esté est encore long, je lui ai proposé une difficulté, dont il a trouvé bon que je vous priassé de m'éclaircir; c'est que n'ayant pû me préparer à ce voyage, sans que plusieurs ayent sçu que j'avois intention de le faire, & ayant quantité d'ennemis, non point graces à Dieu à cause de ma personne, mais en qualité d'auteur d'une nouvelle Philosophie, je ne doute point que quelques-uns n'ayent écrit en Suede, pour tâcher de m'y décrier. Il est vrai que je ne crains pas que les calomnies ayent aucun pouvoir sur l'Esprit de Sa Majesté, pour ce que je sçai qu'elle est très-sage & très-clairvoyante; mais à cause que les Souverains ont grand interest d'éviter jusques aux moindres occasions que leurs sujets

peuvent prendre pour désapprouver leurs actions, je serois extrêmement marry, que ma présence servit de sujet à la médisance de ceux qui pourroient avoir envie de dire qu'elle est trop assidue à l'étude, ou bien qu'elle reçoit auprès de soi des personnes d'une autre Religion, ou choses semblables; & bien que je desire extrêmement l'honneur de m'aller offrir à Sa Majesté, je souhaite plutôt de mourir dans le voyage, que d'arriver là pour servir de prétexte à des discours qui lui puissent être tant soit peu préjudiciables. C'est pourquoi M. je vous supplie, non point de parler de ceci à Sa Majesté, mais de prendre la peine de me mander, sur ce que vous jugerez de ses inclinations, & de la conjoncture des tems, ce qu'il est à propos que je fasse, & je ne manquerai pas d'y obéir exactement, soit que vous ordonniez que j'attende le retour de M. Chanut (car quoi qu'il puisse dire, je ne crois pas qu'il ait laissé là Madame sa femme, afin qu'elle retourne en France toute seule) soit que vous aimiez mieux que je me mette en chemin aussitôt après que j'aurai eu de vos nouvelles. Je vous demande encore une autre grace, c'est qu'ayant été importuné par un amy, de lui donner le petit traité des Passions, que j'ai eu l'honneur d'offrir ci-de-

vant à Sa Majesté, & sachant qu'il a dessein de le faire imprimer, avec une préface de sa façon, je n'ai encore osé le lui envoyer, pour ce que je ne sçai si Sa Majesté trouvera bon, que ce qui lui a été présenté en particulier, soit rendu public, même sans lui être dédié. Mais pour ce que ce traité est trop petit pour mériter de porter le nom d'une si grande Princesse, à laquelle je pourrai offrir quelque jour un ouvrage plus important, si certe sorte d'hommage ne lui déplaît point, j'ai pensé que peut-être elle n'aura point désagréable que j'accorde à cet ami ce qu'il m'a demandé; & c'est ce que je vous supplie très-humblement de m'apprendre, car le principal de tous mes soins est de tâcher de lui obéir & de lui plaire. Au reste, afin que vous sçachiez comment je me gouverne avec ceux auxquels je me donne, je vous dirai ici que je prétens que vous m'ayez de l'obligation, de ce que je souffre que vos offices préviennent les miens; & que je suis, &c.



A MADAME ELIZABETH,

PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E L.

MADAME,

Etant arrivé depuis quatre ou cinq jours à Stocholm, l'une des premières choses que j'estime appartenir à mon devoir est de renouveler les offres de mon très-humble service à Votre Altesse, afin qu'elle puisse connoître que le changement d'air & de pais ne peut rien changer ni diminuer de ma devotion & de mon zele. Je n'ai encore eu l'honneur de voir la Reine que deux fois, mais il me semble la connoître déjà assez pour oser dire qu'elle n'a pas moins de mérite, & plus de vertu que la renommée lui en attribue; avec la generosité & la majesté qui éclatent en toutes ses actions, on y voit une douceur & une bonté, qui obligent tous ceux qui aiment la vertu, & qui ont l'honneur d'approcher d'elle, d'être entièrement dévoués à son service. Une des premières choses qu'elle m'a demandées

à été si je sçavois de vos nouvelles, & je n'ai pas feint de lui dire d'abord ce que je pensois de Votre Altesse; car remarquant la force de son esprit, je n'ai pas craint que cela lui donnast aucune jaloufie; comme je m'assure aussi que Votre Altesse n'en sçauroit avoir, de ce que je lui écris librement mes sentimens de cette Reine. Elle est extrêmement portée à l'étude des lettres; mais pour ce que je ne sçache point qu'elle ait encore rien vu de la Philosophie, je ne puis juger du goût qu'elle y prendra, ni si elle y pourra employer du temps, ni par conséquent si je serai capable de lui donner quelque satisfaction, & de lui être utile en quelque chose. Cette grande ardeur qu'elle a pour la connoissance des lettres, l'incite sur tout maintenant à cultiver la langue grecque, & à ramasser beaucoup de livres anciens; mais peut-être que cela changera, & quand il ne changeroit pas, la vertu que je remarque en cette Princesse, m'obligera toujours de préférer l'utilité, de son service au desir de lui plaire; en sorte que cela ne m'empêchera pas de lui dire franchement mes sentimens; & s'ils manquent de lui être agreables, ce que je ne pense pas, j'en tirerai au moins cet avantage, que j'aurai satisfait à mon devoir, & que cela

me donnera occasion de pouvoir d'autant plutôt retourner en ma solitude, hors de laquelle il est difficile que je puisse rien avancer en la recherche de la verité; & c'est en cela que consiste mon principal bien en cette vie. Monsieur Fr. a fait trouver bon à Sa Majesté que je n'aille jamais au Château, qu'aux heures qu'il lui plaira de me donner pour avoir l'honneur de lui parler; ainsi je n'aurai pas beaucoup de peine à faire ma Cour, & cela s'accommode fort à mon humeur. Après tout néanmoins, encore que j'aye une très-grande veneration pour Sa Majesté, je ne crois pas que rien soit capable de me retenir en ce país plus long-temps que jusques à l'Esté prochain: mais je ne puis absolument répondre de l'avenir. Je puis seulement vous assurer que je serai toute ma vie, &c.



A MADAME ELIZABETH,
PRINCESSE PALATINE, &c.

L E T T R E L I.

MADAME,

La faveur que me fait V^{otre} Altesse de n'avoir pas désagréable que j'aye osé témoigner en public combien je l'estime & je l'honore, est plus grande, & m'oblige plus qu'aucune que je pourrois recevoir d'ailleurs; & je ne crains pas qu'on m'accuse d'avoir rien changé en la Morale, pour faire entendre mon sentiment sur ce sujet. Car ce que j'en ai écrit est si véritable & si clair, que je m'assure qu'il n'y aura point d'homme raisonnable qui ne l'avoué; mais je crains que ce que j'ai mis au reste du livre ne soit plus douteux & plus obscur, puisque V^{otre} Altesse y trouve des difficultez. Celle qui regarde la pesanteur de l'argent vif est fort considérable; & j'eusse tâché de l'éclaircir, sinon que n'ayant pas assez examiné la nature de ce métal, j'ai eu peur de faire quelque chose contraire à ce que je

pourrai apprendre ci-après; tout ce que j'en puis maintenant dire, est, que je me persuade que les petites parties de l'air, de l'eau, & de tous les autres corps terrestres ont plusieurs pores, par où la matière très-subtile peut passer, & cela suit assez de la façon dont j'ai dit qu'elles sont formées; or il suffit de dire que les parties du vif argent, & d'autres métaux, ont moins de tels pores, pour faire entendre pourquoi ces métaux sont plus pesans. Car par exemple, encore que nous avouassions que les parties de l'eau & celles du vif argent fussent de même grosseur & figure, & que leurs mouvemens fussent semblables, si seulement nous supposons que chacune des parties de l'eau est comme une petite corde fort molle & fort lâche, mais que celles du vif argent ayant moins de pores, sont comme d'autres petites cordes beaucoup plus dures & plus serrées, cela suffit pour faire entendre que le vif argent doit beaucoup plus peser que l'eau. Pour les petites parties tournées en coquille, ce n'est pas merveille qu'elles ne soient point détruites par le feu qui est au centre de la terre; car ce feu-là n'étant composé que de la matière très-subtile toute seule, il peut bien les emporter fort vite, mais non pas les faire choquer contre quelques autres corps

corps durs; ce qui seroit requis pour les rompre ou diviser. Au reste, ces parties en coquille ne prennent point un trop grand tour pour retourner d'un Pole à l'autre; car je suppose que la plupart passe par le dedans de la terre; en sorte qu'il n'y a que celles qui ne trouvent point de passage plus bas, qui retournent par notre air; & c'est la raison que je donne, pourquoi la vertu de l'aimant ne nous paroît pas si forte en toute la masse de la terre, qu'en de petites pierres d'aimant; mais je supplie très-humblement Votre Altesse de me pardonner, si je n'écris rien ici que fort confusément; Je n'ai point encore le livre dont elle a daigné marquer les pages, & je suis en un voyage continu; mais j'espère dans deux ou trois mois avoir l'honneur de lui faire la reversion à la Haye. Je suis, &c.



A UN SEIGNEUR.

L E T T R E LII.

M O N S E I G N E U R ,

Si j'avois autant d'esprit & de sçavoir, que j'ai de zele pour le service de V^{otre} Excellence, je ne manquerois pas de répondre exactement aux questions que vous m'avez fait l'honneur de me proposer ; & même encore que je craigne de n'avoir point assez d'esprit ni de connoissance pour cet effet, l'abondance du zele ne laisse pas de m'obliger à l'entreprendre. Mais avec v^{otre} permission je commencerai par la seconde difficulté, touchant la cause du chaud & du froid dans les animaux ; pour ce qu'après l'avoir examinée, & ensuite la troisième & la quatrième, je pourrai plus commodément parler de la première. Il me semble que toute la chaleur des animaux consiste en ce qu'ils ont dans le cœur une espece de feu qui est sans lumière, semblable à celui qui s'excite dans l'eau forte, lors qu'on met dedans assez grande quantité de pou-

dre d'acier, & à celui de toutes les fermentations. Ce feu est entreteu par le sang qui coule à tous momens dans le cœur, suivant la circulation qu'Hervaeus Medecin Anglois a très-heureusement découverte ; & après que ce sang s'est échauffé & rarefié dans le cœur, il court de là promptement par les arteres en toutes les autres parties du corps, lesquelles il échauffe par ce moyen. Or on peut dire en quelque sens que cette chaleur est plus grande l'Esté que l'Hyver, pour ce que la cause n'est pas moindre dans le cœur, & que le sang qui s'y échauffe n'est pas tant refroidi par l'air de dehors. Mais on peut dire aussi qu'elle est plus grande en Hyver, ce qui fait qu'on a pour lors meilleur appetit, & qu'on digere mieux les viandes ; Et la raison en est, que les parties du sang qui ont le plus de chaleur, à sçavoir les plus subtiles & les plus agitées, ne s'évaporent pas si facilement en Hyver par les pores de la peau, qui sont alors resserrez par le froid, qu'elles sont en Esté ; c'est pourquoi elles vont en plus grande abondance dans l'estomach, où elles aident à la cotion des viandes.

La troisième question est touchant le froid de la fièvre, lequel je crois ne venir d'autre chose, sinon que la fièvre est

causée, de ce qu'il s'amasse une humeur corrompue dans le mezentaire, ou en quelque autre partie du corps; laquelle humeur au bout d'un, ou deux, ou trois jours (qui est un temps dont elle a besoin pour la mûrir & rendre fluide; à raison de quoi la fièvre ou quotidienne, ou tierce, ou quarte) coule dans les veines, & ainsi se mêlant parmi le sang, & allant avec lui dans le cœur, elle empêche qu'il ne s'y puisse tant échauffer & dilater que de coutume, ni par conséquent porter tant de chaleur au reste du corps; ce qui est cause du tremblement qu'on sent pour lors; mais cela n'arrive qu'au commencement de l'accez: car comme le bois vert qui éteint le feu lors que d'abord il y est mis, rend une flamme plus ardente que l'autre bois, après qu'il est bien embrasé; ainsi après que cette humeur corrompue a été mêlée quelque temps parmi le sang, elle s'échauffe & se dilate davantage que lui dans le cœur; ce qui fait la chaleur de l'accez, lequel dure jusqu'à ce que toute cette humeur corrompue soit évaporée, ou réduite à la constitution naturelle du sang. Or la fièvre cesseroit toujours à la fin de l'accez, si on pouvoit empêcher qu'il ne revînt d'autre humeur en la place où s'est corrompue la première; & pour ce qu'il peut y avoir

une infinité de divers moyens pour empêcher cela, mais qui ne réussissent pas toujours, cela fait que la fièvre peut être guérie par une infinité de divers remèdes, & que néanmoins tous les remèdes sont incertains.

La quatrième & dernière question est touchant les esprits animaux & vitaux, & ce qui s'évapore par transpiration; A quoi il m'est aisé de répondre, en supposant que le sang se dilate dans le cœur ainsi que je viens de dire, & que j'ai autrefois expliqué assez au long dans le discours de la Methode. Car ce que les Medecins nomment les esprits vitaux, n'est autre chose que le sang contenu dans les artères, qui ne diffère point de celui des veines, sinon en ce qu'il est plus rare & plus chaud, à cause qu'il vient d'être échauffé & dilaté dans le cœur. Et ce qu'ils nomment les esprits animaux, n'est autre chose que les plus vives & plus subtiles parties de ce sang, qui se sont séparées des plus grossières, en se criblant dans les petites branches des artères carotides, & qui sont passées de là dans le cerveau, d'où elles se répandent par les nerfs en tous les muscles. Enfin tout ce qui sort du corps par transpiration insensible, n'est aussi autre chose que des parties du sang qui sont assez subtiles pour passer par les

pores du corps en s'évaporant ; & le même sang est échauffé & rarefié tant de fois en passant & repassant dans le cœur, suivant ce qu'enseigne la doctrine de la circulation, qu'il n'y a aucune de ses parties, qui ne soit enfin rendue assez subtile pour s'évaporer en cette façon.

Je reviens à la première question qui est cause du sommeil ; laquelle je crois consister, en ce que tout de même que nous voyons quelquefois que les voiles des navires se rident, à cause que le vent n'a pas assez de force pour les remplir, ainsi les esprits animaux qui viennent du cœur, ne sont pas toujours assez abondans pour remplir le moële du cerveau, & tenir tous ses pores ouverts, ce qui fait alors le sommeil ; car les pores du cerveau étant fermés on n'a plus l'usage des sens, si ce n'est que quelque violente agitation excite les esprits à les ouvrir. Or l'opium, le pavor, & les autres drogues qui causent le sommeil, font que le cœur envoie moins d'esprits vers le cerveau ; Et l'on peut facilement ensuite de ceci, rendre raison de toutes les autres causes qu'on trouve par expérience exciter ou empêcher le sommeil. Mais j'ai peur que la longueur de cette lettre ne l'excite ; c'est pourquoi je n'y ajouterai autre chose sinon que je ne ferai jamais endor-

mi lors que je croirai pouvoir faire ou écrire quelque chose qui soit agreable à Votre Excellence, de laquelle je suis, &c.

A U N S E I G N E U R.

L E T T R E L I I I.

M O N S E I G N E U R,

La lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 19. de Juin, a été quatre mois par les chemins, & le bonheur de la recevoir ne m'est arrivé qu'aujourd'hui, ce qui m'a empêché de pouvoir plutôt prendre cette occasion, pour vous témoigner que j'ai tant de ressentiment des faveurs qu'il vous a plu me faire, sans que je les aye jamais pû mériter, & des preuves que j'ai eues de Votre bienveillance par le rapport de Messieurs N. & M. & d'autres, que je n'aurai jamais rien de plus à cœur, que de tâcher à vous rendre service en tout ce dont je pourrai être capable. Et comme d'un des principaux fruits que j'ai reçus des écrits que j'ai publiés, est que j'ai eu l'honneur d'être connu de Votre Excellence à leur

occasion; aussi n'y a-t'il rien qui me puisse obliger davantage à en publier d'autres, que de sçavoir que cela vous seroit agreable. Mais pour ce que le traité des animaux auquel j'ai commencé à travailler il y a plus de quinze ans, présume plusieurs experiences, sans lesquelles il m'est impossible de l'achever, & que je n'ai point encore eu la commodité de les faire, ni je ne sçai point quand je l'aurai, je n'ose me promettre de lui faire voir le jour de long-temps. Cependant je ne manquerai de vous obéir en tout ce qu'il vous plaira me commander, & je tiens à très-grande faveur que vous ayez agreable de sçavoir mes opinions touchant quelques difficultez de Philosophie.

Je me persuade que la faim & la soif se sentant de la même façon que les couleurs, les sons, les odeurs, & generallyment tous les objets des sens extérieurs, à sçavoir, par l'entremise des nerfs, qui sont étendus comme de petits filets depuis le cerveau jusques à toutes les autres parties du corps; en sorte que lors que quelqu'une de ces deux parties est mûe, l'endroit du cerveau duquel viennent ces nerfs se meut aussi, & son mouvement excite en l'ame le sentiment qu'on attribue à cette partie. Ce que j'ai tâché d'expliquer bien au long en la Dioptrique;

&

& comme j'ai dit là que ce sont les divers mouvemens du nerf optique, qui font sentir à l'ame toutes les diversitez des couleurs & de la lumiere, ainsi je crois que c'est un mouvement des nerfs qui vont vers le fonds de l'estomac, qui cause le sentiment de la faim, & un autre des mêmes nerfs, & aussi de ceux qui vont vers le gosier, qui cause celui de la soif. Mais pour sçavoir ce qui meut ainsi ces nerfs, je remarque, que tout de même qu'il vient de l'eau à la bouche, lors qu'on a bon appetit, & qu'on voit les viandes sur table, il en vient aussi ordinairement grande quantité dans l'estomac, où elle est portée par les arteres, pour ce que celles de leurs extremités qui se vont rendre vers là, ont des ouvertures si étroites & de telle figure, qu'elles donnent bien passage à cette liqueur, mais non point aux autres parties du sang: Et elle est comme une espece d'eau forte, qui se glissant entre les petites parties des viandes qu'on a mangées, sert à les dissoudre, & en compose le chyle, puis retourne avec elles dans le sang par les veines. Mais si cette liqueur qui vient ainsi dans l'estomac, n'y trouve point de viandes à dissoudre, alors elle employe sa force contre les peaux dont il est composé, & par ce moyen agite les nerfs dont les extre-

mitiez sont attachées à ces peaux, en la façon qui est requise pour faire avoir à l'ame le sentiment de la faim. Ainsi on ne peut manquer d'avoir ce sentiment, lors qu'il n'y a aucunes viandes dans l'estomac, si ce n'est qu'il y ait des obstructions qui empêchent cette liqueur d'y entrer, ou bien quelques humeurs froides & gluantes qui émoussent sa force; ou bien que le temperament du sang étant corrompu, la liqueur qu'il envoie en l'estomac soit d'autre nature qu'à l'ordinaire, (& c'est toujours quelqu'une de ces causes qui ôte l'appetit aux malades) ou bien aussi sans que le sang soit corrompu, il se peut faire qu'il ne contienne que peu ou point de telle liqueur, ce que je crois arriver à ceux qui ont été fort long-temps sans manger. Car on dit qu'ils cessent d'avoir faim après quelques jours; dont la raison est que toute cette liqueur peut être sortie hors du pur sang, & s'être exhalée en sueur, ou par transpiration insensible, ou en urine, pendant ce temps-là. Et cela confirme l'histoire d'un homme qu'on dit avoir conservé sa vie trois semaines sous terre sans rien manger, en buvant seulement son urine; car étant ainsi enfermé sous terre, son sang ne se diminoit pas tant par la transpiration insensible, qu'il eût fait en l'air libre.

Je crois aussi que la soif est causée, de ce que la sèrofité du sang, qui a coutume de venir par les arteres en forme d'eau vers l'estomac & vers le gosier, & ainsi de les humecter, y vient aussi quelquefois en forme de vapeur, laquelle le dessèche, & par même moyen agite les nerfs, en la façon qui est requise pour exciter en l'ame le desir de boire. De façon qu'il n'y a pas plus de difference entre cette vapeur qui excite la soif, & la liqueur qui cause la faim, qu'il y a entre la sueur, & ce qui s'exhale de tout le corps par transpiration insensible.

Pour la cause generale de tous les mouvemens qui sont dans le monde, je n'en conçois point d'autre que Dieu, lequel dès le premier instant qu'il a créé la matiere, a commencé à mouvoir diversement toutes ses parties; & maintenant par la même action qu'il conserve cette matiere, il conserve aussi en elle tout autant de mouvement qu'il y en a mis; ce que j'ai tâché d'expliquer en la seconde partie de mes Principes. Et en la troisième, j'ai décrit si particulièrement de quelle matiere je me persuade que le soleil est composé; Puis en la quatrième, de quelle nature est le feu, que je ne sçauois rien ajouter ici, qui ne fût moins intelligible. J'y ai aussi dit expressément au 18. article de la

seconde partie p. 82. que je crois qu'il implique contradiction qu'il y ait du vuide, à cause que nous avons la même idée de la matiere que de l'espace ; Et pour ce que cette idée nous représente une chose réelle, nous nous contredirions nous-mêmes, & assurerions le contraire de ce que nous pensons, si nous disions que cet espace est vuide, c'est-à-dire, que ce que nous concevons comme une chose réelle, n'est rien de réel.

La conservation de la santé a été de tout temps le principal but de mes études, & je ne doute point qu'il n'y ait moyen d'acquiescer beaucoup de connoissances touchant la Medecine, qui ont été ignorées jusqu'à present ; mais le traité des animaux que je médite, & que je n'ai encore scû achever, n'étant qu'une entrée pour parvenir à ces connoissances, je n'ai garde de me vanter de les avoir ; Et tout ce que j'en puis dire à present, est que je suis de l'opinion de Tibere, qui vouloit que ceux qui ont atteint l'âge de trente ans, eussent assez d'experience des choses qui leur peuvent nuire ou profiter, pour être eux-mêmes leurs medecins. En effet il me semble qu'il n'y a personne qui ait un peu d'esprit, qui ne puisse mieux remarquer ce qui est utile à sa santé, pourvu qu'il y veuille un peu prendre garde,

que les plus sçavans docteurs ne lui sçauroient enseigner. Je prie Dieu de tout mon cœur pour la conservation de la vôtre, & de celle de M. votre frere, & suis, &c.

A UN SEIGNEUR.

L E T T R E L I V.

M O N S E I G N E U R,

Les faveurs que je reçois par les lettres qu'il a plu à Votre Excellence de m'écrire, & les marques qu'elles contiennent d'un esprit qui donne plus de lustre à sa très-haute naissance, qu'il n'en reçoit d'elle, m'obligent de les estimer extrêmement ; mais il semble outre cela que la fortune veuille montrer qu'elle les met au rang des plus grands biens que je puis posséder, pour ce qu'elle les arrête par les chemins, & ne permet pas que je les reçoive, qu'après avoir fait tous ses efforts pour l'empêcher. Ainsi j'eas l'honneur d'en recevoir une l'année passée, qui avoit été quatre mois à venir de Paris ici, & celle que je reçois maintenant est du cinquième Janvier ; mais parce que M. de

B, m'assure que vous avez déjà été averti de leur retardement, je ne m'excuse point de n'y avoir pas plutôt fait réponse. Et d'autant que les choses dont il vous a plu m'écrire sont seulement des considérations touchant les sciences, qui ne dépendent point des changemens du temps ni de la fortune, j'espère que ce que j'y pourrai maintenant répondre, ne vous sera pas moins agreable, que si vous l'aviez reçu il y a dix mois.

Je souscris en tout au jugement que V^{otre} Excellence fait des Chymistes, & crois qu'ils ne font que dire des mots hors de l'usage commun, pour faire semblant de sçavoir ce qu'ils ignorent. Je crois aussi que ce qu'ils disent de la resurrection des fleurs par leur sel, n'est qu'une imagination sans fondement, & que leurs extraits ont d'autres vertus, que celles des plantes dont ils sont tirez; ce qu'on experimente bien clairement, en ce que le vin, le vinaigre, & l'eau de vie, qui sont trois divers extraits qu'on peut faire des mêmes raisins, ont des goûts & des vertus si diverses. Enfin selon mon opinion, leur sel, leur souffre, & leur mercur ne diffèrent pas plus entr'eux, que les quatre Elements des Philosophes, ni gueres plus, que l'eau differe de la glace, de l'écume, & de la neige; car je pente

que tous les corps sont faits d'une même matiere, & qu'il n'y a rien qui fasse de la diversité entr'eux, sinon que les petites parties de cette matiere qui composent les uns, ont d'autres figures, ou sont autrement arrangées que celles qui composent les autres. Ce que j'espère que V^{otre} Excellence pourra voir bien-tôt expliqué assez au long en mes Principes de Philosophie, qu'on va imprimer en françois.

Je ne sçai rien de particulier touchant la generation des pierres, sinon que je les distingue des metaux, en ce que les petites parties qui composent les metaux sont notablement plus grosses que les leurs, & je les distingue des os, des bois durs, & autres parties des animaux ou vegetaux, en ce qu'elles ne croissent pas comme eux par le moyen de quelque suc qui coule par de petits canaux, en tous les endroits de leurs corps; mais seulement par l'addition de quelques parties, qui s'attachent à elles par dehors, ou bien s'engagent au dedans de leurs pores. Ainsi je ne m'étonne point, de ce qu'il y a des fontaines où il s'engendre des cailloux: car je crois que l'eau de ces fontaines entraîne avec soi de petites parties des rochers par où elle passe, lesquelles sont de telles figures, qu'elles s'attachent facilement les unes aux autres, lors qu'elles viennent à

se rencontrer, & que l'eau qui les amène étant moins vive & moins agitée, qu'elle n'a été dans les veines de ces rochers, les laisse tomber ; & il en est quasi de même de celles qui s'engendrent dans le corps des hommes. Je ne m'étonne pas aussi de la façon dont la brique se fait ; car je crois que sa dureté vient, de ce que l'action du feu faisant sortir d'entre ses parties, non-seulement les parties de l'eau, que j'imagine longues & glissantes, ainsi que de petites anguilles, qui coulent dans les pores des autres corps sans s'y attacher, & auxquelles seules consiste l'humidité ou la moiteur de ces corps, comme j'ai dit dans les Meteores, mais aussi toutes les autres parties de leur matiere, qui ne sont pas bien dures, & bien fermes, au moyen de quoi celles qui demeurent se joignent plus étroitement l'une à l'autre, & ainsi font que la brique est plus dure que l'argile, bien qu'elle ait des pores plus grands, dans lesquels il entre par après d'autres parties d'eau ou d'air, qui la peuvent rendre avec cela plus pesante.

Pour la nature de l'argent vif, je n'ai pas encore fait toutes les experiences dont j'ai besoin pour la connoître exactement ; mais je crois néanmoins pouvoir assurer que ce qui le rend si fluide qu'il est, c'est

que les petites parties dont il est composé, sont si unies & si glissantes, qu'elles ne se peuvent aucunement attacher l'une à l'autre, & qu'étant plus grosses que celles de l'eau, elles ne donnent gueres de passage parmi elles à la matiere subtile que j'ai nommée le second élément, mais seulement à celle qui est très-subtile, & que j'ai nommée le premier élément ; ce qui me semble suffire pour pouvoir rendre raison de toutes celles de ses proprietés qui m'ont été connues jusques ici : car c'est l'absence de cette matiere du second élément, qui l'empêche d'être transparent, & qui le rend fort froid ; c'est l'activité du premier élément, avec la disproportion qui est entre ses parties & celles de l'air ou des autres corps, qui fait que ses petites gouttes se relevent plus en rond sur une table, que celles de l'eau ; & c'est aussi la même disproportion qui est cause qu'il ne s'attache point à nos mains comme l'eau, qui a donné sujet de penser qu'il n'est pas humide comme elle ; mais il s'attache bien au plomb & à l'or, c'est pourquoi on peut dire à leur égard qu'il est humide.

J'ai bien du regret de ne pouvoir lire le livre de M. d'Igby, faute d'entendre l'Anglois ; je m'en suis fait interpreter quelque chose ; & pource que je suis en

tièrement disposé à obéir à la raison, & que je sçais que son esprit est excellent, j'oserois espérer, si j'avois l'honneur de conférer avec lui, que mes opinions s'accorderoient aisément avec les siennes.

Pour ce qui est de l'entendement ou de la pensée que Montagne & quelques autres attribuent aux bêtes, je ne puis être de leur avis; ce n'est pas que je m'arrête à ce qu'on dit, que les hommes ont un empire absolu sur tous les autres animaux; car j'avoüe qu'il y en a de plus forts que nous, & crois qu'il y en peut aussi avoir, qui ayent des ruses naturelles, capables de tromper les hommes les plus fins: mais je considère qu'ils ne nous imitent ou surpassent, qu'en celle de nos actions qui ne sont point conduites par nôtre pensée; car il arrive souvent que nous marchons, & que nous mangeons sans penser en aucune façon à ce que nous faisons; & c'est tellement sans user de nôtre raison que nous repoussons les choses qui nous nuisent, & parons les coups que l'on nous porte, qu'encore que nous voulussions expressément ne point mettre nos mains devant nôtre tête, lorsqu'il arrive que nous tombons, nous ne pourrions nous en empêcher. Je crois aussi que nous mangerions comme les bêtes, sans l'avoir appris, si nous n'avions aucune pensée; Et

l'on dit que ceux qui marchent en dormant passent quelquefois des rivières à la nage, où ils se noyeroient étant éveillés. Pour les mouvemens de nos passions, bien qu'ils soient accompagnez en nous de pensée, à cause que nous avons la faculté de penser, il est néanmoins très-évident qu'ils ne dépendent pas d'elle, pour ce qu'ils se font souvent malgré nous, & que par conséquent ils peuvent être dans les bêtes, & même plus violens qu'ils ne sont dans les hommes, sans qu'on puisse pour cela conclure qu'elles ayent des pensées. Enfin il n'y a aucune de nos actions extérieures, qui puisse assurer ceux qui les examinent, que nôtre corps n'est pas seulement une machine qui se remue de soi-même, mais qu'il y a aussi en lui une âme qui a des pensées, excepté les paroles, ou autres signes faits à propos des sujets qui se présentent, sans se rapporter à aucune passion; Je dis les paroles, ou autres signes, pour ce que les muets se servent de signes en même façon que nous de la voix, & que ces signes soient à propos, pour exclure le parler des perroquets, sans exclure celui des foux, qui ne laisse pas d'être à propos des sujets qui se présentent, bien qu'il ne suive pas la raison; & j'ajoute que ces paroles ou signes ne se doivent rapporter à aucune

passion, pour exclure non-seulement les cris de joye ou de tristesse, & semblables, mais aussi tout ce qui peut être enseigné par artifice aux animaux; car si on apprend à une pie à dire bon jour à sa maîtresse, lors qu'elle la voit arriver, ce ne peut être qu'en faisant que la prolation de cette parole, devienne le mouvement de quelqu'une de ses passions; à sçavoir, ce sera un mouvement de l'esperance qu'elle a de manger, si l'on a toujours accoutumé de lui donner quelque friandise, lors qu'elle l'a dit; & ainsi toutes les choses qu'on fait faire aux chiens, aux chevaux, & aux singes, ne sont que des mouvemens de leur crainte, de leur esperance, ou de leur joye, en sorte qu'ils les peuvent faire sans aucune pensée. Or il est ce me. semble fort remarquable, que la parole étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul; car bien que Montagne & Charon ayent dit qu'il y a plus de difference d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions; Et il n'y a point d'homme si imparfait qu'il n'en use: en sorte que ceux qui sont sourds. & muets inventent des signes par-

ticuliers par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très-fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, & non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entr'elles, mais que nous ne les entendons pas; car comme les chiens, & quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeroient aussi bien leurs pensées, s'ils en avoient. Je sçai bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas; car cela même sert à prouver qu'elles agissent naturellement & par reflets, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que nôtre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que lors que les hirondelles viennent au Printems, elles agissent en cela comme des horloges. Tout ce que sont les mouches à miel est de même nature, & l'ordre que tiennent les grües en volant, & celui qu'observent les singes en se battant, s'il est vrai qu'ils en observent quel'un; & enfin l'instinct d'ensevelir leurs morts n'est pas plus étrange que celui des chiens & des chats, qui grattent la terre pour ensevelir leurs excrémens, bien qu'ils ne les ensevelissent presque jamais: ce qui

montre bien qu'ils ne le font que par instinct, & sans y penser. On peut seulement dire que bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort différens des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfaite; à quoi je n'ai rien à répondre, sinon que si elles pensoient ainsi que nous, elles auroient une ame immortelle aussi-bien que nous; ce qui n'est pas vrai-semblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, & qu'il y en a plusieurs trop imparfaits, pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les huîtres, les éponges, &c. Mais je crains de vous importuner par ces discours, & tout le desir que j'ai est de vous témoigner que je suis, &c.



EPISTOLA LV.

Celeberrimo viro RENATO DESCARTES.

Obiectio contra ejus opinionem de productione colorum ex radiorum solarium motu.

Eruditissime Domine :

TRaditus est mihi liber Dominationis vestrae à Clariss. D. Plempio, quem totum subsecivis horis evolvi, si pauca de mas quæ in Methodo continentur, de quo, quoniam, sicut ex ipso libro tuique per studio D. Plempio, intelligo, nihil gratius D. vestrae accidere potest, quam diversorum judicia percipere, non possum non hinc animi mei sensu indicare. Me amare, quod primum est, ingenium illud, quod, notis quasi litoribus relictis, novi orbis periculum facere audeat: profcriptis enim qualitatibus, abstrusissima quæque, per ea quæ oculis manibusque subjiuntur, explicare, quid aliud est, quam novas terras de-rege-re? Perpicua certe habet quamplurima D. vestra, inter hæc tamen Geometrica non numero, quæ nullius laudis indiga, satis D. vestrae nomen, si hoc illis concedat, æternitati

consecratura sunt. Librum hæc merebatur singularem; injuriæ est illis D. vestra, dum hæc ad libri calcem relegat. Mathematica tamen pura potius quam Geometrica dici mallet, quod non magis Geometriæ, quam Arithmeticæ, carerisque omnibus scientiis Mathematicis communia sint. Cætera vero, quæ disputationibus magis opinionibusque subjacent, talia sunt, ut nulla non ab inventionis amœnitæ commendationem mereantur singularem; in multis tamen plus aliquid veritatis desiderari posse puto. Quæ singula hic prosequi longioris otii esset. Unum arripiam ex tractatu de Iride, qui plus cæteris ingenium redolet. Statuit itaque D. vestra tanquam totius istius capituli, seu discursus fundamentum, vitrum trigonum NMP, (*Fig. I. Tom. I. pag. 284. & seq. meteor.*) per quod labantur radii DF, EH, quorum hic cæruleus, ille ruber est. Assignat autem tanti discriminis rationem, quod isti radii (quos ex diversis quasi rotundis corpusculis materiæ cælestis componit) diverso motu seu gyratione ad oculum allabantur, atque illud conformiter quam maxime suis Principiis, quibus sensationem per horum corpusculorum motum, aut inclinationem ad motum, fieri vult: cum igitur rubri & cærulei diversa sit sensatio, diversum quoque horum corpusculorum

colorum motum ibi reperiri necesse est. In hoc itaque merito tota est D. vestra, ut causam hujus tam diversi motus reperiat. Quare assumit globulum, (*V. fig. 2. Tom. 1. 1. 2 3 4, (pag. 285. meteor.)*) qui ab aliis quatuor stipatus, cum illis eadem celeritate fertur, quosque in aquæ superficiem YY impingant. Certum itaque est, quod ibidem contendit, globulum medium rotaturum; idque tum ratio evincit, tum etiam experientia demonstrari posset. Ex hoc ego duplex desumo argumentum; cum enim novam Philosophiam faciat, vix nisi à se admissis oppugnari potest; unum, quod contra naturam luminis vestri faciat, *Visionem scilicet non recte dici ab horum corpusculorum motu dependere.* Alterum, *non bene hinc inferri diversos in vitro trigono colores.*

Ad primum quod attinet, si corpusculum unum, eorum ex quibus D. vestra lumen componit, aliud obvium, aut ad latum positum corpusculum impellere, retinere, aut rotare possit, & si in horum corpusculorum rotatione color consistat; dum ergo per unum eundemque aërem, à diversis partibus ad diversos oculos allabantur diversorum colorum radii, qui sese in medio decussent; necessario mutuum in motu suo impedimentum fortientur. Corpusculum enim A, (*V. fig. 3. Tom. 1.*) quæ se gyra-

tia ad oculum B veniunt (suppono autem A esse radios coloris rubri) impingent in alia D, (quæ etiam suppono esse radios alterius coloris) quando hæc corpuscula tendent ad oculum constitutum in E, seseque ambo reperient in puncto F; ideoque oculi E & B, quoniam hos globulos suo in motu perturbatos excipiunt, alios colores etiam percipient, quam si solum color unus hoc in aëre ab oculo uno videndus fuisset; quod manifestissime experientia repugnat, nec à D. vestra dici pnto. Dicer itaque, quod mihi intelligere visus sum, dum vas uvis plenum proponit (*Pag. 8. Diopt.*) hæc corpuscula ultro citroque sine offensa commear, quo illis, cum quasi materia cœlestis sint, concedere insolens non est. Sed tum ex horum corpusculorum mutua collisione in vitro trigono colores mutari nequaquam contendere potest, quandoquidem unum alteri injurium esse nequeat, atque hisce argumentum concludo primum.

Quoniam tamen luminis vestri naturam tangere incepti; habeo quod circa hoc inquiram. Quomodo corpuscula hæc à Sole, atrisque, nec non aliis corporibus lucidis profeminentur, an quodam ipsorum corpusculorum profluvio, qualis sudor in animalibus esse solet? Deinde quis hujus tandem profluvii fons? Vereor enim ut

omnes hic qualitates aut formas, à quibus D. vestra tantopere abhorreere videtur, prorsus effuge e possit. Quomodo post tot annorum spatia, Solis corpus tot à se emissis corpusculis non extenuatum? an forte, ut Philosophorum antiquorum aliqui fabulantur, terræ vaporibus reficitur? Deinde, quomodo, quam innata vi, per tanta itineris spatia, hæc corpuscula, sub certa quadam gyrationis specie, ab ipso summo cœlo ad nos usque rapiuntur? Ut corpuscula, quæ à sinistro humero Orionis, qui subrufus apparet, gyratione, certa ratione ad nos penetrant, (præcipue in sententia Copernici, & ut credo, vestra) per tanta ætheris intervalla; quæ, si motus seu gyrationis, quam ab ipsa stella acceperunt, tam tenacia sint, non est quod vereamur ne illam ad vitrum aut aquæ superficiem immutent.

Ad alterum argumentum venio, & ostendere conabor nihil hisce sphaerulis in aquam impingentibus confici.

Faciamus enim globulos qui lumen representent à Sole proficiscentes A, B, C, (*V. f. 4. t. 1.*) &c. qui secundum lineam MO ferantur; hi pari omnes precipitent passu, quousque eorum prius A, ultimam vitri superficiem N P prætervectus, liberiori quasi campum nactus celerius rapiatur in F; cui cum adjunctus globus

B, adhuc vitro implicitus, latere suo resistat, vertetur globus A in gyrum ordine partium 1/2 3 4. Nec hoc tantum, sed etiam ad motum impellet vicinum globum B, secundum ordinem partium 3 4 1 2, ut rotari incipiat. Si hunc jam globum B, vitrum etiam transgressum fingamus; ita ut infima vitri superficies consistat in OR. Similiter globus B à globo C impeditus, tantummodo (jam enim sese à vitro expeditum supponitur) in orbem vertetur, majori tamen celeritate quam globus A, cum globus B insuper ad eandem gyrationem jam ante à globo A incitatus fuerit. Atque hoc modo globus C, à vitro liber rotationem, eamque adhuc celeritorem, obtinebit. Ideoque habeo hic radios DF, SG, TV, EH, qui diversa omnes gyratione ad oculum aut parietem HF allabuntur. Huncque discursum me ex mente vestrae D. instituere puto; illa enim, quæ globulis ad aquæ superficiem allapsis (*fol. 285. Meteor.*) contingere dixerat, non enucleate vitro trigono applicat; quomodo vero concinnius applicare, posset non video, etiam si radius EH ruber appareret, aut si color caruleus, qui ibidem apparet, crebriori horum corpusculorum agitatione, fieri dicatur; ex hoc enim solo experimento, quod à vitro trigono habet, videtur D. vestra definire.

colorem rubrum in frequentiori agitatione consistere, cum hoc potius caruleo color tribuendum videatur, majorque quies corpusculis quæ colorem rubrum efficiunt; atque hic perpulchre explicatur, cur radius EH aliquis rubeus color adhareat, quod circa umbra confinia, corpuscula aliqua à celeriori illa agitatione impediuntur. Verum hoc adhuc posito; non satis ostenditur, horum ad colorum generationem, necessitas umbræ; hæc enim mutua colorum allisio, diversaque agitatio, nequaquam ab umbra descendet. Nec capio quid umbra conferre possit hac in sententia, quacumque tandem ratione horum globorum motus per extremam vitri superficiem alterari dicatur. Non secus enim procul ab umbra, quam circa illam, radii per refractionem alterantur. Deinde, ut demus aliquid, nempe, umbræ limites circa, motum corpusculorum perturbari; cur ad omnes refractiones, umbris terminatas, hos colores non habemus? Sed hæc sufficere arbitror; præcipue cum D. vestra non minus ea quæ à me allata sunt, quam quæ adferri possint, in considerationem advocatura sit. Hisce itaque Vale, novisque indies ingenii tui monumentis mundum illustra, neque ac scientiæ amatores oblecta, Dominationis vestrae studiis devotus, &c.

A MONSIEUR
DESCARTES,

PAR UN R. P. JESUITE.

LETTRE LV.

Version de la précédente.

MONSIEUR,

Un de mes amis, appelé Monsieur Plempius, homme d'une singulière érudition, & qui vous a en très-grande estime, m'a fait la faveur de me prêter depuis peu de jours le livre que vous avez mis n'a gueres en lumiere, lequel je n'ay pû m'empêcher de lire d'un bout à l'autre, aux heures de mon loisir. Et pource que j'ai appris tant par la lecture que j'en ai faite que par le rapport de ce mien ami, qu'on ne sçauroit vous faire plus de plaisir que de vous dire librement ce qu'on en pense, pour apprendre par là les divers jugemens que l'on en fait, j'ai crû que vous n'auriez pas désagréable que je vous exposasse icy mes sentimens.

DE M. DESCARTES. 263

Je vous diray donc premierement que cette hardiesse me plaist, qui fait que vous écartant des chemins battus, & des routes ordinaires, vous avez l'assurance de chercher de nouvelles terres, & de faire de nouvelles découvertes. Car en effet n'est-ce pas découvrir un nouveau monde en philosophie, & tenter des routes inconnuës, que de rejeter comme vous faites toutes ces troupes de qualitez, pour expliquer sans elles, & par des choses qui sont sensibles & comme palpables, tout ce qu'il y a de plus caché dans la nature.

Vetitablement vôte livre contient un très-grand nombre de très-belles choses; entre lesquelles néanmoins je ne compte point ce qui appartient à la Geometrie; car ces choses sont telles, qu'elles se recommandent assez d'elles-mêmes, & n'ont pas besoin de l'approbation de personne pour être mises en estime, & pour éterniser le nom de leur auteur; le vôte ne peut qu'il ne s'acquire par là une gloire immortelle, pour l'excellence de cet ouvrage, qui méritoit d'être mis en un volume à part, & non pas d'être rejeté sur la fin d'un livre; en quoy certes vous ne luy avez pas rendu justice. Seulement aurois-je crû qu'il eût été mieux de luy faire porter le nom de *Mathematiques pures*,

que celui de *Geometrie* qu'il vous luy avez donné, à cause que les choses qu'il contient, n'appartiennent pas davantage à la *Geometrie* qu'à l'*Arithmetique*, & aux autres parties des *Mathematiques*.

Pour les autres matieres dont vous traitez dans votre livre, & qui sont sujettes à plus de dispute, & à une plus grande diversité d'opinions, il n'y en a pas une qui ne me semble digne d'une particulière louange, tant pour la beauté de l'invention, que pour la nouveauté des raisons dont vous vous servez pour les expliquer & éclaircir. Ce n'est pas qu'il n'y ait plusieurs endroits où j'aurois souhaité un peu plus de verité, ou du moins plus de lumiere pour la reconnoître; mais n'ayant pas maintenant assez de loisir pour vous les indiquer tous, j'en prendray seulement un, tiré du discours de l'arc-en-ciel, qui est un sujet où vous avez, comme semble, fait paroître le plus d'esprit.

Dans tout ce discours, vous établissez pour principal fondement de toutes vos preuves, le triangle de verre NMP, (*V. f. 1. r. 1. p. 284. & suiv.*) au travers duquel passent les rayons DF, E, H; avec cette différence que celui-ci, à sçavoir EH est bleu ou violet, & que l'autre, à sçavoir DF est rouge. Et la raison que vous en apportez est, que ces rayons, qui

sont composez, dites-vous, d'une infinité de petits globes, viennent vers nos yeux avec des mouvemens ou plutôt des circulations différentes, ce qui véritablement est très-conforme à vos principes, suivant quoi vous voulez que la vision dépende du mouvement, ou même de la seule inclination à se mouvoir de ces petits corps; car puisque la vision du bleu est différente de celle du rouge, il s'ensuit de vos principes que le mouvement de ces petits corps ne doit pas être semblable. C'est pourquoi je trouve que vous avez très-grande raison, de faire tout votre possible pour trouver la cause d'une si grande diversité. Et pour cela, en la p. 285. des *Meteores*, vous considerez la petite boule 1234 (*V. fig. 2. tom. 1.*) qui est entourée de quatre autres semblables, qui vont ensemble de même vitesse, jusqu'à ce qu'elles rencontrent la superficie de l'eau YY. Or celaposé, il est vrai comme vous dites que la petite boule du milieu 1234. commencera à tourner, ainsi que la raison & l'experience nous peuvent apprendre. Mais comme la Philosophie que vous cultivez est nouvelle, il est mal-aisé de la pouvoir combattre que par vos principes mêmes; c'est pourquoi je prens occasion de là de vous faire deux argumens: Par le premier, qui combat la

nature de vôtre lumière, je prétens montrer, *Qu'il n'est pas vrai que la vision dépende du mouvement ou de l'inclination à se mouvoir de ces petits corps ; & par l'autre, Qu'il ne s'ensuit pas de là qu'un triangle de verre doive avoir ou produire diverses couleurs.*

Pour le premier, je dis que si un de ces petits corps, ou de ces petits globes dont vous composez la lumière, est capable de pousser, de retenir, ou de faire tourner un autre de ses semblables, qu'il rencontrera tout droit ou de côté en son chemin ; & s'il est vrai que la couleur consiste dans le tournoyement de ces petits globes ; quand des rayons de diverses couleurs viennent de divers endroits, vers les yeux de diverses personnes, par un même milieu, comme par l'air, & que ces rayons se croisent au milieu de leur chemin, c'est une nécessité que les rayons s'empêchent l'un l'autre, & qu'ils apportent quelque changement au mouvement que chacun d'eux avoit en particulier. Par exemple, les petits globes A, (*V. fig. 3. tom. 1.*) qui vont en tournoyant vers l'œil B (& que je suppose être des rayons de couleur rouge heurteront & choqueront ceux marquez D (que je suppose être d'une autre couleur) quand ceux-cy tendront vers l'œil E, & se rencontreront les uns

les autres au point F ; & partant les deux yeux E & B ne recevant l'action de ces globes, qu'après avoir été troublés dans leur mouvement, n'auront pas le sentiment des mêmes couleurs qu'ils auroient eu, si un seul rayon teint d'une seule couleur, & passant par le même air, sans être interrompu ou troublé dans son cours par aucun autre rayon, eût été vu par l'un d'eux seulement : ce qui toutefois repugne manifestement à l'expérience, & ce que je ne pense pas aussi que vous vouliez dire. Mais vous direz peut-être (ainsi que je me suis déjà imaginé qu'on pouvoit répondre, quand j'ai considéré ce vous dites de cette cuve pleine de raisins foulez dans la p. 8. fig. 1. de votre dioptrique,) que ces petits globes vont & viennent librement, & sans aucun empêchement, de côté & d'autre ; ce qu'on ne doit pas trouver étrange, & qu'on ne doit pas faire difficulté de leur accorder, puisqu'ils sont d'une matière presque céleste ; mais si cela est, vous ne pourrez pas dire alors, que dans un triangle de verre les couleurs se changent par le choc mutuel de ces petits corps, puisqu'ils ne se nuisent point les uns aux autres ; & c'est par où je finis mon premier argument.

Mais puisque j'ai commencé à vous proposer les difficultés que j'avois tou-

chant la nature de votre lumière, vous trouverez bon que je vous fasse encore icy quelques questions là-dessus. Comment entendez-vous que ces petits corps sortent ou s'écoulent du Soleil, des Astres, & de tous les autres corps lumineux ? Est-ce par un écoulement de ces petits corps, ainsi que la sueur sort du corps d'un cheval ? De plus, quelle pourroit être la source d'un si grand écoulement ? car c'est icy où je crains que vous ne puissiez tout à fait vous passer des formes ou des qualitez, que vous avez ce semble tant en horreur. Comment le corps du soleil n'est-il point entierement épuisé, depuis tant d'années qu'il s'écoule de luy une si grande quantité de ces petits corps ? Ne penseriez-vous point qu'il est réparé par les vapeurs de la terre, ainsi que se sont imaginés quelques anciens Philosophes ? De plus, comment, & par quelle force naturelle ces petits corps peuvent-ils conserver, dans un si grand espace qu'il y a depuis les cieux jusques à nous, le même tournoyement avec lequel ils sont poussés vers nous ? comme par exemple, comment est-il possible, principalement dans l'opinion de Copernic, qui est comme je crois aussi la vôtre, que les petits corps qui sortent de l'épaule gauche d'Orion, laquelle nous paroît d'une couleur rou-

geâtre, puissent conserver dans un si long trajet le tournoyement qui est nécessaire pour nous la faire voir de cette couleur. Et d'ailleurs, si ces petits corps peuvent bien avoir tant de force que de retenir si fermement le mouvement ou la circulation qu'ils ont une fois reçuë d'un Astre, il n'y a pas d'apparence que le verre, ou la superficie de l'eau, la leur puisse faire changer.

Je viens à mon second argument, par lequel je prétens faire voir que les petits globes qui tombent sur la superficie de l'eau ne servent de rien pour la formation des couleurs.

Par exemple, representons-nous les petites boules ABC (*V. fig. 4. tom. 1.*) comme des corps de lumière qui viennent du Soleil, & qui sont mûs suivant la ligne MO; toutes ces petites boules iront d'une égale vitesse, & d'un même branle, jusqu'à ce que la premiere marquée A ayant traversé la dernière superficie du verre NP, & étant pour ainsi dire plus en liberté, commence à être emportée vers F, plus vite qu'elle n'étoit auparavant : Et pource que le côté marqué 3, de la petite boule B, qui se trouve encore engagée dans le verre lui résiste, la boule A sera contrainte de tourner selon l'ordre des chiffres 1234, & même poussera l'autre, & la contraindra aussi de tourner selon l'or-

dre de ses parties 3412. Que si après cela nous supposons que la petite boule B ait aussi traversé le verre, en sorte que sa superficie la plus basse soit O R, il arrivera de même que la petite boule B étant empêchée par celle qui est marquée C, tournera aussi en rond comme auparavant (car nous la supposons tout à fait hors du verre) & même d'une virellé plus grande que la boule A, à cause qu'elle a déjà été disposée à tourner en ce sens là par la première. Et pareillement la petite boule C, étant une fois dégagée du verre sera contrainte de tourner, & même de tourner plus vîte que les autres. Cela étant ainsi, il sera vrai de dire que les rayons D F, S G, T V, & E H, tomberont sur l'œil, ou pû.ôt sur la muraille H F avec un tournoyement diffé. ent en virellé. Et je crois ne me pas éloigner en cela de votre pensée. Car quant à ce que vous avez dit (en la page 285. des Météores) qui arrivoit à ces petites boules qui rencontrent la superficie de l'eau, je ne vois pas que vous l'ayez assez juste nent appliqué au triangle de verre; mais je ne pense pas qu'on en puisse faire une application plus juste que celle que je viens de faire, quand bien le rayon E H, qui sort d'un triangle de verre, au lieu de paroître bleu comme il fait, paroîtroit rouge; où même quand on suppo-

seroit que le bleu qui a coûtume de paroître de ce côté-là, viendrait de la violente agitation de ces petits globes de lumière. Car si je l'ai bien compris, je trouve que vous n'aportez point d'autre raison que celle que vous tirez de l'expérience d'un verre triangulaire, pour assurer que la couleur rouge dépend de la violente agitation de ces petits globes; quoi que vous eussiez dû plutôt inferer que c'est le bleu qui en dépend, & que le rouge est produit par celles qui sont le moins agitées, puisque le rouge paroît, ce me semble, où il y a moins d'agitation, & le bleu où il y en a davantage. Et par ce moyen l'on explique fort bien, pourquoi le rayon E H est teint d'un peu de rouge, & paroît violet, à sçavoir, à cause que sur les confins de l'ombre, il y a toujours quelques rangées de ces petits corps dont l'agitation est retardée.

Mais néanmoins cela même supposé; on ne voit pas encore assez quelle peut être la nécessité de l'ombre pour la generation de ces couleurs; car cette mutuelle collision de ces petits corps & leur diverse agitation, d'où procede selon vous la diversité des couleurs, ne sera jamais causée par l'ombre. Et je ne comprends pas, ce que dans votre opinion l'ombre peut contribuer à la production des cou-

leurs, de quelque façon que l'on suppose que le mouvement de ces petits globes soit altéré au sortir du verre; car il est certain que les rayons souffrent refraction loin de l'ombre, aussi-bien qu'aux bords de l'ombre. Mais je veux que sur les bords de l'ombre le mouvement de ces petits corps soit altéré & troublé; pourquoy donc ne voit-on pas de ces couleurs en toutes les refractions qui sont terminées par des ombres? Mais en voilà assez, ne doutant point que vous ne mettiez en considération tout ce que j'ai dit, & tout ce que je pourrois dire sur ce sujet: je vous laisse donc y penser; & vous exhorte au-
tant que je puis à ne vous point lasser de nous donner de temps en temps quelques nouveaux témoignages de la beauté de votre esprit; cela me donnera beaucoup de joye, & à tous ceux qui comme moy aiment les sciences, & qui font une particulière profession de vous honorer. Je suis,
&c.



EPISTOLA LVI.

Responsio Renati Descartes ad præcedentem Epistolam.

Eruditissime Domine :

NOn aliter affectus sum legendo literas, quæ mihi à D. vestra per Clariss. D. Plenum transmissæ sunt, quam puto fuisset olim equites illos, quæ proavorum temporibus orbem pererrasse dicuntur, quoties ipsis occurrebat alius eques armis tectus, & nomine non cognitus, ut fere tunc moris erat, in quo fortitudinem non vulgarem ex ipso incessit & primis congressibus deprehendebant. Quippe nihil ipsis optabilius poterat contingere, quam cum tali aliquo vires suas experiri: & quamvis tenuitatis conscientia non permittat, ut me generosis illis Heroibus ausim comparare, non possum tamen non fateri me admodum gaudere quod offeratur occasio cum eo congregiendi, quem talem esse suspicor, ut si vincere mihi arduum est, saltem vinci ab ipso non erit indecorum. Humanitatem profecto singularem, quæ generositatis & veræ fortitudinis nota esse solet, in D. vestra depre-

hendo; non modo ex iis verbis quibus mea qualiacunque inventa extollit; sed in hoc etiam quod ea pauca, quæ de Geometria scripsi, Mathematicæ puræ nomen mereri dicat: nihil enim ibi eorum, quæ ad Arithmeticam propriæ pertinent, explicui, nec ullam solvi ex iis quæstionibus in quibus ordo simul cum mensura spectatur, quarum exempla habentur in Diophanto: Sed præterea nihil etiam docui de motu, in quo tamen examinando Mathematica pura, ea saltem quam excolui, præcipue versatur.

Cum autem D. vestra ex multis meis scripti locis, in quibus plus aliquid veritatis desiderari posse putat, illum præ cæteris eligit, in quo per rotationem quorundam globulorum colores explicare sum conatus, ostendit profecto se in hoc cerandi genere non mediocriter esse exercitatum. Nam si quæ pars sit in eo scripto parum munita, & adversariorum telis exposita, fateor hanc esse quam D. vestra oppugnat. Valde enim difficulter potest intelligi quo pacto ejusmodi globulorum rotationes sibi mutuo non obstant, cum diversos colores à diversis objectis ad diversos oculos per idem medium & eodem tempore decussatim deferre debent: & multa, quæ hanc difficultatem forte minuiscent, vel consulto à me omissa sunt.

vel brevissime tantum perstricta: quoniam ea prius scripseram in eo tractatu, de quo in libello de Methodo loquutus sum. Ne tamen videar hæc mentiri, ut ab accurata responsione me excusum, ecce ad illam me accingo. Rogoque in primis D. vestram, ut advertat globulos illos, de quibus egi, non esse corpuscula, quæ ab astris profeminentur, vel exudent, sed particulas ejus materiæ, quam D. vestra vocat cælestem, omnia spatia translucida occupantes, & non aliter sibi mutuo incumbentes, quam partes vini in vase illo quod in pagina 8. Dioptr. proposui, & in quo videre licet, vinum quod est ad C. (*Vide fig. 5. tom. 1.*) tendere versus B, nec ideo impedire quo minus illud, quod est ad E, tendat versus A, singulasque ejus particulas propendere, ut descendant versus plurimas partes diversas, etsi non nisi unam versus eodem tempore possint moveri. Monui autem variis in locis me per lumen non tam motum ipsum, quam inclinationem sive propensionem ad motum intelligere; atque ea quæ de motu essem dicturus, ut sic facilius caperentur, ad hanc propensionem esse referenda: unde satis liquet per colores nihil etiam aliud ex mea sententia, quam propensionis istius varietates quasdam esse concipiendas. His autem diutius non inhæreo, quia D. vestra

prævidit me aliquid simile esse dicturum, quod concedere non ei videbatur esse insolens. At urget ex alia parte, siquidem diversi illi motus sibi mutuo non obstant, non igitur etiam ex horum corpusculorum mutua collisione in vitro trigono colores mutari posse. Ad quod respondeo esse distinguendum inter motus, sive potius inter propensiones ad motus, & notandum quoddam ex iis esse disparatas, hoc est, à se mutuo non pendentes, alias vero plane conjunctas. Ut in figura pag. 8: propensio quam habent omnes partes vini, quæ sunt in superficie CDE, ut descendant versus A, non auget nec minuit illam, quam eadem habent, ut descendant versus B. Itemque si fingamus huic vino pisciculos aliquos innatare, qui variis motibus ejus partes exagitent, non ideo antedictæ propensiones mutabuntur. Quæ proinde non male conferri possunt cum propensionibus, quas habent particule materiæ cælestis ad eas rotationes per quas diversi colores sentiuntur. Ita enim fingere liber in locis A & B. (*V. fig. 5. tom. 1.*) esse diversos spectatores, & in locis CDE esse objecta diversimode colorata, & insuper loco pisciculorum in spatio intermedio esse ventos, qui totum aërem exagitent. Jam vero si ponamus pilam F impelli versus C, non quidem secundum lineam rectam CB,

sed prout exigit ejus refraction, ut cum ad vinum pervenerit recta tendat à C versus B, manifestum est eam vim, qua pila ista propellitur partem vini C, non tantum augere posse propensionem quam habebat ad descendendum versus B, sed etiam modum, sive naturam istius propensionis immutare: pila enim partem vini C pelleret versus B directe, vis autem gravitatis oblique tantum, quia nempe suppono lineam CB non recta tendere versus centrum terræ; atque hæc duæ propensiones simul junctæ rotationem illam, ex qua colores oriuntur, optime representant, ut clarius ex sequentibus intelligatur.

Sed prius hic paucis ad quæsitum D. vestræ respondebo, & quia jam supra satis monui, corpuscula, de quibus egi, cum nihil aliud sint quam particule ejus materiæ, quæ spacia omnia translucida replentur, nequaquam ab astris profectuari, vel exudare: nullumque esse periculum ne Sol ideo extenuetur, vel ne ad ineptias fabularum confugere debeamus. Superest ut dicam, quantum attinet ad ipsam lucem, hoc est ad vim per quam lucida corpora materiam cælestem circumquaque à se expellunt, me illam qualis sit nec in Dioptrica nec in Meteoris explicare voluisse, quoniam alium ei locum dedi; neque obmetum quem D. vestra se habere dicit,

scilicet ne qualitates omnes, & formas; à quibus abhorreo, non effugiam, ab instituto meo me dimoveri. Et quantum attinet ad colorem stellæ quæ est in sinistro humero Orionis, vel aliarum, respondeo non esse ruborem similem ei, qui per prisma vitreum apparet, sed tantummodo fulgorem quemdam lucis densiorem quam sit ille qui in cæteris astris reperitur. Colores autem vere tinctos & saturos videmus nonnihil immui ob longitudinem distantia, sensimque in dilutiores mutari, ut pictores omnes satis observant. Neque tamen ideo percipio rationem, cur particularæ materiæ cœlestis D. vestra non videantur æque tenaces ejus gyrationis ex qua colores oriuntur, quam ipsius motus directi, in quo lumen consistit; æque enim unum atque alterum possumus assequi cogitatione: nihil autem accuratius, sive quod omnes numeros Mathematicæ scrupulositatis melius impleat, à nobis cogitari unquam posse, quam à natura fieri solere, mihi persuadeo. Cur vero per vitri superficiem gyratio hæc mutetur, jam in Meteoris explicui, & adhuc apertius infra dicam.

Venio nunc ad ultimum argumentum, quo probare intendit, me non enucleate vitro trigono applicare illa quæ globulis ad aquæ superficiem allapsis contingere

dixeram. Ad quod facillime respondeo ex pag. 27. Dioptrices, in qua perspicue demonstravi contrariam efflerationem corporum terrestrium, quales sunt globi illi de quibus in p. 285. Meteor. & particularum materiæ quæ lumen transmittit; quia nempe illa difficilius per aquam transeunt, quam per aërem, hæc contra facilius per aquam, & adhuc facilius per vitrum quam per aquam: inde enim patet, ut enucleate unum alteri applicaretur, globulos aquam subeuntes conferri debuisset cum radiis à vitro in aërem transeuntibus, quod à me factum est, &c.

Nolim autem Dominatio vestra sibi persuadeat, me tam paucis vel tam levibus argumentis ad ea, quæ scripsi, asserenda fuisse impulsus, ut ex uno solo experimento judicatum colorem rubrum, non dicam in frequentiori agitatione, hoc enim non sentio, sed in majori propensione ad motum circularem quam ad rectum consistere. Licet enim nullum aptius eo quod attuli esse puteam ad istud demonstrandum, sexcenta tamen alia sunt quibus idem confirmatur, quæque possem hic asserere, si partes illas Physicæ, à quibus pendent, exponendas suscepissem; nempe dicerem cur sanguis omnis sit ruber, si de animalibus tractarem, cur argentum vivum aliaque innumera sola ignis vi ru-

bescant, si de igne, istisque aliis, &c. Quinimo si vel unum quid in tota rerum natura invenirem, quod meæ hac de re opinioni non consentiret, eoque cohiberem assensionem, donec illa in parte mihi satisfecissem. Nunquid vero etiam sunt in ipsis meis Meteoris aliquot alia experimenta quæ illam confirmant, ut in Discursu nono Meteor. ubi egi de rubeo nubium colore, de cæruleo cæli & maris, &c.

Superest itaque ut nonnulla hic addam, quæ juvabunt ad intelligendum quid umbra & quid refractione conferre possent ad colorum productionem; licet enim hoc ipsum in Meteoris exponere conatus sim, forte tamen potuissim evidentiis, si prolixior esse voluissim.

Primo igitur quamvis in fig. p. 285. Meteor. majoris perspicuitatis causa quinque tantum vel sex globulos pingi curarim, putandum tamen est omnia illa spatia, per quæ lumen proprie transmittitur, particulis materiæ cælestis sibi mutuo incumbentibus plena esse, ut jam antedictum est, & videre licet in hac fig. 6. tom. 1. in qua suppono punctum V, ad Solem, & X, ad oculum pertingere, omnesque globulos in linea VX, constitutos, esse particulas materiæ cælestis, quæ nituntur recedere à centro Solis, eodem modo quo

quo arenulæ vasculis illis contentæ, quibus tanquam clepsydris uti solemus, nituntur accedere ad centrum terræ. Possumusque singulos ordines horum globulorum ab objectis ad oculos protendentes (saltem si Philosophice loqui libet) radios materiales appellare, ad distinctionem radiorum formalium, qui secundum lineas Mathematicæ rectas atque indivisibiles ferri intelliguntur, licet hi materiales vix unquam lineas plane rectas, & nunquam plane indivisibiles componant.

Secundo, cum aliquis ex istis globulis impellitur in unam partem, non sibi persuadendum est illum efficere ut alius globus, cui proxime incumbit, in contrariam se verrat, quemadmodum fit in rotis horologiorum. Sed, tanquam si loco istorum globulorum essent tessellæ, unæ aliis superpositæ, putandum est, cum unus in aliquam partem propendet, illum omnes alios sub se positos usque ad oculum in eandem plane partem impellere. Atque hoc ita fieri debere ex Mechanicæ principis, & ea materiæ cælestis natura, quam rationes innumeræ mihi persuadent, evidenter demonstratur. Si autem fingatur tot tessellas unas aliis incumbere, suprema 12. (Fig. 7. tom. 1.) ad sinistrum humerum Orionis, & infima 435. ad oculum pertingat, atque hanc supremam rectam

quidem pelli ab 12, versus 43, sed præterea fortius premi in parte 2, quam in parte 1. facile intelligemus duplicem hanc impulsionem, sive pressionem, omnibus istis tessellis simul ita posse communicari, ut ipsam infimam 43, ad rotationem, quæ fiat in partes 12, 3, 4, impellat.

Tertio notandum est, globulos istos, vitri, æris, aliorumve corporum poris contentos, propendere semper, vel certe ut plurimum, ut in unam aliquam partem rotentur, & quidem ut rotentur eadem celeritate, qua secundum lineam rectam feruntur, quoties nulla peculiaris adest causa, quæ celeritatem istam augeat vel imminuat, ut monui in pag. 300. Meteor. Ac præterea quosdam ex iis in unam partem, alios in aliam propendere, prout hoc vel illo suo latere contingunt parietes pororum quibus insunt. Vim autem qua totus radius materialis oculum premit, ex omnibus istis propensionibus simul sumptis ita componi, ut illæ, quæ sibi mutuo adversantur, pro nihilo sint numerandæ. Sic, exempli causa, globulus B, (V. fig. 6. 1. om. 14.) quia pellitur ab V. versus X., tangitque particulam æris D, quæ cum ipso non pellitur, propendet ut gyretur secundum ordinem notarum 12, 3, 4; globulus autem C, quantum in se est, in contrarias partes inclinatur, quia tangit particulam G.;

sed hæc duæ diversæ propensiones ab oculo in X, sentiri non possunt, quoniam una alteram prorsus elidit. Idemque de pluribus contrariis refractionibus est sentiendum, & de pluribus radiis materialibus alium intermedium tangentibus, &c.

Quarto notandum est, æquilibrii leges tam accurate observari à natura, ut ejusdem radii materialis omnes partes simul sumptæ, semper tantundem præterpropter in unam partem, quam in contrariam impellantur, tam à contactu particularum æris aliorumve corporum, quam ab occursu globulorum radios vicinos componentium, & ab aliis causis quibuscumque, quæ in plurimos ex istis globulis simul agunt; unde fit ut totus radius ob tales causas nunquam multo magis ad rotationem in unam partem quam in aliam inclinet. Quia tamen fieri vix potest, quin semper aliquantulum in unam aliquam magis inclinet, alii omnes vicini radii propendunt in diversas, ut ita, quod deest singulis ad æquilibrii leges implendas, ab omnibus simul compensetur. Nullaque pars sensibilis in corpore diaphano dari potest, in qua non permixti tales radii, nempe ex globalis supra omnem cogitationem minutis compositi, reperiantur.

Quinto denique notandum est, virtutem aliteriusve corporis superficiem, in qua tales

radii refranguntur, efficere ut illi non, sicut alias fieri solet, uni in unas, alii in contrarias partes ferantur, sed omnes concorditer in eandem inclinent, modo tantum satis oblique in illam superficiem incidant, ut uniuscujusque radii globulum illum, à quo tangitur, magis impellat ad rotationem in eam partem, quam totus idem radius ab aliis causis simul sumptis in ullam aliam impellatur. Nam cum illæ aliæ omnes causæ propter æquilibrii leges vix quicquam possint, ut mox dictum est, facile ab hac unica superantur: & docet experientia, non quantumcumque refractionem, sed eam duntaxat, quæ magna est, coloribus gignendis aptam esse.

Neque vero illos refractione sola unquam producit, nam sive globuli, ex quibus radii constant, in eandem omnes partem propendeant, sive in diversas, eodem plane modo ab oculo sentiuntur: Et sola non potest illos ad motum circulem fortius vel languidius quam ad rectum impellere. Sed si umbra illi adjuncta sit, hoc est, exempli causa, si radius VX, (*V. fig. 6. tom. 1.*) cuius globuli ob refractionem propendent, ut vertantur secundum ordinem notarum 1234, in illa creperaluce, quam pen-umbram appellant, ita versetur, ut fortius quidem pellatur ab V.

versus X, quam radius LM, ei proximus à parte umbræ, languidius autem quam NP, quia nempe minus lucis habere supponitur, certum est vim, qua globuli, ex quibus constat, gyrare nituntur, augeri debere ab utroque radio LM & NP, quæ contra ab iisdem minueretur, si NP esset à parte umbræ, &c..

Ex quibus patet evidenter quid umbra conferat ad colorum productionem; nam absque ea non magis radius LM in unam partem traheret globulos radii VX, quam NP in contrariam, atque ita vis unius à vi alterius elideretur. Nec minus patet quid conferat refractione, nam absque ea globuli radii VX non magis propenderent ad rotationem secundum ordinem notarum 1234, quam ad contrariam, ideoque illa propensio nec augeretur nec minueretur à radiis LM & NP; vel certe, si ponamus illam augeri, tunc propter leges æquilibrii est putandum aliam in vicinis radiis tantundem imminui. Et quia sensus non movetur à singulis radiis separatim, sed tantum à plurimis simul, neutra ideo posset sentiri, &c.

Quæ si D. vestræ utcumque satisfaciant, spero me ab ipsa impetraturum, ut docere non gravetur quænam sint illa alia in quibus plus aliquid veritatis desiderari posse putat, & ad ea etiam respondendo, testabor quantum sim Dominationis vestræ studiis devotus.

RENATUS DESCARTES.

R E P O N S E

DE MONSIEUR DESCARTES,

AU R. P. JESUITE.

L E T T R E LVI.

Version de la précédente.

M O N R E V E R E N D P E R E ,

J'ai été touché en lisant la lettre que Monsieur Plempius m'a envoyée de la part de vôtre Reverence, d'une émotion pareille à celle que je m'imagine que ressentioient autrefois ces chevaliers errants, toutes les fois que dans le cours de leurs voyages, ils faisoient rencontre de quelque chevalier inconnu, tout couvert d'armes (comme c'étoit alors la coutume) & de qui la contenance & la démarche sembloient promettre beaucoup de valeur. Car il ne leur pouvoit arriver rien de plus souhaitable, que de faire ainsi rencontre de quelque brave, avec lequel ils pussent faire épreuve de leur force. Et bien que je ne présume pas assez de moy, pour oser

me comparer à ces heros, il faut toutefois que je vous avoue, que j'ai beaucoup de joye d'avoir occasion d'entrer aujourd'huy en lice, avec un homme qui me paroît être tel, que plus il me sera difficile de le vaincre, & moins il me fera honneur d'en être vaincu.

Il est vrai que j'ai vû dans la lettre que V. R. m'a fait l'honneur de m'écrire des effets de cette bonté singulière, qui a toujours été la marque de la générosité & de la véritable valeur; non-seulement par les louanges que vous donnez à mes petites inventions; mais même en ce que vous dites que ce peu que j'ai écrit de Geometrie, mériteroit plutôt de porter le nom de Mathématiques pures: car je n'ai expliqué en ce traité-là pas une des questions qui appartiennent proprement à l'Arithmétique, ni même aucune de celles où l'on considère l'ordre & la mesure, comme a fait Diophante, mais bien davantage je n'y ai point aussi traité du mouvement, quoique la Mathématique pure, (au moins celle que j'ai le plus cultivée.) en fasse son principal objet.

Et lors qu'entre plusieurs endroits de mes écrits, qui vous semblent avoir besoin d'un peu plus d'éclaircissement que je n'en ai donné, vous choisissez celui où j'ai tâché d'expliquer les couleurs, par le

roulement ou tournoyement de certains petits globes, vous faites voir que vous n'êtes pas peu versé en ce genre d'escrime : car s'il y en a quelqu'un qui ne soit pas si bien muni que les autres, & qui par conséquent soit plus exposé aux attaques de mes adversaires, j'avoué que c'est celui que V. R. a choisi. Car à dire le vrai, il est assez difficile de comprendre, comment les tournoyemens de ces petits globes ne se nuisent point les uns les autres, quand des rayons de diverses couleurs, viennent de divers objets, vers les yeux de diverses personnes, par un même milieu, & en même temps, & que ces rayons se croisent au milieu de leur chemin. J'aurois pu sans doute ajouter à ce traité plusieurs choses qui auroient peut-être de beaucoup diminué la difficulté que vous y trouvez ; mais je les ai obmises la plupart tout exprès ; ou si j'en ai parlé, ce n'a été que fort légèrement, & comme en passant, à cause que je les avois auparavant expliquées dans ce traité duquel j'ai fait mention au 5. chap. de ma methode. Et afin que vous ne pensiez pas que je veuille par là m'excuser, je m'en vais tout de bon tâcher à vous répondre. Et premierement je vous prie de considérer que ces petits globes dont j'ai parlé, ne sont point des corps qui exhalent

lent & qui s'écoulent des Astres jusqu'à nous ; mais que ce sont des parcelles imperceptibles de cette maniere, que V. R. appelle celle-même celeste, qui occupent tous les intervalles que les parties des corps transparents laissent entr'elles, & qui ne sont point autrement appuyées les unes sur les autres, que le vin de cette cuve que j'ai pris pour exemple en la page 8. de ma Dioptrique. Où l'on peut voir que le vin qui est en C tend vers B, (*V. fig. 5. tom. 1.*) & qu'il n'empêche point pour cela celui qui est en E ne tende vers A ; & que chacune de ses parties tend à descendre vers plusieurs divers endroits, quoi qu'elle ne se puisse mouvoir que vers un seul en même tems. Or j'ai souvent averti que par la lumiere je n'entendois pas tant le mouvement, que cette inclination ou propension que ces petits corps ont à se mouvoir, & que ce que je dirois du mouvement, pour être plus aisément entendu, se devoit rapporter à cette propension. D'où il est manifeste que selon moy l'on ne doit entendre autre chose par les couleurs, que les différentes varietez qui arrivent en ces propensions. Mais je ne veux pas m'arrêter long-temps là-dessus, pour ce que V. R. a déjà bien prévu & jugé que je pourrois répondre quelque chose de semblable,

& qu'on ne devoit pas faire difficulté de me l'accorder.

Mais d'un autre côté vous avez pris de là occasion de me faire une nouvelle difficulté; car, dites-vous, s'il est vrai que les divers mouvemens de ces petits globes ne se nuisent point les uns les autres, les couleurs ne pourront donc pas se changer dans un triangle de verre, par leur mutuelle rencontre & collision.

A cela je répons, qu'il faut faire distinction entre les mouvemens, ou plutôt entre les propensions aux mouvemens; car il y en a quelques-unes qui sont séparées, c'est-à-dire qui ne dépendent point les unes des autres, & d'autres qui sont conjointes, & qui en dépendent. Par exemple, l'inclination ou propension qu'ont toutes les parties du vin qui sont en la superficie CDE (*V. fig. 5. tom. 1.*) à descendre vers A, n'augmente ni ne diminue en aucune façon celle que ces mêmes parties ont à descendre vers B. Et si avec cela nous feignons que dans cette cuve il y ait quelques poissons, qui nagent d'un côté & d'autre, & qui agitent diversement les parties de ce vin, les propensions qu'avoient auparavant ces parties ne seront point pour cela changées. Et il me semble que tout ceci se peut assez bien adapter aux propensions qu'ont les pe-

tités parties de la matiere celeste à ces différentes sortes de roulemens ou tournoyemens par lesquels les diverses couleurs se font sentir. Car à la place des trous A & B nous y pouvons mettre les yeux de divers spectateurs; & au lieu du vin qui est en CDE, nous pouvons feindre qu'il y ait plusieurs objets diversement colorez; & enfin au lieu des poissons, nous pouvons supposer des vents qui agitent l'air qui est entre deux.

Que si maintenant nous supposons que la balle F, qui est dans l'air, soit poussée vers C, non pas selon la ligne droite CB, mais selon que l'exige la nature de sa refraction, en telle sorte qu'étant parvenue jusques au vin de cette cuve, elle tende après cela tout droit depuis C jusques à B, il est manifeste que la force dont cette balle poussera la partie du vin qui est en C, ne pourra pas seulement augmenter la propension qu'elle avoit à descendre vers B, mais même qu'elle apportera du changement en la maniere ou en la nature de cette propension: car cette balle poussera tout droit vers B le vin qui est en C, & la force de la gravité ne le poussera qu'obliquement, pour ce que je suppose que la ligne CB ne tend pas directement au centre de la Terre. Et ces deux propensions qu'ont ensem-

ble les parties du vin qui sont en C, à descendre vers B, représentent fort bien ce roulement ou tournoyement des petits globes de la matiere celeste, qui cause en nous le sentiment des couleurs, comme on verra encore plus clairement par la suite.

Mais auparavant je répondrai icy en peu de mots aux demandes que vous me faites. Et d'autant que j'ai déjà ci-dessus averti v^{re} Reverence que ces petits globes dont j'ai parlé, n'étant rien autre chose que des particules de cette matiere dont tous les espaces transparens sont remplis, n'exhalent & ne s'écoulent point des Astres, & qu'il ne faut point apprehender que le soleil n'en soit extenué, ni avoir recours pour cela aux contes fabuleux de quelques rêveurs de Philosophes, il ne me reste plus autre chose à lui dire, sinon que je n'ai point voulu expliquer dans les *Meteoros* ni dans la *Dioptrique* ce que j'entens par la lumière, c'est-à-dire par cette force qu'ont tous les corps lumineux de pousser de tous côtes la matiere celeste qui les environne, à cause que j'en ai traité ailleurs; & que la crainte qu'elle dit avoir que je ne puisse tout-à-fait me passer des formes & des qualitez (pour lesquelles j'avoue que j'ai de l'aversion) ne me fera point charger

de résolution ni de dessein.

Et pour ce qui est des couleurs qui paroissent aux étoiles; par exemple à l'étoile qui est à l'épaule gauche d'Orion, je répons que ce n'est pas une rougeur qui soit semblable à celle qui paroît au travers d'un prisme de cristal; mais que c'est seulement un éclat de lumière plus dense & plus fort que n'est celui qui se trouve communément dans les autres Astres. Car pour les couleurs qui sont vraiment teintes & chargées, nous voyons qu'elles s'affoiblissent quelque peu par la grandeur de la distance; & qu'elles se changent peu à peu en de plus claires & moins chargées, comme le savent assez tous ceux qui se mêlent tant soit peu de la peinture.

Ce n'est pas pourtant que je comprenne la raison pourquoi les petites parties de la matiere celeste ne pourroient pas selon vous conserver aussi-bien cette disposition qu'elles ont au tournoyement qui cause les couleurs, que celles qu'elles ont au mouvement direct, dans lequel j'ai dit que consiste la lumière: car l'un & l'autre se peut également concevoir; & cependant je ne doute point que ce que la nature fait tous les jours, ne soit plus exact & plus selon toutes les loix de la plus scrupuleuse Mathématique, que tout ce que nous

scaurions jamais nous imaginer. Quant à ce qui fait que ce tournoyement varie & se change à la rencontre de la superficie d'un verre, il a déjà été expliqué dans les Meteores, & il le sera encore plus clairement ci-après.

Je passe maintenant à votre second argument, par lequel V. R. prétend prouver que je n'applique pas assez justement aux petits globes de lumiere, qui entrent ou qui sortent d'un triangle de verre, le changement que j'ai dit qui arrive à des boules qui rencontrent obliquement la superficie de l'eau : mais il m'est facile d'y répondre par cela même que j'ai avancé dans la page 27. de la Dioptrique, où j'ai fait voir clairement qu'il n'en étoit pas de même des corps terrestres (tels que sont les boules dont j'ai parlé dans la page 285. des Meteores) que de ces petits globes par lesquels se transmet l'action de la lumiere, à cause que celles-là passent plus difficilement par l'eau que par l'air, & que ceux-cy au contraire passent plus facilement par l'eau, & encore plus facilement par le verre que par l'eau : car par là il est aisé à voir que pour en faire une juste application, il a fallu comparer ces petites boules, qui passant de l'air dans l'eau rencontrent obliquement la superficie de l'eau, avec les rayons qui passent du ver-

re dans l'air, ainsi que j'ai fait.

Et je prie icy V. R. de ne pas croire que je me sois contenté de si peu d'argumens, ou même si legers, pour me confirmer dans la créance des choses que j'ai écrites, qu'une seule experience ait été suffisante pour me persuader que le rouge consiste, je ne dirai pas dans une plus violente agitation (car ce n'est pas là ma pensée) mais bien dans une plus grande propension de ces petits globes au mouvement circulaire qu'au mouvement direct. Car bien que je n'en sçache point de plus propre que celle que j'ai apportée pour en faire connoître la vérité, il y en a néanmoins plusieurs autres qui confirment toutes la même chose ; & je pourrois icy les rapporter, si j'avois entrepris d'expliquer tous les points de Physique dont elles dépendent. Par exemple, je dirois d'où vient que le sang est rouge, si je traitois des animaux ; ou pourquoy le vis-argent, le fer, & plusieurs autres metaux rougissent par la seule action du feu, si je traitois de choses semblables. Bien davantage, si je trouvois une seule experience dans la nature qui ne s'accordât pas bien avec mon opinion, je suspendrois mon jugement, jusqu'à ce que je me fusse en cela pleinement satisfait. Mais n'avez-vous pas même remar-

qué dans mes Metéores plusieurs autres expériences que celles d'un verre triangulaire, qui confirment la pensée que j'ai faite, si V. R. y a bien pris garde, tout le discours neuvième des Metéores, où j'ai traité de la couleur des nués, en est une confirmation manifeste.

Il me eût donc icy à ajouter certaines circonstances, qui pourront servir à vous faire connoître, ce que l'ombre & la refraction peuvent contribuer à la production des couleurs: car bien que j'aye déjà tâché d'expliquer cela dans les Metéores, j'aurois peut-être pû l'expliquer plus clairement que je n'ai fait, si j'eusse voulu m'étendre davantage.

Premièrement donc, encore que dans la fig. de la p. 285. des Metéores je n'aye fait peindre que cinq ou six boules, pour être plus clair, il faut pourtant s'imaginer, que tous les espaces, au travers desquels se transmet proprement l'action de la lumière, sont remplis de ces petites parties de la matiere celeste, appuyées les unes sur les autres, ainsi que j'ai déjà dit auparavant, & comme l'on peut voir en cette figure 6. tome 1. où je suppose que le point V va jusqu'au soleil, & que le point X aboutit à l'œil, & que tous les petits globes qui sont en la ligne V X sont des particules de la matiere celeste, qui sont

effort pour s'éloigner du centre du Soleil, en même façon que les petits grains de poussiere, qui sont renfermez dans un horloge de sable, font effort pour s'approcher du centre de la terre. Or, pour parler en termes de Philosophe, nous pouvons appeller chacun de ces rangs, qui s'étendent ainsi depuis les objets jusques à nos yeux, des rayons materiels; à la difference des *formels*, qui sont conçus allant suivant des lignes toutes droites & indivisibles, quoi que les materiels ne composent que fort rarement des lignes droites, & qu'ils ne soient jamais entierement indivisibles.

Secondement, il ne faut pas s'imaginer; lors que quelqu'un de ces petits globes est poussé vers quelque côté, que celui sur lequel il est appuyé, soit disposé par lui à tourner de l'autre, ainsi qu'il arrive aux roues des horloges, mais comme si au lieu de ces petits globes, il y avoit de petits quadres qui fussent posez les uns sur les autres, il faut penser que lors que quelqu'un d'eux panche vers quelque côté, il pousse vers le même côté tous ceux qui sont au dessous de lui jusques à l'œil. Et cela est si vrai, que les principes de la Mechanique, & la nature même de cette matiere celeste, dont je suis persuadé par une infinité de raisons, le font voir très-

clairement. Or si nous supposons qu'il y ait un si grand nombre de ces petits quadres les uns sur les autres, que le plus haut, marqué 12. (*V. fig. 7. tom. 1.*) aille jusqu'à l'épaule gauche du signe d'Orion, & que le plus bas marqué 43 parvienne jusqu'à l'œil, & que celui d'en-haut soit poussé directement de 12. vers 43. mais qu'avec cela il soit plus pressé en sa partie marquée 2. qu'en celle marquée 1. vous comprendrez aisément que cette double impulsion, ou pression, se peut tellement communiquer à tous ces quadres, qu'elle fasse que le dernier marqué 43. soit contraint de tourner suivant l'ordre des chiffres 1234.

En troisième lieu, il faut remarquer que tous ces petits globes contenus dans les pores du verre, de l'air, & des autres corps, ont toujours, ou du moins le plus souvent, inclination ou propension à tourner vers quelque côté, & même à tourner d'une vitesse égale à celle dont ils sont mûs en ligne droite, tandis qu'il ne se rencontre point de cause particulière qui augmente ou qui diminue cette vitesse, ainsi que j'ai dit en la p. 300. & suiv. des *Meteores*; & de plus qu'ils ont la plupart des inclinations différentes, selon qu'ils rencontrent diversement les parois des pores où ils sont; si bien que si quel-

ques-uns d'entr'eux inclinent à tourner d'un côté, d'autres en même temps inclinent à tourner d'un autre. Or la force qu'a tout un rayon pour presser l'œil, est tellement composée de toutes ces diverses inclinations ou propensions prises ensemble, que toutes celles qui s'opposent les unes aux autres ne doivent être comptées pour rien. Ainti, par exemple, parce que le globe B (*Fig. 6. tom. 1.*) est poussé d'V vers X, & qu'il touche la particule de l'air D, laquelle n'est pas poussée avec lui, cela fait que le petit globe B tend à tourner selon l'ordre des chiffres 1234. Et tout au contraire le globe C tend autant qu'il peut à tourner à contre sens, à cause qu'il touche la particule de l'air G. Mais ces deux diverses propensions ne se font point sentir par l'œil au point X, à cause que l'un ne détruit entièrement l'autre. Et ce que je dis icy de ces deux petits globes, se doit entendre de même de plusieurs refractions, quand elles sont opposées, & de tous les differens efforts que font en même temps plusieurs rayons materiels sur un autre petit globe qui se trouve au milieu d'eux, & qui reçoit leur action.

En quatrième lieu; il faut remarquer que la nature observe si exactement en tout ce qu'elle fait les loix de l'équilibre, que toutes les parties d'un rayon materiel

prises ensemble sont presque autant poussées d'un côté que d'un autre, tant par la résistance des particules de l'air ou des autres corps au travers desquels elles passent, que par l'effort des rayons voisins, & par toutes les autres diverses causes qui agissent en même temps sur plusieurs de ces petits globes. Ce qui fait que tout le rayon n'incline jamais pour de semblables causes à tourner beaucoup plus d'un côté que d'un autre : mais néanmoins comme il est difficile qu'il n'incline toujours un peu vers quelque côté, tous les autres rayons voisins ont aussi des inclinations différentes, si bien que ce qui manque à chaque rayon en particulier pour observer les loix de l'équilibre, est récompensé par tous ensemble. Et l'on ne sauroit assigner aucune partie sensible dans un corps diaphane, pour petite qu'elle soit, où il n'y ait plusieurs semblables rayons, c'est-à-dire, qui sont composés de globes d'une petitesse qui ne se peut concevoir.

Enfin, il faut remarquer que la superficie du verre, ou de tel autre corps que ce soit, où les rayons de la lumière ont coutume de souffrir refraction, est cause qu'au lieu que pour l'ordinaire les uns inclinent d'un côté, & les autres d'un autre, elle les fait unanimement incliner tous vers un même côté, pourvu seulement

qu'ils tombent avec assez d'obliquité sur cette superficie, pour faire qu'elle ait plus de force pour faire tourner de ce côté-là le petit globe de chaque rayon qui la touche, que toutes les autres diverses causes prises ensemble, qui poussent tout le rayon, n'en ont pour le faire tourner d'un autre. Car comme toutes ces autres causes n'ont presque point de force, à cause des loix de l'équilibre que la nature observe, ainsi que j'ai remarqué, il arrive que celle-là seule les peut toutes aisément vaincre. Et l'expérience nous fait voir que la moindre refraction n'est pas suffisante pour produire des couleurs, mais qu'il en est besoin d'une qui soit assez considérable.

Et même la refraction seule ne suffit pas pour les produire ; car soit que les petits globes dont les rayons sont composés inclinent tous vers un même côté, soit qu'ils inclinent vers plusieurs, il se voyent tous d'une même façon : Et s'il n'y a point d'autre cause qui les fasse ainsi incliner d'un même côté que la refraction, elle ne peut pas toute seule leur imprimer de mouvement circulaire qui soit plus fort ou plus foible que celui dont ils sont mis en ligne droite. Mais si l'ombre s'y joint, c'est-à-dire par exemple, si le rayon *VX* (*V. fig. 6. tom. 1.*) (de qui les petits

globes tendent à tourner suivant l'ordre des chiffres 1234. à cause de la disposition qu'ils reçoivent par la refraction que cause le verre par où il passe) si, dis-je, le rayon VX est tellement situé dans cette fausse lumière que les Opticiens appellent *presqu'ombre*, qui soit plus fortement poussé d'V vers X, que ne l'est le rayon LM, qui est le plus proche de lui du côté de l'ombre, & qu'il le soit moins fort que le rayon NP, que je suppose être plus éclairé que luy; il n'y a point de difficulté, que la force qui fait que tous les petits globes dont il est composé tendent à tourner comme j'ai dit suivant l'ordre des chiffres 1234. doit être augmentée par ces deux rayons LM, NP; & qu'au contraire elle seroit diminuée par eux, si NP étoit du côté de l'ombre, ainsi qu'il est plus au long expliqué dans les *Meteores*, p. 284. & 285.

D'où l'on voit clairement ce que l'ombre contribué à la production des couleurs; car sans cela le rayon LM ne feroit pas plus incliner vers un côté les petits globes du rayon VX, que NP les feroit incliner au contraire; & ainsi la force de l'un seroit entièrement détruite par celle de l'autre. On voit aussi par là ce que la refraction y contribué; car sans elle les petits globes du rayon VX ne

seroient pas plus disposez à tourner suivant l'ordre des chiffres 1234. que d'un autre sens; & partant cette inclination qu'ils ont à tourner en ce sens là ne feroit ni augmentée ni diminuée par les rayons voisins LM, NP; ou même si nous supposons qu'elle fût par eux augmentée, alors il faut croire qu'à cause des loix de l'équilibre une autre semblable seroit autant diminuée dans les rayons voisins; Et pour ce que le sens de la vue ne peut pas être mu par chaque rayon séparément, mais seulement par plusieurs ensemble, cela est cause que ni l'une ni l'autre ne pourroit être sentie.

Que si mon Reverend Pere, j'ai été si heureux que d'avoir apporté quelque sorte d'éclaircissement à vos doutes, j'espère que vous me ferez la grace de me dire quels sont ces autres points, où vous auriez désiré que j'eusse parlé avec un peu plus de vérité; Et je vous promets que tâchant de les expliquer & de vous répondre, je n'oublierai rien pour témoigner à votre Reverence combien je l'honore, & combien est grand le désir que j'ai de lui plaire. Je suis, &c.

A MONSIEUR MORIN.

L E T T R E LVII.

M O N S I E U R ,

J'ai reçu le beau livre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, & je pense avoir d'autant plus de sujet de vous en remercier, que je l'ai moins mérité; car je n'ai jamais eu occasion de vous rendre aucun service qui vous dût convier à avoir cette souvenance de moy. Il est certain que la peine que vous avez prise pour trouver des longitudes ne mérite rien moins qu'une récompense publique; mais pour ce que les inventions des sciences sont de si haut prix, qu'elles ne peuvent être assez payées avec de l'argent, il semble que Dieu ait tellement ordonné le monde, que cette sorte de récompense n'est communément réservée que pour des ouvrages mécaniques & grossiers, ou pour des actions basses & serviles. Ainsi je m'assure qu'un artisan qui auroit fait de bonnes lunettes en pourroit tirer beaucoup plus d'argent, que moy de toutes les rêveries de ma Dioptrique; si j'avois dessein

DE M. DESCARTES. 305
dessein de les vendre. Ce qui n'empêche pas que je ne souhaite que vous receviez en cecy l'accomplissement de vos desirs; & si j'y pouvois contribuer quelque chose, vous connoîtriez en effet, que je suis, &c.

M O N S I E U R M O R I N

M O N S I E U R D E S C A R T E S.

L E T T R E LVIII.

M O N S I E U R ,

Dès l'heure que j'eus l'honneur de vous voir, & de vous connoître à Paris, je jugeay que vous aviez un esprit capable de laisser quelque chose de rare & d'excellent à la posterité; & me suis grandement réjoui d'avoir vû réussir mon jugement par le beau livre que vous avez mis en lumière sur des sujets de mathématique & de physique, qui sont aussi les deux principaux objets de mes spéculations naturelles. Mais comme en ce qui est de la Mathématique, vous n'aurez que des gens

à admirer la sublimité de v^{otre} esprit; aussi en ce qui est de la Physique, j'estime que vous ne serez pas étonné, s'il se trouve des personnes à vous contredire. Car vous étant réservé la connoissance des principes & notions universelles de v^{otre} Physique nouvelle (dont la publication est passionnément désirée de tous les doctes) & ne fondant vos raisonnemens que sur des comparaisons, ou suppositions, de la vérité desquelles on est pour le moins en doute, ce seroit pécher contre le premier précepte de v^{otre} methode qui est très-bon, & qui m'est familier, que d'acquiescer à vos raisonnemens. Et bien que par la page 97. ligne 8. de v^{otre} Methode, l'expérience rende très-certains la plupart des effets que vous traitez; néanmoins vous sçavez très-bien que l'apparence des mouvemens celestes se tire aussi certainement de la supposition de la stabilité de la terre, que de sa supposition de sa mobilité: Et partant que l'expérience d'icelle apparence n'est pas suffisante, pour prouver laquelle des deux causes cy-dessus est la vraie. Et s'il est vrai que prouver des effets par une cause posée, puis prouver cette même cause par les mêmes effets, ne soit pas un cercle logique, Aristote l'a mal entendu, & on peut dire qu'il ne s'en peut faire aucun. Et pour les Astro-

nomes que vous vous proposez à imiter en la page 4. ligne 13. de v^{otre} Dioptrique, je ne vous cacheray point mon sentiment, qui est, Que qui ne fera de meilleures suppositions que celles qu'ont fait jusques icy les Astronomes, ne fera pas mieux qu'eux dans les conséquences ou conclusions: voire, pourra bien faire pis. Car eux supposans mal la paralaxe du soleil, ou l'obliquité de l'Ecliptique, ou l'excentricité de l'Apogée, le moyen mouvement ou période d'une planete, &c. tant s'en faut qu'ils en tirent des conséquences très-vraies, & très-assurées, comme vous dites en ladite page 4. qu'au contraire ils faillent ensuite dans les mouvemens, ou lieux des planetes, à proportion de l'erreur de leurs fausses suppositions; comme le témoigne le raport de leurs Tables avec le Ciel. Et je crois avoir été le premier au monde, qui dans mon livre des Longitudes ait donné aux Astronomes les vrais moyens d'éviter dorénavant toutes ces fausses suppositions, & tous les Cercles Logiques qui se peuvent commettre en cela. Mais les Astronomes par leurs fausses suppositions ne faillent pour l'ordinaire que dans le plus ou dans le moins touchant le mouvement des planetes; Au lieu qu'un Physicien peut errer en la nature même de la chose qu'il traite. Il n'y a rien de si aisé

que d'ajuster quelque cause à un effet ; & vous sçavez que cela est familier aux Astronomes, qui par le moyen de diverses hypothèses de cercles ou ellipses, concourent à même but ; & le même vous est très-connu en vôtre Geometrie. Mais pour prouver que la cause d'un effet posé est la vraie & unique cause, il faut pour le moins prouver qu'un tel effet ne peut être produit par aucune autre cause.

Or je croi qu'étant ce que vous êtes, vous n'aurez pas manqué selon la page 87. ligne 18. de vôtre Methode à bien prévoir tout ce qu'on vous pourroit objecter. Mais que vous reservant encore la connoissance particuliere de vos Principes de Physique, dont tout le reste est déduit, vous vous êtes voulu égayer, non seulement à faire souhaiter aux bons esprits la publication de vôtre Physique, mais encore à les exercer dans les difficultés que vous avez laissées en vôtre nouvelle doctrine ; voire même vous les y conviez en la page 96. ligne 6. de vôtre Methode, jusques à les supplier de vous envoyer leurs objections, & c'est ce qui m'a donné le plus de sujet de vous écrire la présente.

Mais sçachant combien le tems vous est cher, aussi bien qu'à moy, je n'ai point voulu vous proposer diverses difficultés

sur diverses matieres ; je me suis contenté d'en choisir une des principales & des plus ingenieuses, qui est celle de la Lumiere, la nature de laquelle est à présent si recherchée de tous ceux qui pensent voir plus clair dans la Physique. Nous avons icy deux personnages qui ont travaillé depuis peu sur le même sujet, & qui en ont publié leur sentiment. Mais moy qui y ai aussi travaillé de ma tête, sans toutefois rien publier encore, je trouve leur opinion bien plus aisée à détruire, que la vôtre : car avec vôtre esprit habitué aux plus subtiles & plus hautes speculations des Mathematiques, vous vous renfermez & barricadez en telle sorte dans vos termes & façons de parler, ou énoncer, qu'il semble d'abord que vous soyez imprenable. Mais n'y ayant que la seule verité, qui puisse résister à l'effort du raisonnement, & ne la pouvant reconnoître dans ce que vous nous avez donné de la Lumiere, j'ai crû être obligé par vous-même à vous y faire mes objections, non pas pour vous engager à un long discours, mais seulement afin qu'en peu de mots, vous me donniez un peu plus de lumiere de la nature de la Lumiere, comme je crois que vous le pouvez : Et je vous assure que je ne la cacherai pas sous le boisseau, mais que je la ferai paroître à vôtre honneur.

Je ne sçai pourtant ce que je dois attendre de vous ; car on m'a voulu faire accroire, que si je vous traitois tant soit peu en termes de l'école, vous me jugeriez à l'instant plus digne de mépris que de réponse. Mais par la lecture de vos discours, je ne vous reconnois point si ennemy de l'école que l'on vous fait, & ai cette bonne opinion de vôtre esprit, qu'il accordera facilement que toute vérité bien démontrée, est à l'épreuve de tous les termes de l'école ; & que toute proposition qui n'est à cette épreuve, est pour le moins douteuse, si elle n'est fautive tout-à-fait. Car qui nous voudroit faire passer une fiction pour une vérité, un accident pour une substance, un mouvement sans moteur, &c. Je vous fais juge vous-même de ce qu'il meritoit. L'école ne me semble avoir failly, qu'en ce qu'elle s'est plus occupée par speculation à la recherche des termes dont il faut se servir pour traiter des choses, qu'à la recherche de la vérité même des choses par de bonnes experiences ; Aussi est-elle pauvre en celle-cy, & riche en ceux-là ; c'est pourquoi j'en suis comme vous, je ne cherche la vérité des choses que dans la nature, & ne m'en fie plus à l'école, qui ne me sert que pour les termes.

Or je commencerai par les sentimens :

que vous avez de la nature de la Lumière, afin qu'ils me servent de fondement, & qu'on voye s'ils sont par tous les mêmes, ou s'ils sont differens, & en quoy.

1. Donc, en la page 163. ligne 25. des Meteores, vous dites, Je suppose premierement que l'eau, la terre, l'air, & tous les autres tels corps qui nous environnent, sont composez de plusieurs petites parties de diverses figures & grofseurs, qui ne sont jamais si bien arangées, ni si justement jointes ensemble, qu'il ne reste plusieurs intervalles autour d'elles ; & que ces intervalles ne sont pas vuides, mais remplis de cette matiere fort subtile, par l'entremise de laquelle se communique l'action de la Lumiere.

2. En la page 5. lig. 10. de la Dioptrique, vous dites, Que la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement ou une action fort prompte, qui passe vers nos yeux, par l'entremise de l'air & des autres corps transparens ; en même façon que le mouvement ou la résistance des corps que rencontre un aveugle avec son bâton, passe vers sa main par l'entremise de son bâton. D'où s'ensuit que comme ce mouvement est reçu dans le bâton, aussi l'autre ci-dessus sera reçu dans l'air.

3. Mais en la page 27. ligne 5. de la Dioptrique, vous dites autrement, à sçavoir, Que la Lumiere. n'est autre chose qu'un certain mouvement ou action reçüe dans une matiere très-subtile, qui remplit les pores des autres corps. Et vous distinguez cette matiere d'avec l'air, & les autres corps transparens, auxquels page 127. ligne 6. vous donnez des pores.

4. Page 127. ligne 6. de la Dioptrique, vous dites, Qu'elle n'est autre chose que l'action ou l'inclination à se mouvoir d'une matiere très-subtile, &c. Mais ce qui n'est qu'inclination à se mouvoir n'est pas mouvement, & ces deux different, comme la puissance & l'acte. Et si l'action est de la matiere, donc elle n'est pas des corps lumineux qui meuvent cette matiere, ainsi que vous dites en la page 44. ligne 21. de la Dioptrique; ce qui est rapporté cy-dessous au nombre 10.

5. Voire même, page 284. lig. 19. des Meteores, vous ne dites pas que la Lumiere soit l'action ou le mouvement, mais comme l'action ou le mouvement d'une certaine matiere fort subtile, &c. Or toute comparaison est entre choses differentes; donc la Lumiere n'est pas selon vous l'action, ou le mouvement. Et quand on voudroit prendre le mot de *comme*, pour *quasi*, toujours y auroit-il à redire.

redire, & vous vous trouveriez court d'un point.

6. Page 34. ligne 10. de la Dioptrique, parlant encore de la nature ou de l'essence de la Lumiere, vous dites, Que la Lumiere n'est autre chose qu'un mouvement, ou une action qui tend à causer quelque mouvement, &c. D'où je conclus que si la Lumiere est l'action, & même l'action qui tend à causer le mouvement, donc la Lumiere sera premiere que le mouvement; car toute cause est premiere que son effet, & par conséquent la Lumiere ne sera pas le mouvement.

7. Finalement page 6. ligne 17. de la Dioptrique, vous dites, Qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de materiel depuis les objets jusques à nos yeux, pour nous faire voir les couleurs, & la Lumiere, qui selon vous ne sont qu'une même nature. Mais puisque par ce que vous dites en la page 5. ligne 11. de la Dioptrique, la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement qui passe vers nos yeux, & que le mouvement n'est jamais sans le mobile; il faut donc aussi par necessité, que comme la Lumiere des corps lumineux, c'est-à-dire le mouvement passe des corps lumineux vers nos yeux, aussi le mobile y passe qui n'est au-

tre selon vous , que la matiere subtile ; où est reçu ce mouvement.

8. Après avoir ci-dessus exposé vos sentimens sur la forme ou essence de la Lumiere , qui selon vous ne consiste qu'en une action , ou mouvement , ou inclination à se mouvoir , &c. de la matiere subtile , &c. Voyons maintenant ce que vous dites de sa matiere , qui est cette matiere subtile.

Donc , page 284. lig. 20. des Meteores , parlant de cette matiere subtile , vous dites qu'il en faut imaginer les parties ainsi que de petites boules qui roulent dans les pores des corps terrestres.

9. Mais page 165. ligne 27. & suiv. des mêmes Meteores , parlant des parties de l'air , de l'eau , de la terre , & des autres corps , & disant que leurs parties n'étant pas bien unies , les intervalles qu'elles laissent entr'elles sont remplis de cette matiere subtile ; vous dites ensuite , que les parties dont l'eau est composée sont longues , unies & glissantes , ainsi que de petites anguilles , qui quoi qu'elles se joignent & entrelacent , ne se noient ni ne s'acrochent jamais de telle façon , qu'elles ne puissent aisément être séparées. Et au contraire que presque toutes celles , tant de la terre , que même de l'air , & de la plupart des autres corps , ont des figures

fort irregulieres & inégales. Desquelles paroles il s'ensuit nettement , que puisque les espaces ou intervalles compris entre ces parties , dont les figures sont ainsi inégales & irregulieres , ne scauroient être ronds , si ce n'est par hasard , il s'ensuit , dis-je , que la matiere subtile qui remplit ces intervalles ou pores , ne sera pas ronde ainsi que des petites boules. Et quand vous voudriez dire que la matiere subtile contenue en un de ces pores , ou intervalles , seroit composée de parties ronds , ainsi que de petites boules ; puisque deux boules ne se touchent qu'en un point Mathématique , il s'ensuivroit qu'entre ces parties de la matiere subtile , contenue en un pore de l'air , ou de la terre , il y auroit encore d'autres pores qui seroient vuides ; comme il paroît même en votre figure des petites boules p. 285. des Meteores ; & néanmoins il n'y a rien de vuide dans la nature.

Venons maintenant au moteur de votre matiere subtile.

10. En la page 44. ligne 21. de la Dioptrique , vous dites , la Lumiere , c'est-à-dire le mouvement ou l'action dont le soleil , ou quelque autre des corps qu'on nomme lumineux , pousse une certaine matiere fort subtile , qui se trouve en tous les corps transparens , &c. par lesquelles

paroles confirmées en la page 167. lig. 18. & p. 300. lig. 19. des Meteores, vous donnez clairement à entendre que cette matiere subtile n'a de foy aucun mouvement, mais seulement par les corps lumineux, qui l'agitent & la poussent.

11. Mais en la même page 157. lig. 6. des Meteores, vous dites, Que cette matiere subtile est de telle nature, qu'elle ne cesse jamais de se mouvoir çà & là grandement vite: Par lesquelles paroles, il s'ensuit qu'il n'est aucunement besoin des corps lumineux pour mouvoir cette matiere, puisqu'elle se meut d'elle-même, étant de telle nature, qu'elle ne cesse jamais de se mouvoir.

Passons à la forme du mouvement de cette matiere subtile.

12. En la page 300. lig. 19. des Meteores, vous dites, Encore que l'action des corps lumineux ne soit que de pousser en ligne droite la matiere subtile qui touche nos yeux: Toutesfois le mouvement ordinaire des petites parties de cette matiere, au moins de celles qui sont en l'air autour de nous, est de rouler, en même façon qu'une bale roule étant à terre, encore qu'on ne l'ait poussée qu'en ligne droite, &c. Sur quoi il faut noter en passant, que si cette matiere, outre le mouvement rectiligne qu'elle reçoit du corps lumineux,

se meut de sa nature seulement en rond, par conséquent elle ne se meut pas çà & là comme vous dites en la page 167. ainsi que j'ai remarqué au nombre précédent; ou si elle se meut çà & là, par conséquent elle ne se meut pas en ligne droite, comme vous dites en la p. 300. des Meteores, ainsi que j'ai icy remarqué.

13. Mais en la page 285. lig. 16. vous dites & demontrez tout le contraire de ce que dessus, par votre figure des petites boules, qui étant meues en l'air viennent rencontrer en droite ligne la superficie de l'eau; car voici vos paroles, & votre figure. Pour mieux entendre cecy pensez que la boule (V. fig. 2. tom. 1.) 1 2 3 4 est poussée d'V, vers X, en telle sorte qu'elle ne va qu'en ligne droite, & que ses deux côtes 1. & 3. descendent également vite (& par conséquent sans rouler) jusques à la superficie de l'eau Y Y, ou le mouvement du côté marqué 3, qui la rencontre le premier, est retardé, pendant que celui du côté marqué 1. continue encore; ce qui est causé que la boule commence infailliblement à tourner suivant l'ordre des chiffres 123. Desquelles paroles il s'ensuit, que les petites parties, ou boules, ne roulent pas en l'air, comme vous disiez ci-dessus, mais seulement à la rencontre de quelque superficie plus solide.

Or, Monsieur, jugez maintenant vous-même par le premier précepte de votre methode, si cette doctrine doit être reçûe pour vraye, où il paroist tant de doutes & de contradictions. Et vous en ayant seulement représenté une partie, je devrois en attendre votre éclaircissement sans passer plus outre. Mais croyant que vous serez même bien aise que je donne quelque attaque de raisonnement à votre doctrine, ainsi que feront plusieurs autres, vous qui présidez en la chaire de vos Principes, jugerez des coups, & comme je crois donnerez satisfaction à tout le monde.

1. J'attaquerois volontiers votre essence ou nature de la Lumiere, que vous dites être l'action, ou le mouvement, ou l'inclination à se mouvoir, ou comme l'action & le mouvement, &c. d'une matiere subtile, &c. Mais sur ce point je vous voi si peu constant à vous-même, & par cette inconstance, vous vous êtes apreté tant d'échappatoires, que ce seroit perdre le temps, de vouloir vous arrêter, jusques à ce que vous vous soyiez arrêté vous-même, comme bon Logicien, à une stable définition de la lumiere. Neanmoins il me semble par le nombre 10. cy-dessus, que vous entendez principalement que la Lumiere soit l'action ou le mouvement, dont

le Soleil ou autre corps lumineux pousse votre matiere subtile. Ce qu'étant supposé, puisque le Soleil est premier que ce mouvement, duquel il est la cause efficiente, il s'ensuivra que le Soleil de sa nature n'aura point de lumiere; ou que sa lumiere n'étoit point comprise en votre définition, & qu'elle est premiere que celle que vous définissez : Mais l'école vous prouveroit que toute action est essentiellement un être relatif, & que tout mouvement dit en son essence un être potentiel : mais que l'essence de la Lumiere n'a ni l'un ni l'autre, vû que de sa nature elle est un acte, ou une forme absolue.

2. De plus, il ne suffit pas que la matiere subtile soit mûe par quelque cause que ce soit; autrement durant les orages & les tempêtes d'une obscure nuit, excitées principalement par les vents, l'air & la mer paroistroient tout en feu, & l'on verroit lors clair comme de jour : mais il faut qu'elle soit mûe par les corps lumineux, entant que lumineux. D'où s'ensuit que leur lumiere est premiere que celle que vous définissez, qui ne consiste qu'en l'action & mouvement dont les corps lumineux, par leur Lumiere, poussent votre matiere subtile : voire il s'ensuit que ce que vous définissez n'est point la Lumiere.

3. Le Soleil, & une étincelle de feu, ou un ver luisant, illuminent d'une même façon. Or une étincelle se peut voir la nuit de cinq cens pas sans lunettes ; & avec des lunettes de votre invention, elle se verroit peut-être de plus de cinquante lieues en l'air : Doncques cette étincelle aura la force de faire mouvoir localement, & selon vous en ligne droite, toute la matiere subtile contenuë en un globe d'air de cinquante lieues de demi-Diametre ; & qu'aucun bon jugement n'admettra jamais, puis qu'on sçait que toute matiere a de soy resistance au mouvement local : Donc le Soleil n'illumine pas par le mouvement de la matiere subtile. Et la comparaison de votre aveugle avec son bâton ne convient point avec le mouvement de la matiere subtile : car un bâton est continu d'un bout à l'autre, & même dur & solide : c'est pourquoi au même instant qu'on pousse l'un de ses bouts, on pousse l'autre ; & la main qui est à l'un des bouts sent au même instant la rencontre que fait l'autre bout de quelque corps qui lui résiste. Mais la matiere subtile n'est pas continuë, autrement tous les pores des corps, depuis le Soleil jusques à nous, seroient continus, quelque agitation d'air qu'il y eust par les vents ; & de plus elle n'est pas dure & solide comme

un bâton : c'est pourquoi il ne s'ensuit pas que la matiere la plus prochaine du corps lumineux étant mue, la plus éloignée le soit aussi, & au même instant. J'ajoute encore, qu'une étincelle ne pouvant seion vous mouvoir la matiere subtile, qu'en tant qu'elle est illuminée ; il faut de necessité que la Lumiere soit devant le mouvement, & indépendante de lui ; voire même il faut qu'elle soit la principale cause du mouvement : Donc le mouvement de la matiere subtile n'est pas la Lumiere des corps lumineux ; & je ne pense pas qu'il soit possible de renverser cette raison.

4. Supposant le mouvement de la matiere subtile, & la continuité de ses parties, tout ce que vous pourriez prétendre seroit que ce mouvement nous fait sentir & appercevoir la Lumiere des corps lumineux, comme l'aveugle qui tient un bout de son bâton sent le heurt de la pierre qui est fait à l'autre bout : Et en ce sens, en la page 287. J. 6. des Meteores, vous dites, *les parties de la matiere subtile, qui transmet l'action de la lumiere, &c.* Mais il ne s'ensuivroit pas pour cela que ce mouvement fust la Lumiere, non plus que le heurt du bâton de l'aveugle n'est pas la pierre, bien qu'il en transmette l'action : Et si la pierre avoit du sentiment, elle sentirait le mouvement du bâton de l'a-

veugle ; mais ce mouvement n'est pas l'aveugle qui meut, donc le mouvement de la matiere subtile n'est pas la lumiere qui la meut.

5. Mais qu'est-ce que cette matiere ; car elle n'est ni eau, ni air, ni Ether, puisqu'ils sont transparents, & par conséquent poreux, & remplis de cette matiere, comme même vous l'affirmez en la p. 127. lig. 6. des Meteoires. Et puisque vous l'appellez subtile au regard de tous les corps, il faut que ce soit un corps simple plus subtil même que l'Ether: Et puis qu'en la nature nous voyons un si bel ordre des corps simples, & que les plus subtils se logent toujours au dessus des plus crasses, comme il est même évident par la Chymie ; Pourquoi cette matiere, qui selon vous doit occuper la moitié du lieu des corps simples ; n'aura-t-elle point de sphere propre ? Or fait que vous lui en donniez, ou que vous ne lui en donniez point, elle ne sera pas transparente ; autrement par la page 127. ci-dessus cottée elle auroit aussi des pores, qui seroient encore remplis d'une autre matiere subtile, & ainsi à l'infini ; Et si elle n'est point transparente, elle ne pourra donc point transmettre la Lumiere, comme vous disiez ci-dessus p. 287. Car il n'y a que les corps transparents qui la peuvent transmettre.

6. De plus quel mouvement attribuez-vous à cette matiere ; car c'est encore ici où je vois de la difficulté & contrariété. Vû qu'aux nombres 12. & 13. ci-dessus, (Fig. 2. tom. 1.) & par votre figure des petites boules, qui de l'air viennent dans l'eau, il appert que ces petites boules descendent d'en haut en ligne droite : Et bien que par le nombre 12. avec le mouvement rectiligne causé par les corps lumineux, vous leur donniez le Circulaire, comme propre ; en sorte que même par l'air elles descendent en ligne droite, mais mêlées circulairement à l'entour de leurs centres ; néanmoins au nombre 13. vous dites tout au contraire, que la boule commence seulement à tourner rencontrant la superficie de l'eau, ou de quelque autre corps plus dense que l'air. Mais en premier lieu donnant à votre matiere subtile ce mouvement rectiligne de l'air en l'eau, il faudra aussi que vous le donniez en l'air de plus haut, & ainsi à l'infini, si vous ne concedez que cette matiere soit même des corps lumineux : ce qui non-seulement est contre votre p. 6. l. 17. de la Dioptrique, où vous dites qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de materiel depuis les objets jusques à nos yeux, pour nous faire voir les couleurs, & la Lumiere, mais même repugne au sens & à la rai-

son. Car qui est l'homme de bon sens qui dira que d'un ver luisant, ou d'une étincelle de feu, il puisse sortir de la matiere pour remplir toute la sphere, dont l'un ou l'autre se peut voir avec d'excellentes lunettes de votre invention, sans la totale dissipation du ver luisant, quand même il seroit mille fois plus gros qu'il n'est, quelque subtile qu'en fust l'évaporation? Et néanmoins il ne se dissipe point, bien que de minute en minute d'heures, on le changeât en diverses spheres, lesquelles il rempliroit en même façon. En second lieu, si cette matiere subtile, ou ces petites boules, qui en sont les parties, avoient ce mouvement rectiligne, elles ne pourroient par leur mouvement transmettre l'action de la Lumiere du Soleil, & des étoiles, en un instant contre ce que vous-même assurez en la page 55. de votre methode; car aucun corps naturel ne peut traverser une espace que successivement une partie après l'autre. Voire la même chose se déduit nécessairement de votre page 287. lig. 6. des Meteores, où vous dites que la nature des couleurs apparentes & causées par la Lumiere, ne consiste qu'en ce que les parties de la matiere subtile, qui transmet l'action de la lumiere, tendent à tourner avec plus de force, qu'à se mouvoir en ligne droite; en sorte que celles

qui tendent à tourner beaucoup plus fort, causent la couleur rouge, & celles qui ne tendent qu'un peu plus fort causent la jaune; car bien que le tournoyement d'une boule se fît en un instant (ce qui est faux, & contre votre page 285. ligne 16. où vous voulez que le point 2. de la boule marquée 1234. arrive plutôt à la superficie de l'eau YY. que le point 1.) Néanmoins puisque selon vous le mouvement rectiligne de la boule est plus lent que son tournoyement, le mouvement rectiligne, qui est celui qui transmet l'action de la Lumiere, ne se fera pas en un instant.

Je serois trop long si je vous mettois icy toutes les autres difficultez que je vois en l'hypothese de votre matiere subtile, & de ses mouvemens en toute la nature; c'est pourquoy je veux finir par votre autre hypothese des pores en l'air, en l'eau, & dans les autres corps transparents.

7. Page 127. lig. 8. de la Dioptrique, vous dites, Que les pores de chacun des corps transparents sont si unis & si droits, que la matiere subtile, qui peut y entrer, coule facilement tout du long sans rien trouver qui l'arrête: mais que ceux de deux corps transparents de diverse nature, comme ceux de l'air, & ceux du verre ou du cristal, ne se rapportent jamais si justement les uns

aux autres, qu'il n'y ait toujours plusieurs des parties de la matiere subtile, qui, par exemple venant de l'air vers le verre, s'y réfléchissent, à cause qu'elles rencontrent les parties solides de la superficie, &c. Sur quoi je vous dirai que si l'air & l'eau étoient durs & solides comme le cristal, & immobiles, vous pourriez peut-être avoir quelque apparence de raison; mais étant de nature fluide & facile à mouvoir & agiter, lors qu'ils sont agitez par les vents, cette rectitude de pores ne peut pas subsister, mais il se fait confusion du solide de l'air, ou de celui de l'eau, avec ses pores. Et partant, la matiere subtile qui transmet la Lumiere trouvant de l'obstacle en tous les pores où elle entre, il s'ensuit qu'en plein midy, l'air étant fort serein, mais agité de vents, on ne verra goutte, ou au moins on verra plus obscurément & confusément, (qui sont deux conséquences contraires à l'expérience;) ou enfin que votre hypothese des pores droits pour le passage de la matiere subtile, & trajet de la Lumiere, est superflue. Ceci paroitra peut-être plus clairement par cette question que je vous fais. Supposons que de nuit vous soyez en rase en campagne, & qu'avec vos lunettes vous voyez à une lieue de vous un ver luisant, ou une étincelle,

& que de votre côté vers l'étincelle il souffle un vent fort vehement, je vous demande qui pousse le plus la matiere subtile contenuë dans les pores de l'air qui est entre vous & l'étincelle, ou le vent, ou la Lumiere de l'étincelle? Et je croi que vous répondrez qu'il ne se fait aucun pouffement de matiere, depuis l'étincelle vers vous; mais qu'au contraire tout l'air designé ci-dessus, ensemble ses pores, & toute la matiere y contenuë, sont pouffez depuis vous vers l'étincelle, voire avec telle violence, que tant s'en faut qu'elle puisse surmonter le vent à pouffer, qu'au contraire elle-même sera emportée par le pouffement du vent. Donc j'estime que ce soit erreur de penser que les corps lumineux pouffent contre nos yeux une matiere subtile contenuë dans les pores de l'air, par laquelle leur lumiere nous est transmise.

8. Finalement, si selon la page 127. ligne 8. de la Dioptrique, les pores de chacun des corps transparens sont si unis & si droits, que la matiere subtile qui peut y entrer, coule facilement tout du long, sans rien trouver qui l'arrête; il est certain que cela seroit principalement vrai du verre & du cristal, qui sont des corps durs & solides. Or cela étant supposé, il s'ensuivroit que le Soleil éclaireroit autant à

travers un verre de dix pieds d'épaisseur ; qu'à travers le même verre réduit à une seule ligne d'épaisseur : Car la matiere subtile venant de l'air , & étant poussée en ligne droite par le Soleil , rencontreroit les mêmes pores en l'une & en l'autre épaisseur , qui étant droits & unis , cette matiere y entreroit & couleroit sans obstacle avec même facilité. Or , qu'une différente épaisseur de même verre cause même Lumiere , c'est contre l'experience. Joint qu'en un même verre se pouvant prendre deux superficies opposées & paralleles en cent mille differentes manieres, il s'ensuivroit que si selon une maniere la Lumiere passoit par les pores de la superficie qui lui est opposée sans rencontrer aucun obstacle solide , elle ne le pourroit selon toutes les autres manieres ; Et par conséquent la Lumiere ne pourroit penetrer le verre par quelques deux superficies paralleles que ce fust ; ce qui repugne à l'experience. Et cela vous est bien aisé à concevoir , supposant au verre des pores ouverts en ligne droite d'une de ses superficies à l'autre : car ils ne pourroient être ouverts en ligne droite de chaque superficie à son opposée ; autrement il n'y auroit rien de solide dans le verre.

9. Si les corps lumineux poussent en ligne droite la matiere subtile qui transmet l'action

l'action de la Lumiere , supposons le globe Diaphane d'air ou d'eau ABCD (*V. f. 3. l. 1.*) dont le centre soit E , & en A , & B , mettons deux corps lumineux d'égalé vertu , il arrivera l'une de ses deux absurditez , à sçavoir , ou que ces corps lumineux ne seront point vûs des lieux diametralement opposez C & D , ce qui seroit contre l'experience , & que la matiere subtile contenue au centre E , sera au même instant en divers lieux , ce qui repugne à la nature des corps ; Et cela se prouve clairement , en ce que A , ne peut être vû de C , que la matiere subtile & centrale E , ne soit poussée vers C en ligne droite ; Et de même B , ne peut être vû de D , que la même matiere E , ne soit poussée vers D. Et ainsi d'une infinité de corps lumineux posez à la superficie d'icelui globe.

Je pourrois vous proposer plusieurs autres difficultez sur divers points de vôtre Physique ; mais pour le present je me contenterai d'être par vous éclaircy sur le sujet de la Lumiere , si vous me jugez digne de cette faveur. Le R. P. Merseme vous peut assurer que j'ai toujours été l'un de vos partisans ; & de mon naturel je hais & je deteste cette racaille d'esprits malins , qui voyans paroître quelques esprit relevé , comme un Astre nouveau , au lieu de lui sçavoir bon gré de ses labeurs , & nouvelles

inventions, s'endent d'envie contre lui, & n'ont autre but que d'offusquer ou éteindre son nom, sa gloire & ses merites; bien qu'ils soient par lui tirez de l'ignorance des choses dont liberalement il leur donne la connoissance. J'ai passé par ces piques, & sçai ce qu'en vaut l'aune, La posterité plaindra mon malheur, & parlant de ce siècle de fer dira avec vérité, que la fortune n'étoit pas pour les hommes sçavans. Je souhaite néanmoins qu'elle vous soit plus favorable qu'à moy, afin que nous puissions voir votre nouvelle Physique, par les principes de laquelle je ne doute point que vous ne puissiez résoudre nettement toutes mes difficultez. C'est pourquoi attendant l'honneur de votre réponse, selon que le permettra votre loisir, je vous prie de croire qu'entre tous les hommes de lettres de ma connoissance, vous êtes celui que j'honore le plus, pour votre vertu & vos genereux desseins; & que je m'estimerai heureux toute ma vie, si vous m'accordez la qualité de, &c.

A Paris ce 22.
Févr. 1638.



R E P O N S E
DE MONSIEUR
D E S C A R T E S,

A

MONSIEUR MORIN.

L E T T R E L I X.

M O N S I E U R,

Les objections que vous avez pris la peine de m'envoyer, sont telles, que je les aurois reçues en bonne part de qui que ce fust; mais le rang que vous tenez entre les doctes, & la réputation que vos écrits vous ont acquise, me les rend beaucoup plus agreables de vous que d'un autre. Ce que je crois ne pouvoir mieux vous témoigner, que par le soin que j'aurai icy d'y répondre exactement.

Vous commencez par mes suppositions, & vous dites que l'apparence des mouvemens celestes se tire aussi certainement

E-c ij

de la supposition de la stabilité de la terre, que de celle de sa mobilité, ce que j'accorde très-volontiers ; & j'ai désiré qu'on reçût de même façon, ce que j'ai écrit en la Dioptrique de la nature de la Lumière ; afin que la force des démonstrations Mathématiques, que j'ai tâché d'y mettre, ne dépendist d'aucune opinion Physique, comme j'ai assez déclaré en la p. 4. Et si l'on peut imaginer la Lumière de quelque autre façon par laquelle on explique toutes celles de ses propriétés que l'expérience fait connoître, on verra que tout ce que j'ai démontré des réfractions, de la vision, & du reste, en pourra être tiré tout de même que de celle que j'ai proposée.

Vous dites aussi que prouver des effets par une cause, puis prouver cette cause par les mêmes effets est un cercle Logique, ce que j'avoue ; mais je n'avoue pas pour cela que c'en soit un, d'expliquer des effets par une cause, puis de la prouver par eux : car il y a grande différence entre *prouver* & *expliquer*. A quoi j'ajoute qu'on peut user du mot *démonstrer* pour signifier l'un & l'autre, au moins si on le prend selon l'usage commun, & non en la signification particulière que les Philosophes lui donnent. J'ajoute aussi que ce n'est pas un cercle de prouver une cause par plusieurs effets qui sont connus d'ailleurs, puis réciproque-

ment de prouver quelques autres effets par cette cause : & j'ai compris ces deux sens ensemble en la page 97. ligne 2. de la Méthode par ces mots. Comme les dernières raisons sont démontrées par les premières qui sont leurs causes, ces premières le sont réciproquement par les dernières qui sont leurs effets. Où je ne dois pas pour cela être accusé d'avoir parlé ambiguëment, à cause que je me suis expliqué incontinent après, en disant, Que l'expérience rendant la plupart de ces effets très-certains, les causes dont je les déduis ne servent pas tant à les prouver qu'à les expliquer, mais que ce sont elles qui sont prouvées par eux. Et je mets qu'elles ne servent pas tant à les prouver, au lieu de mettre qu'elles n'y servent point du tout ; afin qu'on sçache que chacun de ces effets peut aussi être prouvé par cette cause, en cas qu'il soit mis en doute, & qu'elle ait déjà été prouvée par d'autres effets ; En quoi je ne voi pas que j'eusse pû user d'autres termes que je n'ai fait, pour m'expliquer mieux.

Vous dites aussi que les Astronomes font souvent des suppositions qui sont cause qu'ils tombent dans de grandes fautes ; comme lors qu'ils supposent mal la *parallaxe*, l'*obliquité de l'Ecliptique*, &c. A quoi je répons que ces choses-là ne se comprennent jamais entre cette sorte de supposi-

tions, ou hypotheses dont j'ai parlé; Et que je les ai clairement designées, en disant qu'on en peut tirer des conséquences très-vraies & très-assurées, encore qu'elles soient fausses ou incertaines, Car la paralaxe, ou l'obliquité de l'Ecliptique, &c. ne peuvent être supposées comme fausses ou incertaines, mais seulement comme vraies; Au lieu que l'Equateur, le Zodiaque, les Epicycles, & autres tels cercles sont ordinairement supposez comme faux, & la mobilité de la terre comme incertaine, & on ne laisse pas pour cela d'en déduire des choses très-vraies.

Enfin vous dites qu'il n'y a rien de si aisé, que d'ajuster quelque cause à un effet: mais encore qu'il y ait veritablement plusieurs effets auxquels il est aisé d'ajuster diverses causes, une à chacun, il n'est pas toutefois si aisé d'en ajuster une même à plusieurs differens, si elle n'est la vraie: dont ils procedent; même il y en a souvent qui sont tels, que c'est assez prouver qu'elle est leur vraie cause, que d'en donner une dont ils puissent clairement être déduits: & je prétens que tous ceux dont j'ai parlé sont de ce nombre. Car si l'on considère qu'en tout ce qu'on a fait jusqu'à present en la Physique, on a seulement tâché d'imaginer quelques causes par lesquelles on pût expliquer les Phenomenes de la

Nature, sans toutefois qu'on ait gueres pû y réussir; Puis si on compare les suppositions des autres avec les miennes, c'est-à-dire, toutes leurs *qualitez réelles*, leurs *formes substantielles*, leurs *éléments* & choses semblables, dont le nombre est presque infiny, avec cela seul, que tous les corps sont composez de quelques parties, qui est une chose qu'on voit à l'œil en plusieurs, & qu'on peut prouver par une infinité de raisons dans les autres (car pour ce que je mets de plus, à sçavoir, que les parties de tel ou tel corps sont de telle figure, plutôt que d'une autre, il est aisé de le démontrer à ceux qui avoient qu'ils sont composez de parties.) Et enfin si on compare ce que j'ai déduit de mes suppositions, touchant la vision, le sel, le vent, les nuës, la neige; le tonnerre, l'arc-en-ciel, & choses semblables, avec ce que les autres ont tiré des leurs, touchant les mêmes matieres, j'espere que cela suffira pour persuader à ceux qui ne sont point trop preoccupez, que les effets que j'explique n'ont point d'autres causes que celles dont je les déduits; bien que je me réserve à le démontrer en un autre endroit.

Au reste je suis marry de ce que vous n'avez choisi pour former des objections que le sujet de la Lumiere; car je me suis expressément abstenu d'en dire mon opi-

nion ; & pource que je ne veux point ici contrevenir à la résolution que j'ai prise de ne mêler parmi mes réponses , aucune explication des matieres dont je n'ai pas eu dessein de traiter , je ne pourrai si parfaitement vous satisfaire que j'eusse désiré. Toutesfois , je vous prie de croire que je n'ai point tâché de me renfermer & barricader dans des termes obscurs , de crainte d'être surpris , comme il semble que vous avez crû , & que si j'ai quelque habitude aux démonstrations des Mathematiques ; comme vous me faites l'honneur de m'écrire , il est plus probable qu'elles doivent m'avoir appris à découvrir la verité , qu'à la déguiser. Mais ce qui m'a empêché de parler de la Lumiere aussi ouvertement que du reste , c'est que je me suis étudié à ne pas mettre dans ces essais , ce que j'avois déjà mis en un autre traité , où j'ai tâché très-particulièrement de l'expliquer , comme j'ai écrit aux pages 52. & 53. du discours de la Methode. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de rien croire de ce que j'ai écrit en cet endroit-là ; mais comme lors qu'on voit des fruits en un pays , où ils n'ont point été envoyez d'ailleurs , on juge plutôt qu'il y a des plantes qui les y produisent , que non pas qu'ils y croissent d'eux-mêmes , je crois que les veritez particulieres que j'ai traitées en mes essais (au moins si ce sont des

des veritez) donnent plus d'occasion de juger que je dois avoir quelque connoissance des causes generales dont elles dependent , que non pas que j'aye pû sans cela les découvrir ; Et pour ce qu'il n'y a que les causes generales , qui soient le sujet de cet autre traité , je ne pense pas avoir rien avancé de fort incroyable , lors que j'ai écrit que je l'avois fait.

Quant au mépris qu'on vous a dit que je faisois del'école , il ne peut avoir été imaginé que par des personnes , qui ne connoissent ni mes mœurs , ni mon humeur : Et bien que je ne me sois gueres servy en mes essais des termes qui ne sont connus que par les doctes , ce n'est pas à dire que je les désapprouve , mais seulement j'ai désiré de me faire entendre aussi par les autres. Puis au bout du compte , ce n'est point à moi à choisir les armes , avec lesquelles on doit m'attaquer , mais seulement à tâcher de me défendre : Et pour ce faire je répondrai ici à chacun de vos articles séparément.

OBJECTION I. *Donc* , en la page 165. lig. 25. des Meteores.

REP. Le même que j'ai mis touchant la Lumiere en cette page 165. est encore plus clairement en la page 7. ligne 17. de la Dioptrique , & ne me semble rien conte-

air qui soit obscur, ou ambigu.

En la pag. 5 lig. 10. de la Dioptrique, &c.

REP. En ce que j'ai dit ici que la Lumiere passe vers nos yeux par l'entremise de l'air, ou des autres corps transparens, on doit entendre par ces corps, ce que je nomme bien-tost après la matiere subtile qui est dans leurs pores.

Ainsi lors qu'on dit que quelqu'un se mouille les cheveux d'une éponge, ou qu'il se lave avec une serviette, on entend parler de la liqueur dont a été mouillée cette serviette, ou cette éponge, & non de leur propre matiere, ou forme, ou substance. En quoi toutefois on ne peut pas m'accuser d'avoir parlé improprement; car outre que j'ai dit en la page 204. ligne 2. des Meteores, que tout corps invisible & impalpable se nomme *air* (à sçavoir en sa plus ample signification) il faut remarquer que le passage que vous citez est tout au commencement du livre de la Dioptrique page 5. en un lieu où je n'avois encore eu aucune occasion de nommer la matiere subtile, ni aucune occasion de la distinguer de l'air, & des autres corps transparens qui la contiennent, & qui en effet ne sont transparens, qu'à cause qu'ils la contiennent. Et dans le même discours, avant de parler d'aucune autre chose, j'ai expressément

averti, page 7. lig. 28. de la Dioptrique, qu'il y avoit grande difference entre le bâton d'un aveugle & l'air, ou les autres corps transparens, par l'entremise desquels nous voyons; & qu'ensuite, en la 8. & 9. page j'ai expliqué ce que j'entendois par la matiere subtile.

3. *Mais en la p. 27. ligne 5. de la Dioptrique, vous dites, &c.*

REP. Ce troisième article ne contient rien qui ne s'accorde parfaitement avec le premier, & que je n'aye aussi expliqué dès la page 7. & repeté en plusieurs autres endroits; ce qui me donne sujet de remarquer que vous avez mis le passage de la page 5. entre deux autres, qui en sont éloignez, bien qu'ils ne contiennent rien qui ne soit aussi tout proche en la page 7. Comme pour faire croire que je ne me suis pas souvenu en un lieu, de ce que j'avois écrit en l'autre; ce qui ne seroit pas de bonne guerre.

4. *Page 127. lig. 6. de la Dioptrique, vous dites, &c.*

REP. Icy vous m'objectez deux choses. La premiere que si la Lumiere n'est qu'une action ou inclination à se mouvoir, elle n'a donc pas un mouvement; mais je voudrois vous prier de m'apprendre en quel endroit j'ai dit qu'elle fust un mouve-

ment, sans y ajouter au même lieu *ou une action*. Car je ne crois pas qu'il s'en trouve aucun en mes écrits, principalement quand j'ai parlé de la Lumière qui est dans les corps transparens, à laquelle les Philosophes attribuent le nom de *Lumen* en latin, pour la distinguer de celle qui est dans les corps lumineux, laquelle ils nomment *Lucem*. Or d'avoir dit généralement en plusieurs endroits qu'elle est un mouvement ou une action, & en un autre d'avoir dit qu'elle n'est qu'une action, ce ne sont point deux choses qui se contredisent. Outre qu'il faut remarquer que la signification du mot *action* est générale, & comprend non-seulement la puissance, ou l'inclination à se mouvoir, mais aussi le mouvement même. Comme lors qu'on dit de quelqu'un qu'il est toujours en action, cela veut dire qu'il se remue toujours : Et c'est ainsi que je le prens en cet endroit là, où il n'y a point pour cela d'ambiguïté ; car j'y avertis qu'il se faut souvenir de la façon dont j'ai auparavant expliqué la Lumière ; Ce qui montre assez que par les mots dont je me sers, je veux entendre le même, que par ceux que j'ai mis aux autres lieux. La seconde chose que vous m'objetez ici, à sçavoir, que si l'action est de la matière subtile, elle

n'est donc pas des corps lumineux, n'est fondée que sur une équivoque, touchant le mot de Lumière. Car j'avoué bien que l'action de la matière subtile, qui est *lumen*, n'est pas celle des corps lumineux, qui est *lux*, mais je n'avoué pas pour cela que j'aye parlé ambiguëment ; car j'ai par tout très-soigneusement distingué l'une de l'autre.

5. *Voire même*, p. 284. ligne 19. des *Mémoires*.

REP. Icy vous retrecissez merveilleusement la signification du mot *Comme*, afin de me faire trouver court d'un point, & vous voulez qu'il ne serve qu'à joindre les termes d'une comparaison, qui est entre des choses différentes. Mais si cela étoit vrai, lors qu'on dit qu'un tel a fait cela comme sçavant, ce seroit à dire qu'il n'est pas sçavant ; & quand on dit qu'il tient tel rang dans les Etats, non comme Comte d'un tel lieu, mais comme Baron d'un tel, ce seroit à dire qu'il n'est ni Comte ni Baron. Et je ne sçache en nôtre langue aucun mot que celui de *Comme*, dont j'eusse pû user en l'endroit que vous citez, page 284. pour signifier l'identité, ou pour joindre *predicatum cum subiecto*, (j'use icy librement des termes de l'école, afin que vous ne jugiez pas que je les méprise) ; mais vous n'avez

pas cité tout le passage, qui est tel ; *Et concevant la nature de la Lumiere telle que je l'ai décrite en la Dioptrique, à sçavoir, comme l'action ou le mouvement, &c.* Ce qui signifie en bon françois, ce me semble, qu'il faut concevoir que la Lumiere est l'action ou le mouvement, &c non qu'*isi l'action, &c.*

6. Page 54. ligne 10. de la Dioptrique, parlant, &c.

REP. La Lumiere, c'est-à-dire *lux*, est un mouvement ou une action dans le corps lumineux, & elle tend à causer quelque mouvement dans les corps transparens, à sçavoir, *lumen* : Donc, *lux* est premiere que *lumen*, *concedo totum*. Mais quand vous adjoutez, & par conséquent la Lumiere ne sera pas le mouvement, encore que je ne dise point absolument qu'elle est le mouvement, toutefois, *nego consequentiam* ; car un mouvement peut bien être causé par un autre, & il n'y a rien de plus ordinaire en la nature.

7. Finalement, page 6. ligne 17. de la Dioptrique, &c.

REP. J'admire que vous alleguiez les pages 5. & 6. afin de prouver que le mouvement des corps lumineux ne peut passer jusqu'à nos yeux, qu'il n'y passe quelque chose de materiel qui sorte de ces corps. Car je ne fais en ces deux pages que

pliquer la comparaison d'un aveugle, laquelle j'ai principalement apportée pour faire voir en quelle sorte le mouvement peut passer sans le mobile ; Et je ne crois pas que vous pensiez, lors que cet aveugle touche son chien de son bâton, qu'il faille que ce chien passe tout le long du bâton, jusques à sa main, afin qu'il en sente les mouvemens. Mais afin que je vous réponde *in forma*, quand vous dites que le mouvement n'est jamais sans le mobile, *distinguo* ; car il ne peut véritablement être sans quelque corps ; mais il peut bien être transmis d'un corps en un autre, & ainsi passer des corps lumineux vers nos yeux, par l'entremise d'un tiers, à sçavoir, comme je dis en la page 5. ligne 15. de la Dioptrique, par l'entremise de l'air & des autres corps transparens, ou comme j'explique plus distinctement en la p. 8. lig. 14. par l'entremise d'une matiere fort subtile, qui remplit les pores de ces corps, & s'étend sans interruption depuis les Astres, jusques à nous. Au reste, j'ai ici à vous avertir que vous m'attribuez souvent des opinions, auxquelles je n'ai jamais pensé, comme, lors que vous dites que les couleurs & la Lumiere ne sont selon moy qu'une même nature, & que le mobile, qui est dans les corps lumineux, n'est autre selon moy que la matiere subtile ; Et

par-cy & par-là en d'autres endroits, que je laisse couler sans rien dire, afin de ne vous pas interrompre.

8. *Après avoir cy-dessus, &c.*

REP. On peut icy remarquer que je n'ai commencé à parler des parties rondes de la matiere subtile, que sur la fin des Meteores, discours huitième, page 278. & suiv. à l'occasion des couleurs de l'arc-en-ciel; car n'ayant pas eu dessein en ces essais d'expliquer la nature de cette matiere subtile, je n'en ai rien dit de particulier, qu'à mesure que j'y ai été contraint, pour faire entendre ce qui étoit de mon sujet.

9. *Mais page 165. des Meteores ligne 17. &c.*

REP. Icy vous prouvez fort bien que les parties rondes de la matiere subtile ne peuvent remplir exactement tous les pores des corps terrestres, ce que j'avoué: mais si vous inferez de là que ce qu'elles ne remplissent pas soit donc vuide, vous me permettez, s'il vous plaist, de dire en terme d'école, *nego consequentiam*; car ils peuvent bien être remplis de quelque autre chose que je n'ai pas icy pour cela besoin d'expliquer.

10. *En la page 44. lig. 21. de la Dioptrique, &c.*

REP. Icy tout de même, de ce que je dis

en divers lieux que les corps lumineux meuvent ou poussent la matiere subtile, vous inferez que je donne clairement à entendre qu'elle n'a de soi aucun mouvement; A quoi je répons en un mot, *nego consequentiam*; car chaque corps peut avoir divers mouvemens, & être poussé par une infinité de diverses forces en même temps; En prenant toutefois le mot d'infinité, *sincategorematic*, afin qu'on n'ait rien à l'école à y reprendre.

11. *Mais en la même p. 157. l. 6. des Meteores, &c.*

REP. J'avoué bien que cette matiere subtile se peut mouvoir çà & là sans les corps lumineux; mais il ne suit pas de là qu'elle ait sans eux le mouvement ou l'action qui est requise pour nous donner le sentiment de la Lumiere; car de cela seul que quelque corps lui donne ce mouvement, ou cette action, il est Lumineux.

12. *En la page 300. ligne 9. des Meteores, &c.*

REP. Vous dites que si cette matiere, outre le mouvement rectiligne, se meut de sa nature seulement en rond, &c. où le mot *seulement* est de trop, aussi n'est-il que de vous seul; car je ne le mets en aucun lieu: & lors qu'il est éré, tout le reste est clair; car encore que les parties de la matiere subtile se meuvent en rond,

& en ligne droite, cela n'empêche pas qu'elles ne puissent aussi se mouvoir en d'autres façons.

13. Mais en la p. 285. l. 16. *ibid.* vous dites, &c.

REP. En l'endroit que vous citez icy, je ne parle nullement des parties de la matiere subtile, mais de quelques boules de bois, ou autre matiere vilible, qui sont poussées vers de l'eau; comme il paroist évidemment, de ce que je les fais tourner tout au rebours des parties de la matiere subtile, & compare le tournoyement qu'elles acquerient en sortant de l'air, & entrant dans l'eau, à celui que ces parties de la matiere subtile acquerient en sortant de l'eau ou du verre, & entrant dans l'air. Et je n'ai point dû attribuer à ces boules d'autres mouvemens que ceux qui servoient à mon sujet, ni n'ai pour cela donné à entendre que la matiere subtile n'en eust point d'autres.

Or Monsieur jugez, &c.

REP. Or je vous assure, Monsieur, que j'admire que vous ayez pu imaginer quelque apparence de contradiction dans les passages que vous avez alleguez, & bien que je n'aye pas eu fort grande peine à y répondre, je ne laisse pas d'accepter la chaire que vous m'offrez en cet endroit, *quia forte plus sapio sedens*; & afin que je

puisse écouter vos autres objections plus à mon aise.

1. *J'attaqueris volontiers*, &c.

REP. Je croi m'être déjà ci-devant assez purgé de l'inconstance dont vous m'accusez. Et pour votre argument je n'en comprends ni la matiere ni la forme; car pour la matiere vous le fondez sur une définition de la Lumiere que vous supposez que j'ai donnée, bien qu'il soit très-vrai, que je n'ai eu intention d'en donner aucune, comme j'ai assez témoigné dès la page 4. ligne 4. de la Dioptrique, & vous l'avez aussi assez reconnu. Puis pour la forme, vous le commencez par une conséquence, en disant, puisque le Soleil est premier que ce mouvement duquel il est la cause efficiente, je ne vois point d'antecedent; car si la Lumiere, c'est-à-dire, *lux*, est l'action ou le mouvement dont le Soleil pousse la matiere subtile qui l'environne, comme vous voulez avec moy supposer, il ne suit pas de là qu'il soit premier que cette action, ni qu'il en soit la cause efficiente, & l'on peut dire qu'elle est en lui de sa nature. Ou si vous voulez qu'il soit premier qu'elle, ce sera seulement en même façon que l'homme est premier que sa raison, en tant qu'il doit être ou exister avant qu'il puisse en user. Et ainsi votre seconde conséquence, qui est que le So-

leil de sa nature n'aura donc point de Lumiere, ou que la Lumiere n'est pas comprise en ma définition, & qu'elle est premiere que celle que je définis, me semble être de même nature, que si de ce qu'on auroit dit que l'homme par sa raison découvre beaucoup de veritez, vous inferiez qu'il n'a donc point de raison de sa nature, ou que sa raison n'est pas comprise en cette définition, &c. Mais pour nous accorder, je veux bien vous dire que je n'ai ni défini, ni même parlé en aucune façon de ce je ne sçai quoi que vous nommez peut-être du nom de Lumiere, & que vous supposez être dans le Soleil outre son mouvement ou son action; car pouvant démontrer par cette action tous les phénomènes de la nature touchant la Lumiere, je n'ai pas besoin d'y rien considerer davantage: Et je ne veux point aussi m'amuser à refuter ce que les autres y supposent de plus, suivant ce que j'ai dit à la fin du premier Discours des Meteores. Quant à ce que vous ajoutez *d'un estre relatif, d'un estre potentiel, & d'un acte ou forme absolue*, je sçai bien qu'on me dira dans l'école que la Lumiere est un être plus réel que l'action ou le mouvement, mais je mériterois d'être envoyé à l'école, comme ceux qui faillent en jouant au triquetra, si j'avois qu'on pût le prouver.

2. *De plus il ne suffit pas, &c.*
 REP. Il faut, dites vous, *Que la matiere subtile soit née par les corps lumineux, en tant que Lumineux, c'est-à-dire, selon moi, en tant qu'ils ont en eux quelque action ou mouvement. D'où s'ensuit, &c. Nego consequentiam*, tout de même qu'en l'article précédent.

3. *Le Soleil & une étincelle, &c.*

REP. Afin que je renverse mieux tout ce qui est en cet article, je commenceray à y répondre par la fin, où vous dites, Donc le mouvement de la matiere subtile, c'est-à-dire, *Lumen quod est in aere*, n'est pas la Lumiere des corps lumineux, c'est-à-dire, *non est lux quæ est in Sole*, grande merveille; Et vous dites un peu plus haut, *il faut de nécessité que la Lumiere soit devant le mouvement, &c. à sçavoir, lux ante Lumen cujus est causa*, & qui en doute? Pour ce qui precede, à sçavoir, que la matiere subtile n'est pas dure, ni semblable à un bâton, c'est le même que ce que j'ai mis en la page 7. de la Dioptrique citée ci-dessus, ou ensuite par la comparaison du vin qui est dans une cuve, montrant que les plus hautes parties de ce vin pressent, & par conséquent aident à mouvoir celles qui sortent par le trou qui est au bas, au même instant qu'il est ouvert; j'ai expliqué comment la ma-

tiere la plus prochaine du corps lumineux étant mûe peut faire mouvoir la plus éloignée au même instant ; & en ajoutant que les grappes qui sont en cette cuve peuvent cependant être agitées en plusieurs diverses façons par ceux qui les foulent , j'ai satisfait à ce que vous dites des vents un peu devant. Et enfin pour ce que vous dites au commencement qu'aucun bon jugement n'admettra jamais qu'une étincelle ait la force de faire mouvoir localement , & selon moy en ligne droite (ce qui n'est pas pourtant du tout selon moy , page 9. lig. 30. de la Dioptrique) toute la matiere subtile contenuë en un globe d'air de 50. lieuës de demy-diametre , je prétens de vous le faire admettre à vous-même , si vous prenez comme moy cette matiere subtile pour une liqueur très-fluide.

Car sans aller plus loin , encore que la cuve dont nous venons de parler , auroit cent lieuës de hauteur , chaque goutte de vin qui seroit au haut , n'augmenteroit-elle pas la vitesse de celui qui s'écouleroit par les trous qui sont au bas ? Et afin que vous ne disiez pas qu'il est plus aisé d'augmenter le mouvement d'un corps qui se meut , que d'en remuer un qui se repose , imaginez-vous un tuyau replié , comme ABC (V. fig. 4. tom. I.) qui s'étende , si vous voulez , depuis icy jusques au centre de la

terre , & de là remonte jusques icy , & qui soit presque plein d'eau des deux côtez , & que pendant que cette eau est aussi calme & aussi peu agitée qu'elle peut être , on verse une goutte d'autre eau dans celui de ses deux côz qui est marqué A ; car je ne crois pas que vous fassiez difficulté d'accorder que la pesanteur de cette goutte sera suffisante pour faire hausser toute l'eau qui est vers C , & par conséquent aussi pour mouvoir toute celle qui est dans le tuyau ABC. Et ensuite vous ne pourrez nier qu'une étincelle de feu ne soit capable de mouvoir la matiere subtile qui est contenuë en un très-grand espace , pourvû que vous remarquiez que l'action du feu est incomparablement plus forte que celle de la pesanteur , & que la matiere subtile étant contenuë dans les pores de l'eau , & même aussi en ceux de l'air , doit être incomparablement plus fluide que lui ni elle. Car vous ne voudrez pas rejeter les regles des Mechaniques , & de la vraye Physique , pour alleguer icy que toute la matiere a de soy resistance au mouvement local , qui n'est qu'une maxime fondée sur la préoccupation de nos sens , & qui vient de ce que n'ayant essayé dès nôtre enfance à remuer que des corps qui étoient durs & pesans , & y ayant toujours rencontré de la difficulté , nous nous sommes dès lors

persuadez, que cette difficulté procedoit de la matiere, & par conséquent étoit commune à tous les corps; cela nous ayant été plus aisé à supposer, qu'à prendre garde que ce n'étoit rien que la pesanteur des corps que nous tâchions de remuer, qui nous empêchoit de les lever, & leur dureté avec l'inégalité de leurs parties, qui nous empêchoit de la traîner. Et ainsi qu'il ne s'ensuit pas de là, que le même doive arriver, touchant les corps qui n'ont ni dureté ni pesanteur. Or la plupart des opinions tant du peuple, que de la mauvaise Philosophie, sont nées de cette sorte; mais quelque apparence qu'elles ayent, & quoi que plusieurs y applaudissent, les personnes de bon jugement ne doivent jamais s'y arrêter.

4. *Supposant le mouvement, &c.*

REP. Je ne vois en tout cet article sinon que *Lumen non est lux*, ou bien que l'action, qui nous fait avoir le sentiment de la Lumiere n'est pas cette qualité réelle que vous appelez du nom de Lumiere, & que vous supposez estre dans les corps lumineux autre que le mouvement qui cause cette action, & je l'accorde.

5. *Mais qu'est-ce que cette matiere subtile, &c.*

REP.

REP. Je ne trouve rien icy qu'un équivoque du mot *Transparent*, qui s'attribue en un sens à l'air, au verre, & aux autres tels corps, entant qu'ils ont des pores, &c. & à la matiere subtile. entant qu'elle est dans ces pores. Car, pource que vous dites, que vû le bel ordre qui est en la nature, cette matiere subtile doit avoir quelque sphere au dessus des autres corps, & ainsi n'être point dans leurs pores; il m'est aisé de répondre que ce bel ordre montre aussi, qu'y ayant des pores dans les corps terrestres, ils doivent être remplis de quelque matiere plus subtile, comme on voit qu'encore que l'eau se place naturellement au dessus de la terre, elle ne laisse pas pour cela de se placer aussi au dessous en tous ses pores; Et je ne dis en aucun lieu que la matiere subtile n'occupe point de sphere plus haute que celle de l'air; car au contraire je la fais étendre depuis les Astres jusques à nous.

6. *De plus quel mouvement, &c.*

REP. Vous imaginez toujours des contrarietez où il n'y en a point; & j'ai assez fait entendre en plusieurs endroits, que la matiere subtile peut être agitée en plusieurs façons; mais qu'il n'y a que la seule façon de se mouvoir, ou de tendre à se mouvoir, qu'elle reçoit des corps

Tome I.

Gg

lumineux, & qu'elle transmet de tous côtez en ligne droite, depuis ces corps jusques aux objets qui en sont illuminez qui nous donnent le sentiment de la Lumiere; & que pour l'action ou l'inclination au mouvement circulaire, qui est en ces parties, elle cause le sentiment des couleurs. Quant à ce que vous citez du nombre 13. que la boule commence seulement à tournoyer rencontrant la superficie de l'eau, je répons que ce mot *seulement* ne se peut rapporter à aucun endroit de mes écrits, sinon à celui de la page 285. des Metéores, où je n'ai point entendu parler des parties de la matiere subtile. Puis, à ce que vous dites, que donnant à cette matiere le mouvement rectiligne de l'air en l'eau, il faudroit aussi le lui donner en l'air de plus haut, & ainsi à l'infiny, ou bien concéder qu'elle sort des corps lumineux, je répons que son action ne doit point venir de plus haut à l'infini, & qu'elle commence aux corps lumineux, desquels tourefois cette matiere ne sort non plus, que le bâton d'un aveugle sort des objets dont il lui fait avoir le sentiment. Et tout ce que vous d'sputez ensuite fait pour moi, excepté seulement ce que vous semblez vouloir dire à la fin, que si la Lumiere est un mouvement, elle ne se peut donc

transmettre en un instant; A quoi je réponds que bien qu'il soit certain qu'aucun mouvement ne se peut faire en un instant, on peut dire tourefois qu'il se transmet en un instant, lors que chacune de ses parties est aussi-tôt en un lieu qu'en l'autre, comme lors que les deux bouts d'un bâton se meuvent ensemble.

Je ferois trop long. si, &c.

7. Pag. 127. ligne 8. de la *Dioptrique*, &c.

REP. Ce que vous objectez icy a grande apparence de verité, pour ceux qui ne regardent qu'autour d'eux, & qui n'entendent jamais leur pensée par l'univers; car il semble à tels esprits, que les vents, la foudre & les canons, causent les plus impetueux mouvemens qui puissent être. Mais pour vous, qui étant très-sçavant en Astronomie, êtes accoutumé à considerer l'extrême rapidité des corps celestes, & qui l'étant aussi aux Méchaniques, comprendrez aisément les raisons qui en dépendent, vous ne pouvez ce me semble trouver étrange, qu'après avoir dit que la matiere s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nous (comme il faut de nécessité qu'elle fasse, pour transférer l'action de la Lumiere). & avec cela qu'elle est très-fluide, & composée de parties très-petites, j'ajoute que la vitesse

dont elle se meut est en quelque façon proportionnée à celle des cieux, & par conséquent beaucoup plus grande que celle des vents. Outre que vous pouvez avoir assez reconnu par mes Meteores, que selon moi, c'est principalement l'agitation de cette matiere subtile, qui cause & entretient l'agitation que j'ai attribuée aux parties tant de l'air, que de l'eau, & de toutes les autres liqueurs. Car il suit de là très-clairement, que tant s'en fait que les pores des corps liquides doivent être moins droits & unis que les autres, au contraire ces corps ne peuvent être entierement liquides, si leurs pores ne donnent libre passage de tous côrez à la matiere subtile; Comme nous voyons aussi par experience que toutes, ou du moins presque toutes les liqueurs qui sont pures sont transparentes. Et même qu'il n'y a gueres de corps durs qui soient transparents, sinon à cause qu'ayant été liquides auparavant, leurs parties retiennent encore la situation que la matiere subtile leur a donnée. Puis, pour ce qui est des vents; outre que leur mouvement est beaucoup plus lent que celui par lequel la matiere si brüte rend droits & unis tous les pores des corps liquides, ils n'agitent quasi point chacune des parties de l'air séparément de ses voisines, ainsi que fait la ma-

tiere subtile, mais seulement tout son corps ensemble; d'où vient que nous pouvons beaucoup mieux le sentir, que celui de cette matiere, auquel neanmoins ils ne peuvent préjudicier. Et pource que vous demandez à la fin, si la force dont une étincelle de feu, ou un ver luisant, doit selon moy pousser de nuit la matiere subtile vers nos yeux, pour nous faire sentir la Lumiere, ne peut être empêchée par celle du vent, lors qu'il souffle fort impetueusement à l'encontre, c'est quasi le même que si en la cave dont nous avons parlé ci-dessus, on suppose que les grappes qui sont parmi le vin étant attachées à des filets, ou enveloppées dans un rets, soient tirées de bas en haut fort promptement, & qu'on demande si le mouvement de ces grapes, étant tout contraire à celui dont le vin tend à descendre, ne l'empêche point. A quoi je répons, que si le mouvement avec lequel on les tire en haut, est plus lent que celui dont les parties du vin tendent à descendre, il n'empêchera point que ce vin ne coule par les trous qui sont au dessous de la cuve; Et qu'encore même qu'il fût beaucoup plus prompt & plus fort, si on suppose que ces trous soient bouchés, en sorte qu'il ne puisse rien du tout succéder que du vin en la place que laissent ces grappes, ainsi

qu'il ne peut rien succéder que de la matiere subtile en la place des parties de l'air dont le vent est composé, on peut par les regles des mécaniques démontrer que ce vin ne pressera pas moins le fond de la cuve, que si ces grappes étoient sans aucune agitation; & tout de même, il est très-certain, au moins selon moy, que l'agitation d'aucun vent ne peut empêcher l'action de la Lumiere; excepté seulement en tant que cette agitation peut devenir si violente qu'elle enflamme l'air, auquel cas la Lumiere qu'elle cause peut effacer celle d'une étincelle de feu, si tant est qu'elle soit beaucoup plus forte.

8. *Finalement, si selon la page 127. de la Dioptrique, &c.*

REP. La cause qui empêche que le verre étant fort épais, ne soit aussi transparent que le même étant moins épais, n'est autre, sinon qu'il contient toujours beaucoup d'impuretez, de nuages, & de petites bulles ou bouillons, qui étant en plus grande quantité dans une grande épaisseur, que dans une moindre, en empêchent davantage la transparence. Et qu'ainsi ne soit, il y a des lacs & des endroits de la mer, où l'eau est si claire étant calme, qu'on peut voir distinctement ce qui est au fonds, encore qu'elle ait deux ou trois piques de profon-

deur; & en cette eau toutefois, si on l'examine, on trouvera toujours quelque chose d'impur.

Mais celle de vos objections, qui est à mon avis la principale, & que vous aurez peut-être à ce sujet voulu réserver pour la fin, consiste en ce que si les pores des corps transparens doivent être droits, il ne semble pas qu'ils puissent donner passage à la matiere subtile en tous sens, à cause qu'il est impossible qu'il se trouve en tous sens des pores droits dans un corps solide. Toutefois, pourvu qu'on ne prenne point le mot de *droit* plus à la rigueur que j'ai témoigné que je le prenois, comme on peut voir en la page 9. lig. 30. de la Dioptr. & même aussi en l'endroit que vous citez page 127. *ibid.* où je ne dis pas que ces pores doivent être parfaitement droits, mais seulement autant qu'il est requis pour faire que la matiere subtile coule tout du long sans rien trouver qui l'arrête, je crois le pouvoir assez éclaircir par une seule comparaison. Enfermez des pommes ou des balles dans un rets, & les y pressez en telle sorte, que se tenant jointes les unes aux autres, elles semblent composer un corps dur, puis versez sur ce corps du sable fort menu, & tel que celui dont on fait des horloges, & vous verrez qu'en quelque façon qu'on le

mette, ce sable passera toujours au travers, sans rien rencontrer qui l'en empêche. Il est vrai que les parties de tous les corps durs ne sont pas rondes comme des pommes, mais on les peut imaginer d'une infinité d'autres figures, sans que cela empêche qu'elles donnent aussi libre passage aux parties de la matière subtile, que ces pommes le donnent aux parties de ce sable.

9. *Si les corps lumineux, &c.*

REP. La coutume qu'on a de remarquer que lors qu'un corps dur se meut vers quelque côté, il ne peut pas au même temps se mouvoir aussi vers un autre, est causée qu'on a un peu de peine à concevoir, en quelle façon les parties des corps liquides reçoivent plusieurs actions, & transmettent plusieurs mouvemens contraires en même temps. Mais il est néanmoins certain qu'elles le font; & il n'est pas mal-aisé de l'éprouver par le moyen de trois, ou plusieurs tuyaux, comme A C, B D, F G, (*V. fig. 3. 104. 1.*) que je suppose de même largeur, & qui se croisent en telle sorte, que l'esprit du milieu E sert à tous trois, sans toutefois être plus grand que s'il ne servoit qu'à un seul: car si on souffle par leurs trois bords, A, B, & F, l'air qui sera dans ce milieu E, fera tout-à-la-fois en même temps vers C, vers D, & vers

vers G. Non pas qu'il soit besoin pour cela, ni aussi qu'il soit possible que chacune de ses parties se meuve en même temps vers ces trois côtés; mais il suffit que quelques-unes se meuvent vers C, & d'autres vers D, & d'autres vers F; & qu'elles se meuvent trois fois aussi vite que celles qui remplissent les autres endroits de ces tuyaux; ce qu'on peut bien croire qu'elles font, vu qu'elles sont poussées trois fois aussi fort. Et il est aisé, appliquant ceci à la matière subtile, d'entendre comment elle transmet en même temps les diverses actions de divers corps lumineux, vers divers côtés.

Je pourrais vous proposer, &c.

REP. Au reste, Monsieur, il m'est plus difficile de répondre à votre conclusion qu'à tout le reste; car je ne prétens nullement mériter les honnêtes paroles dont vous y usez, & je n'aurois néanmoins pas de grâce à les refuser. C'est pourquoi je puis seulement dire que je plains avec vous l'erreur de la fortune, en ce qu'elle ne reconnoît pas assez votre mérite. Mais pour mon particulier; grâces à Dieu, elle ne m'a encore jamais fait ni bien ni mal; & je ne sçai pas même pour l'avenir, si je dois plutôt désirer ses faveurs, que de les craindre; car ne me semblant pas être honnête de rien em-

prunter de personne, qu'on ne puisse rendre avec usure, ce me seroit une grande charge, que de me sentir redevable au public. Et enfin pour les esprits malins dont vous parlez, je crois qu'il y en a eu autant ou plus aux autres siècles qu'en celui-ci; & les comparant aux mouches ou aux oiseaux qui ne choisissent que les meilleurs fruits pour les picoter, je suis d'autant plus satisfait de mes essais, que je les vois être plus attaquez par eux. Mais je ne laisse pas d'avoir beaucoup à vous remercier du bonheur que vous me souhaitez, comme aussi de la peine que vous avez prise de m'écrire, & je suis, &c.

A MONSIEUR MORIN.

L E T T R E L X.

M O N S I E U R,

J'aurois usé de la permission que vous m'avez fait l'honneur de me donner, de faire imprimer ma réponse à vos objections avant que vous l'eussiez vûe, si j'en avois autant hâté l'impression, que je m'étois proposé de faire quand je les reçûs; mais

ayant eu depuis quelque autre considération qui m'empêche de rien publier si tost, je croirois manquer à mon devoir si je différois plus long-temps à vous l'envoyer; c'est pourquoi je la mets icy entre vos mains, & vous supplie s'il y a quelque chose qui ne soit pas à votre gré, ou bien qui requiere plus ample explication, de me faire la faveur de m'en avertir, & je tâcherai en tout de vous témoigner que je suis, &c.

Du 13. Juillet

1638.

R E P L I Q U E

D E M O N S I E U R M O R I N

A LA REPONSE

D E M O N S I E U R D E S C A R T E S.

L E T T R E L X I.

M O N S I E U R,

J'ai lu vos réponses à mes objections, sur votre nouvelle doctrine de la Lumiere,
Hh ij

avec toute l'attention qu'il m'a été possible, tant pour le mérite du sujet, que pour rendre l'honneur qui est dû à tout ce qui part de votre esprit, le plus subtil & le plus fécond qu'aucun autre de ce siècle. Mais je remarque d'abord que vous êtes marry que je n'aye pris un autre sujet que celui de la Lumière pour former des objections, vû que vous n'avez point eu dessein de traiter encore cette matière, & vous en ouvrir au public; & ne voulant point contrevenir à cette résolution, vous dites que vous ne pourrez si parfaitement me satisfaire que vous eussiez désiré. Sur quoi je répons que j'ai choisi ce sujet pour trois raisons; La première, parce que j'étois occupé sur la même spéculation à cause de mon *Astrologia Gallica*, où ayant à traiter de *modis agendi corporum cœlestium in hac inferiora*, je me vois obligé à bien déterminer ce que c'est que la Lumière, comme elle agit, & quels effets elle produit. La seconde, parce que votre opinion de la Lumière étant grandement nouvelle, & ce que vous en avez dit en plusieurs endroits de vos livres étant suffisant pour émouvoir des difficultez & des objections, j'ai désiré d'être mieux éclairci de vous sur cette matière, sur laquelle je travaillois. Et la troisième, parce que j'ai reconnu que la Lumière, & sa matière sub-

tile, étoient deux des principaux fondemens de votre Physique; c'est pourquoi j'ai voulu par mes objections éprouver la fermeté de ses fondemens. Or si je ne suis pas entièrement satisfait par vos réponses, je vous prie de croire, que je n'en estime de rien moins ni votre doctrine ni votre esprit, qui me sont d'ailleurs suffisamment connus pour les reverer. Vous parlerez plus ouvertement quand il vous plaira; on auroit mauvaise grâce de vouloir vous y forcer; c'est une obligation publique, laquelle il faut attendre avec vœux, prières, & patience. Outre le desir que j'ai eu d'apprendre de vous, j'ai vû que les choses Physiques souffrent bien plus de difficultez que les Mathématiques; ce que vous-même reconnoissant, avez invité les hommes sçavans à vous faire des objections, à dessein, comme je crois, de mieux reconnoître par l'épreuve la force de vos principes & de vos raisonnemens, afin de les mieux établir contre toutes sortes d'attaques. Comme donc j'ai ci-devant contribué de mon petit pouvoir à vos louables intentions, aussi je continue encore à présent dans la même devotion, par quelques repliques à vos réponses, ainsi que par votre lettre vous m'avez témoigné le desirer.

Et afin de couper court, laissant à part
H h iij

tout préambule, & même vos réponses à mes trois premières objections du premier ordre, je commencerai par votre réponse à la quatrième.

Sur le quatrième article. *Outre qu'il faut remarquer, &c.*

REPLIQUE. Que le mot *action*, signifie proprement inclination à se mouvoir, difficilement trouverez-vous quelqu'un qui vous l'accorde : mais que l'inclination à se mouvoir soit un mouvement actuel (ce qui étoit le fort de mon argument) personne ne vous l'accordera ; aussi différent-ils comme la puissance & l'acte.

Sur le 5. *Lors qu'on dit qu'un reb'a fait cela comme sçavant, &c.*

REPL. Les difficultez Physiques se peuvent rarement vider par des comparaisons, il y a presque toujours de la différence, ou de l'ambiguïté, ou de l'*obscurum per obscurius*. Quand on dit que quelqu'un tient un tel rang dans les Etats, comme Baron d'un tel lieu, le mot *Comme*, signifie *entrant que*, & partant suppose que tel est Baron : mais quand on dit d'un Gouverneur, qu'il est comme Roy dans son Gouvernement, le mot *Comme* ne signifie pas qu'il soit Roy. Or en votre page 284. ligne 19. des Meteor. le mot *Comme* sera plutôt pris en cette seconde sorte, qu'en la première.

Sur le 6. *La Lumiere, c'est-à-dire, lux, &c.*

REPL. Que *lux*, soit selon votre réponse, le mouvement dans les corps lumineux, & *Lumen* le mouvement dans les corps transparens, & *lux* première que *Lumen*, comme la cause est première que l'effet ; néanmoins pour ne point abuser du mot de *mouvement*, & n'en pas faire un équivoque, il faut en tout mouvement admettre quatre choses ; à sçavoir, le mobile, le moteur, le mouvement, & la force acquise par le mouvement, qui est la dernière des quatre, & qui ne peut être que *lux* dans les corps lumineux : d'où s'ensuit, que formellement elle n'est aucune des trois autres ; Aussi confessez-vous ne point dire absolument qu'elle est le mouvement : ce qui satisfait à mon objection, que l'essence de la Lumiere ne consiste pas dans le mouvement.

Sur le 7. *Mais il peut bien être transmis, &c.*

REPL. Je l'accorde, mais non pas sans le mouvement local de quelque mobile ; aussi ne le niez vous pas dans votre réponse : & tant en la page 300. des Meteor. qu'en votre réponse à mes objections nombre 10. & 12. vous confessez que les corps lumineux poussent la matiere subtile en li-

gne droite vers nos yeux, qui étoit ce que je prétendois. Au reste, je ne vois pas sur ma copie que j'aye dit, que le mobile qui est dans les corps lumineux n'est autre chose selon vous que la matiere subtile; J'attens que vous nous l'enseigniez.

Sur le 8. & 9. article.

REPL. Nous aurons donc patience attendant la solution de ces deux objections, jusques à ce que vous donniez au public ce que vous vous réservez encore.

Sur le 10. *Car chaque Corps, &c.*

REPL. Donnez donc autant de mouvement à la matiere subtile, qu'il vous plaira, quand vous aurez prouvé qu'elle est; & ensuite donnez les causes & les effets de chaque mouvement.

Sur le 11. *J'avoue bien que cette matiere subtile, &c.*

REPL. Vous nous dites icy une chose laquelle je ne sçai comme vous prouverez, quand il vous plaira de le faire. Car si un corps est dit Lumineux, de cela seul (*quod notandum*) qu'il donne à la matiere subtile le mouvement ou l'action qui est requise, pour causer en nous le sentiment de la Lumiere, il s'en ensuivra, deux choses qui paroissent entierement contraires à la raison. La premiere, que le sentiment de la Lumiere sera premier que les corps lumineux; La seconde, qu'il n'y auroit point de corps lumi-

neux au monde, s'il n'y avoit point d'animal pour voir la Lumiere, ou pour la sentir.

Sur le 12. *Où le mot seulement est de trop, &c.*

REPL. J'ai eu raison d'ajouter le mot *seulement*, parce que vous ne faites mention que de deux mouvemens de la matiere subtile, l'un en rond, & l'autre en ligne droite; si vous lui en donnez encore d'autres, ce sera à vous à les prouver, ensemble leurs causes & leurs effets. Mais donnez-luy tant de mouvemens que vous voudrez, la question est de sçavoir si la matiere subtile a ces deux mouvemens ensemble, à sçavoir çà & là de sa nature, & en ligne droite par les corps lumineux, qui étoit le but de mon objection, à quoi vous ne répondez point.

Sur le 13. *En l'endroit que vous dites, je ne parle nullement, &c.*

REPL. Votre texte vous condamnera devant tous. Car en la page 284. ligne 23. des *Meteores*, parlant des petites boules de la matiere subtile, qui roulent, vous dites, j'ai connu que ces boules peuvent rouler en diverses façons (*V. fig. 2. tom. i.*) &c. leur donnant le mouvement en rond, & en ligne droite. Et pour vous expliquer en la page 285. lig. 16. *ibid.* sans quitter les petites boules de la matiere subtile, vous dites, Pour mieux entendre cecy, pensez que la boule

1. 2. 3. 4. est poussée, &c. sans parler de boules de bois ou autre matiere, ni là, ni ailleurs. Joint que ce seroit chose superflue de supposer que les boules de vôtre figure fussent de bois, pour expliquer les mouvemens des boules de la matiere subtile; vû qu'ils se peuvent pour le moins aussi bien expliquer, supposant les boules de la figure être les boules mêmes de la matiere subtile.

Après avoir repliqué au premier ordre d'objections, qui contenoit les difficultez qui me paroissent en vôtre doctrine, pour la contrarieté qu'elle semble avoir; je viens maintenant au second ordre, qui est celui de mes propres objections.

Sur le premier article. *Car pour la matiere, vous le fondez, &c.*

REPL. Quand vous dites en la page 5. ligne 11. de la Dioptrique, que la Lumiere n'est autre chose dans les corps qu'on nomme lumineux, qu'un certain mouvement, &c. Et en la page 127. ligne 4. de la Dioptrique, que la Lumiere n'est autre chose dans les corps transparens, que l'action, &c. Vous devez avoir donné les définitions vraies de *lux*, & de *Lumen*; ou bien *lux* & *Lumen* seroient quelque autre chose que ce que vous avez dit dans les susdites pages, & ainsi vous vous contrediriez. Or si à present vous dites que vous n'avez eu inten-

tion d'en donner aucune définition; donc vous n'avez pas vraiment dit ce que c'est; car il n'y a que la définition qui le puisse; & partant *lux* & *Lumen* sont autre chose que ce que vous avez dit, ce qui est toujours une contradiction.

Puis pour la forme, &c. L'antecedent que vous ne voyez point est bien évident en mon texte; par ces mots, *duquel il est la cause efficiente*. Car ne pouvant y avoir de mouvement sans moteur, qui en est la cause efficiente; & le moteur selon vous même étant le Soleil; De cet antecedent je conclus que le Soleil est premier que le mouvement; car toute cause efficiente est première que son action, ou motion: Et enfin vous êtes contraint de l'accorder; mais seulement dites-vous comme l'homme est premier que sa raison. Sur quoi je vous replique; Que si vous prenez la raison pour une partie essentielle de l'homme, & qui lui donne l'être d'homme, il est certain que l'homme n'est pas premier que sa raison; mais si vous prenez la raison, pour l'action ou l'usage que fait l'homme de sa raison, l'homme est premier que sa raison; Et la raison en ce sens ne fait pas l'homme raisonnable, mais le suppose tel. Tout de même donc, pour ne pas changer vôtre comparaison, si *lux* n'est autre chose que l'action du soleil, ou le soleil de sa nature

n'a point de Lumiere, ou la Lumiere n'est pas formellement l'action du soleil.

Mais pour nous accorder, &c. Bien qu'il semble icy que vous leviez un peu le masque, si confesse-je que je ne vous puis encore bien reconnoître. Car vous & moy demeurons d'accord qu'il y a de la Lumiere dans le soleil; & nous ne pouvons differer qu'en sa définition, ou à dire au vrai ce que c'est que la Lumiere en son essence & en sa nature; Et néanmoins vous dites, je n'ai ni défini, ni même parlé en aucune façon de ce je ne sçai quoy que vous nommez peut-être du nom de Lumiere, & que vous supposez dans le Soleil, outre son mouvement & son action. Mais je vous répons, que je ne suppose point dans le Soleil d'autre Lumiere que celle qui y est; & je crois que vous en faites de même. Tellement qu'il faut toujours retomber sur le premier & principal different, à sçavoir ce que c'est que cette Lumiere. Et puisque vous dites ne l'avoir défini, ni eu intention de la définir; Donc, quand vous avez dit, la Lumiere dans les corps lumineux & transparens, n'est autre chose que, &c. vous n'avez pas dit au vrai ce qu'elle est. Et je ne pense pas que vous la puissiez définir par ces mots d'action ou de mouvement, tant pour les raisons cy-devant déduites, qu'à cause que la Lumiere, bien qu'elle ne soit

pas un estre plus réel que l'action ou le mouvement, si est-ce qu'elle est un estre plus actuel & absolu, vu que l'action & le mouvement tiennent de la puissance & de la relation, mais non pas la Lumiere, comme j'ai déjà dit. Finalement le Soleil n'agit pas par son essence: car cela ne convient qu'à Dieu seul; Donc il agit par quelque qualité ou faculté; Et partant, puisque le Soleil illumine, qui est une action, donc c'est par sa faculté d'illuminer, laquelle n'est autre que sa Lumiere: Donc la Lumiere n'est pas l'action, mais la puissance ou faculté d'agir, & par conséquent elle est premiere que l'action. Et m'arrestant là, je ne passe point plus outre à vous demander quelle est cette action ou mouvement du soleil que vous appelez *Lucem*, si c'est un mouvement rectiligne ou circulaire, &c. Et comme il est produit par le soleil, qui sont des cas à vous réserver; mais vous voyez bien les difficultez qu'il y aura à combattre.

Sur le 2. *Nego consequentiam*; tout de même qu'en l'article précédent.

REPL. *Probat ut consequentia*; tout de même qu'en l'article précédent.

Sur le 3. *Il faut de nécessité que la Lumiere, &c.*

REPL. J'accepte votre division de la Lumiere, in *lucem* pour les corps lumineux, &

Lumen pour les corps transparens ; Et aussi ce que vous accordez, que *lux fit causa Luminis*. Mais en ce que pour renverser ce que je vous objecte d'une étincelle de feu, vous me répondez seulement par des comparaisons, je vous ay déjà averti. que rarement elles sont propres à bien terminer une difficulté ; Et en effet, comme tant les gouttes de vin qui sont au bas de la cuve, que celles qui sont au haut, tendent toutes à sortir par le trou, & s'y meuvent d'elles-mêmes par leur pesanteur en même instant sans aucun moteur externe ; de même aussi la goutte d'eau ajoutée de surcroît au tuyau ABC, (*V. fig. 4. tom. 1.*) ne fait que rompre l'équilibre de la première eau ; quoi fait, la pesanteur de l'agregé de l'eau, favorisée de la fluidité, remuë toute cette eau pour la remettre en équilibre ; Et partant le mouvement est toujours causé par un principe interne, avec inclination du mobile, & non par un moteur, ou cause efficiente externe. Mais toute la matiere subtile contenue en une sphere de 50. lieues de demy diametre, n'a de soy aucun mouvement vers l'œil, & doit être muë par une cause externe, à sçavoir, par la Lumiere de l'étincelle. Voilà donc bien de la difference en ces comparaisons ; d'où je conclusay toujours que la matiere subtile n'étant pas dure comme un bâton, ni encline à se mouvoir à droite plutôt

qu'à gauche, il ne s'ensuit pas que la plus proche du corps lumineux étant muë localement en ligne droite, la plus éloignée le soit aussi, & en même instant. Quant à ce que vous dites, que ce n'est qu'une maxime fondée sur la préoccupation de nos sens, d'assurer que toute matiere a resistance au mouvement local, je vous rephque que pour l'eau & l'air dont nous parlons, cela est aussi notoire que le nager des poissons, & le vol des oiseaux, qui ne se pourroient faire sans cette resistance. Et pour votre matiere subtile, laquelle vous faites plus fluide incomparablement que l'air, & sans resistance au mouvement local, lors que vous aurez prouvé qu'elle est, & telle que vous dites, & même qu'elle peut être muë, l'air qui la contient demeurant immobile, j'avouërai nonobstant tout ce qu'on me pourroit objecter ; Que si le mobile n'a point de resistance au mouvement, il ne faut point de force pour le moteur.

Sur le 4. *Je ne voy rien*, &c.

REPL. Et je ne voy point aussi le different entre nous sur cet article, sinon que je veux que *lux* soit une qualité du Soleil, & vous voulez que ce soit un mouvement ; à quoi j'ai répondu ci-dessus.

Sur le 5. *Je ne trouve icy qu'un équivoque*, &c.

REPL. A la verité vous faites la nature

de la transparence grandement équivoque, l'établissant d'un côté à avoir des pores, & de l'autre à remplir les pores. Mais quand vous dites que l'air est transparent, entant qu'il a des pores, puis qu'avoir des pores n'est qu'un accident à l'air, donc il ne sera transparent que par accident, & non de soy; donc de soy il sera opaque: car tout corps est de soy ou lumineux, ou transparent, ou opaque; & l'air n'étant de soy ni lumineux, ni transparent, il sera donc opaque. Et le même se prouve encore ainsi; chacune des parties substantielles de l'air, qui bornent les pores, n'ont pas d'autres pores, autrement tout l'air ne seroit que pores sans substance; donc aucune de ses parties, c'est-à-dire, toute la substance de l'air ne sera point transparente de sa nature, mais opaque. Tout de même, si la matiere subtile est transparente selon vous, en tant qu'elle est dans les pores de l'air, puis que cela ne lui est qu'un accident local; donc elle ne fera point de soy transparent, donc elle sera opaque, comme dessus. Or l'air étant opaque de sa nature, & ses pores remplis d'une matiere aussi opaque, tout le composé ne peut être qu'opaque, & partant incapable de transmettre la Lumiere des corps lumineux.

Et je ne dis en aucun lieu, &c.

J'ai dit que la matiere subtile devoit en l'ordre

l'ordre de l'univers avoir sa propre sphere, comme l'air, & l'eau; qui bien qu'ils s'infinuent dans les pores de la terre, ne laissent pas d'avoir leur propre sphere au dessus de la terre. A quoi vous ne répondez point, & mettez seulement cette matiere dans les pores des autres corps, peut-être pour éviter qu'elle ne nous empêchât la Lumiere; si vous lui donniez une propre sphere, où elle fût pure; puisque comme j'ai remarqué cy-dessus, selon vous, elle n'est transparente, qu'entant qu'elle est dans les pores de l'air, de l'eau, &c.

Sur le 6. Vous imaginez toujours des contrarietez, &c.

REPL. J'ay répondu cy-dessus à ce que vous dites des boules de bois, & ne serai pas seul à reconnoître la contrarietez que j'ai alleguée. Or je voi par votre réponse que la matiere subtile s'étend depuis le soleil jusqu'à l'œil, & que son action ou mouvement commence au Soleil; & que bien que ce mouvement ne se puisse faire en un instant, néanmoins il peut être transmis en un instant. A quoi je vous répons que je l'accorderois, si la matiere subtile contenue entre le Soleil étoit dure & continuë comme un bâton; mais elle n'est pas dure selon vous, ni même continuë ou contriguë en toutes ses parties; car bien que les boules 1. 2. 3. (V. fig. 5. tom. 1.) soient conti-

gués, néanmoins les boules 4. 2. 5. ne le font pas : Et partant, si le rayon tend de 4. à 5. le mouvement sera interrompu, ou ne sera pas rectiligne ; mais se continuera par les boules contiguës. Or si chaque boule meut sa contiguë, & que tel mouvement suffise pour le sentiment de la Lumiere, on pourra voir le Soleil en pleine nuit ; vû même que vous supposez la matiere subtile sans resistance au mouvement.

Sur le 7. *Ce que vous objectez, &c.*

RÉPL. Icy vous avancez tant de nouvelles difficultez, au moins pour mon esprit qui ne voit pas vos fondemens, que ce seroit tirer en l'air que de m'amuser à y répondre. Seulement pour ce qui est du vin & des grappes de la cuve, je vous diray toujours comme devant, que le vin a inclination naturelle à descendre vers les trous sans y être mû par une cause externe ; mais que la matiere subtile n'a de soi aucun mouvement rectiligne à droite plutôt qu'à gauche, & qu'elle le doit prendre de la cause la plus forte ; Vous tenez que la Lumiere d'une étincelle soit plus forte qu'un grand vent pour cet effet ; & moi je tiens le contraire, puisque vous voulez que le mouvement de la matiere soit réel & local, lors que vous dites que la matiere subtile entre de l'air dans le verre, & en sort.

Sur le 8. *La cause qui empêche le verre, &c.*

RÉPL. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, vous ne répondez pas à ma difficulté, laquelle n'a point d'égard à l'impureté du verre, mais seulement à ses pores. Car je dis que la matiere subtile rencontre les mêmes pores en la superficie du verre épais d'une ligne, qu'elle rencontreroit en la même superficie, si le verre étoit épais de 10. pieds : & que selon vous les pores étant droits & unis, & la matiere subtile y coulant sans obstacle, il doit passer autant de matiere subtile à travers l'épaisseur de 10. pieds de verre, qu'à travers l'épaisseur d'une ligne, & par conséquent autant de Lumiere ; Ce qui néanmoins est contre l'expérience.

Mais celle de vos objections qui est à mon avis la principale, &c.

RÉPL. Je ne vois point que votre réponse y satisfasse pour deux raisons ; la première, parce que tenant des balles ou des pommes encloses dans un rets (qui est votre comparaison) les espaces vuides qui se trouvent entre les pommes ou les balles sont fort grands ; & de plus le sable que vous supposez estre jeté sur ces pommes étant très-délié & pesant, il passeroit librement à travers, coulant en bas par sa subtilité & pesanteur d'un espace en l'autre.

tre sans être arrêté. Mais si ce sable étoit jeté sur un boisseau de miller, il n'entreroit pas un demi doigt d'épais dans ce miller; bien qu'un grain de sable ne soit pas la centième partie d'un grain de miller. La seconde, parce qu'encore qu'on ne prenne point le mot de *droit*, plus à la rigueur que vous le prenez en la page 9. ligne 30. de la Dioptrique, toujours n'y trouverez-vous pas votre compte: car voici ce que vous dites un peu plus bas en la page 10. ligne 20. Aureste, ces rayons doivent être ainsi toujours imaginez exactement droits, lors qu'ils ne passent que par un seul corps transparent qui est par tout égal à soi-même; mais lors qu'ils rencontrent quelques autres corps, ils sont sujets d'être détournés par eux. Sur quoi je dis que nous pouvons supposer un verre ou cristal si pur, qu'il soit par tout égal à lui-même, ou bien quelque partie de l'éther, ou de l'air très-pur. Et sur cette hypothèse, laquelle ne se peut refuser, les pores, selon vous, seront exactement droits, & par conséquent ma conclusion tiendra, à sçavoir, qu'ils ne pourront être droits en tous sens, ou qu'il n'y aura rien de solide dans le verre, dans l'air, ou dans l'éther. C'est pourquoi il me semble que cette seule objection détruit entièrement l'hypothèse de la matiere subtile, &

de ses pores; bien que la suivante ne lui soit gueres plus favorable.

Sur le 9. *La coutume qu'on a de remarquer,*
&c.

RÉPL. Bien qu'il semble que par les trous de divers tuyaux en la boule AGB, (*V. fig. 3. tom. I.*) on se peut sauver de mon objection, parce que la matiere qui est au centre E, est liquide & divisible en parties: néanmoins il y a une certaine partie d'icelles, laquelle est en telle égalité au respect des trois tuyaux AC, BD, FG, & des trois souffleurs, que je suppose souffler également par les trous A, B, F, qu'il n'y aura aucune raison qu'elle soit plus divisée, étant poussée également par chaque tuyau, ni qu'elle soit mûe plutôt vers D, que vers G, ou vers C. Mais pour vider la difficulté plus clairement, ne supposons qu'un seul tuyau A C, & deux souffleurs égaux, l'un en A, & l'autre en C, il est certain que la matiere centrale E, ne bougera de sa place, ou qu'en même tems elle sera en divers lieux. Et néanmoins si A & C estoient deux corps lucides, C devroit pousser E vers A, & A le devroit aussi en même instant pousser vers C, selon votre doctrine; car si en A & C étoient appliquez deux yeux de deux chats, qui sont lucides, l'œil C verroit l'œil A, & l'œil A verroit l'œil

C en même instant ; Et par conséquent la même matiere subtile seroit mûe en même instant vers deux côtez opposez ; ce que toutefois vous confessez impossible par vôtre réponse.

Je pourrois encore vous proposer plusieurs autres belles difficultez sur ce sujet, lesquelles repugnent grandement, ce me semble, à l'hypothese de la matiere subtile : mais en voilà assez pour moi, justes à ce que vôtre Lumiere me paroisse plus claire : Peut-être que d'autres vous les proposeront ; & tout cela ne peut que servir à la perfection de vôtre dessein, & à bien établir les principes de vôtre nouvelle Physique. Au reste, je plains grandement le temps que vous avez employé à répondre à toutes mes objections ; ni elles ni leur auteur ne meriteroient pas cet honneur, d'une personne de si grand mérite que vous : c'est pourquoi je serois bien marri d'en plus abuser, & vous importuner d'une seconde réponse à mes repliques, mon dessein n'ayant été que de servir par ma dérouté à un plus grand éclaircissement de vôtre doctrine de la Lumiere. Si donc vous êtes en dessein de faire imprimer vôtre réponse à mes objections, usez-en tout ainsi qu'il vous plaira. Vous ne manquez ni d'esprit ni de courage pour reconnoître celles qui

sont les plus fortes, & pour les attaquer même jusques dans les retranchemens qu'elles se sont faites dans mes repliques ; D'où si vous les pouvez débusquer, je ferai le premier à m'en réjouir, vous desirant une victoire qui me rende vainqueur de mon ignorance, & qui m'oblige ainsi à confirmer les vœux que je fais d'être toute ma vie, &c.

J'ai oublié à vous dire que je pense avoir découvert par hazard vôtre matiere subtile, & son mouvement, par le trou & la fente d'une fenêtre exposée au Soleil, à l'entour desquels se fait un certain bouillonnement lumineux d'air, où vous voyez voltiger une matiere subtile : mais je crois pouvoir rendre bonne raison de cet effet par mes hypotheses de la Lumiere, & que cela n'arriveroit pas en un air pur. Je suis, &c.

A Paris ce 12.

Aoust 1638.



R E P O N S E
D E M O N S I E U R
D E S C A R T E S ,

A

L A R E P L I Q U E
D E M O N S I E U R M O R I N .

L E T T R E L X I I .

M O N S I E U R ,

Vos intentions paroissent si justes , & votre courtoisie si grande , que je pense être obligé de faire mon mieux , pour satisfaire à tout ce qu'il vous a plu derechef me proposer.

I. Vous commencez par le quatrième article de mes réponses, où je ne nie pas que le mot *d'action* ne se prenne pour le mouvement , mais je dis que sa signification est plus generale , & qu'il se prend aussi pour l'inclination à se mouvoir ; car
par

par exemple , si deux aveugles tenans un même bâton , le poussent si également l'un à l'encontre de l'autre , que ce bâton ne se meuve point du tout , & aussi-tôt après qu'ils le tirent si également , qu'ils ne le remuent non plus qu'auparavant ; & ainsi que l'un faisant divers efforts , l'autre en fasse en même temps de contraires , qui leur soient si justement égaux que le bâton demeure toujours immobile ; il est certain que chacun de ces aveugles , par cela seul que ce bâton est sans mouvement , peut sentir que l'autre aveugle le pousse , ou le tire avec une pareille force que luy ; & ce qu'il sent ainsi en ce bâton , à sçavoir sa privation de mouvement en tels & tels divers cas , se peut nommer les diverses actions qui sont imprimées en luy , par les differens efforts de l'autre aveugle . Car lors que ce dernier le tire , il ne fait pas sentir au premier la même action que lors qu'il le pousse , &c.

5. Encore que le mot de *comme* pût être pris en quelque autre sens , on ne doit pas , ce me semble , me refuser de l'entendre au sens que j'ai expliqué , car il est entièrement selon l'usage.

6. Le mobile dans les corps lumineux est leur propre matiere ; le moteur est le même qui meut tous les Cieux ; le mouvement est l'action par laquelle les par-

ties de cette matiere changent de place : mais pour la forme acquise par luy, si ce n'est que vous nommiez ainsi ce changement de place, elle est un estre philosophique qui m'est inconnu.

7. Un corps en peut bien pousser un autre en ligne droite sans se mouvoir pour cela en ligne droite ; comme on voit qu'une pierre qui tourne en rond dans une fronde, pousse le milieu de cette fronde, & par même moyen tire la corde suivant les lignes droites, qui tendent de tous côtez du centre de son mouvement vers sa circonference. Or afin que je me declare icy un peu davantage que je n'ay ci-devant voulu faire ; je vous diray que pour la Lumiere du Soleil, je ne conçois autre chose sinon qu'il est composé d'une matiere très-fluide, laquelle tourne continuellement en rond autour de son centre avec une très-grande vitesse, au moyen de quoi elle presse de tous côtez la matiere dont le Ciel est composé, laquelle n'est autre chose que cette matiere subtile qui s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nos yeux ; & ainsi par son entremise nous fait sentir cette pression du Soleil, qui s'appelle Lumiere : ce qui doit, ce me semble, faire cesser la plupart des difficultez que vous proposez. Je sçai bien que vous en pouvez tirer

à rechercher plusieurs autres de ceci, mais j'aurois aussi plusieurs réponses à y faire, qui sont déjà toutes prestes, & nous n'aurions jamais achevé, si je n'expliquois toute ma Physique.

8. 9. & 10. Je n'ai besoin pour prouver l'existence de cette matiere, que de faire considerer qu'il y a des pores en tous les corps sensibles, ou du moins en plusieurs, comme on voit à l'œil dans le bois, dans le cuir, dans le papier, &c. Et que ces pores étant si étroits que l'air ne les peut penetrer, ils ne doivent pas pour cela être vuides ; d'où il suit qu'ils doivent être remplis d'une matiere plus subtile que n'est celle dont ces corps sont composez, à sçavoir, de celle dont je parle. Et pour les divers mouvemens de cette matiere subtile, ils se démontrent assez par ceux des corps dans les pores desquels elle passe ; car étant très-fluide comme elle est, il faudroit des miracles pour empêcher qu'elle ne se mût en toutes les diverses façons qu'elle peut être poussée par eux.

11. Vous pourriez ainsi objecter à ceux qui disent que le son n'est autre chose hors de nous, qu'un certain tremblement d'air qui frappe nos oreilles, que ce sentiment du son est donc premier que les corps sonnans, & qu'il n'y auroit point

de tels corps au monde, s'il n'y avoit point d'animal pour ouïr les sons, &c. Et il me suffit de répondre, que les corps lumineux ont en eux tout ce pourquoi on les nomme lumineux, c'est-à-dire, tout ce qu'ils doivent avoir pour nous faire sentir la Lumiere, avant qu'ils nous la fissent sentir; Et qu'ils ne laisseroient pas d'avoir en eux la même chose, encore qu'il n'y eust point d'animal au monde qui eust des yeux.

12. Le mouvement, ou plutôt l'inclination à se mouvoir en ligne droite, que j'attribué à la matiere subtile, se prouve assez par cela seul que les rayons de la Lumiere s'étendent en ligne droite; Et je démontre son mouvement circulaire en la p. 285. des Meteor. (V. fig. 2. t. 1.) avec les suivantes; Et enfin les autres suivent tous de cela seul qu'elle est très-fluide.

13. Il me semble que mon texte montre bien clairement qu'en la page 285. (V. fig. 2. tom. 1.) par les boules que j'y fais entrer dans l'eau, & être détournées par la résistance de cette eau suivant l'ordre des chiffres 1. 2. 3. 4. j'entens parler de boules qui sont de quelque matiere sensible, & non point des petites parties de la matiere subtile; car en ce même lieu p. 286. je les fais tourner tout au rebours, en disant que lors que les boules Q, & R

vont plus viste que les autres, cela explique l'action du rayon DF. (V. fig. 1. t. 1.) &c. Et j'ai dû me servir de ces boules sensibles, pour expliquer leur tournoyement, plutôt que des parties de la matiere subtile qui sont insensibles, afin de se soumettre par mes raisons à l'examen des sens, ainsi que je tâche toujours de faire.

Je passe icy aux articles du second ordre.

1. & 2. Je puis bien avoir donné diverses descriptions ou explications de la Lumiere qui soient vraies, sans en avoir donné pour cela aucune exacte definition au sens de l'école, *per genus & differentiam*, qui est ce que je dis n'avoir point en dessein de faire, afin d'éviter par ce moyen les difficultez superflues qui en pouvoient naître, auxquelles sont fort semblables celles qui suivent. Car de dire que si *lux* n'est autre chose que l'action du Soleil, il n'a donc point de Lumiere de sa nature; & que la Lumiere est un être plus actuel & plus absolu que le mouvement; & qu'il n'y a que Dieu seul qui agisse par son essence, &c. C'est former des difficultez en paroles, où il n'y en a point du tout en effet: Non plus que si je disois qu'un horloge à roües ne montre les heures que par le mouvement de son aiguille.

Je, & que sa qualité de montrer les heures n'est point un être plus actuel & plus absolu que son mouvement, & que ce mouvement est en elle de sa nature & de son essence, à cause qu'elle cesseroit d'être horloge si elle ne l'avoit point, &c. Je sçai bien que vous direz que la forme de cette horloge n'est qu'artificielle, au lieu que celle du Soleil est naturelle & substantielle; mais je répons que cette distinction ne regarde que la cause de ces formes, & non-point du tout leur nature, ou du moins que cette forme substantielle du Soleil, entant qu'elle diffère des qualitez qui se trouvent en sa matiere, est derechef un estre philosophique qui m'est inconnu.

3. Il est vrai que les comparaisons dont on a coutume d'user dans l'école, expliquant les choses intellectuelles par les corporelles, les substances par des accidens, ou du moins une qualité par une autre espèce, n'instruisent que fort peu; mais pource qu'en celles dont je me sers, je ne compare que des mouvemens à des mouvemens, ou des figures à d'autres figures, &c. C'est-à-dire, que des choses qui à cause de leur petitesse ne peuvent tomber sous nos sens à d'autres qui y tombent, & qui d'ailleurs ne diffèrent pas davantage d'elles qu'un grand cercle diffère d'un petit cercle, je prétens qu'elles

sont le moyen le plus propre pour expliquer la verité des questions Physiques, que l'esprit humain puisse avoir; jusques là que lors qu'on assure quelque chose touchant la nature, qui ne peut être expliquée par aucune telle comparaison, je pense sçavoir par démonstration qu'elle est fautive. Et pour la comparaison d'un tuyau recourbé que j'ai mise icy, je prétens qu'elle montre très-clairement qu'une puissance fort petite est suffisante pour mouvoir une fort grande quantité d'une matiere qui est très-fluide: car la pesanteur de l'eau contenuë en ce tuyau ne sert point du tout pour la mouvoir, vû qu'elle ne pese point davantage d'un côté que d'autre. Et afin qu'on n'en puisse douter, faisons que ce tuyau ABC (Fig. 6. tom. 1.) soit courbé en rond tout autour de la terre D, en sorte qu'aucune de ses parties ne soit plus haute que l'autre, excepté seulement un peu aux deux bouts, en autant d'espace qu'il en faut pour contenir tant soit peu d'eau; car en versant une seule goutte en l'un de ses bouts, cela suffira pour mouvoir toute celle qui est dans ce tuyau, nonobstant qu'elle ne soit d'ailleurs pas plus encline à se remuer d'un côté que d'autre, & qu'elle soit en aussi grande quantité qu'est la matiere subtile que meut une étincelle. Au reste, le

nager des poissons, & le vol des oiseaux ne prouvent point qu'une matiere ait de foi resistance au mouvement local, mais seulement que les parties de l'eau & de l'air se tiennent en quelque façon les unes aux autres, & ne peuvent être séparées fort promptement sans une force assez notable.

4. & 5. Il importe fort peu de penser que l'air soit transparent par sa nature, ou par accident; Et à ce propos je vous dirai qu'une personne digne de foy m'a dit avoir vû de l'air tellement pressé & condensé dans un tuyau de verre, qu'il y estoit devenu opaque. Pour la matiere subtile, quand je dis que le mor de Transparent s'attribue à elle, entant qu'elle est dans les pores de l'air, & des autres tels corps, je ne dis pas pour cela qu'il ne se peut attribuer aussi à elle, lors qu'elle est toute pure: car au contraire il est très-évident qu'elle doit être d'autant plus transparente, qu'elle est plus pure; Et il me semble que vous argumentez icy, tour de même que si de ce que j'aurois dit, que le Roy a de grands revenus entant qu'il est Duc de Bretagne, vous en tiriez cette conséquence, que s'il n'étoit point Duc de Bretagne, il n'auroit donc aucun revenu. Puis à cause que vous dites que je n'ai peut-être point attribué de sphere particuliere à cette matiere subtile, depeur qu'elle ne nous empêchast la Lumiere, je vous de-

mande si après avoir dit qu'elle s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nous, il est possible de luy attribuer quelque autre lieu, ou cela fust à craindre, encore même qu'elle fust un corps opaque.

6. J'ai assez expliqué dès le commencement de la Dioptrique page 8. comment un corps fluide peut transmettre une action en un instant, aussi bien qu'un corps dur comme un bâton. Et pour votre instance des boules qui ne sont pas contiguës, je vous dirai qu'il suffit qu'elles se touchent par l'entremise de quelques autres, comme en votre figure (*V. fig. 5. tom. 1.*) celles qui sont marquées 4. & 2. s'entre touchent par l'entremise de celle qui est marquée 1, & de sa compagne. Et afin que vous ne doutiez pas que cela ne fust pour transmettre une action, & même pour la transmettre en ligne droite; voyez ces boules enfermées dans un tuyau (*Voyez figure 7. tom. 1.*) ou pressant la premiere marquée 1, on presse par même moyen les suivantes 2 & 3, par l'entremise des collaterales 4, 5, & 6, 7; Et même l'action dont on les presse s'étend en ligne droite du point 1, vers le point 8, nonobstant que ces boules ne soient pas arrangées en ligne droite. Or lors qu'elles ne sont point ainsi contiguës en quelque corps, il ne peut être transparent; &

& par cela seul vous pouvez entendre pourquoy il y en a plusieurs qui sont opaques. Au reste, ces boules ainsi contiguës, ne transmettent la Lumière qu'en lignes droites, ou équivalentes aux droites, ce qui est cause qu'on ne peut voir le Soleil en pleine nuit.

7. Icy vous dites que j'avance beaucoup de nouvelles difficultez; mais pource que vous n'en désignez aucune en particulier, vous ne me donnez point occasion d'y satisfaire.

8. Si je n'ai pas ici assez répondu à votre difficulté, en disant que ce sont les seules impuretez du verre, qui empêchent qu'il ne soit transparent en une grande épaisseur qu'en une moindre, il n'y a qu'un mot de plus à y ajoûter, qui est que je nie qu'il fust moins transparent, s'il n'avoit point du tout d'impuretez, encore même que son épaisseur s'étendist depuis le soleil jusqu'à nous. Et je m'étonne de ce que vous dites que cela est encore contre l'expérience; car il ne se trouva jamais aucun verre sans impuretez. Je m'étonne aussi de ce que vous dites que je n'ai pas satisfait au reste de cet article; à cause, dites-vous, que les espaces qui sont entre des balles ou des pommes sont fort grands à comparaison des grains de sable, &c. Car pourquoi ne voulez-vous pas

qu'il puisse y avoir autant d'inégalité, entre les parties des corps terrestres & celles de la matière subtile; Pour moi je erois qu'il y en a beaucoup davantage; & puisqu'il vous ne donnez aucune raison pour rendre le contraire plus vrai-semblable, je ne vois point pourquoi vous l'alleguez. Je ne vois point aussi que j'aye rien obmis, lors que j'ai cité la page 9. ligne 30. de la Dioptrique, où disant que les parties du vin ne se peuvent mouvoir exactement en ligne droite, j'ai fait entendre le même des parties de la matière subtile; Et j'ai distingué le rayon *materialiter sumptum*, qui ne peut presque jamais être exactement droit, du rayon *formaliter sumptum*, qui ne peut jamais manquer de l'être. Mais au lieu de la ligne 30. p. 9. vous avez pris la ligne 20. de la p. 10. & citez des mots où je ne parle que des rayons formels, lesquels je dis devoir être imaginez exactement droits. Au reste, pour faire qu'un corps transparent soit par tout aussi égal à soi-même qu'il le scauroit être, on ne doit point supposer que ses parties soient arrangées d'autre façon, que comme les pommes ou les balles dont j'avois parlé; & ainsi j'avois, ce me semble, entièrement satisfait à votre objection.

9. Votre instance de deux hommes qui

soufflent à l'encontre l'un de l'autre dans un même tuyau, ou de deux yeux qui se regardent, est ce me semble assez expliquée, par ce que j'ai dit au commencement de cet écrit, touchant un bâton qui est poussé par deux aveugles; car il faut, s'il vous plaît, vous souvenir, que j'ai fait entendre en divers endroits que l'action ou l'inclination à se mouvoir est suffisante sans le mouvement, pour nous faire sentir la Lumiere.

Mais ce que je vois tout au bas de vôtre Lettre, à sçavoir, que vous pensez avoir découvert ce que je prens pour la matiere subtile, en voyant voltiger la poussiere qui paroît en l'air vis-à-vis de la fente d'une fenêtrre exposée au soleil, me fait remarquer que vos pensées & les miennes sont en ceci fort differentes: car les moindres parties de cette poussiere sont beaucoup plus grosses que celles de l'air pur, & les moindres de l'air pur sont beaucoup plus grosses que celles que j'attribuë à la matiere subtile, laquelle je conçois comme une liqueur continuë, qui remplit tous les espaces que les corps plus grossiers n'occupent point, & non pas comme étant composée de parties disjointes, ainsi que sont celles de cette poussiere. Voilà ce que j'ai crû devoir répondre à vos dernieres, afin de vous témoigner le desir que j'ai de vous satisfaire, & que je suis, &c.

R E P L I Q U E
DE MONSIEUR MORIN
AUX II. REPOSES

D E

MONSIEUR DESCARTES.

L E T T R E LXIII.

M O N S I E U R ,

Je ne m'attendois pas à l'honneur que vous m'avez fait d'une seconde réponse, tant parce que je m'estois efforcé de vous divertir de cette peine, que parce que je vois bien que je ne sçaurois bien voir vôtre Lumiere, que vous ne l'exposiez bien assise sur tous ses fondemens. Et encore que vous vous declariez un peu davantage que vous n'avez fait ci-devant, par la declaration que vous m'avez faite de vôtre conception de la Lumiere du Soleil; Toutefois comme vous dites vous-même, on en peut tirer plusieurs autres difficultez que celles que j'ai touchées jusques

ici, dont vous m'écrivez avoir les réponses toutes prêtes, qui ne se peuvent donner qu'en expliquant votre Physique. C'est donc jusques à ce temps-là que je veux réserver mon esprit, sans le plus travailler ni le vôtre aussi par des objections tirées en l'air. Neanmoins je ne laisseray pas encore pour ce coup de faire comme en passant quelques remarques sur votre réponse à ma dernière, pour votre plus grande précaution.

4. Bien que le mouvement actuel & l'inclination à se mouvoir different comme l'acte & la puissance, vous voulez néanmoins que le mot d'*action* soit pris non-seulement pour le mouvement actuel, mais qu'en une signification plus generale & plus étendue, il signifie aussi l'inclination à se mouvoir. Or il est certain que comme la puissance ne peut s'étendre jusques à être acte, (car alors elle ne seroit plus puissance) aussi l'acte ne se peut étendre, ou pour mieux dire rétreindre, jusques à être puissance à soi-même, & l'un est incompatible avec l'autre. Et pour la comparaison que vous apportez de deux aveugles qui tirent & poussent un bâton d'égale force, il est bien vrai que la privation de son mouvement en tels & tels divers cas se peut nommer, comme vous dites, les diverses actions qui sont imprimées en lui par les divers efforts

de ces aveugles ; mais de là vous ne concluez pas que le mouvement soit l'inclination à se mouvoir, qui est le nœud de l'affaire, & je ne vois pas que vous le puissiez conclure par là.

6. Si le mouvement dans les corps lumineux est l'action par laquelle les parties de leur matiere subtile changent de place, ainsi que vous dites ; Donc la Lumiere dans les corps lumineux, qui est ce mouvement, sera l'action par laquelle les parties de leur matiere subtile changent de place, & non autre chose ; Sur quoi il y aura bien à contester, si vous n'y pourvoyez en votre Physique.

8. 9. 10. Si pour prouver l'existence de votre matiere subtile, vous n'avez point d'autre fondement que celui que vous alleguez, à sçavoir que les pores du bois, du cuir, du papier, &c. étant si étroits que l'air ne les peut penetrer, ils ne doivent pas pour cela être vuides, d'où il suit qu'ils doivent être remplis d'une matiere plus subtile que n'est celle dont ces corps sont composez, à sçavoir d'une matiere subtile, il me semble voir bien clairement qu'elle est très-mal fondée. Car si l'eau même penetrer toutes ces choses, comme l'on peut aisément reconnoître par le bois flotté, qui est tout mouillé interieurement au sortir de l'eau, & dont même le sel est

entièrement dissous par l'eau qui le pénétre ; d'où vient que ses cendres ne valent rien à faire lessives, faute de sel : Combien plus facilement seront-elles pénétrées par l'air, qui est incomparablement plus subtil, & plus fluide que l'eau ; & combien clairement se voit-il par là, que vôtre matiere subtile est superflue à remplir les porés des corps.

Articles du second ordre.

1. & 2. Quand dans vôtre premiere réponse vous disiez n'avoir eu intention de donner aucune définition de la Lumiere, vous étant contenté d'en donner quelques vraies descriptions ou explications, je croyois que vous ne vouliez point encore publier vôtre définition de la Lumiere, & que vous la reserviez pour vôtre Physique : mais disant à présent que vous n'avez point eu dessein d'en donner l'exacte définition par *genre & difference*, afin d'éviter les difficultez superflues qui en pourroient naître, on prendra cela à mauvais augure ; Et vous ne deviez donc point non plus donner vos descriptions ou explications, puis qu'elles ne peuvent manquer à fournir plus de difficultez que ne feroit une exacte définition, qui dit clairement ce que c'est que la chose définie, ainsi que vous pouvez juger par mes objections, sur lesquelles d'autres meilleurs esprits

esprits pourroient beaucoup encherir ; Et au fonds vôtre presente réponse ne touche en rien la contradiction que je vous ai objectée, mais la confirme plutôt.

3. Je m'étonne que vous fassiez tant d'état des comparaisons pour prouver les choses physiques, jusques à dire que lors qu'on assure quelque chose touchant la nature, qui ne peut être expliqué par aucune comparaison, vous pensez sçavoir par démonstration que telle chose est fausse ; vû qu'en la nature il se peut trouver tant d'effets qui n'ont point de semblables, comme entre autres ceux de l'aiman ; Et si je vous disois ce que je sçai des influences celestes, c'est bien encore toute autre chose, vû qu'elles ne reçoivent en leur maniere d'agir autre comparaison que Dieu même. Je ne nie pas qu'on ne puisse presque toujours trouver des comparaisons pour les expliquer tellement quellement ; mais il est question de les si bien expliquer, qu'on engendre une science claire de la chose qu'on traite. Et pour celles dont jusques icy vous vous êtes servi avec moi, je ne vois pas qu'elles fassent cet effet ni en moi, ni en autrui : même celle que vous prenez icy d'un tuyau plein d'eau, & courbé circulairement autour de la terre ne résout du tout point ma difficulté de l'étincelle de feu, non plus que vôtre precedent

tuyau : car au lieu que vous faites les deux bouts A & C (*V. fig. 6. tom. 1.*) fort petits, faites-en un fort grand, pour rendre la chose plus sensible ; il est certain que si vous l'emplissez d'eau fermant l'autre bout de peur que l'eau n'en sorte, les deux eaux ne font plus qu'un corps & une pesanteur ; & que si vous venez à ouvrir le bout qui étoit fermé, ce corps ne peut plus demeurer en cet état, à sçavoir, partie dans le tuyau, partie dans le grand bout, n'étant pas en son assiette & équilibre : à l'entour du centre de la terre : c'est pourquoi tout ce corps, par son interne pesanteur & fluidité, se mouvra pour se remettre en l'équilibre auquel il tend par inclination ; & le mouvement commencera aussi-tôt à un bout de l'eau qu'à l'autre : Or tout le même arrive, n'y ayant que les deux petits bouts de tuyau A & C ; Vous voyez donc que ce tuyau ne resout non plus ma difficulté que le précédent. A quoi j'ajoute que l'érincelle qui meut la matiere subtile qui est autour d'elle, ne se fait pas un même corps avec elle, & demeure immobile, tandis qu'elle meut effectivement & extrinsèquement cette matiere subtile ; mais en la comparaison du tuyau l'on voit tout le contraire.

4. & 5. Je ne sçai pas à qui vous persuaderez, qu'il importe fort peu de penser que

l'air soit transparent de sa nature ou par accident ; mais je suis fort assuré que cela n'est pas bien connoître la nature de l'air. Et sur ce que ayant été dit par vous en votre premiere réponse, que la matiere subtile est transparente entant qu'elle est dans les pores de l'air, je conclus que cela ne lui étant qu'un accident local, elle n'estoit donc pas transparente de soi. Vous dites à present que je conclus tout de même, que si de ce que vous auriez dit que le Roy a de grands revenus, entant qu'il est Duc de Bretagne, je tirois cette conséquence, que s'il n'estoit point Duc de Bretagne, il n'auroit donc point de revenu. Je vous répons que le revenu du Roy lui est un accident divisible & externe, qu'il tire de plusieurs lieux de son Etat : mais la transparence est naturelle à la matiere subtile, comme vous accordez icy, & par conséquent elle ne la tire d'aucun lieu, ou chose externe, comme vous aviez dit en votre premiere réponse : c'est pourquoi la comparaison cloche fort, & contient même le sophisme de la partie au tout ; d'où vient que la conséquence est fautive. Mais si j'avois dit Louis XIII. est souverain de Bretagne entant que Roy de France, il s'ensuivroit que s'il n'étoit Roy de France, il ne seroit point aussi Souverain de Bretagne : car ici le mot *entant*

que, est accompagné de la dépendance essentielle ou nécessaire, qui lui est propre, quand il est bien appliqué. Mais pour revenir à notre matière subtile; puis que vous accordez maintenant qu'elle est transparente de sa nature, ou en sa pureté, & qu'elle est du nombre des corps qui nous environnent, vû que selon vous elle s'étend sans interruption depuis les astres jusques à nos yeux, je conclus qu'elle a donc des pores ou intervalles, qui doivent être remplis d'une autre matière plus subtile, & ainsi à l'infini. Et ma conclusion est fondée sur ce que vous dites dans les pages 27. 44. & 127. de votre Dioptrique, & dans la page 165. des Meteores; lesquelles vous verrez, s'il vous plaît, & vous trouverez que j'ai raison.

6. icy vous mettez pour votre démonstration vos petites boules de matière subtile dans un tuyau ABCD (V. fig. 7. tom. 1.) mais en l'air elles ne sont pas resserrées & contraintes comme dans les tuyaux; néanmoins votre tuyau servira à mon dessein. Supposons que BA soit l'horison, & le soleil en E sous l'horison, poussant la boule 1, & par les centres des boules 1. & 4. & aussi par ceux des boules 5, 2, 6, tirons des lignes droites qui passent sous l'horison, il est certain que la Boule marquée 1, ne peut être mue vers 8 en ligne droi-

te, qu'elle ne meuve celle qui est marquée 4, & celle-cy ne peut être mue qu'elle ne meuve sa contiguë & suivante en la ligne qui passe sur l'horison, & le même se dira des boules 5, 2, 6. Donc par ces lignes droites qui passent sur l'horison, on pourra selon votre doctrine voir le soleil qui est sous l'horison, même en pleine nuit; vû que toutes les boules de chacune de ces lignes sont mues par le soleil jusques à l'œil, & que cela suffit pour le sentiment de la Lumière; où vous serez contraint de reformer les descriptions que vous en avez données.

8. Puisque l'opacité vient de la matière, quelque pure qu'elle soit imaginée, il est certain que là où il y aura plus de matière, *ceteris paribus*, là aussi il y aura plus de densité & d'opacité. C'est pourquoi prenez de l'eau & de l'air purifiez en perfection, l'eau sera toujours plus opaque que l'air en égale épaisseur, & doublant l'épaisseur de l'eau, elle sera encore plus opaque en apparence au respect du même air; donc le double de l'épaisseur de l'eau est plus opaque que le simple; Et ainsi en est-il du verre; car le double de l'épaisseur de l'eau ou du verre fera le même effet, que le même double réduit au simple par condensation; mais la densité seroit double, & par conséquent l'opacité double. Et l'ex-

perience de cecy se voit dans les essences, huïles, & esprits purifiez par la Chymie jusqu'à telle perfection, qu'ils ne laissent plus aucunes feces ou impuretez. Au reste, je ne vois pas que les lignes 30. p. 9. & 20. de la page. 10. de votre Dioptrique parlent de divers rayons, mais seulement du rayon *materialiter sumptum*; Et le formel n'étant qu'imaginaire ne seroit pas propre à vuidier nôtre difficulté, car il n'est pas sujet à être détourné par aucune rencontre, étant toujours imaginé droit à travers tous les obstacles.

9. Vous ayant proposé deux yeux luisans, comme ceux des chats, se regardans par les deux bords d'un même tuyau, & vous ayant objecté que la matiere subtile contenue dans l'air du tuyau ne pouvant être muë plutôt par l'un des yeux lumineux que par l'autre, elle demeureroit immobile, & par conséquent un œil ne pourroit voir l'autre, puisque la vision ne se fait que par le mouvement de la matiere subtile vers l'œil qui voit; vous me répondez ici que l'inclination de la matiere subtile à se mouvoir est suffisante sans le mouvement pour nous faire sentir la Lumiere. Et par l'inclination vous n'entendez pas comme je crois la simple aptitude à être muë: car cette aptitude est perpetuelle en la matiere & indeterminée,

mais vous entendez l'impression faite par le moteur lumineux, & reçue dans la matiere subtile, laquelle impression incline la matiere, & la determine plutôt d'un côté que d'autre; Et voilà qui est fort subtil, puisque chaque œil incline la matiere subtile vers son opposé. Mais je vous répons en premier lieu que ou la seule inclination de la matiere subtile est necessaire pour nous faire sentir la Lumiere, & ainsi le mouvement sera superflu; ou que le mouvement est encore necessaire, & ainsi l'inclination seule ne suffira point. Secondement, que selon vous la Lumiere ne pourroit être vüe dans le vuide, où il n'y a ni matiere subtile, ni aucune autre chose; lequel vuide s'il ne se donne en la nature, au moins on le peut imaginer, même au dessus du premier Ciel: Or quand je l'entreprendray, il me sera fort aisé de prouver que: *Dato oculo & corpore Lumine in congrua distantia, non potest non videri lux etiam in vacuo.* Finalement je vous supplie de croire que je n'ai point fait si pauvre jugement de votre esprit, que de penser que vous ayez pris la poussiere: ou les atomes qui paroissent aux rayons du soleil dans une chambre close, pour la matiere subtile dont vous traitez. Et que moi-même je ne la prens pas pour telle, comme vous pensez; ma conception est d'un

ton plus haut ; vous sçavez que l'atmosphère ou inferieure region de l'air , qui finit à la hauteur du crepuscule , est plus dense que la superieure , tant à cause des esprits & vapeurs qui s'élèvent du globe terrestre , & se condensent en cette region , qu'à cause que le plus crasse de chaque élément s'efface & subsiste toujours en bas ; d'où vient que cette region cause les refractions des astres , & reflechit la Lumiere du Soleil au crepuscule ; & même que les Chymistes avec le seul tartre calciné , & par d'autres voyes , corporifient ou rendent sensible cet air , & en tirent une liqueur visible , qu'ils nomment esprit universel. Et peut-être est-il arrivé quelque chose de semblable , à celui que vous dites avoir vu de l'air opaque dans un tuyau. Et vous sçavez aussi que c'est le propre de la chaleur de rarefier & faire bouillir l'eau ; Or l'air est encore bien plus susceptible de rarefaction & d'ébullition que n'est l'eau ; c'est pourquoi le soleil par sa chaleur rarefie & fait bouillir l'air , & cette ébullition ou mouvement paroît en la basse region de l'air , principalement en Esté , à cause qu'elle est plus dense ; ainsi même que l'on peut observer sur les charbons qui ne jetteront ni flamme ni fumée. Mais cela ne paroissant qu'en présence de la Lumiere, j'ai pensé , & peut-être

être avec raison , que ce mouvement de l'air en présence de la Lumiere avoit donné lieu à vos conceptions de la matiere subtile. Quoi qu'il en soit ; je finis mes objections , jusques à ce que vôtre Physique soit en Lumiere , & cependant je veux demeurer à perpétuité.

Relisant la presente réponse, j'ai vu qu'il étoit besoin d'y ajouter encore ce qui suit , afin que vous y preniez garde.

13. Du premier ordre.

Vous voulez que vos boules de la p. 285. des Meteores (*Voy. fig. 2. tom. 1.*) soient des boules de bois ou autre matiere , & non des boules de vôtre matiere subtile , comme tout le monde le croira , si vous n'y pourvoyez ; Et pour vôtre raison, vous dites que vous avez voulu donner à entendre vôtre conception par quelque chose de plus sensible , que ne sont les boîtes de la matiere subtile , & ainsi soumettre vos raisons au jugement de l'experience. Mais en premier lieu il n'y a homme au monde qui puisse faire l'experience que vous dites sur des boules de bois ; Secondement pourquoy faites-vous la boule V mobile en l'air seulement en ligne droite , & les autres encore en rond , vu que toutes les boules de la matiere subtile se meuvent en l'air circulairement & en ligne droite tout ensemble , selon ce que vous dites en la page

300 des mêmes Meteores. En troisieme lieu, pourquoi n'avez-vous pas expliqué les propres mouvemens des boules de vôtre matiere subtile, & les effets qu'elles font quand elles viennent à rencontrer quelque superficie plus solide, sans emprunter des boules, lesquelles vous supposez ne se pas mouvoir comme la matiere subtile; vous eussiez mieux contenté les esprits, puisque ni les unes ni les autres de ces boules ne se peuvent experimenter. De plus, quand en la page 286. vous dites *ce qui explique l'action du rayon DF (V. fig. 1. tom. 1.) & EH*, je ne sçai pas qui verra clair dans vôtre explication; mais pour moy je confesse franchement en cela mon ignorance.

8. Du second ordre.

Vous voulez qu'il puisse y avoir même proportion entre la matiere subtile & les pores à travers lesquels elle passe, comme entre les grains de sable & les trous qui se trouvent dans un tas de balles ou de pommes; voilà qui va bien. Mais je vous ai objecté que le sable couloit à travers ces trous par sa pesanteur ou inclination qui le porte en bas, & que la matiere subtile n'a de soy ni pesanteur, ni aucune inclination plutôt d'un côté que d'autre, & partant que la comparaison est nulle, qui est le principal point de mon objection, auquel vous ne répondez point. Je suis, &c.

CLARISSIMO VIRO
HENRICO MORO
· NOBILI ANGLO.

L E T T R E LXIV.

L Egi, vir eximie, & perlegi summa cum voluptate tuas ad D. Cartesium difficultates, quas ei tertio Idus Decembris 1648. tertio nonas Martii. 10. Calendas Augusti, & duodecimo Calendas Novembris 1649. proposuisti; Miratusque sum ingenium tuum, & summam humanitatem, qua fretus ausus sum hæc ad te confidenter rescribere, ut de iis quæ facere instituo te corriorem faciam; & à te impetrem ea quæ mihi necessaria sunt, ut opus quod suscepi ad finem perducam. Scies igitur me habere præ manibus præcipua Autographa, quæ incomparabilis Philosophus D. Cartesius, D. Chanuto, olim apud Serenissimam Sueciæ Reginam, nunc vero apud Batavos legato meritissimo, affini meo, apud quem Sueciæ vita functus est, reliquit; Inter quæ sunt & illa litterarum quas pluribus ex amicis suis rescripsit, ex quibus præcipuas colligo, quæ, vel Phi-

lofophiam fuam tangunt, vel ea quæ perficienda fufceperat refpiciunt, vel difficultates à plerisque fummis viris, inter quos non minimum tenes locum, ipfi propofitas folvunt, ut eas omnes publici juris faciam, quod fpero me brevi peracturum. Sed quia litteræ illæ, quæ difficultatibus refpondent, vix poffunt intelligi, nifi etiam eæ, quæ occasionem ipfi dederunt tale quid refpondendi, fimul in lucem edantur, nec tamen mihi honeftum vifum fuerit hoc exequi abfque venia & licentia eorum qui ipfi refcripferunt, à quibusdam petii, & impetravi, ut illud mihi concederent, quod etiam fpero à te, pro fumma tua humanitate, & incredibili erga Cartefium ftudio, mihi concessum iri. Sed præterea cuperem ut mihi exemplaria mitteres earum omnium quas à D. Cartefio accepisti epiftolarum; duas enim tantum præ manibus habeo, quarum prior refpondet tuis tertio Idus Decembris datis; Altera, iisque tertio nonas Martii scriptæ sunt, fupereft igitur tertia, quæ mihi deeft, quæque tuis 10. Calendas Augufti, & 12. Calendas Novembris datis fatisfacere debet; quæ profecto non potest non effe pulcherrima, & continere plura fcitu digniffima, cum tot tuis tantisque difficultatibus & quæftionibus, cum ex principiis Philofophiæ, tum ex Dioptrice excerptis refpondere debeat, cujus tamen duas

duntaxat paginas inveni; quæ tantum instantiis tuis fatisfacere tentant, nec ullum verbum ad quæftita tua fuper Principiis & Dioptrice continent. Quare fummo opere exopto, & enixe precor, ut & mihi licentiam concedas litteras tuas fimul cum refponfis imprimendi, & ut fimul ad me mittas, quas habes à D. Cartefio, ut & pofteritatis utilitati, & amici noftri famæ ac memoriaræ confulamus. Præter hæc autem litterarum Autographa, plura adhuc habeo celeberrimi viri præclara monumenta, quæ fingula fuo tempore lucem videbunt, & quæ non parum jucunditatis puto tibi fore allatura, ut pote qui in evolvendis Cartefianis fcriptis tam impiger videris. Si mihi vernacula lingua uti licuiffet, aprius atque ornatiùs fententiam meam explicuiſſem; fed ne in varios errores inciderem, ftylum contraxi, & ut potui, non ut volui, mentem meam tibi aperui; quod rogo ut mihi condones, & ſcias me tuæ ſemper humanitatis & ſapientiar laudatorem & cultorem fore.

CLAUDIUS CLERSELIER.

Parifis 12 Dec.

1644.

L E T T R E

D E

MONSIEUR CLERSÉLIER

A

MONSIEUR HENRY MORUS

GENTILHOMME ANGLOIS.

L E T T R E LXIV.

Version nouvelle.

M O N S I E U R ,

J'ai lû & relû avec un extrême plaisir les difficultez que vous proposâtes à Monsieur Descartes le 11 Decembre 1648. le 5. Mars, 23. Juillet, & 21. Octobre 1649. dans lesquelles j'ai trouvé tant d'esprit, & en même temps tant de bonté, que cela me donne la hardiesse de vous écrire, pour vous instruire du dessein que je médite, & vous prier de m'accorder ce dont j'ai besoin pour achever mon ouvrage. J'ai entre les mains les principaux manuscrits, que

M. Descartes, ce Philosophe incomparable, laissa à son parent M. Chanut cy-devant Ambassadeur auprès de la Reine de Suede, & presentement auprès des États de Hollande, & chez lequel il mourut en Suede. J'ai trouvé entre autres, les originaux des lettres qu'il écrivit en réponse à plusieurs de ses amis. Je fais choix des principales, qui concernent, les unes sa Philosophie, d'autres quelques ouvrages, qu'il n'avoit qu'ébauchez; d'autres enfin qui contiennent la solution des difficultez qui lui avoient été proposées par plusieurs grands hommes, parmi lesquels vous tenez une place si distinguée. Mon dessein est de les faire toutes imprimer au premier jour, comme je l'espere: mais comme on auroit de la peine à entendre les réponses aux difficultez, si on n'imprime en même temps les difficultez mêmes, & que je n'ai pas crû pouvoir executer ce dessein sans la permission de ceux qui ont esté en commerce de lettres avec lui; j'ai déjà obtenu de quelques-uns la grace que je vous demande, & que j'attens de votre honnêteté, & de ce zèle incroyable que je vous connois pour M. Descartes. Je voudrois vous supplier en même temps de m'envoyer les originaux de toutes celles qu'il vous a écrites; car je n'en trouve que deux icy, l'une en réponse de la vôtre du 11. Decembre, & l'autre à

celle du 5. Mars. Il me manque donc la troisième, qui doit être en réponse des vôtres du 23. Juillet & du 21. Octobre, laquelle doit être très-belle & très-curieuse, ayant à répondre à tant de questions importantes, que vous lui avez faites sur ces principes de Philosophie, & sur la Dioptrique, dont je n'ai trouvé que deux pages, où il tâche de répondre à vos instances, sans qu'il s'y trouve un seul mot de vos questions, sur ses principes, & sur la Dioptrique: ainsi je vous prie donc instamment de m'accorder la grace de faire imprimer vos lettres avec ses réponses; & de m'envoyer aussi toutes celles que vous avez de M. Descartes, afin que nous courions ensemble à l'utilité du public, & à la mémoire de notre ami. Outre ces lettres j'ai encore plusieurs beaux monumens de ce grand homme, qui verront le jour, chacun en son temps, & qui, je m'assure, ne vous feront pas peu de plaisir un jour, connaissant votre zèle & votre amour pour les écrits de M. Descartes. Si j'eusse pu vous écrire dans ma langue naturelle, je vous aurois expliqué ma pensée en termes plus clairs & meilleurs: mais de peur de tomber en diverses fautes, j'ai serré mon stile, & je vous ai découvert ma pensée comme j'ai pu, & non pas comme j'ai voulu. Je vous prie de me le pardonner, & d'être

bien persuadé, que je suis avec toute l'estime & la vénération possible,

Votre très-humble &c.

CLAUDE CLERSELIER.

A Paris ce 12.

D.c.1654.

R E S P O N S I O H E N R I C I M O R I

L E T T R E L X V.

Litteræ tuæ, vir clarissime, datæ Lutetia Parisiorum, pridie Idus Decembris, anno 1654. non pervenerunt ad manus meas ante decimum Calendarum Maii. Miror tantum temporis interfluxisse. Granthamiae tunc agebam in agro Lincolnienfi. Rus enim concesseram, cum aliis de causis, tum ad confirmandam valetudinem. Vehementer equidem gaudebam, postquam intellexi præclarum tuum institutum edendi omnia Cartesii scripta quæ apud te sunt, quo non solum nobilissimi Philosophi famæ ac memoriæ, verum etiam communi omnium litteratorum utilitati optimè consulere. In neminem enim aptius

quadrat, quàm in divinum illum virum;
Horatianum illud.

QUI NIL MOLITUR INEPTÉ.

Quam ob causam si ego tibi à consiliis
essem, nihil quicquam eorum supprimere-
tur, quæ vel ille tentavit ullo modo in
rebus Philosophicis, vel feliciter ad exi-
tum perduxit; Sed lucem viderent omnia,
in majus Reipub. Literariæ commodum.
Ac proinde ut nullum impedimentum esset,
tam utili ac generoso proposito, vel ultro
tibi concederem copiam edendi primas
meas secundasque litteras ad Cartesium
conscriptas; quippe quod absque eis, ut
rectè mones responsa ejus tam commodè
intelligi non possint; nec multum ab re fo-
re diffiteor, si tertias meas simul edideris,
cum per eas responsum sit alteris illis Car-
tesianis. Sed cum quartæ meæ nullis illis
litteris respondeant, nec illis ab ipso res-
ponsum sit quicquam, ut pote inopinatâ
morte prærepto, de iis aliquantum hæsito
an publici juris facerem. Cæterum omnem
scrupulum eximeret, si quis ex amicis ipsius
aut familiaribus qui frequentius eum invi-
serunt, & colloqui sunt, vel cum eo vixe-
runt conjunctius, respondendi vices sup-
pleret; tunc enim parum dubito, quin ope-
ræ esset pretium illas etiam in lucem dare.

Quod si hoc in præsens impetrari non pos-
sit, modò probabile esset, quod litteræ illæ
meæ; tertiarum quartæque editæ, allicerent
aliquem ex peritioribus Philosophiæ Car-
tesianæ sectatoribus, ad respondendum om-
nibus difficultatibus Inibi Cartesio ipsi pro-
positis, ex illa saltem spe facilius animum
inducerem, ut jus tibi concedam eas in
publicum proferendi. Quid autem futurum
sit in hac re ipse forsitan oportuniùs quam
ego conjecturam capies, ne multis igitur
te morer, totum hoc negotium judicio tuo
ac candori permitto, ut, quod facto opus
sit, facias.

Incredibile est quanto mœrore sum af-
fectus, audito præmaturo Cartesii fato,
quippe qui ingenium virtutesque incom-
parabilis viri impensè amavi, & miratus
sum; præterea accessit ingens desiderium
perlegendi responsa ejus, quæ expectavi,
ad tertias quartasque meas litteras, quæ
universam illius Philosophiam percurrunt.
Inchoasse integrum responsum ad meas da-
tas 10. Cal. Aug. ex te intelligo. Quod
fragmentum scripsisse eum conjicio, cum
Egmunda esset in Hollandiâ. Desirit au-
tem, ut per amicos suos certior me fe-
cit, ab incepto, quod animus occupatissi-
mus paratu ad iter Suevicum non potuit
vacare tam subtilibus tantisque, uti ipse di-
xit, momenti difficultatibus & disquisitionibus

nibus, sed constanter pollicitus est suis, se proximo vere reversurum, & tunc mihi copiose & perspicue omnia explicaturum. Sed cum invida mors cætera nobis præripuerit, nollem vel illud fragmentum duarum paginarum, quarum mentionem facis, interire.

Quod ad solidiora illa Cartesii monumenta attinet, quæ proferis te habere, quæque uti promittis, lucem visura sunt suo tempore, gessit, profectò animus ad tam lætum gratumque nuncium; avidèque interim cupio, si tibi non sit molestum, ut argumenta titulosvè singulorum librorum recenseas in proximis tuis litteris. Revixit enim in me, ex quo nuperas tuas accepi, pristinus ille ardor erga Philosophiam Cartesianam, qui aliquantulum ab obitu desideratissimi nostri amici deferbuerat, cum nova legendi materies non suppetere; Sed, ut ingenuè fatear quod res est, illud solum in causâ non fuit, sed peculiaria quædam studiæ quæ aliò animum avocârunt. Est enim illud rerum pondus, veritatis puritas, amplitudo ingenii & acumen, Theorematum denique omnium admirabilis ille ordo & consensus in scriptis Cartesianis, ut vel millies lecta non sordescant. Non magis quam lux solis, cujus ortum singulis diebus aves, pecudes, ipsique adeo homines gratulabundi contemplantur.

Nec certè solum lectu, jucunda est hæc Cartesiana Philosophia, sed apprime utilis, quicquid aut maluerit, aut deblaterent alii, ad summum illum omnis Philosophiæ finem, per a Religionem. Cum enim Peripare ici formas qualdam contendunt esse substantiales, quæ è potentiâ materiæ oriuntur, quæque cum materiâ ita coalescunt, ut absque illâ subsistere non possint, ac proinde necessarîo demum redeunt in potentiâ materiæ (cui ordini accenseat viventium ferè omnium animas, etiam eas quibus sensum cogitationemque tribuant;) Epicurei autem explosis illis substantialibus formis, ipsi materiæ vim sentiendi cogitandique inesse statuunt; solus, quod scio, inter Physiologos extitit Cartesius, qui substantiales illas formas animasvè materiâ exortas è Philosophia sustulit, materiamque ipsam omni sentiendi cogitandique facultate planè spoliavit. Unde si principiis stæterni Cartesianis, certissima esset ratio ac methodus demonstrandi, & quod Deus esset, & quod anima humana mortalis esse non possit. Quæ sunt illa duo solidissima fundamenta, ac fulcra omnis veræ Religionis. Hæc breviter noto, cum possim & alia benè multa huc adjicere, quæ eodem spectant. Sed si unum dicam nullam extare Philosophiam, nisi Platoniam fortè exceperis,

quæ tam firmiter Atheis viam præcludit ad perverſas iſtas cavillas & ſubterfugia, quò ſe ſolent recipere, quam hæc Cartefiana ſi penitiùs intelligatur. Unde ſpero, quòd omnes boni clementiùs ferent ampliſſimas illas laudes, quibus incomparabilem virum tumulo, in iis quas ad eum ſcripſi litteris; Credoque quicquid hæc præſens ætas ſenſerit de Cartefio (nam ut nunquam vivis, ita rarò recenti deſu ètorum memoria parcit invidia) quòd poſteritas eum omni cum laude & veneratione ſit exceptura, optimumque illius Philoſophiæ uſum ſit agnitura. Quod lubentiùs prædico, ut majorem in modum tibi animos accendam ad pergendum in nobili illo inſtituto edendi omnia quæ habes Cartefii ſcripta Philoſophica; quo pacto, cum alios multos tum me præter ceteros devincies, qui in illis evolvendis tantam percipere ſoleo voluptatem.

Si tibi viſum fuerit meas ad Cartefium litteras publicare, vehementer hoc ab te eſſagito, ut ne fiat juxta illa exemplaria quæ jam habes, quia multò correctiora tibi paro. Deprehendi enim poſtquam attentius legeram, non pauca corrigenda, quæ imprudenti mihi exciderunt præ nimio animi fervore ac feſtinatione, cum ad Cartefium ſcriberem. Expunxi etiam quædam ex quaſitis, in tertiis quartisque meis lit-

teris, ſed primæ ſecundæque integræ ſunt.

Quòd menſis ferè jam elapſus eſt, ex quo tuas accepi litteras, nec tamen ad te reſcripſi, id proſectò factum eſt per nullam negligentiam aut incuriam. Non poſſum enim non magni te æſtimare tum propter eximium tuum ingenium, ad omnem, quod ſatis ex litteris tuis perſpexi, æquitatem & humanitatem compoſitum ac conformatum, tum propter honorificam clariffimi fratris tui Chanuti, olim apud Suevos, nunc verò, uti narras, apud Batavos legati meritiffimi in Cartefium deſunctum pietatem. Sed totum id temporis quod effluxit, partim negotiis, quibus eram ruri diſtrictus, partim meis ad Cartefium litteris caſtigandis tranſcribendiſque, poſtquam ad Academiam rediſſem, impenſum eſt; nec putabam fore operæ pretium ad te reſcribere, prius quàm iſta perfeciſſem, jam verò in parato ſunt omnia, tam mearum quàm Cartefianarum litterarum exemplaria: neutra tamen ad te mitto hac vice; quippe quod experiendum putavi priùs, quàm tutò hæc quas jam ſcripſi litteræ, ad manus tuas pervenerint, poſtquam id intellexerim mittam ad te continuo. Perlubenter interim ex te audire vellem, quòd uſque deveneris in nobili illo negotio quòd ſcribis te ſuſcepſiſſe. Rem ſanè

mihi pergratam præstabis , si per proximas
tuas litteras eâ de re certior me fece-
ris. Vale vir clarissime, & generosum illud
opus quod moliris feliciter exequere. Sic
oprat tibi Cartesianisque omnibus addictis-
simus Henricus Morus.

Cantabrigiæ à Collegio Christi
pridie Idus Maii 1655.

R E P O N S E
DE MONSIEUR MORUS

A

MONSIEUR CLERSELIER.

LETTRE LXV.

Version nouvelle.

M O N S I E U R ,

Je n'ai reçu que le 15. Avril, celle que
vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de
Paris le 12. Decembre 1654. je suis surpris
de ce retardement. J'étois alors à Grantham
aux environs de Lincoln : je m'étois retiré

à la campagne, en partie pour rétablir ma
santé. J'ai eu une véritable joye d'appren-
dre le louable dessein que vous avez de
mettre au jour tous les écrits de M. Des-
cartes, qui sont entre vos mains : en quoy
vous travaillez non-seulement pour le nom
& la memoire de cet excellent Philoso-
phe, mais encore pour l'utilité de tous les
gens de lettres ; car il n'y a personne à qui
on puisse appliquer plus heureusement, qu'à
cet homme divin le passage d'Horace:

Il n'entreprend rien que d'utile.

C'est pourquoi si j'avois un conseil à vous
donner, ce seroit de ne rien supprimer de
ses ouvrages, tant de ceux qu'il n'a fait
qu'ébaucher, que de ceux auxquels il a don-
né la dernière main : ce qui ne peut tour-
ner qu'au bien de la republique des let-
tres. Ainsi pour ne mettre aucun obstacle
à un dessein si utile, j'y donne les mains
de bon cœur, & je vous promets de faire
imprimer la premiere & la seconde Lettre
que j'ai écrites à M. Descartes ; parce que
sans elles, comme vous diés fort bien,
on n'est pas en état d'entendre si facile-
ment ses réponses ; je crois même qu'il ne
seroit pas inutile de faire imprimer aussi
ma troisième, puisqu'elle est la réponse
aux précédentes de M. Descartes : mais

Tout le I.

N n

comme ma quatrième n'a rapport à aucune des siennes, & que la mort inopinée l'a empêché d'y faire réponse, je ferois difficulté de luy faire voir le jour : si néanmoins quelques-uns de ses amis, ou de ceux qui vivoient, & conféroient plus fréquemment avec luy; vouloient y suppléer par une réponse, je crois qu'alors il ne seroit pas inutile de la joindre aux autres; & quand même cela ne pourroit se faire à présent, s'il y avoit apparence que l'impression de la troisième & de la quatrième Lettre engageât quelqu'un des plus habiles disciples de M. Descartes, à répondre à toutes les difficultés que je propose à ce grand Philosophe, cette seule esperance me porteroit plus facilement à vous accorder toute liberté de les mettre au jour avec les autres. Vous trouverez peut-être vous-même quelque expédient là-dessus meilleur que le mien; mais pour ne pas vous arrêter davantage, je m'en remets entièrement sur toute cette affaire à votre prudence & à votre équité.

Je ne sçauois vous exprimer la douleur que j'ai ressentie à la nouvelle de la mort prématurée de M. Descartes. J'étois zélé admirateur de l'esprit & des vertus de cet homme incomparable, & je desirois passionnément de lire sa réponse que j'atten-

dois à ma troisième & quatrième lettre, qui parcourent toute sa Philosophie. Vous m'apprenez, Monsieur, qu'il avoit commencé une réponse à ma Lettre du 23. Juillet. Je conjecture qu'il a écrit ce fragment, étant encore à Egmond en Hollande; & il la discontinua (comme il me le fit sçavoir par ses amis) parce qu'ayant l'esprit occupé de son départ pour la Suède, il ne put vaquer en même temps, selon ses termes, à tant de difficultés si subtiles, & à des disquisitions de si grande importance : mais il promit bien sûrement à ses amis de retourner le printemps suivant, & de m'y faire alors une ample réponse, capable de lever tous mes doutes : mais puisque la cruelle mort nous a enlevé tout le reste, je ne voudrois pas que ce fragment de deux pages dont vous parlez, vint à périr.

Quant à ces autres monuments plus précieux & plus importants, que vous dites avoir entre les mains, & à qui vous promettez de faire voir le jour en leur tems, je m'en forme d'avance une joye infinie, & je vous aurois toute l'obligation possible si vous vouliez bien me faire la grace de marquer seulement dans votre première lettre le sujet & le titre de chacun de ses Livres. Votre dernière lettre fait renaitre en moi cette ardeur que j'avois

autrefois pour la Philosophie de M. Descartes, & qui s'étoit un peu rallentie par la mort de cet illustre ami, faute de nouveaux sujets de lecture, ou p'ûrôt pour vous dire les choses comme elles sont, ce n'étoit pas l'unique cause: d'autres occupations avoient détourné mon esprit sur des études tout-à-fait différentes.

Car le poids des raisonnemens, la beauté sensible de la vérité, la grandeur & la sublimité du génie, le bel ordre, l'enchaînement & la correspondance universelle de tous les écrits de M. Descartes, font qu'après les avoir lûs mille fois, on les trouve toujours nouveaux, toujours pleins de charmes qui les font relire avec plaisir: de même que la lumière du Soleil qu'on voit tous les jours sans se lasser, & dont le levé est attendu, souhaité & reçu tous les matins, avec de nouvelles démonstrations de joye par les hommes, les oiseaux, & le reste des animaux. Dailleurs la Philosophie Cartesienne, (malgré les murmures secrets des uns, & les déchaînemens emporrez des autres) est non-seulement agreable à lire, mais elle est principalement utile pour la Religion, qui est la fin principale de toute la Philosophie; car les Peripateticiens prétendent, qu'il y a certaines formes substantielles, qui sortent de la puissance de la matiere,

& qui lui sont tellement unies, qu'elles ne peuvent subsister sans elle, & que par conséquent elles retournent enfin de nécessité dans la puissance de la matiere; ces Philosophes rapportant à cet ordre, les ames de presque tous les êtres vivans, & celles-là même, à qui ils donnent du sentiment & de la pensée. Les Epicuriens qui d'un autre côté se moquent des formes substantielles, attribuant à la matiere même le sentiment & la pensée, il n'y a que M. Descartes, entre tous les Philosophes, qui ait banni de la Philosophie toutes les formes substantielles, ou ces ames sorties de la matiere; & qui ait entièrement dépoüillé la matiere de la faculté de sentir & de penser; de sorte que si l'on suivoit les principes de M. Descartes, on auroit une methode très-certaine & un moyen très-facile pour démontrer l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'ame, qui sont les deux fondemens les plus solides, & les uniques soutiens de la vraie Religion. Je remarque ces choses en deux mots, parmi plusieurs autres que je pourrois ajouter, & qui se rapportent au même sujet: mais je dirai en gros qu'il n'y a aucune Philosophie qui combatte si fortement les athées, jusqu'au fond de leurs retranchemens, & qui détruise si heureusement tous leurs réduits,

que la Philosophie Cartesienne bien entendue, à laquelle on pourroit joindre celle de Platon pour ce point. Ce qui me fait esperer que tous les gens de bien, me pardonneront les grandes loüanges que j'ai données à cet homme incomparable dans les lettres que je lui ai écrites; & je crois (quel que puisse être le sentiment de nôtre siecle pour M. Descartes, dont la memoire est encore trop récente pour pouvoir ensevelir si-tôt tous ses envieux) je crois, dis-je, que la posterité embrassera sa Philosophie avec honneur, & qu'elle reconnoîtra le bon usage qu'on en peut faire.

Je prédis volontiers ces choses pour vous encourager le plus qu'il m'est possible, à poursuivre le noble dessein que vous avez de faire imprimer tous les écrits qui sont entre vos mains. Vous obligerez par là bien des personnes, & moi sur tout qui trouve un extrême plaisir dans cette lecture.

Si vous jugez à propos de faire imprimer mes lettres, je vous prie de ne pas le faire sur les exemplaires que vous avez déjà, parce que je vous en prépare de plus corrects; ayant donné plus d'attention à cette lecture, j'ai trouvé à corriger quelques endroits qui m'étoient échapez dans la précipitation & l'ardeur avec laquelle

j'écrivis à M. Descartes. J'ai aussi effacé quelques-unes de mes questions sur la troisième & quatrième lettre, la première & la seconde sont entieres.

Au reste, n'attribuez ni à négligence, ni à mépris de ce qu'il s'est écoulé un mois depuis que j'ai reçu vôtre lettre, sans vous faire réponse. J'ai pour vous toute l'estime & la consideration possibles, tant à cause de l'excellent esprit que j'ai reconnu en vous par vos lettres, qu'en consideration des devoirs de pieté dont M. vôtre frere usa lors de son ambassade en Suede, envers M. Descartes après sa mort. Tout le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai reçu vôtre lettre, s'est passé en partie à terminer les affaires qui me retenoient à la campagne, & en partie à corriger & à transcrire mes lettres à M. Descartes; depuis mon retour dans nôtre Academie, je n'ai pas cru de voir vous répondre avant que tout fût achevé: aujourd'hui tout est prest, les lettres de M. Descartes & les miennes: je ne vous les envoie pas cependant par ce courier, j'ai voulu sçavoir auparavant, si cette lettre vous seroit rendue sûrement. Dès que vous me l'aurez fait sçavoir je les ferai toutes partir. Vous me ferez plaisir de me marquer dans la première où vous en êtes de vôtre projet. Je souhaite de tout mon cœur qu'il

réussisse. Ce sont les vœux que forme pour vous, & pour tous, Messieurs les Cartesiens,

Votre très-humble, &c.
HENRI MORUS.

A Cambridge du College de Christ
le 14. May 1635.

CLARISSIMO VIRO
RENATO DESCARTES.

HENRICUS MORUS

A N G L U S.

L E T T R E LXVI.

QUanta voluptate perfusus est animus meus, vir Clarissime, in scriptis tuis legendis, nemo quisquam præter te unum potest conjectare.

Equidem ausim asseverare me haud minus exultasse in recognoscendis intelligendis, quæ præclaris tuis Theorematis, quam ipse in inveniendis; æqueque charos habere; atque deamare pulcherrimos illos ingenii tui fœtus, ac si proprius eos eni-

xus

xus esset animus. Quod & certè fecisse aliquo modo mihi videtur, exerendo sese atque expediendo in eosdem sensus ac cogitationes, quos generosa tua mens præconcepit & præmonstravit. Qui sanè istiusmodi sunt, ut, cum intellectui judicioque meo adeò sint congeneres, ut non sperem fore ut incidam in quicquam conjunctum magis ac consanguineum, ita sanè à nullius ingenio alieni esse possint, cujus itidem ingenium non sit à rectâ ratione alienum.

Liberè dicam quod sentio: Omnes quotquot extiterunt, aut etiamnum existunt, Arcanorum Naturæ Antistites, si ad magnificam tuam indolem comparentur, Pumilos planè videri, ac Pygmeos: meque, cum vel unicâ vice evolvissem, lucubrationes tuas Philosophicas, suspicatum esse, illustrissimam tuam discipulam, Serenissimam Principem Elizabetham, universis Europæis, non fœminis solum, sed viris etiam Philosophis longè evasisse sapientiorum. Quod mox evidentius deprehendim, cum inceperim scripta tua paulò penitiùs rimari, & intelligere.

Tandem enim clarè mihi affulsit Cartesianæ Lux, id est, libera, distincta, sibi quæ constans ratio; quæ naturam pariter ac paginas tuas mirificè collustravit; ita ut aut nullæ aut paucissimæ supersint latebræ, & loci, quos non patefecit nobis.

Tom. I.

O o

lis illa fax, aut saltem vel levissimo negotio, mihi cum libitum fuerit, mox sit patrefactura. Omnia profectò tam concinna in tuis Philosophiæ Principiis, Dioptricis & Meteoris, tamque pulchrè sibi ipsis Naturæque consona sunt, ut mens Ratioque humana jucundius vix optaret latiusve spectaculum.

In Methodo tua, iusorio quodam, sed elegantiori sane modestiæ genere talem te exhibes virum, ut nihil indole genioque tuo suavius & amabilius, nihil excelsius & generosius vel fingi possit, vel experi.

Quorsum autem hæc? Non quod putarem, vir Clarissime, aut tuâ interesse aut Reipublicæ Litterariæ, ut hæc conscriberem; sed quod mirabilis illius voluptatis ac fructus, quem ex scriptis tuis percepi, conscientia, extorqueret hoc quaecunque est animi in te grati testimonium. Præterea ut certum te facerem, eos etiam apud Anglos esse, qui te tuæque magni æstimant, divinasque animi tui dotes vehementer suspiciunt, & admirantur: Neminem autem hominem me ipso impensius te amare posse, eximiamque tuam Philosophiam artius amplexari.

Sed revera, illustrissime Cartesi, ut nihil dissimulem, quamvis pulcherrimum illud Philosophiæ tuæ corpus ac essentiam valde depeream; fateor tamen paucula ex-

cidisse in secunda Principiorum parte; quæ certè animus meus aut paulò hebetior est quam ut capiat, aut ut admittat adversatior.

Sed præclaræ tuæ Philosophiæ Summa nihil inde periclitatur, cum hujusmodi ista sint, ut cum aut falsa meritò aut incerta judicari possint, ita nihil ad essentiam Philosophiæ tuæ ac fundamenta pertinere, illaque sine istis optimè possit constare. Quæ vero ea sint, si tibi non sit tædio, breviter nunc exponam.

Primò definitionem materiæ seu corporis instituis multò quàm par est latiore. Res enim extensa Deus videtur esse, atque Angelus: imò verò res quælibet per se subsistens, ita ut eisdem finibus claudi videatur extensio, atque essentia rerum absoluta, quæ tamen variari potest, pro essentiarum ipsarum varietate. Atque eundem quod Deus extenditur suo modo, hinc arbitror patere, nempe quod sit omni præfens, & universam mundi machinam singulasque ejus particulas intimè occupet. Quomodo enim motum imprimeret materiæ, quod fecisse aliquando, & etiamnum facere ipse fateris, nisi proximè quasi attingeret materiam universi, aut saltem aliquando attigisset. Quod certè nunquam fecisset nisi adfuisset ubique, singulasque plagas occupavisset. Deus igitur suo modo

extenditur, atque expanditur; ac proinde est res extensa.

Neque tamen ille corpus istud est, siue materia, quam ingeniosa illa Artifex, mens scilicet tua, in globulos, striatasque particulas tam affabre tornavit. Quamobrem res extensa latior corpore est.

Animumque mihi ulterius addit, ut à te hac in re dissentiam, quod ad confirmationem huiusce tuæ definitionis, tam scævum adhibes argumentum, & ferme Sophisticum. Quod utique corpus possit esse corpus sine mollietate, vel duritie, vel pondere, vel levitate, &c. illis enim, aliisque omnibus qualitatibus quæ in materia corporeâ sentiuntur ex eâ sublatis, ipsam integram remanere. Quod perinde est ac si dixeris, libram Cerae, cum possit esse libra cerae, quamvis spoliatur figurâ sphaericâ, vel cubicâ, vel pyramidalî, &c. sub nullâ figurâ posse remanere integram cerae libram. Quod tamen impossibile est. Quamvis enim hæc vel illa figura non tam arctè cohæreat cum cera, quin illam exuere possit, ut tamen cera semper sit figurata, necessitas summa est, & arctissima. Ita quamvis materia non sit necessario mollis, nec dura, nec calida, nec frigida, ut tamen sit sensibilis est summè necessarium; vel si malles tangibilis, prout optime definit Lucretius.

Tangere enim, & tangi, nisi corpus nulla potest res.

Quæ certè notio minùs debet à tua mente abhorre, cum Philosophia tua omnem sensum cum antiquis illis apud Theophrastum *περί αἰσθῆσεως*, tactum planissimè constituat. Quod vero verius esse ipse facillimè admittam. Sed si minus placet corpus definire ab habitudine ad sensus nostros: Tangibilitas hæc latior sit ac diffusior, & significet mutuum illum contactum, tangendique potentiam, inter corpora qualibet siue animata siue inanimata fuerint, estoque superficierum duorum pluriumve corporum immediata juxta positio. Quod & aliam inuit materiæ siue corporis conditionem, quam appellare poteris impenetrabilitatem; nempe quod nec penetrare alia corpora, nec ab illis penetrari possit. Unde manifestissimum est discrimen inter Naturam divinam ac corpoream, cum illa hanc, hæc verò seipsam penetrare non possit. Unde sanè felicius mihi videtur cum Platoniceis suis Virgilius philosophari, quam Cartesius ipse, cum ex illorum sententiâ sic cecinerit.

——— *Totamque infusa per artus*

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Mitto alias insigniores Divinæ extensionis conditionescum non opus sit hoc loco expli-

care. Vel hæc pauca suffecerint ad demonstrandum multò tutius fuisse materiam definitivè substantiam tangibilem, vel modo supra explicato impenetrabilem, quàm rem extensam. Dicta enim vel Tangibilitas, vel impenetrabilitas, competit corpori adequatè; tua autem definitio peccat in legem, κατὰ τοῦ πρώτου, neque enim est reciproca cum definito.

Secundò, quando innuis ne virtute quidem divina fieri posse ut propriè dictum existat vacuum: & si omne corpus ex vase tolleretur, quod latera necessariò coirent, ista profectò mihi videntur non solùm falsa, sed minus consona antecedentibus. Si enim Deus motum materiæ imprimat, quod supra docuisti, annon ille potest contra obniti, & inhibere ne coeant vasis latera. Sed contradictio est distare vasis latera, & tamen nihil interjacere. Idem non sensu litterata Antiquitas, Epicurus, Democritus, Lucretius, alique. Sed ut leviusculum illud argumenti genus missum faciam; divinam contendo interjacere extensionem, tuumque hic suppositum esse infirmum, materiam solummodò extendi. Latera tamen ut antea coitura non necessitate Logicà sed naturali; Deumque solum hanc coitionem inhibere posse. Cum enim particulæ primi præsertim, secundique Elementi, tam furibundo motu agiten-

tur, necesse est quâ ceditur, eò ruant præcipites, aliasque sibi contriguas secum abripiant.

Infelicitè igitur successit, quod tam bellum Theorema, de modo Rarefactionis & Condensationis, quod certè ego aliis de causis verissimum esse censeo, tam lubrico suffulcias fundamento.

Tertiò, singularem illam subtilitatem non capio, quâ atomos, id est particulas suâ naturâ indivisibiles, non dari evincas. Ut enim inquis effecerit Deus eas particulas à nullis creaturis dividi posse, non certè sibi ipsi easdem dividendi facultatem potuit adimere, quia fieri non potest ut propriam suam potentiam imminuat. Eodem argumento probaveris, Deum nunquam fecisse, ut hesternus oriretur sol, quoniam potentia ejus jam efficere non potest, ut Sol hesternus non esset ortus; nec vilissimam posse muscam occidere;

Si modo qui perit, non periisse potest.

Quod scitè de seipso Ovidius. Aut materiam non creasse, cum sit divisibilis in semper divisibilia, ac proinde Deus nunquam posset absolvere ac perficere hanc divisionem. Pars enim semper restat indivisa, quamvis divisibilis, atque ita perpetuò eluditur potentia divina, nec plene se exereere potest, finemque sortiri.

Quartò. Indefinitam tuam mundi ex-

ensionem non intelligo. Extensio enim illa indefinita, vel simpliciter infinita est, vel tantum quoad nos. Si intelligis extensionem infinitam simpliciter, cur mentem tuam obscuras vocabulis nimium suppressis ac modalis. Si tantum quoad nos infinitam: Vera erit finita extensio. Neque enim mens nostra aut rerum aut veritatis mensura est. Ac proinde, cum alia sit simpliciter infinita expansio, divina utique essentiae, materia tuorum vorticum à centrīs suis recedet, totaque mundi machina in dissipatas atomos vagosque abiit pulvisculos.

Atque sane eo magis hic admiror modestiam tuam, atque metum, quod adeo tibi caves à materiae infinitudine, cum particulas actu & infinitas & divisas ipse agnoveris art. 34. & 35. p. 98. & 99. Quod certe si non fecisses, extorqueri tamen posse videtur hoc modo. Nam cum quantum sit in infinitum divisibile, partes actu infinitas habere oportet. Ut enim cultello aliove quovis instrumento, corpus in partes palpabiles, quæ non actu sunt tales, mechanicè dissectare prorsus ἀνίχυνον, sive impossibile; ita vel mente quantitatem dividere in partes toti realiter actuque non in-existentes, planè ἀλογον est ac rationi absolum.

Quibus insuper adjungi potest, hypothesis hanc, quod mundus simpliciter ac

revera sit infinitus, æqualem vim habere, ad explicandam juxta ac confirmandam rationem rarefactionis & condensationisquam supra proposuisti Art. 6. 7. p. 70. atque istud principium, *solum corporis esse extensionem, & nihilum non posse extendi.* Quod enim ibi præstat Logica, seu contradictoria necessitas, idem hic necessitas Physica vel mechanica certissimè præstabit.

Cum enim omnia in infinitum usque materia seu corporibus sint plena ac re-ferta, penetrationis lex impedit, ne fiat ulla distantia in rarefactione corporibus nuda, aut accessio partium ad se invicem in condensatione, sine interjacentium particularum expulsionē.

Atque hactenus quæ à me dicta sunt rationi mentique meæ maxime videntur perspicua, tuisque placitis longe longeque certiora.

Cæterum à nullâ tuarum opinionum animus meus, pro eâ qua est mollitie ac teneritudine, æque abhorret, ac ab internecina illa & jugulatrice sententia, quam in Methodo tulisti, brutis omnibus vitam feruntque eripiens, dicam an potius præripiens; neque enim vixisse unquam patris. Hic non tam suspicio rutilantem tui ingenii aciem, quam reformido, utpote de animalium fato sollicitus, acumenque

tuum non subtile so'um agnosco, sed chalybis instar rigidum ac crudele, quod uno quasi ictu universum fermè animantium genus vitâ ausit sensuque spoliare, in marmora & machinas vertendo.

Sed videamus obsecro quid in causa est, quod in brutas animantes quicquam tam feveriter statuas. Loqui utique non possunt, causamque suam apud judicem dicere, & quod crimen aggravat, cum ad loquelam organis satis fuit instructæ, uti patet in picis & psittacis. Hinc vitâ sensuque multandæ sunt.

Verùm enim verò quomodo fieri possit, ut aut psittaci aut picæ voces nostras imitentur; nisi audirent, sensuque perciperent quid loquimur. Sed non intelligunt, inquis, quid sibi volunt istæ voces quas effutunt imitando. Quidni tamen ipsi quid volum satis intelligant, cibum scilicet quem à Dominis hoc artificio acquirunt; putant igitur se cibum mendicare, quod istâ loquacitate toties voti compotes fiunt. Et quorsum quæso illa attentio est, & auscultatio in avibus cantatoriis, quam præ se ferunt, si nullus sit in ipsis sensus, nec animadversio? Unde illa vulpium canumque astutia & sagacitas? Qui fit ut minæ & verba ferocientes cohibeant belluas? Canis famelicus cum furtim quid abstulit, cur quasi facti conscius

clàm se furripit, & meticulose ac diffidenter incedens nemini occurranti gratulatur, sed averso pronoque rostro suam ad distans pergit viam, suspitiose cautus, ne ob patratum scelus poenas luat. Quomodo ista fieri possunt sine internâ facti conscientia? copiosa ista historiolarum congeries, quibus nonnulli conantur demonstrare rationem, inesse animalibus brutis, hoc saltem evincet, sensum ipsis memoriamque inesse. Sed infinitum esset tales narrationes hic attexere. E quibus scio benè multas istius modi esse, ut earum vim, vel subtilissimum æumen haud possit eludere.

Sed video planè quid te huc adegit, ut bruta pro machinis habeas: Immortalitatis utique animarum nostrarum demonstrandæ ratio, quæ cum supponat corpus nullo modo cogitare posse, concludit, ubicumque est, cogitatio, substantiam à corpore realiter distinctam adesse oportere, adeoque immortalem. Unde sequitur bruta si cogitent, substantias immortales sibi annexas habere.

Atque obsecro te, vir perspicacissime, cum ex ista demonstrandi ratione necesse esset bruta animantia aut sensu spoliare, aut donare immortalitate, cur ipsa malles inanimas machinas statuere, quam corpora animabus immortalibus actuata; præsertim cum illud ut naturæ phænomenis mi-

nimè consonum , ita planè sit inauditum hætenus ; hoc verò apud sapientissimos veterum ratum sit ac comprobatum , Pythagoram puta , Platonem , aliosque . Et certè animos hoc adderet Platoniciis omnibus persuitendi in suâ de brutorum immortalitate sententiâ cum tam insigne ingenium eò angustiarum redactum sit , ut si animas brutorum immortales non concedatur universa bruta insensatas machinas necessariò statuât.

Hæc sunt paucula illa (magne Cartesi) in quibus mihi fas esse putabam à te dissentire . Cætera mihi adedò arrident , atque ablandiuntur , ut nihil habeam magis in deliciis ; adeoque inimis animi mei sensibus consona sunt atque cognata , ut non solum tardioribus commodè explicare , sed etiam contra pugnacissimos quosque feliciter , si opus esset , defendere me posse confidam .

Quod reliquum est , exorandus es , vir illustrissime , ut hæc nostra boni consulas , nec me ullius levitatis vanæque ambitionis suspectum habeas , quasi affectarem Clarissimorum virorum familiaritates ac amicitias , cum & ipse si possem , haud cuperem inclarescere , rem turbulentam famam judicans , privatoque otio valdè inimicam .

Neque profectò quamvis animo sum in

te admodum prono ac proclivi , id unquam tibi significassem , nisi ab aliis instigatus , sed te tuaque , amore latenti tacitaque veneratione prosequi contentus fuisssem .

Nec obnixè à te efflagito ut rescribas , ut pote quem contemplationibus summè arduis , vel experimentis faciundis maximè utilibus pariter ac difficilibus occupatissimum autumo .

Permitto igitur hîc tibi tuo jure uti , ne sim in publicum injuriosus . Quod si tamen hæc nostra , qualia fuerint , responsione qualibetunque cohonestare dignatus fueris , rem sane non ingraram præstabis singularis tuæ sapientiæ cultori devotissimo , Henrico Moro .

Cambrigiæ è Collegio Christi
30. Idus Decembris anno 1648.



L E T T R E
DE MONSIEUR MORUS
A MONSIEUR
D E S C A R T E S.

L E T T R E L X V I.

Version nouvelle.

M O N S I E U R ,

Il n'y a que vous seul qui puissiez juger du plaisir que j'ai eû en lisant vos ouvrages. Je puis bien vous assurer que j'ai ressenti la même joye à comprendre & à adopter vos theoremes, où je trouve une beauté merveilleuse, que vous en avez eu vous-même à les inventer, & que ces sçavantes productions de votre esprit me sont aussi cheres, que si c'étoient les miennes propres. Je vous dirai même que je m'imagine en estre en quelque façon l'auteur: car toutes vos pensées se trouvent tellement conformes à mon en-

tendement, que je ne crois pas que mon esprit puisse jamais rencontrer rien qui lui convienne mieux, & qui lui soit plus naturel, étant persuadé qu'elles sont de la même substance & d'une union essentielle & necessaire; & que tout esprit, qui ne pense pas comme vous, ne peut ne pas s'écarter de la droite raison. Et pour vous dire naturellement ma pensée, tout ce qu'il y a jamais eu de grands Philosophes, & d'intimes confidens des secrets de la nature n'étoient que des Nains & des Pygmées auprès de vous: dès la première lecture que je fis de vos ouvrages, je conjecturai que votre illustre disciple, la Princesse Elisabeth, pour être entrée parfaitement dans l'intelligence de votre Philosophie, étoit infiniment plus sage & plus Philosophe, que tous les sages & les Philosophes de l'Europe. Je reconnus, que je ne m'étois pas trompé, lorsque j'eus une plus parfaite connoissance de vos écrits. Enfin la lumière Cartesienne s'est montrée de toutes parts à mon esprit. Le raisonnement y est par tout si libre, si naturel, si net, si uniforme & si bien suivi, qu'il a percé & dissipé avec un succès merveilleux, les tenebres répandues sur les abîmes de la nature, & a porté une clarté merveilleuse sur vos écrits; de sorte qu'il ne reste que peu ou point

d'endroits tenebreux, que ce flambeau lumineux n'éclaire, ou qu'il ne soit en état d'éclairer, avec très-peu de travail de ma part ; car tout ce que vous avez écrit dans votre Livre des Principes, & dans vos autres Ouvrages, est d'une si grande justesse, d'une beauté si bien proportionnée, & d'une conformité si parfaite avec la nature, qu'il n'est pas possible de procurer un spectacle plus agreable à l'esprit & à la raison humaine.

On voit dans votre methode, une espece de jeu d'esprit, mais qui dans le fond, est une modestie ingenieuse qui nous presente comme dans un fidele tableau le caractere le plus doux, & l'esprit le plus aimable du monde, & en même temps le genie le plus noble & le plus élevé, qu'on scauroit s'imaginer ou souhaiter. Je ne dis point ceci dans la vûe d'augmenter votre gloire, ou celle de la republique des Lettres : mais 1. Parce que je ne puis me refuser de rendre hautement ce témoignage pour le plaisir & le fruit que j'ai trouvé dans la lecture de vos ouvrages. En second lieu, pour vous faire connoître qu'il y a des Anglois qui savent estimer tout leur prix votre personne & vos productions, & qui sont remplis d'admiration pour vos divines qualitez : qu'il n'y a même personne au monde

monde, qui ait pour vous un amour plus sincere & plus effectif, & qui embrasse de meilleur cœur les sentimens de votre excellente Philosophie ; cependant pour ne vous rien dissimuler, Monsieur, bien que je sois éperduëment amoureux de votre systeme, & de tout le corps de votre Philosophie, je vous avouerai qu'il vous est échapé quelque chose dans la seconde partie de vos Principes, ou que mon esprit n'a pas assez de lumieres pour pénétrer, ou trop de répugnance pour admettre ; mais ces difficultez ne portent point coup au fond de votre Philosophie ; car quand ce qui m'embarasse seroit ou faux, ou incertain, cela ne seroit rien à l'essence ou au fond de cette science qui à cela prés subsisteroit toujours très-bien.

Je vais donc vous proposer en deux mots mes doutes si vous le trouvez bon.

1. Vous définissez la matiere ou le corps, d'une maniere trop generale ; car il sembleroit que non-seulement Dieu, mais les Anges mêmes, & toute chose qui existe par soi-même, est une chose étendue ; en sorte que l'étendue paroît être enfermée dans les mêmes bornes que l'essence absolue des choses, qui peut néanmoins être diversifiée selon la variété des essences mêmes. Or la raison qui me fait

croire que Dieu est étendu à sa maniere, c'est qu'il est present par tout, & qu'il remplit intimement tout l'univers & chacune de ses parties; car comment communiquerait-il le mouvement à la matiere, comme il a fait autrefois, & qu'il le fait actuellement selon vous, s'il ne touchoit pour ainsi dire précisément la matiere, ou du moins s'il ne l'avoit autrefois touchée; ce qu'il n'auroit certainement jamais fait s'il ne se fût trouvé present par tout, & s'il n'avoit rempli chaque lieu & chaque contrée. Dieu est donc étendu & répandu à sa maniere, par conséquent Dieu est une chose étendue.

Il ne s'ensuit pourtant pas de là, qu'il soit ce corps ou cette matiere, que votre esprit comme un habile ouvrier a sçu si bien figurer en globules & en parties canelées; c'est pourquoy la substance étendue, est quelque chose de plus general que le corps. Cette preuve louché, ou plutôt cet espece de sophisme dont vous vous servez pour confirmer votre definition, me donne encore du courage pour vous combattre sur cet article. Le corps, dites-vous, peut être sans mollesse, sans dureré, sans poids, sans legereté, &c. & la matiere subsister en son entier sans ces qualitez, & les autres que les sens aperçoivent en elles; c'est comme si vous

disiez qu'une livre de cire pourroit être ce qu'elle est, quoi qu'elle ne fût ni ronde, ni cubique, ni pyramidale, & demeurer livre de cire, sans avoir aucune figure, ce qui ne se peut pas; car bien qu'une telle ou telle figure, ne soit pas tellement adherente à la cire qu'elle ne puisse s'en dépouiller; cependant il est d'une necessité indispensable que la cire ait une figure; ainsi quoi que la matiere ne soit necessairement ni molle, ni dure, ni chaude, ni froide, il est cependant absolument necessaire qu'elle soit sensible, ou si vous voulez tactile, comme l'a très-bien défini Lucrece.

Toucher, être touché n'appartient qu'au seul corps.

Cette notion doit être d'autant moins éloignée de votre maniere de penser, que votre Philosophie d'accord avec celle des anciens, dont parle Theophraste, place tout sentiment dans le toucher: ce que je crois la chose du monde la plus veritable. Que si vous ne voulez pas définir le corps par le rapport qu'il a à nos sentimens, je veux bien que le toucher soit pris d'une maniere plus generale & plus diffusée, & qu'il signifie le contact mutuel & ce pouvoir de toucher; soit que ces corps soient animez, ou inanimez, & que ce soit la position immediate de

deux superficies ou de plusieurs corps.

Ce qui nous découvre une autre propriété de la matiere ou du corps, que vous pourrez appeller impenetrabilité, laquelle consiste à ne pouvoir penetrer les autres corps, ni à en être penetré: de là cette difference manifeste entre la nature corporelle & la nature divine. Cellecy peut penetrer les corps, & l'autre ne se peut penetrer soi-même; d'où je vois que Virgile a mieux rencontré en Philosophie avec ses Platoniciens, que Descartes lui-même, lorsque ce Poëte fait dire à Anchise selon leurs principes:

*Par le vaste univers cette ame répandue
De ces immenses corps anime l'étendue.*

Je passe sous silence plusieurs autres qualitez plus remarquables de l'étendue divine qu'il n'est pas besoin d'expliquer icy. En voilà assez pour démontrer qu'il auroit mieux valu définir le corps une substance tactile, ou, comme j'ai dit ci-dessus, une substance impenetrable, qu'une chose étendue; car le toucher ou l'impenetrabilité conviennent totalement au corps; au lieu que votre définition peche contre les regles, & ne convient point au seul défini.

2. Quand vous insinuez que Dieu mê-

me ne scauroit faire qu'il y ait veritablement du vuide dans la nature, & que si par exemple on ôroit d'un vase tout l'air qu'il contient, ou tout autre corps, ses côtez se joindroient necessairement, ce sentiment me paroît non-seulement faux, mais contraire à ce que vous avez dit auparavant; car si c'est Dieu qui imprime le mouvement à la matiere, comme vous l'avez avancé, ne peut-il pas imprimer un mouvement contraire, qui empêche que les côtez du vase ne s'aprochent, mais il y a de la contradiction, dites-vous, qu'il y ait une distance entre les côtez du vase, & qu'il n'y ait rien cependant au milieu. La sçavante antiquité, Epicure, Democrite, Lucrece, & les autres Philosophes ne le croyoient pas.

Mais laissons cette preuve, qui n'est pas assez considerable pour nous arrêter. Je soutiens que l'extension divine remplit cet espace, & que votre Principe, qu'il n'y a que la matiere qui soit étendue, est un faux Principe; qu'à la verité ces côtez ne s'approcheroient pas l'un de l'autre par une necessité absolue, mais par une necessité naturelle, & que Dieu seul peut empêcher cette réunion: car comme les parties du premier & du second élément sont agitées par un mouvement violent & rapide, il est necessaire qu'elles se jet-

rent avec impetuofité dans l'endroit qui cede, & qu'elles entraînent même avec elles les parties voisines. Il est donc fâcheux pour vous que vous appuyez sur un fondement si peu folide vôtre beau theorème de la maniere dont se font la rarefaction & la condensation, lequel je crois très-vrai d'ailleurs.

3. Je ne comprends pas la subtilité du raisonnement dont vous vous servez pour prouver qu'il n'y a point d'atomes, ou de parties de matiere indivisibles de leur nature; car quoi que Dieu ait fait, dites-vous, ces parties telles que nulle creature ne fçauroit les diviser, il n'a pû s'ôter ce pouvoir à lui-même sans diminuer sa puissance; or on pourroit prouver par la même raison, que Dieu ne fit pas lever hier le soleil, puisque sa puissance ne fçauroit faire que le soleil d'hier ne soit pas levé, & que le plus vil infecte ne peut pas même mourir.

*S'il est vrai qu'étant déjà mort,
On ne puisse subir ce sort.*

Comme le dit élégamment Ovide de soi-même, ou que Dieu n'a pas créé la matiere, puisqu'elle est divisible en des parties, qui peuvent toujours se diviser, division qui épuiserait enfin la puissance

divine; car il resteroit toujours une partie non divisée, quoique divisible: ainsi la puissance divine seroit sans effet, & Dieu ne pourroit exercer tout son pouvoir & parvenir à la fin.

4. Je ne comprends pas mieux cette étendue indéfinie du monde; car ou elle est infinie en elle-même, ou par rapport à nous. Si vous l'entendez dans le premier sens, pourquoi vous envelopper dans des mots obscurs & affectez. Si elle n'est infinie que par rapport à nous, cette étendue est réellement finie; car nôtre esprit n'est ni la mesure, ni la regle des choses & de la verité; ainsi comme il y a une autre étendue absolument infinie qui appartient à l'essence divine, la matiere de vos tourbillons s'éloignera de leurs centres, & toute la machine du monde se perdra en atomes, & en petites parties qui se dissiperont çà & là dans cette vaste immensité de Dieu.

Au reste j'admire icy vôtre retenuë, & vôtre crainte, de prendre tant de précautions, pour ne pas admettre une matiere infinie, tandis que vous reconnoissez des parties actuellement infinies & divisées dans l'art. 34. & 35. p. 98. & 99. & quand vous ne l'avoueriez pas, on pourroit vous contraindre de le faire en cette maniere. La quantité étant divisible à l'infini, elle doit

avoir des parties actuellement infinies ; car comme il est absolument impossible de séparer réellement avec un couteau, ou tout autre instrument que vous voudrez, un corps en parties sensibles & palpables, & qui ne soient point actuellement telles ; de même il est contre toute raison de diviser par la pensée une quantité en des parties qui n'existent point réellement & actuellement dans le tout.

A quoi on peut ajouter qu'en supposant le monde réellement & simplement infini, il sera aussi aisé d'expliquer, & de prouver par cette hypothèse la rarefaction & la condensation des corps dont vous parlez aux art. 6. & 7. p. 70. qu'en établissant votre Principe, que *le seul corps est étendu*, & que *le rien ne peut avoir de l'étendu* ; car ce que vous y établissez par une suite nécessaire de raisonnement, se fera de même par la nécessité des opérations Physiques & Metaphysiques.

Car tout estant rempli à l'infini de matière ou de corps, la loy de la pénétration empêchera, ou qu'il ne se rencontre une espace entierement vuide de corps dans la rarefaction, ou que dans la condensation les parties ne puissent s'unir sans chasser les petits corps qui estoient auparavant entr'elles.

Ce que j'ai dit jusqu'icy paroît extrêmement

mement clair à mon esprit, & même beaucoup plus certain que votre sentiment. Au reste de toutes vos opinions sur lesquelles je pense différemment de vous, je ne sens pas une plus grande revolte dans mon esprit, soit molesse ou douceur de temperament, que sur le sentiment meurtrier & barbare que vous avancez dans votre methode, & par lequel vous arrachez la vie & le sentiment à tous les animaux ; ou plutôt vous soutenez qu'ils n'en ont jamais jouï ; car vous ne sçauriez souffrir qu'ils ayent jamais vécu. Ici les lumieres penetrantes de votre esprit, ne me causent pas tant d'admiration que d'épouvante : allarmé du destin des animaux, je considere moins en vous cette subtilité ingenieuse, que ce fer cruel & tranchant dont vous paroissez armé pour ôter comme d'un seul coup la vie & le sentiment à tout ce qui est presque animé dans la nature, & pour les métamorphoser en marbres & en machines. Mais voyons, je vous prie, le motif qui vous porte à prononcer un Edit si sévere sur toutes les bêtes. Elles ne sçauroient parler, ni plaider leur cause devant leur Juge ; quoi qu'elles ayent (ce qui aggrave leur crime) tous les organes nécessaires pour user de la parole, comme on le remarque aux pies & aux perroquets, vous

prenez de là un sujet de les priver du sentiment & de la vie.

Mais de bonne foy est-il possible que les perroquets ou les pies pussent imiter nos sons, s'ils n'entendoient, & s'ils n'apportoient par leurs organes, ce que nous disons: mais ils ne comprennent pas, dites-vous, ce que signifient les paroles qu'ils prononcent par imitation: mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'ils prononcent ce qu'ils desireroient, sçavoir leur nourriture qu'ils viennent à bout d'obtenir de leur maître par ce moyen. Donc ils croient demander comme par charité leur nourriture, puis qu'à force de parler, ils obtiennent si souvent ce qu'ils desiroient; & sans cela les oiseaux qui peuvent chanter apporteroient-ils tant d'attention à écouter ce qu'on leur dit, s'ils n'avoient ni sentiment ni reflexion? D'où pourroit venir sans cela cette finesse & cette sagacité des renards & des chiens? d'où vient que les menaces & les paroles repriment les bêtes quand elles donnent des marques de leur feroçité? Pourquoi lors qu'un chien pressé par la faim a volé quelque chose, s'enfuit-il, & se cache-t-il comme sçachant qu'il a mal fait, & marchant avec crainte & défiance, ne flatte personne en passant, mais se détournant de leur chemin, cherche la tête baissée un

lieu écarté, usant d'une sage précaution, pour n'être pas puni de son crime? Comment expliquer tout cela sans un sentiment intérieur? Le nombre infini de petits contes qu'on fait pour prouver qu'il y a de la raison dans les animaux, ne doivent-ils pas du moins prouver qu'il y a en eux du sentiment & de la mémoire? On n'auroit jamais fait de rapporter icy tout ce qu'on dit là-dessus: mais je sçai bien qu'il y a tels faits qui dénotent en eux une force & une subtilité d'esprit qui est au dessus de la matière, & qu'on ne sçauroit éluder. Je vois bien que le motif qui vous a porté à regarder les brutes comme des machines, est l'immortalité de l'ame, que vous avez voulu établir. Ayant donc supposé que le corps étoit incapable de penser, vous avez conclu, que par tout où se trouvoit la pensée, là devoit être une substance réellement distincte du corps, & par conséquent immortelle; d'où il s'ensuit que si les bêtes pensoient, elles auroient des ames qui seroient des substances immortelles.

Mais dites-moy, je vous prie, Monsieur, puisque votre démonstration vous conduit nécessairement, ou à priver les bêtes de tout sentiment, ou à leur donner l'immortalité, pourquoy aimez-vous mieux en faire des machines inanimées, que des

corps remuez par des ames immortelles ; d'autant plus que le premier sentiment est absolument contraire aux Phenomenes de la nature , & entierement inouï jusq'ici, au lieu que l'autre a été suivi par les plus sçavans Philosophes de l'antiquité , Pithagore , Platon & tant d'autres ; d'ailleurs il n'y a rien qui puisse confirmer davantage tous les Platoniciens dans leur sentiment sur l'immortalité de l'ame des bêtes , que de voir un aussi grand genie que le vôtre réduit à n'en faire que des machines insensibles , de peur de les rendre immortelles.

Voilà, Monsieur, les seuls endroits de vôtre Philosophie sur lesquels je n'ai pas crû devoir être de vôtre sentiment ; tout le reste est tellement de mon goût , & me plaît si fort , que j'en fais mes delices ; & ces sentimens se rapportent si intimement aux miens , & me sont si propres , que je me sens la force & le courage , non-seulement de les expliquer facilement à ceux qui auroient de la peine à les entendre , mais encore de les défendre hardiment contre ceux qui seroient les plus aguerris à la dispute sur ces matieres , & qui oseroient les attaquer.

Je n'ai plus qu'une priere à vous faire, Monsieur, c'est de prendre en bonne part ce que j'ai pris la liberté de vous propo-

ser , & de ne pas croire que je l'aye entrepris ou par legereté ou par vaine gloire , & pour ambitionner la connoissance & l'amitié des hommes illustres , puisque s'il dépendoit de moi, je tâcherois de ne pas me faire connoître : regardant le nom & la reputation comme sujet à l'orage , & ennemi du loisir d'un particulier.

Au reste , quelque penchant que je sente en moi pour vôtre personne , je ne vous eusse jamais découvert mes pensées , si je n'y avois été poussé par d'autres ; je me serois contenté d'aimer vôtre personne & vos ouvrages en secret , & de vous honorer dans le silence.

Je n'ose pas même vous demander avec empressement une réponse , parce que je vous crois occupé à des méditations très-profondes , & à des experiences aussi utiles que difficiles. Je vous permets donc d'user de vôtre droit, afin de ne point pécher contre le public. Que si vous voulez pourtant honorer mes petites questions d'une réponse telle que vous le jugerez à propos , vous vous acquererez une éternelle reconnoissance sur le plus humble & le plus obéissant de vos serviteurs ,

HENRI MORUS.

A Cambrige du College de Christi
le 11. Dec. 1648

D O C T I S S I M O
E T H U M A N I S S I M O V I R O
H E N R I C O M O R O
R E N A T U S D E S C A R T E S .

R E S P O N S I O
A D P R Æ C E D E N T E M .

L E T T R E L X V I I .

LAudes, quas in me congeris, vir humanissime, non tam ullius mei meriti, utpote quod eas æquare nullum potest, quam tuæ erga me benevolentia testes sunt. Benevolentia autem, ex solâ scriptorum meorum lectione contracta, candorem & generositatem animi tui tam apertè ostendit, ut totum me tibi, quamvis ante hac non noto, devinciat. Ideoque perlibenter iis quæ ex me quæris, respondebo.

1. Primum est cur ad corpus definendum dicam illud esse substantiam extensam potius quam sensibilem, tangibilem,

vel impenetrabilem. At res te monet, si dicatur substantia sensibilis, tunc definiri ab habitudine ad sensus nostros, quâ ratione quadam ejus proprietas duntaxat explicatur, non integra natura, quæ cum possit existere, quamvis nulli homines existant, certè à sensibus nostris non pender. Nec proinde video, cur dicas, esse summè necessarium, ut omnis materia sit sensibilis. Nam contra nulla est quæ non sit planè insensibilis, si tantum in partes nervorum nostrorum particulis multò minoribus, & singulas seorsim satis celeriter agitata sit divisa.

Meumque illud argumentum quod scævum & fermè Sophisticum appellas, adhibui tantum ad eorum opinionem refutandam, qui tecum existimant, omne corpus esse sensibile, quam meo judicio apertè & demonstrativè refutavit. Potest enim corpus retinere omnem suam corporis naturam, quamvis non sit ad sensum molle, nec durum, nec frigidum, nec calidum, nec denique habeat ullam sensibilem qualitatē.

Ut verò inciderem in eum errorem, quem videris mihi velle tribuere, per comparisonem ceræ; quæ quamvis possit non esse quadrata, nec rotunda, non potest tamen non habere aliquam figuram, debuissē, ex eo quod juxta mea princi-

pia omnes sensibiles qualitates in eo solo consistant, quod particulæ corporis certis modis moveantur vel quiescant, debuissim inquam concludere, corpus posse existere, quamvis nullæ ejus particulæ moveantur, nec quiescant; quod mihi nunquam in mentem venit. Corpus itaque non rectè definitur substantia sensibilis.

Videamus nunc an fortè aptius dici possit substantia impenetrabilis, vel tangibilis, eo sensu quem explicuisti.

Sed rursus ista tangibilitas & impenetrabilitas in corpore, est tantum, ut in homine risibilitas, proprium quarto modo, juxta vulgares logicæ leges, non vera & essentialis differentia, quam in extensione consistere contendo; atque idcirco, ut homo non definitur animal risibile, sed rationale, ita corpus non definiri per impenetrabilitatem, sed per extensionem. Quod confirmatur, ex eo quod tangibilitas & impenetrabilitas habeant relationem ad partes, & præsupponant conceptum divisionis vel terminationis; possumus autem concipere corpus continuum indeterminatæ magnitudinis, sive indefinitum, in quo nihil præter extensionem consideretur.

Sed, inquis, Deus etiam & Angelus, resque alia quælibet per se subsistens est extensa, ideoque latius patet definitio tua

quam definitum. Ego vero non soleo quidem de nominibus disputare, atque idèd si ex eo quod Deus sit ubique, dicat aliquis eum esse quodammodo extensum, per me licet; atqui nego veram extensionem, qualis ab omnibus vulgò concipitur, vel in Deo, vel in Angelis, vel in mente nostrâ, vel denique in ulla substantia quæ non sit corpus, reperiri; Quippe per ens extensum communiter omnes intelligunt aliquid imaginabile, (sive sit ens rationis, sive reale, hoc enim jam in medium relinquo) atque in hoc ente varias partes determinatæ magnitudinis & figuræ, quarum una nullo modo alia sit, possunt imaginatione distinguere, unasque in locum aliarum possunt etiam imaginatione transferre, sed non duas simul in uno & eodem loco imaginari; Atqui de Deo, ac etiam de mente nostrâ nihil tale dicere licet; neque enim est imaginabilis, sed intelligibilis duntaxat, nec etiam in partes distinguibilis; præsertim in partes quæ habeant determinatas magnitudines & figuras. Denique facillè intelligimus, & mentem humanam, & Deum, & simul plures Angelos, in uno & eodem loco esse posse. Unde manifestè concluditur, nullas substantias incorporeas propriè esse extensas. Sed intelligo tanquam virtutes aut vires quasdam, quæ quamvis se ap-

plicent rebus extensis, non idcirco sunt extensæ; ut quamvis in ferro candenti sit ignis, non ideo ignis ille est ferrum. Quod vero nonnulli substantiæ notionem cum rei extensæ notione confundant, hoc fit ex falso præjudicio, quia nihil putant existere, vel esse intelligibile, nisi sit etiam imaginabile, ac reverà nihil sub imaginationem cadit, quod non sit aliquo modo extensum. Jam verò quemadmodum dicere licet sanitatem soli homini competere, quamvis per analogiam & Medicina, & aer temperatus, & alia multa dicantur etiam sana; ita illud solum quod est imaginabile, ut habens partes extra partes, quæ sint determinatæ magnitudinis & figuræ, dico esse extensum, quamvis alia per analogiam etiam extensa dicantur.

2. Ut autem transeamus ad secundam tuam difficultatem; si examinemus quòdnam sit illud ens extensum à me descriptum, inveniemus planè idem esse cum spatio, quod vulgus aliquando plenum, aliquando vacuum, aliquando reale, aliquando imaginarium esse putat: In spatio enim quantumvis imaginario & vacuo, facile omnes imaginantur varias partes determinatæ magnitudinis & figuræ, possuntque unas in locum aliarum imaginatione transferre, sed nullomodo duas simul se mutuo penetrantes in uno & eo-

dem loco concipere: Quoniam implicat contradictionem, ut hoc fiat, & spatii pars nulla tollatur. Cum autem ego considerarem tam reales proprietates, non nisi in reali corpore esse posse, ausus sum affirmare, nullum dari spatium prorsus vacuum, atque omne ens extensum esse verum corpus 1. Nec dubitavi à magnis viris Epicuro, Democrito, Lucretio hæc in re dissentire; vidi enim illos non firmam aliquam rationem esse secutos, sed falsum præjudicium, quo omnes ab ineunte ætate fuimus imbuti. Quippe, quamvis sensus nostri non semper nobis exhibeant corpora externa, qualia sunt omni ex parte, sed tantum quatenus ad nos referuntur, & prodesse possunt, aut nocere; ut in Art. 3. partis 2. p. 67. præmonui: Judicavimus tamen omnes, cum essemus adhuc pueri, nihil aliud in mundo esse, quam quoddam sensibus exhibebatur, ac proinde nullum esse corpus nisi sensibile, locaque omnia in quibus nihil sentiebamus vacua esse. Quod præjudicium cum ab Epicuro, Democrito, Lucretio non fuerit unquam rejectum, illorum auctoritatem sequi non debeo.

Miror autem virum ceterà perspicacissimum, cum videat, se negare non posse quin aliqua in omni spatio substantia sit, quoniam in eo omnes proprietates

res extensionis reverà reperiuntur ; malle tamen dicere divinam extensionem implere spatium in quo nullum est corpus, quàm fatèri nullum omnino spatium sine corpore esse posse.

Etenim, ut jam dixi, prætenfa illa Dei extensio nullo modò subjectum esse potest verarum proprietatum quas in omni spatium distinctissimè percipimus. Neque enim Deus est imaginabilis, nec in partes distinguibilis, quæ sint mensurabiles & figuratæ. Sed faciliè admittis nullum vacuum naturaliter dari. Sollicitus es de potentiâ divinâ, quam putas tollere posse id omne quod est in aliquo vase, simulque impedire ne coëant vasis latera.

Ego verò cum sciam meum intellectum esse finitum, & Dei potentiam infinitam, nihil unquam de hac determinò ; sed considero duntaxat quid possit à me percipi, vel non percipi, & caveo diligenter ne iudicium ullum meum à perceptione dissentiat. Quapropter audacter affirmo Deum posse id omne quod possibile esse percipio, non autem è contra audacter nego illum posse id, quod conceptui meo repugnat, sed dico tantum implicare contradictionem. Sic quia video conceptui meo repugnare, ut omne corpus ex aliquo vase tollatur, & in ipso remaneat extensio, non aliter à me concepta, quàm

prims concipiebatur corpus in eo contentum ; dico implicare contradictionem, ut talis extensio ibi remaneat post sublatum corpus, ideoque debere vasis latera coire ; Quod omninò consonum est meis cæteris opinionibus : dico enim alibi, nullum motum dari nisi quodammodo circularem, unde sequitur non intelligi distinctè, Deum aliquod corpus ex vase tollere, quin simul intelligatur in ejus locum aliud corpus, vel ipsa vasis latera, motu circulari succedere.

3. Eodem modo etiam dico implicare contradictionem, ut aliquæ dentur atomi, quæ concipiantur extensæ ac simul indivisibiles ; quia quamvis Deus eas tales efficere potuerit, ut à nullâ creaturâ dividantur, certè non possumus intelligere ipsum se facultate eas dividendi privare potuisse. Nec valet tua comparatio de iis quæ facta sunt quod nequeant infecta esse. Neque enim pro norâ impotentia sumimus, quod quis non possit facere id quod non intelligimus esse possibile, sed tantum quod non possit aliquid facere ex iis, quæ tanquam possibilia distinctè percipimus. At sanè percipimus esse possibile ut atomus dividatur, quandoquidem eam extensam esse supponimus ; atque ideo si iudicemus eam à Deo dividi non posse, iudicabimus Deum aliquid non posse facere,

quod tamen possibile esse percipimus. Non autem eodem modo percipimus fieri posse, ut quod factum est sit infectum, sed è contra percipimus hoc fieri planè non posse; Ac proinde non esse ullum potentia defectum in Deo, quod istud non faciat. Quantum autem ad divisibilitatem materiae, non eadem ratio est; etsi enim non possim numerare omnes partes, in quas est divisibilis, earumque idcirco numerum dicam esse indefinitum, non tamen possum affirmare illarum divisionem à Deo nunquam absolvi, quia scio Deum plura posse facere, quàm ego cogitatione meà complecti; atque istam indefinitam quarundam partium materiae divisionem reverà fieri solere in artic. 34. part. 2. p. 98. concessi.

4. Neque verò affectatae modestia est, sed cautela meo iudicio necessaria, quod quaedam dicam esse indefinita potius quàm infinita; solus enim Deus est, quem positivè intelligo esse infinitum de reliquis, ut de mundi extensione, de numero partium in quas materia est divisibilis, & similibus, an sint simpliciter infinita nec ne, profiteor me nescire; scio tantum me in illis nullum finem agnoscere, atque idcirco respectu mei dico esse indefinita.

Et quamvis mens nostra non sit rerum, vel veritatis mensura, certè debet esse

mensura eorum quæ affirmamus, aut negamus. Quid enim est absurdius, quid inconsiderantius, quam velle iudicium ferre de iis ad quorum perceptionem mentem nostram attingere non posse confitemur?

Miror autem te non modo id velle facere videri, cum ais, si tantum quoad nos sit infinita, reverà erit finita extensio, &c. Sed præterea etiam divinam quandam extensionem imaginari, quæ latius pateat quàm corporum extensio, atque ita supponere Deum partes habere extra partes, & esse divisibilem, omnemque prorsus rei corporeæ essentiam illi tribuere.

Ne verò quis scrupulus hic supersit: Cum dico extensionem materiae esse indefinitam, sufficere hoc puto ad impediendum ne quis extra illam locum fingi queat, in quem eorum vorticum particula abire possint; ubicumque enim locus ille concipiatur, ibi jam juxta meam opinionem aliqua materia est; quia dicendo eam esse indefinitè extensam, dico ipsam latius extendi, quam omne id quod ab homine concipi potest.

Sed nihilominus existimo maximam esse differentiam, inter amplitudinem istius corporeæ extensionis, & amplitudinem divinæ, non dicam extensionis, ut pote quæ

propriè loquendo nulla est, sed substantiæ vel essentiæ, ideoque hanc simpliciter infinitam, illam autem indefinitam appello.

Cæterum non admitto quod pro singulari tua humanitate concedis, nempe reliquas meas opiniones posse constare, quamvis id quod de materiæ extensione scripti refutetur; unum enim est ex præcipuis, meoque iudicio certissimis Physicæ meæ fundamentis, profiteorque mihi nullas rationes satisfacere in ipsâ Physicâ, nisi quæ necessitatem illam, quam vocas Logicam sive contradictoriam, involvant; modò tantùm ea excipias, quæ per solam experientiam cognosci possunt, ut quod circa hanc terram unicus sit Sol, vel unica Luna, & similia. Cumque in reliquis à meo sensu non abhorreas, spero etiam his te faciliè assensurum, si modo consideres præiudiciū esse, quod multi existiment ens extensum, in quo nihil est quod moveat sensus, non esse veram substantiam corpoream, sed spatium vacuum duntaxat; Quodque nullum sit corpus nisi sensibile; atque nulla substantia, nisi quæ sub imaginationem cadat, ac proinde sit extensa.

5. Sed nulli præiudicio magis omnes assuevimus, quam ei, quod nobis ab ineunte ætate persuasit bruta animantia cogitare.

Quippe

Quippe nulla ratio nos movit ad hoc credendum, nisi quod videntes pleraque brutorum membra, in figurâ externâ & motibus, à nostris non multùm differre, unicuique in nobis esse credentes istorum motuum principium; animam scilicet, quæ eadem moveret corpus, & cogitaret, non dubitavimus quin alia talis anima in illis reperiretur.

Postquam autem ego advertissem, distinguenda esse duo diversa motuum nostrorum principia, unum scilicet planè mechanicum & corporeum, quod à sola spirituum vi, & membrorum conformatione dependet, potestque Anima corporea appellari; Aliud incorporeum mentem scilicet, sive Animam illam quam definis substantiam cogitantem, quæ si diligentiùs an ab his duobus principiis oriuntur animalium motus, an ab uno duntaxat. Cumque clarè perspexerim posse omnes oriri ab eo solo quod corporeum est & mechanicum, pro certo ac demonstrato habui, nullo pacto à nobis probari posse, aliquam esse in brutis Animam cogitantem. Nec moror astutias & sagacitates canum & vulpium, nec quæcunque alia quæ propter cibum, venerem, vel metum à brutis fiunt. Profiteor enim me posse perfaciliè illa omnia, ut à solâ membrorum conformatione profecta, explicare.

Quamvis autem pro demonstrato habeam, probari non posse aliquam esse in brutis cogitationem, non ideo puto posse demonstrari nullam esse, quia mens humana illorum corda non pervadit. Sed examinando quidnam sit hac de re maxime probabile, nullam video rationem pro brutorum cogitatione militare præter hanc unam, quod cum habeant oculos, aures, linguam, & reliqua sensuum organa sicut nos, virisumile sit illa sentire sicut nos; & quia in nostro sentiendi modo cogitatio includitur, similem etiam illis cogitationem esse tribuendam. Quæ ratio cum sit maxime obvia, mentes omnium hominum à prima ætate occupavit. Sunt autem aliæ rationes multò plures & fortiores, sed non omnibus ita obviæ, quæ contrarium planè persuadent. Inter quas suos quidem locum obtinet, quod non sit tam probabile omnes vermes, culices, erucas, & reliqua animalia immortali Animæ prædita esse, quàm machinarum instar se movere.

Primo, quia certum est in corporibus animalium, ut etiam in nostris, esse ossa, nervos, musculos, sanguinem, spiritus animales, & reliqua organa ita disposita, ut se ipsis, absque ullâ cogitatione, omnes motus, quos in brutis observamus, eire possint. Quod patet in convulsioni-

bus, cum mente invitâ machinamentum corporis, vehementius sæpè ac magis diversis modis solum se movet, quàm opere voluntatis soleat moveri. Deinde quia rationi consentaneum videtur, cum ars sit naturæ imitatrix, possintque homines variâ fabricare automata, in quibus sine ullâ cogitatione est motus, ut natura etiam sua automata, sed arte-factis longè præstantiora, nempe bruta omnia, producat; præsertim cum nullam agnoscamus rationem, propter quam, ubi est talis membrorum conformatio, qualem in animalibus videmus, cogitatio etiam debeat adesse; atque ideo majori admiratione dignum sit, quod mens aliqua reperiatur in unoquoque humano corpore, quàm quod nulla sit in ullis brutis.

Sed rationum omnium quæ bestias cogitatione destitutas esse persuadunt, meo iudicio præcipua est, quod quamvis inter illas unæ ejusdem speciei sint perfectiores, non secus quàm inter homines, ut videre licet in equis & canibus, quorum aliqui cæteris multò feliciter quæ docentur, addiscunt. Et quamvis omnes perfacile nobis imperus suos naturales, ut iras, merus, famem, & similia, voce vel aliis corporis motibus significent, numquam tamen hæcenus fuerit observatum, ullum brutum animal eò perfectionis de-

venisse, ut verâ loquelâ uteretur, hoc est, ut aliquid vel voce vel nutibus indicaret quod ad solam cogitationem, non autem ad impetum naturalem posset referri. Hæc enim loquela unicum est cogitationis in corpore latentis signum certum, atque ipsâ utuntur omnes homines, etiam quam maximè stupidi & mente capti, & linguâ vocisque organis destituti, non autem ullum brutum, eamque idcirco, pro verâ inter homines & bruta differentiâ, sumere licet.

Reliquas rationes cogitationem brutis adimenes brevitatâ causâ hic omitto, velim tamen notari me loqui de cogitatione, non de vitâ, vel sensu, vitam enim nulli animali denego, ut pote quam in solo cordis calore consistere statuo; nec denego etiam sensum quatenus ab organo corporeo dependet. Sicque hæc mea opinio non tam crudelis est erga belluas, quam pia erga homines, Pythagoreorum superstitioni non addictos, quos nempe à criminis suspitione absolvit, quoties animalia comedunt, vel occidunt. Hæc autem omnia fortasse prolixius scripsi, quam acumen ingenii tui requirebat; volui enim hoc pacto testari paucissimorum objectiones mihi hactenus æquè gratas fuisse ac tuas; humanitatemque & candorem tuam maximè tibi devinxisse omnium verè

sapientiæ studioforum cultorem observantissimum

RENATUM DESCARTES.

Egmondæ propè alchmariam
nonis Februarii 1649.

R E P O N S E

D E

MONSIEUR DESCARTES

A

MONSIEUR MORUS.

L E T T R E LXVII.

Version nouvelle.

M O N S I E U R ,

Les louanges dont vous me comblez sont plutôt des marques de votre bonté qu'un effet de mon mérite, qui ne sauroit jamais les égaler.

Cette bienveillance que vous m'accordez, & que je dois à la lecture que vous

avez faite de mes écrits, me découvre si à plein la candeur & la generosité de vôtre ame, qu'elle vous a gagné toute mon amitié, quoique je n'aye pas l'honneur de vous connoître d'ailleurs ; c'est pourquoi je me feray un veritable plaisir de répondre à vos questions. Votre premiere difficulté est sur la définition du corps que j'appelle une substance étendue, & que vous aimeriez mieux nommer une substance sensible, tactile, ou impénétrable. Mais prenez garde, s'il vous plaît, qu'en disant une substance sensible, vous ne la définissiez que par le rapport qu'elle a à nos sens ; ce qui n'en explique qu'une propriété, au lieu de comprendre l'essence entiere des corps, qui peuvent exister, quand il n'y auroit point d'hommes, ne dépend pas par conséquent de nos sens. Je ne vois donc pas pourquoy vous dites, qu'il est absolument necessaire que toute matiere soit sensible ; au contraire, il n'y en a point qui ne soit entierement insensible, si elle est divisée en parties beaucoup plus petites que celles de nos nerfs, & si elles ont d'ailleurs chacune en particulier un mouvement assez rapide.

A l'égard de ma preuve que vous appelez louche & presque sophistique, je ne l'ay employée que pour refuter la proposition de ceux qui croyent avec vous

que tout corps est sensible, ce que je fais à mon avis d'une maniere claire & demonstrative ; car un corps peut conserver toute sa nature corporelle, bien que les sens n'y apperçoivent ni mollesse, ni dureté, ni froideur, ni chaleur, ni enfin aucune autre qualité sensible.

A l'égard de l'erreur que vous semblez vouloir m'attribuer par la comparaison que vous faites de la cire, qui peut bien à la verité n'être ni quarrée, ni ronde, mais qui ne peut pas absolument n'avoir point de figure, faites s'il vous plaît attention au principe que j'ai établi, que toutes les qualitez sensibles du corps consistent dans le seul mouvement, ou le seul repos de ces petites parties ; ainsi pour tomber dans l'erreur dont vous parlez, j'aurois dû soutenir que le corps peut exister, sans que ses petites parties se meuvent ou soient en repos : c'est ce qui ne m'est jamais venu dans l'esprit ; donc on ne définit pas bien le corps une substance sensible.

Voyons presentement si on ne pourroit pas mieux la définir une substance impénétrable ou tactile dans le sens que vous l'expliquez : mais encore un coup, ce pouvoir d'être touché, ou cette impénétrabilité dans le corps, est seulement comme la faculté de rire dans l'homme, le

proprium quarto modo des regles communes de la Logique : mais ce n'est pas la difference veritable & essentielle , qui selon moy consiste dans l'étendue ; & par conséquent comme on ne définit point l'homme un animal risible , mais raisonnable , on ne doit pas aussi définir le corps par son impenetrabilité , mais par l'étendue , d'autant plus que la faculté de toucher & l'impenetrabilité ont relation à des parties , & présupposent dans nôtre esprit , l'idée d'un corps divisé ou terminé , au lieu que nous pouvons fort bien concevoir un corps continu d'une grandeur indeterminée ou infinie , dans lequel on ne considere que l'étendue : mais Dieu , dites-vous , un Ange , & tout ce qui subsiste par soi-même est étendu , ainsi vôtre définition est plus étendue que le défini. Je n'ai pas coutume de disputer sur les mots ; c'est pourquoy si l'on veut que Dieu soit en un sens étendu , parce qu'il est par tout ; je le veux bien : mais je nie qu'en Dieu , dans les Anges , dans nôtre ame ; enfin en toute autre substance qui n'est pas corps , il y ait une vraye étendue , & telle que tout le monde la conçoit ; car par un être étendu , on entend communément quelque chose qui tombe sous l'imagination , que ce soit un être de raison ou un être réel , cela n'importe. Dans cet

estre

estre on peut distinguer par l'imagination plusieurs parties d'une grandeur déterminée & figurée , dont l'une n'est point l'autre ; en sorte que l'imagination peut en transférer l'une en la place de l'autre sans qu'on en puisse pourtant imaginer deux à la fois dans le même lieu. On n'en sauroit dire autant de Dieu , ni de nôtre ame , car ni l'un ni l'autre n'est du ressort de l'imagination , mais simplement de l'intellection , & on ne sauroit les separer par parties , sur tout en parties qui ayent des grandeurs & des figures déterminées. Enfin nous comprenons aisément que l'Ame , Dieu , & plusieurs Anges ensemble , peuvent estre en même temps dans le même lieu ; d'où l'on conclut visiblement que nulles substances incorporelles ne sauroient être proprement étendues , & qu'on ne peut les concevoir que comme une certaine vertu ou force , qui bien qu'appliquée à des choses étendues , ne sont pas pour cela étendues : comme le feu est dans le fer rouge , sans qu'on puisse dire pour cela que le feu est fer. Si quelques-uns confondent l'idée de la substance avec la chose étendue , cela vient du préjugé où ils sont que tout ce qui existe , ou est intelligible , est en même temps imaginable : en effet , rien ne tombe sous l'imagination , qui ne soit en

quelque manière étendu ; & comme on peut dire que la santé ne convient qu'à l'homme seul, quoi qu'on puisse dire par analogie que la Médecine, l'air tempéré, & plusieurs autres choses sont saines ; ainsi je dis qu'il n'y a d'étendue que dans les choses qui tombent sous l'imagination, comme ayant des parties distinctes les unes des autres, & qui sont d'une grandeur & d'une figure déterminée, quoy qu'on nomme aussi d'autres choses étendus, mais seulement par analogie.

A l'égard de votre seconde difficulté, si nous examinons ce que c'est que cet estre étendu que j'ay écrit, nous trouverons que ce n'est autre chose que l'espace que le vulgaire croit être quelquefois plein, quelquefois vuide, quelquefois réel, d'autres fois imaginaire ; car dans un espace, quelque vuide qu'on se l'imagine, on se figure aisément différentes parties de grandeur, & de figures déterminées, & on les peut transférer par un effet de la même imagination les unes dans le lieu des autres, mais on n'en sauroit concevoir en aucune manière deux se pénétrer mutuellement ensemble dans le même lieu.

Parce qu'il répugne au bon sens que cela arrive, & qu'aucune partie de l'espace ne soit ôtée ; or comme je faisois at-

tention que des propriétés si réelles ne pouvoient se trouver que dans un corps réel, j'ai osé assurer qu'il n'y avoit aucun espace absolument vuide, & que tout estre étendu étoit véritablement corps ; en quoy je n'ay pas fait difficulté d'être d'un sentiment contraire à celui de ces grands hommes dont vous parlez : je veux dire, Epicure, Democrite & Lucrece ; car j'ai vu que bien loin de s'attacher à une raison solide, ils se sont laissés entraîner aux préjugés communs de l'enfance ; car bien que nos sens ne nous représentent pas toujours les corps qui sont hors de nous, tels qu'ils sont absolument selon le rapport qu'ils ont avec nous, & qu'ils peuvent nous être utiles ou nuisibles (comme j'ay dit dans l'art. 3. de la seconde partie p. 67.) nous avons cependant porté ce jugement dans notre enfance, qu'il n'y a dans le monde, que ce que les sens nous représentent ; qu'ainsi il n'y avoit point de corps qui ne fût sensible, & que tout lieu où nous ne sentons rien étoit vuide. Puis qu'Epicure, Democrite & Lucrece ont donné dans ce préjugé comme les autres, je ne dois rien à leur autorité.

Mais je suis surpris qu'avec toute votre pénétration, & voyant d'ailleurs que vous ne sauriez nier, que tout espace ne soit rempli de quelque substance, puis-

ss ij

qu'il a réellement toutes les propriétés de l'étendue, vous aimiez mieux dire que l'étendue divine remplit l'espace où il n'y a nul corps, que d'avouer qu'il ne peut y avoir absolument d'espace sans corps : car comme j'ai dit ci-dessus, cette prétendue extension de Dieu ne sauroit être en aucune manière le sujet de propriétés véritables que nous appercevons distinctement en tout espace ; car enfin Dieu ne peut tomber sous l'imagination, on ne peut distinguer en lui des parties qui soient figurées, & qu'on puisse mesurer. Vous n'avez point de peine, dites-vous, à croire qu'il n'y a pas naturellement de vuide, mais vous voudriez sauver la puissance divine, qui en ôtant tout ce qui est dans un vase, peut selon vous empêcher que ses côtes ne se réunissent.

Je sçai que mon intelligence est finie, & que le pouvoir de Dieu est infini, ainsi je n'y prétens pas mettre des bornes ; mais je me contente d'examiner ce que je puis concevoir ou non, & je me garde bien de porter aucun jugement contraire à ma perception ; c'est pourquoy j'assure hardiment que Dieu peut faire tout ce que je conçois possible, sans avoir la temerité de dire, qu'il ne peut pas faire ce qui repugne à ma manière de concevoir : je dis seulement, cela im-

plique contradiction ; ainsi voyant qu'il repugne à ma manière de concevoir, qu'on ôste tout corps d'un vase, & qu'il y reste cependant une étendue que je ne conçois pas autrement que je concevois auparavant le corps qui y estoit contenu, je dis qu'il implique contradiction, qu'une telle étendue y reste après que le corps en a été ôté, & que par conséquent les côtes d'un vase doivent se rapprocher, ce qui s'accorde avec mes autres opinions ; car je dis ailleurs que tout mouvement est en quelque façon circulaire ; d'où il s'ensuit qu'on ne comprend pas bien distinctement que Dieu ôste toute la matière d'un vase, sans qu'un autre corps, ou du moins les côtes du vase prennent sa place par un mouvement circulaire. 3. C'est dans le même sens que je dis aussi qu'il y a de la contradiction à dire qu'il y ait des atomes que l'on conçoive étendus, & en même temps indivisibles, parce que bien que Dieu ait pu les former telles qu'aucune creature ne peut les diviser certainement, nous ne pouvons comprendre qu'il ait pu se priver de la faculté de les diviser lui-même. Pour votre comparaison, que ce qui est fait ne sauroit ne pas l'être, elle n'est point du tout juste. Nous ne prenons pas pour marque d'impuissance, quand quelqu'un ne peut

pas faire ce que nous ne comprenons pas être possible, mais seulement lors qu'il ne peut pas faire quelque chose que nous concevons clairement être possible. Or nous concevons que la division d'une atome est une chose possible, puisque nous la concevons étendue; ainsi si nous jugeons que Dieu ne peut pas faire ce que nous concevons pourtant être possible: nous ne concevons pas de la même manière, qu'il puisse se faire, que ce qui a été fait, ne le soit pas; au contraire, nous concevons bien clairement que cela est impossible, & qu'ainsi il n'y a aucun défaut de puissance en Dieu de ce qu'il ne le fait pas. A l'égard de la divisibilité de la matiere, ce n'est pas la même chose; car bien que je ne puisse pas compter toutes les parties en quoi elle est divisible, & que par conséquent je dise que leur nombre est infini, cependant je ne sçauois assurer que Dieu ne puisse jamais terminer cette division, parce que je sçai que Dieu peut faire plus que je ne sçauois comprendre, & j'ai même avoué dans l'article 34. page 98. que cette division infinie de certaines parties de la matiere devoit arriver.

4. Ne regardez point comme une modestie affectée, mais comme une sage précaution, à mon avis, lors que je dis

qu'il y a certaines choses plutôt indefinies qu'infinies; car il n'y a que Dieu seul que je conçoive positivement infini. Pour le reste, comme l'étendue du monde, le nombre des parties divisibles de la matiere, & autres semblables, j'avoue ingénumément, que je ne sçai point si elles sont absolument infinies ou non. Ce que je sçai, c'est que je n'y connois aucune fin, & à cet égard je les appelle indefinies.

Et bien que notre esprit ne soit ni la regle des choses, ni celle de la verité, du moins doit-il l'être de ce que nous affirmions ou nions: en effet; rien de plus absurde & de plus inconsidéré, que de vouloir porter un jugement sur des choses auxquelles de notre propre aveu nos perceptions ne sçauroient atteindre.

Or je suis surpris que non-seulement vous sembliez vouloir le faire, puisque vous dites, si l'étendue est seulement infinie par rapport à nous, elle sera véritablement finie, &c. mais que vous imaginiez encore une étendue divine qui aille au-delà de celle des corps; car c'est supposer que Dieu a des parties séparées les unes des autres, qu'il est divisible, & que toute l'essence des corps lui convient entièrement.

Mais pour lever tous vos doutes, lors que je dis que l'étendue de la matiere

est infinie, je crois que cela suffit pour empêcher qu'on ne s'imagine un lieu au-delà d'elle, où les petites parties de mes tourbi lons puissent s'échapper; car quelque part où l'on conçoive ce lieu-là, il y a selon moy quelque matiere, parce qu'en disant qu'elle est étendue d'une maniere indefinie, je dis qu'elle s'étend au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir.

Cependant je crois qu'il y a une grande difference entre l'amplitude ou la grandeur de cette étendue corporelle & celle de Dieu que je ne nomme point étendue, parce qu'à proprement parler il n'y en a point en luy, mais seulement immensité de substance ou d'essence, c'est pourquoi j'appelle celle-ci simplement infinie, & l'autre indefinie.

Au reste je n'admets point ce que vous m'accordez honnestement, que mes autres opinions peuvent subsister independamment de l'étendue de la matiere; car selon moy, c'est là un des principaux fondemens de ma Physique, & j'ajoute que rien ne me scauroit satisfaire dans cette science, que ce qui comprend certe necessité logique, ou contradictoire, comme vous l'appellez, c'est-à-dire necessité où nous conduit nôtre raisonnement, pourvû que vous en exceptiez ce que l'on ne peut connoître que par la seu-

le experience, comme qu'il n'y a qu'un Soleil, qu'une Lune autour de cette terre, &c.

Et comme vous n'êtes pas éloigné de mes sentimens pour le reste, j'espere que vous admettez facilement ceux-ci, si vous considerez que c'est un préjugé de ne pas regarder comme vraye substance corporelle tout estre étendu qui n'a rien qui frappe les sens, & de luy donner seulement le nom de vuide; enfin qu'il n'y a aucun corps qui ne soit sensible, & qu'il n'y a aucune substance qui ne tombe sous l'imagination, & qui par conséquent ne soit étendue.

Mais le plus grand de tous les préjugés que nous ayons retenu de nôtre enfance, est celuy de croire que les bêtes pensent. La source de nôtre erreur vient d'avoir vû que plusieurs membres des bêtes n'étoient pas bien differens des nôtres pour la figure & les mouvemens, & d'avoir crû que nôtre ame étoit le principe de tous les mouvemens qui sont en nous, qu'elle donnoit le mouvement au corps, & qu'elle étoit la cause de nos pensées. Cela supposé, nous n'avons point fait de difficulté de croire qu'il y eût dans les bêtes quelque ame semblable à la nôtre: mais ayant pris garde après y avoir bien pensé, qu'il faut distinguer deux differens

principes de nos mouvemens ; l'un tout-à-fait mécanique & corporel, qui ne dépend que de la seule force des esprits animaux, & de la configuration des parties, & que l'on pourroit appeller ame corporelle, & l'autre incorporelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'ame que vous définissez une substance qui pense, j'ai cherché avec grand soin si les mouvemens des animaux provenoient de ces deux principes ou d'un seul. Or ayant connu clairement qu'ils pouvoient venir d'un seul, c'est-à-dire du corporel & du mécanique, j'ai tenu pour démontré que nous ne pouvions prouver en aucune manière qu'il y eût dans les animaux une ame qui pensât. Je ne m'arrête point à ces tours & finesses des chiens & des renards, ni à toutes les choses que les bêtes font, ou par crainte, ou pour arracher à manger, ou enfin pour le plaisir. Je m'engage à expliquer tout cela très-facilement par la seule conformation des membres des animaux ; cependant quoi que je regarde comme une chose démontrée, qu'on ne sçauroit prouver qu'il y ait des pensées dans les bêtes, je ne crois pas qu'on puisse démontrer que le contraire ne soit pas, parce que l'esprit humain ne peut pénétrer dans le cœur pour sçavoir ce qui s'y passe : mais en examinant ce qu'il y a de plus probable là-dessus,

dessus, je ne vois aucune raison qui prouve que les bêtes pensent, si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, une langue, & les autres organes des sens tels que nous, il est vrai-semblable qu'elles ont du sentiment comme nous, & que comme la pensée est enfermée dans le sentiment que nous avons, il faut attribuer au leur une pareille pensée. Or comme cette raison est à la portée de tout le monde, elle a prévenu tous les esprits de l'enfance. Mais il y en a d'autres plus fortes, & en plus grand nombre, pour le sentiment contraire, qui ne se présentent pas si facilement à l'esprit de tout le monde ; comme par exemple, qu'il est plus probable de faire mouvoir comme des machines, les vers de terre, les mouches, les chenilles, & le reste des animaux, que de leur donner une ame immortelle.

I. Parce qu'il est certain que dans le corps des animaux, ainsi que dans les nôtres, il y a des os, des nerfs, des muscles, du sang, des esprits animaux, & autres organes disposez de telle sorte qu'ils peuvent produire par eux-mêmes, sans le secours d'aucune pensée, tous les mouvemens que nous observons dans les animaux, ce qui paroît dans les mouvemens convulsifs, lorsque malgré l'ame même, la machine du corps se meut souvent

avec plus de violence & en plus de différentes manieres qu'il n'a coûtume de le faire avec le secours de la volonté : d'ailleurs, parce qu'il est conforme à la raison que l'art imitant la nature, & les hommes pouvant construire divers automates ; où il se trouve du mouvement sans aucune pensée, la nature puisse de son côté produire ses automates, & bien plus excellens, comme les brutes, que ceux qui viennent de main d'homme, sur tout ne voyant aucune raison pour laquelle la pensée doive se trouver par tout où nous voyons une conformation de membres telle que celle des animaux, & qu'il est plus surprenant qu'il y ait une ame dans chaque corps humain, que de n'en point trouver dans les bêtes.

Mais la principale raison, selon moy, qui peut nous persuader que les bêtes sont privées de raison, est que, bien que parmi celles d'une même espece ; les unes soient plus parfaites que les autres, comme dans les hommes, ce qui se remarque particulièrement dans les chevaux & dans les chiens, dont les uns ont plus de disposition que les autres à retenir ce qu'on leur apprend, & bien qu'elles nous fassent toutes connoître clairement leurs mouvemens naturels de colere, de crainte, de faim, & d'autres semblables, ou

par la voix, ou par d'autres mouvemens du corps, on n'a point cependant encore observé qu'aucun animal fût parvenu à ce degré de perfection d'user d'un veritable langage, c'est-à-dire qui nous marquât par la voix, ou par d'autres signes, quelque chose qui pût se rapporter plutôt à la seule pensée, qu'à un mouvement naturel ; car la parole est l'unique signe & la seule marque assurée de la pensée cachée & renfermée dans le corps ; or tous les hommes les plus stupides & les plus insensés, ceux même qui sont privez des organes de la langue & de la parole, se servent de signes, au lieu que les bêtes ne font rien de semblable, ce que l'on peut prendre pour la veritable difference entre l'homme & la bête.

Je passe pour abreger les autres raisons qui ôtent la pensée aux bêtes. Il faut pourtant remarquer, que je parle de la pensée, non de la vie, ou du sentiment ; car je n'ôte la vie à aucun animal, ne la faisant consister que dans la seule chaleur du cœur. Je ne leur refuse pas même le sentiment autant qu'il dépend des organes du corps. Ainsi mon opinion n'est pas si cruelle aux animaux, qu'elle est favorable aux hommes : je dis, à ceux qui ne sont point attachez aux rêveries de Pi-

thagore, puisqu'elle les garantit du soupçon même de crime, quand ils mangent ou tuent les animaux.

Je me suis peut-être plus étendu qu'il ne falloit, & que la vivacité de mon esprit ne le demandoit : mais j'ai voulu vous montrer par là que de toutes les objections qu'on m'a faites jusques icy, il n'y en a aucunes qui m'ayent été aussi agréables que les vôtres, & que vos manieres honnêtes, & votre candeur vous ont entièrement gagné celuy qui a un attachement inviolable pour tous les amateurs de la véritable Philosophie. Je suis, &c.

Votre très-humble &c.

RENE' DESCARTES.

A Egmont près d'Almarc
le 5. Févr. 1649.



CLARISSIMO VIRO
NOBILISSIMOQUE PHILOSOPHO
RENATO DESCARTES.
HENRICUS MORUS

A N G L U S.

R E P L I C A T I O.

L E T T R E LXVIII.

O Pinionis quam de te concepi, nuperisque meis litteris apud te testatus sum, quanta quanta sit (vir illustrissime) me non pœnitet, nec unquam, sat scio, poterit pœnitere. Quin & adauget plurimum tui apud me existimationem, quod ad stupendam illam mentis tuæ amplitudinem, divinumque acumen, suauitas tanta morum accefferit & humanitas. Quam certe ut nunquam suspectam habui, ita nunc sanè eruditissimas tuas litteras habeo pro certissimo illius argumento. Caterum ne tanti favoris te pœniteat, quasi in servum caput collati, neve vilescat meum erga te

studium, atque amor, tanquam ab abjecto jacentique animo profectus, quo tandem modo responsa tua mihi satisfecerint, palam, uti hominem liberum decet, aperteque profitebor. Quod tamen nimum tibi vel mihi ipsi negotium facessat, fusiores orationis texturas missilafaciens, rem totam in instantias quasdam breves, aut saltem notatiunculas super singulis responsum tuorum periculis componam.

Ad responsum circa primam difficultatem instantia.

I.

Definiri ab habitudine ad sensus nostros, &c.

Hic regei potest; cum radix rerum omnium ac essentia, in æternas defossa lateat tenebras, rem quamlibet necessario definiri ab habitudine aliqua. Quæ habitudo proprietates dici potest in substantiis, cum non sit substantia, quamvis agnoscam libenter proprietates alias aliis esse priores. Hoc autem tantum me voluisse, satius nimirum esse per adæquatam quamlibet proprietatem, quam per formam, quam vocant, definito latiore, rem definivisse. Porro cum ipse corpus definis rem extensam, ipsam illam extensionem insuper adnoto consistere in habitudine quâdam partium ad se invicem, quatenus alia

alia extra alias productæ sunt; Quam habitudinem non esse rem absolutam, manifestum est.

II.

Quamvis nulli homines existant.

Si omnes mortales conniverent, sol tamen non exueret suam videndi aptitudinem, quamprimum oculis aperuerint denud, ut neque securis, secandi, quamprimum ligna aut lapides oblatis fuerint.

III.

Nervorum nostrorum particulis multo minores.

Deum tamen artificem adaptare posse credo nervos satis exiguos exquisitis materiæ particulis, ac proinde sensibilitatem materiæ, hoc modo comminutæ, integram manere. Porro hæ particule à motu cessare possunt, atque coalescere, nostris que hoc modo nervis sensibiles denuo evadere; quod de substantiâ incorporeâ nullo modo verum est.

IV.

Quamvis non sit ad sensum molle, &c.

Certum est aut ad nervos nostros sensorios durum fore vel molle, &c. aut saltem ad istiusmodi nervos, quales, si vellet, Deus fabricare poterit, ut modò monuimus, atque hoc satis est, quamvis Deus nunquam fabricaturus sit istiusmodi nervos. Ut reverâ partes terræ versus centrum sunt

ex se visibiles, quamvis numquam extrahendæ sint in Solis conspectum, nec eò descensus sit quisquam cum lychno, vel lampade.

V.

Est tantum, ut in homine risibilitas, proprium quarto modo

Quod si ratio etiam aliis competeret animalibus, rectius definiretur homo animal risibile, quàm rationale. Nondum autem à quopiam demonstratum est, tangibilitatem aut impenetrabilitatem proprias esse substantiæ extensæ affectiones, quamvis corporis esse meritò quivis agnoverit. Equidem possum clarè concipere substantiam extensam, quæ nullam ullo modo habeat tangibilitatem, vel impenetrabilitatem. Igitur tangibilitas vel impenetrabilitas non immediatè substantiam extensam consequitur, quatenus extensa est.

V L

Atqui nego veram extensionem, &c.

Per veram extensionem intelligis quam tangibilitas & impenetrabilitas comitatur. Hanc ipse etiam nego in Deo, nudisve mente vel Angelo reperiri. Interea tamen assero aliam esse extensionem æquè veram, quamvis non æquè vulgarem. Scholisque tritam, quæ in Angelis mentesque humana; ut terminos, ita &c. figuram habet, sed pro imperio Angeli

mentisque variabilem. Mentisque sive animas nostras atque Angelos, eadem prorsus manente substantiâ, contrahere se posse, & certos denuò ad limites se expandere.

VII.

Nihil esse intelligibile nisi quod sit imaginabile, &c.

Equidem aliquanto sum pronior in illam Aristotelis sententiam ὅτι ἀνευ τῶν φαντασμάτων οὐκ ἐστὶ νοήσις. Sed hæc quisque mentis suæ vires experiatur.

Ad responsum circa secundam difficultatem.

Instantia I.

Unas in locum aliarum imaginatione transferre.

Mea quidem imaginatio non potest; nec concipere, si transferantur, quin unæ viciui spatii partes absorbeant alteras, penitusque coincidant, & penetrent se invicem.

I. II.

Nec dubitavi à magnis viris Epicuro, Democrito, &c.

Nullus dubito, quin optimo jure dissentias, cum non solum istis, sed universis Naturæ interpretibus longè major sis (meæ sententiâ) longeque augustior.

Quin aliqua in omni spatio substantia sit, &c.

Id fanè concessi pacis ergo. Sed clarè mihi non constat. Nam si Deus hanc mundi universitatem annihilaret, & multò post aliam crearet de nihilo; intermedium illud, seu absentia mundi, suam haberet durationem quam tot dies, anni, vel sæcula mensurassent. Non existentis igitur est duratio, quæ extensio quædam est. Ac proinde Amplitudo Nihili, puta vacui, per ulnas vel orgyas mensurari potest; ut non existentis, in suâ non existentia, duratio, per horas, dies, mensesque mensuratur. Sed concedo, quamvis nondum vi coactus, in omni spatio aliquam substantiam inesse; neque tamen corpoream; cum extensio, sive præsentia divina, possit esse subjectum mensurabilitatis. V. g. præsentiam, sive extensionem divinam, occupare assero unam alteramque orgyam, in hoc vel illo vacuo, nec tamen omninò sequi Deum esse corporeum, ut patet ex supra dictis, instantiâ s. Sed super hanc re est agendum alibi.

I V.

Dico in plicare contradictionem, ut talis extensio, &c.

Sed hæc libenter querere, n. numquid necesse sit, ut aut talis extensio sit, qua-

lem in corpore concipis, aut nulla. Deinde, cum & alias res præter corpora extendi suo modo concesseris, annon analogica illa extensio, quam vocas, vices obeat extensionis corporeæ, atque ita illam vim contradictoriam retundat. Præsertim cum analogica hac extensio ad propriè dictam tam propè accedat, ut sit mensurabilis, certosque pedum ulnarumve numeros occupet.

V.

Nullum motum fieri, nisi quodammodo circularem.

Hoc necessario consequi concedo, necessitate puta Physicâ, supponendo duntaxat, omnia corporibus plena, nullamque extensionem aliam integram mundi extensionem excedere, quâ in parte ego satis sum securus; sed inexpugnabilem hanc contradictionis vim fateor me nondum satis deprehendisse.

Ad responsum circa tertiam difficultatem.

Quæ concipiuntur extensa ac simul indivisibiles.

Cum mentem tuam sic explicueris, nulla inter nos est controversia.

Ad responsum circa quartam difficultatem.

Instantia I.

An sint simpliciter infinita, nec ne, profiteor me nescire.

Haud tamen latere te potest, quoniam finitum vel simpliciter infinitum, vel revera finitum; quamvis utrum horum sint, tam facile statuere non possis. Quod autem vortices tui non disrumpantur & fatiscant, non obscurum videatur iudicium, mundum revera esse infinitum. Ipse tamen interea liberè profiteor, quamvis audacter possum assentire huic axiomati. *Mundus finitus est, aut non finitus*, vel, quod idem hic est, *infinitus*, me tamen non posse planè animo complecti rei cuiusvis infinitudinem. Sed illud imaginationi meae hic accidere; quod Julius Scaliger alicubi scribit de dilatatione & contractione Angelorum, non posse scilicet se in infinitum extendere, nec in puncti *ἐν ὅλῳ* coangulare. Qui autem Deum positivè infinitum agnoscit (i. e.) ubique existentem, quod tu meritò facis, non video, si liberè rationi permittatur quod hæsit, quin continuè etiam admittat nullibi otiosum, sed eodem jure, eademque facilitate, qua hanc nostram ubi nos degimus, vel quousque oculi, animusque noster pervadit, materiam ubique produxisse. Sed fusiùs acturus eram quàm institui, hunc impetum supremo ne tibi sum molestior.

I I.

Cum ais, si tantum quoad nos sit infinitum, revera erit finitum.

Aio; addoque insuper consequentiam esse manifestissimam, quoniam particula (*tantum*) planè excludit omnem infinitatem à re, quæ tantum quoad nos dicitur infinita, ac proinde revera erit finita extensio. Mentem autem meam hic attingere ea de quibus pronuncio, cum planissimè mihi constet, mundum aut finitum esse, aut infinitum, ut paulò ante insinuavi.

I I I.

Atque ita supponere Deum habere partes extra partes, & esse divisibilem, omnemque prorsus rei corporea essentiam illi tribuere.

Nullam tribuo. Nego enim extensionem corpori competere, quatenus corpus est, sed quatenus ens, aut saltem substantia est: Præterea cum Deus, quantum mens humana Deum capit, si totus ubique, integræque suæ essentiæ omnibus locis sive spatiis spatiorumque punctis, adsit, non sequitur quod partes haberet extra partes, aut quod consequens est, quod sit divisibilis, quamvis acutè confertimque loca omnia occupet, nullis relictis intervallis: Unde præsentiam, seu amplitudinem, ut ipse vocas divinam, mensurabilem agnoscam; Deum autem ipsum divisibilem, nullo modo.

Quod autem Deus singula mundi pun-

cta occupet, fatentur ad unum omnes tam Idiotæ quàm Philosophi, ipseque clarè & distinctè animo percipio, & complector. Jam verò eodem modo se habet essentia divina, intra atque extra mundum, ita ut si fingamus mundum claudi cœlo stellato visibili, centrum divinæ essentia, totalisque ejus præsentia, eodem modo repetetur extra cœlum stellatum, quo intra clarè concipimus repeti, atque reiterari. Hanc autem repetitionem centri divini, quæ mundum occupat, ulterius productam, infinita par est extra cœlum visibile spatia secum expandere, quam nisi comiteretur materia tua indefinita, actum erit de tuis vorticibus. Atque ut hæc molliora videantur, experiamur assensus nostros in successivâ Dei duratione.

Deus est æternus; h, e. vita divina omnes sæculorum evolutiones, rerumque rationes, præteritarum, futurarum, & præsentium simul comprehendit. Hæc tamen vita æterna singulis etiam temporis insidet quasi, atque inequitat momentis; ita ut rectè vereque dicamus Deum per tot dies, menses, horasve suâ æternitate frentum. Exempli causâ, si supponamus mundum ante centum annos conditum,annon integra illa, omniaque complectens Dei æternitas per horas, dies, menses & annos (putâ centum) succedentes ad hunc usque

usque diem duravit? At verò nihilo aliter est Deus à mundo condito, ac fuit ante mundum conditum.

Manifestum igitur est præter æternitatem infinitam, in Deum etiam cadere durationis successionem. Quod si admittimus, cur non extensionem etiam infinita spatia adimplentem pariter ac infinitam durationis successionem illi tribuamus?

Imò verò quoties altiùs & antiquius istis de rebus mecum cogito, eâ sum in sententiâ; quod utraque extensio tam spatii quàm temporis, non entibus juxta atque entibus competere posset. Suspicorque æque ex præjudicio fieri posse, cum omnia ea quæ sensu manibusque usurpamus, utpote crassa & corporea, semper sint extensa, quod è contra omnia extensa proximis concludimus corporea, quàm quod ullum sensus præjudiciûm facit, ut putemus aliqua, quæ non sunt corporea, extendi.

Quod autem extensio cadat in non ens, ex eo conjecturam capimus, quod extendi, nihil aliud innuit, nisi partes extare extra partes. *Pars autem & totum, subjectum & adjunctum, causa & effectum, adversa & relata, contradicentia & privantia, & id genus universa notiones Logicæ sunt, easque tam non entibus quam entibus applicamus: Unde non sequitur, quod quic-*

quid concipimus partes habere extra partes, ens sit reale concipiendum.

Sed quoties hic colluctantur mentes humanæ cum propriis umbris, aut lascivientium catulorum instar propriis ludunt cum caudis? Nam istiusmodi profectò pugnae atque lusus sibi instituuntur à mente nostrâ, dum rationes modosque Logicos, juxta quos res externas considerat, non advertit, suos duntaxat esse cogitandi modos, sed putans eos esse aliquid in rebus ipsis à se distinctum, suam captando quasi caudam ad lassitudinem usque luditur, miserèque illaqueatur. Sed plura quam vellem imprudens hic effutii: Ad reliqua propero.

I V.

Ubiunque enim locus ille concipiatur, ibi ad aliqua materia est.

Næ tu hic cautus homo es, & eleganter modestus, admittis tamen tantum mundum esse infinitum, si Aristoteles infinitum rectè definivit. Phys. lib. 3. *τὸ ἄπειρον*, cujus aliquid semper est extra. Nihil nunc est ulterius, quod distideamus,

V.

Sed nihilominus existimo maximam esse differentiam, Inter amplitudinem istius corporis extensionis, &c.

Et ipse pariter existimo immane quan-

tum differre divinam amplitudinem & corpoream. Primò, quod illa sub sensum cadere non possit, hæc possit sub sensum cadere. Deinde, quod illa sit increata & independens, hæc dependens & creata. Illa porro penetrabilis, per omnia pervadens, hæc crassa & impenetrabilis. Denique, quod illa ex totalis & integræ essentiae repetitione ubiquitariâ, hæc ab externâ; sed immediatâ partium applicatione & juxta positione orta sit; ita ut nemo nisi plumbus planè sit, atque insigniter hebes, suspicari possit,

Impia nos rationis invire clementia, viamque Indogredi sceleris, (ut & ille loquitur.)

Præsertim cum ex Theologis sint, iisque aliàs fortasse sat scrupulosi, qui tamen agnoscunt Deum, si voluissent, potuisse mundum ab æterno creare; Et tamen æque absurdum videtur infinitam durationem, ac magnitudinem infinitam mundo tribuere.

VI.

Unum enim est ex præcipuis meoque iudicio certissimis Physicæ meæ fundamentis.

Quod sit materia indefinitè saltem extenta, nullumquæ vacuum fundamentum esse Physicæ tuæ apprimè necessarium sat intelligo; & certè nullus dubito, quin verum sit; sed an veram demonstrandi rationem insequutus sis, id equidem ambi-

go ; cum principium illius demonstratio-
nis sit , *omne extensum esse reale , ac cor-
poreum* : Quod mihi fateor nondum consta-
re , ob rationes à me supra datas. Imò
verò ut ingenuè fatear , quod mihi jam
in mentem venit , si nequè nudum spa-
tium , prout postulat tua demonstratio ,
nec Deus omninò extenditur , ne indefi-
nità quidem materià opus est tuæ Philo-
sophiæ , certus finitusque stadiorum nu-
merus suffecerit. Mundi enim hujus finiti
latera non habebunt quò recedant , nec
dehiscere poterunt mediū vortices , ne in-
termedium spatium extendatur , novasque
non eis induat dimensiones. Sed tamen
naturalis impetus aliò me præcipitat , in
hanc utique fidem , fecunditatem nem-
pe divinam , cum nullibi sit otiosa , ubi-
que locorum materiàm produxisse , nullis
vel angustissimis prætermisissis intervallis.

Quæ tam facilè cum admitto , Philoso-
phia tua apud me non corruet ob defe-
ctum dicti fundamenti. Planèque video
Physices tuæ veritatem non tam apertè &
ostensivè se exerere , in hoc vel illo ar-
ticulo , quàm ex universo omnium filo , &
texturâ elucescere , ut ipse rectissimè mo-
nes Part. 4. artic. 125. Quòd si quis inte-
gram tuæ Philosophiæ faciem simul contue-
tur , tam copcinna est , sibi que juxta ac re-
rum phænomenis consona , ut meritò ima-

ginetur , se naturam ipsam opificem vidisse
ab hoc polito speculo enitentem.
Ad responsum circa difficultatem ultimam.

Instantia I.

*Sed nulli præjudicio magis omnes assuevi-
mus , &c.*

Quod mihi de me ipso constat plus quanti
fatis ; ab hujusce enim præjudicii laqueis
sentio me expediri non posse ullo modo.

II.

*Profiteor enim me posse per facile illa omnia , ut
à solâ membrorum conformatione pro-
fecta , explere.*

Læta sanè & jucunda Provincia , hoc si
præstiteris ; & credo quantum ingenium
humanum poterit , te hâc in re præstiturum
(in quintâ sextave parte Physices tuæ , quas
ut audio ferè à te perfectas jam esse & ab-
solutas , ita avidè expecto , efflictimque
rogo , ut quamprimum possit fieri , lucem
videant , vel potius ut nos in ipsis ulterio-
rem naturæ lucem videamus) sed ad rem
redeo ; Hoc inquam si præstiteris , agnosco
te demonstrasse , in brutis amantibus ines-
se animam neminem demonstrare posse. Sed
interea loci , quòd & ipse submones , quod
non sit anima in brutis , te necdum demon-
strasse , nec demonstrare posse ullo modo.

*Præter hanc unam, quod cum habeant
oculos, aures, &c.*

Maximum meo iudicio argumentum est, quod tam subtiliter sibi præcaveant & proficiant, ut narratiunculis veris pariter ac mirandis, si otium esset demonstrare possem. Sed credo te in consimiles historias incidisse, meæ autem in nullis extant libris.

I V.

*Quod non sit tam probabile omnes vermes,
culices, erucas, &c.*

Nisi fortè imaginemur istiusmodi animas, vitæ mundi, ut appellat Ficinus, arenam quali esse ac pulverem; & infinita ferè ex isto penario animarum agmina, fatali quodam impetu in præparatam materiam semper prolabi. Sed concedo hæc citiùs dici posse quàm demonstrari.

V.

Ut aliquid voce vel nutibus indicaret, &c.

Annon canes annunt caudis ut nos capibus? annon brevibus larratibus cibum sæpius ad mensam mendicant. Imò verò aliquando Domini cubitum pede, quâ possunt cum reverentiâ tangentes, quasi sui oblitum, blando hoc eum signo commonefaciunt.

VI.

*Quàm maximè stupidi ac mente capti, &c.
non autem ullum brutum, &c.*

Nec infantes ulli, per aliquàm multam saltem mensium spatia, quamvis plorent, rideant, irascantur, &c. Nec diffidis tamen, opinor, quin infantes sint animati, animamque habeant cogitantem.

Responsa hæc sunt (vir illustrissime) quas tuis præclaris responsis mihi visum est reponere. Quæ an æquè grata futura sint, ac nuperæ meæ objectiones, sanè prælagare non possum.

Humanitas tua quam versus istas perpexi, & diuturnior cum scriptis tuis consuetudo, audentior me fecerunt; vereor ne fuerim prolixus nimis ac molestus.

Equidem ferè obitus eram potissimum mei instituti, quod non fuit æternas tecum altercationes recipere; sed cum hanc oportunitatem sim nactus, tanti viri de rebus quæ se obtrudebant Philosophicis iudicium placide experiri, & præcipuè si quas difficultas emerferit inter legendos tuos libros, teipsum audire interpretantem. Quam profectò gratiam si habens facillime que concesseris, summopere me tibi devincies.

Et sanè quam lubenter eximie tue artis ac peritiæ mihi copiam feceris, ceterum

est jam nunc in paucis quibusdam periculum facere.

Primo igitur quæro: An à Deo ita statui, aut alio quovis modo fieri potuisset, ut mundus esset finitus, id est certo aliquo milliarum numero circumscriptus. Non leve enim argumentum videtur mundum posse esse finitum, quod plerique omnes impossibile putent esse infinitum.

Secundo, si quis mundi hujus finibus propè affideret, quæro an possit gladium per mundi latera ad capulum usque transmittere, ita ut totus ferè gladius extra mundi mœnia emereret. Quod enim nihil extra mundum sit quod resistat, videtur factu facile; quod autem nihil extensum sit extra mundum quod recipiat, videtur ex eâ parte impossibile.

Tertio (ad art. 29. part. 2. p. 90.) si AB corpus transferatur à corpore CD, quæro qui constet translationem esse reciprocâ. Putemus enim CD turrin esse, & AB ventum occidentalem per latera turris transeuntem. Turris CD autem quiescit, aut saltem non recedit à vento AB. Si recedit, vel, quod ais, motu transfertur, utique versus occidentem movetur. Sed non fertur versus occidentem, cum & terra & ventus ferantur versus orientem. Videtur igitur respectu venti quiescere, cum nullum motum ab ipso suscipiat. Dicis tamen translationem

(quæ quidem translatio motus est) ipsius turris & venti esse reciprocâ. Turris igitur respectu ejusdem venti & moveretur & quiesceret, quod proximè abest à contradictione. Signum autem est, cum ille qui à me sedente recessit ambulando, puta mille passus, rubuerit vel lassus fuerit, ego verò sedens nec ruborem contraxerim nec lassitudinem, illum solum motum fuisse, me verò per id temporis quievisse. Notionalem igitur duntaxat variatâ distantia respectum, illius motu suscipio, nullum motum realem & Physicum.

Quarto. Art. 149. P. 3. p. 299. Sicque etiam efficiet, ut terra circa suum axem gyret, &c. Quomodo efficiet Luna, ut terra uno die gyros suos absolvat, cum ipsa 30. ferè dies in suas absumat periodos. Quæ verò scribuntur Art. 151. p. 301. hanc quæstionem, opinor, non attingunt.

Quinto, de particulis istis contortis, quas striatas vocas; quomodo ita contorqueri potuerunt, & eo ipso in infinita fragmina & atomos non disjungi: quem lentorem, quam tenacitatem in primâ illâ materiâ, sibi ubique simili & homogeneâ, imaginari possumus? Unde mollescebat istæ particulæ primum, undeque obduruerunt?

Sexto, Art. 189. Part. 4. p. 503. animam viventem intimè cerebro conjunctam. Per-

libenter equidem hic audirem sententiam tuam de conjunctione animæ cum corpore. An cum toto corpore jungatur, an cum cerebro solo, an verò in solum conarium, tanquam in parvulum aliquod ergastulum, compingatur. Id enim sedem sensus communem, animæque ἀνθρώπου à te monitus, agnosco. Dubito tamen annon per universum corpus anima pervadat. Deinde quæro ex te, cum anima nullas habeat nec ramosas nec hamatas particulas, quomodo tam arctè unitur cum corpore. Sciscitorque subinde, an non aliquid exerit se in natura, cujus nulla ratio Mechanica reddi potest. Illud ἀντιζήτησις, cuius in nobis conscius sumus quo oritur modo? Et ratio imperit animæ nostræ in spiritus animales, quomodo potest eos amandare in quamlibet corporis partem? quomodo sagarum spiritus, quos vocant familiares, materiam tam aptè sibi adaptant atque constringunt, ut visibiles & palpabiles se exhibeant execrandis vetulis. Hoc autem fieri non solum vetulæ, sed juvenes sagæ nullâ vi coactæ, sponte mihi factæ sunt non paucæ.

Porrò, annon & ipsi hoc ipsum aliquo modo in animalibus nostris experimur, dum pro arbitrio nostro spiritus nostros animales ciere & sistere, exerere & revocare possumus. Quæro igitur, nunquid dedecet

hominem Philosophum in rerum universitate substantiam aliquam agnoscere incorpoream; quæ tamen possit aut omnes aut saltem plurimas affectiones corporeas, non secus ac ipsa corpora in se mutuo, in corpus aliquod imprimere, quales sunt motus, figura, situs partium &c. Imò verò, cum fermè constet de motu, sive morâ, superaddere etiam quæ motus consequentia sunt, ut dividere, conjungere, dissipare, vincere, figurare particulas, figuratas disponere, dispositas rotare, vel quovis modo movere; rotatas continere; & id genus alia; unde lumen, colores, & reliqua sensus objecta prodire necesse est, juxta eximiam tuam Philosophiam.

Præterea cum nihil nec corporeum neque incorporeum potest agere in aliud, nisi per applicationem suæ essentiae, necesse in superducere, ut sive Angelus, ut sive Dæmon, sive anima, sive Deus, qui agat prædictis modis in materiam, ut essentia cujuslibet inequitet quasi illis materiæ partibus in quas agit, aut aliquibus aliis, quæ in has ipsas agant per motus transmissionem, imò ut integræ aliquando adsit materiæ quam gubernat & modificat; ut constet in Geniis sive bonis sive malignis, qui se humanis oculis patefecerunt. Aliter enim qui poterant constringere materiam, & in hæc vel illâ figurâ continere?

Postremò, cum tam stupendam virtutem habeat substantia incorporea, ut per nudam sui applicationem, sine funiculis aut uncis, sine fundis aut cuneis, materiam constringat, explicet, dividat, projiciat, & simul retineat, annon verisimile videatur, ut in seipsam se possit colligere, cum nulla obster impenetrabilitas, & diffundere se denuò, & similia?

Hæc abs te peto, vir doctissime, quantum per otium licebit, ut digneris exponere, utpote quem scio tam intima quam extrema Naturæ mysteria rimatum esse, comodeque interpretari posse.

Septimò, de globulis æthereis; Quæro, si Deus mundum ab æterno condidisset, annon multis abhinc annis comminuti & confracti fuissent isti globuli, in partes indefinitè subriles, mutuis collisionibus vel attritionibus, primique Elementi faciem jam olim induissent, ita ut universus mundus in unam immensam flammam multa ante sæcula abiisset?

Octavò, de particulis tuis aqueis, longis, teretibus, & flexibilibus. Numquid habent poros? Id sanè mihi non videtur probabile, cum sint simplicia corpora, particulæque primæ ex nullis aliis particulis complicatæ, sed fragmina ex integrà primæque materiâ elisa, ac proinde

planè homogœnea. Hinc dubito, quæ poterunt flecti sine penetratione dimensionum. Putemus enim aliquando ad annulli instar incurvari. Superficies concava minor erit convexa, &c. Rem probè tenes. Non est quod hic immorer.

Nec tamen si poros habere contenderes, quod nunquam opinor facies, difficultatem tollit. Quippe quod quæstio tunc instituitur de pororum labris vel lateribus: Necessario enim aliquid flectetur, quod non habet poros.

Atque hæc difficultas pertinet non solum ad oblongas tuas particulas, sed etiam ad ramosas illas aliasque fermè omnes, quas flecti necesse est, & tamen non disrumpi.

Nonò, & ultimò, utrum materia, sive æternam fingamus, sive hæsterno die creatam, sibi liberè permissa, nullumque aliunde impulsum suscipiens, moveretur, an quiesceret. Deinde an quies sit modus corporis privativus, an vero positivus. Et si positivum malles, sive privativum, unde constet utrumlibet? An denique ulla res affectionem ullam habere possit naturaliter, & à se, quæ penitus potest destitui, vel quam aliunde potest adsciscere?

Hactenus ferè circa generalia præclaræ tuæ Physices fundamenta lusi, dicam, an

potius laboravi, progressurus posthac ad specialiora, si facilitas tua atque comitas eò me invitaverit, aut saltem permiserit. Et æquiori sanè animo feres, cum hic de primis agatur principiis, si superstitiosè omnia examinavi, viamque quasi palpan- do, singulaque curiosius contrectando, lente me promovi, & testudineo gradu video. Video enim ingenium humanum ita comparatum esse, ut faciliùs longè quid consequens sit dispiciat, quam quid in naturâ primo verum; nostramque om- nium conditionem non multum abluere ab illâ Archimedis *δὲς τοῦ σω, καὶ κρηνω τὴν γῆν*. Ubi primùm figamus pedem, inve- nire multò magis satagimus; quàm ubi invenimus ulteriùs progredi.

Quod ad mirificas illas structuras at- tinet, quas ex illis principiis generalibus erexisti, quanvis prima fronte aded su- blimes, & ab aspectu nostro remotæ vi- derentur, ut omnia apparerent nubibus tenebrisque obvoluta, dies tamen diffi- cultates comminuit, paulatimque evanue- runt istæ obscuritates, aded ut perpauca, præ quod tum factum est, in conspectum jam veniant.

Hoc autem necesse duxi, ut profiterer, ne æternum à me expectes tibi creatum iri negotium, sed lubentiùs mihi rescri- bas, parique humanitate hæc sciscitatio-

nes meas accipias, quâ primas quas mihi objectiones. Quod si feceris (clarissime Cartesi) supra quàm dici potest, tibi ob- strictum dabis, Humanitatis tuæ ac sa- pientię admiratorem Religiosissimum Hen- ricum Morum.

Centahrigia è Collegio Christi
3. Nonarum Martii 1649.

R E P L I Q U E

D E

MONSIEUR MORUS

A

MONSIEUR DESCARTES.

L E T T R E LXVIII.

Version nouvelle.

MONSIEUR,

Je ne diminue rien dans mon esprit de la haute idée que je me suis formé de vôtre merite; & mon jugement est si constant là-

dessus, que je penseray toujours, ce que je vous en ay écrit dans ma précédente : ce qui augmente même beaucoup l'estime que j'ai conçue de vous, ce sont ces manieres honnêtes, & cette bonté qui se réunissent si heureusement à une grandeur étonnante de genie, & une divine pénétration d'esprit. Comme je n'en ai jamais douté auparavant, j'en ai aujourd'hui une preuve convaincante dans vos sçavantes lettres. Au reste, afin que vous n'ayez pas lieu de vous repentir d'une faveur si considérable, & que vous ne la regardiez pas comme placée sur la tête d'un esclave ; & de peur que le zele & l'amour que j'ai pour vous ne deviennent une chose vile, comme provenant d'un esprit bas & rampant, je vais vous dire avec toute la confiance qui convient à un homme libre, de quelle sorte vos réponses m'ont satisfait : mais pour ne pas vous multiplier la peine, & à moy aussi, je retrancheray toutes les liaisons du discours, & tout ce qui pourroit le rendre trop long ; & je me contenteray de renfermer tout mon sujet en des courtes instances, ou du moins en des petites notes sur chacune de vos réponses.

Instance

Instance à la réponse sur la premiere difficulté.

I.

Vous ne la définissez que par le rapport qu'elle a avec nos sens, &c.

On pourroit repliquer, comme la racine & l'essence des choses sont cachées & ensevelies dans des tenebres éternelles, il faut de nécessité définir chaque chose par le rapport qu'elle peut avoir à d'autres ; ce rapport se peut appeler propriété dans les substances, puisqu'il n'est pas lui-même substance, quoi que je reconnoisse d'ailleurs qu'il y a des propriétés, que l'on conçoit les unes avant les autres ; j'ai voulu dire seulement qu'il valoit mieux définir une chose par une propriété, qui la comprend entièrement, que parce qu'on appelle la forme qui est plus étendue que le défini : de plus, quand vous définissez le corps une chose étendue, je remarque que cette même étendue consiste dans le rapport des parties les unes à d'autres, tant que les unes ont été produites les autres, rapport qui ne convient pas absolument à la chose.

I. I.

Quand il n'y auroit point d'hommes.

Quand tous les hommes sermeroient les yeux, le soleil n'en perdrait pas pour cela la faculté d'être vu aussi-tôt qu'il plairait aux hommes de les ouvrir : comme

Tome I.

X. x.

une coignée ne perdroit pas la faculté de couper du bois, ou autre chose semblable, lors qu'on l'y appliqueroit.

III.

Si elle est divisée en parties beaucoup plus petites, que celles de nos nerfs.

Je crois cependant que Dieu est un assez excellent ouvrier pour proportionner des nerfs à ces petites parties de matiere; & que dans une telle proportion la matiere deviendrait sensible; or ces petites parties peuvent cesser de se mouvoir, & se réunir, & de cette manière devenir derechef sensibles à nos nerfs; ce qui ne sçauroit convenir en aucune façon à la substance incorporelle.

IV.

Rien que les sens n'y apperçoivent ni mollesse, &c.

Il est certain, ou que le corps sera dur ou mol, &c. à nos nerfs, tels qu'ils sont aujourd'hui, ou du moins à ceux que Dieu pourroit lui proportionner, comme nous avons dit ci-dessus, ce qui suffit, quand même Dieu n'en feroit jamais de pareils; comme les parties, qui sont au centre de la terre, sont visibles par elles-mêmes; quoi qu'elles ne doivent jamais paroître à la lumière du soleil, & que jamais personne n'y descende avec un flambeau.

V.

Est seulement comme la faculté de rire dans l'homme : Le proprium quarto modo de Logique.

Si la raison convenoit aussi aux autres animaux, il seroit mieux de définir l'homme un animal risible, qu'un animal raisonnable; mais personne n'a encore démontré que la faculté d'être touché, ou l'impenetrabilité, soient des proprieté qui conviennent à la substance étendue; quoi que tous les Philosophes avoient avec raison qu'elles sont les proprieté du corps, je puis bien à la vérité concevoir une substance étendue, qui ne soit en aucune façon tactile ou impenetrable; donc la faculté d'être touché, ou l'impenetrabilité ne suivent pas immédiatement la substance étendue en tant qu'elle est étendue.

VI.

Mais je nie qu'en Dieu il y ait une véritable étendue, &c.

Par véritable étendue, vous entendez celle qui est accompagnée de la faculté d'être touchée & de l'impenetrabilité. Je conviens avec vous qu'elle ne se trouve pas en Dieu, dans un Ange, & dans l'ame, qui sont dépourvues de matiere; mais je soutiens qu'il se trouve dans les Anges & dans les ames, une étendue aussi véritable; quoi que moins connue du vulgaire de l'école;

que cette étendue a ses termes comme sa figure sujette à varier suivant la volonté de l'Ange ou de l'ame, & que nos ames & les Anges peuvent se resserrer ou s'étendre en conservant toujours néanmoins leur même substance.

VII.

Que toute idée de pure intelligence vient des images sensibles, &c.

Je me sens quelque penchant pour cet axiome d'Aristote, il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait passé par les sens; mais là-dessus que chacun consulte les forces de son esprit.

Première instance sur la réponse à la seconde difficulté.

I.

Ensorte que l'imagination peut en transférer l'une de la place de l'autre.

C'est ce que mon imagination ne peut faire ni concevoir dans un tel transport, que les parties de l'espace vuide n'absorbent les autres, qu'elles ne tombent les unes dans les autres, & qu'elles ne se pénétrent mutuellement.

II.

En quoy je n'ay pas fait difficulté de m'éligner du sentiment de ces grands hommes, Epicure, Democrite, &c.

Je ne doute point que vous n'ayez toutes les raisons du monde de le faire; car je

vous regarde bien au dessus, non-seulement de tous ces Philosophes, mais encore de tous ceux qui ont expliqué les secrets de la nature.

III.

On ne sçauroit nier que tout espace ne soit rempli de quelque substance.

Je l'ay accordé pour le bien de la paix, mais je n'en ai pas une idée bien claire; car si Dieu aneantissoit l'univers, & qu'il en créât un autre de rien long-tems après, cet intermonde, ou cette privation du monde auroit sa durée, dont la mesure seroit un certain nombre de jours, d'années, ou de siècles. Il y a donc la durée d'une chose qui n'existe point, laquelle durée est une espece d'extension, & par conséquent l'étendue du néant, c'est-à-dire du vuide, peut être mesurée par aulnes ou par lieues; comme la durée de ce qui n'existe point peut être mesurée dans son inexistence par heures, par jours & par mois; mais je vous passe, sans y être néanmoins forcé, qu'en tout espace il y a quelque substance; je ne la ferai pas néanmoins corporelle; puisque l'extension ou la présence divine peut être le sujet de ce qui peut être mesuré; je dirai, par exemple, que la présence ou l'extension divine occupe une ou deux lieues dans un tel ou tel vuide, sans qu'il s'ensuive que Dieu

soit corporel, comme nous avons dit cy-dessus dans l'instance cinquième, mais nous traiterons ailleurs cette question.

I V.

Je dis qu'il implique contradiction qu'une telle étendue, &c.

Je demanderois icy volontiers s'il est nécessaire, ou qu'il y ait une étendue telle que vous la concevez dans le corps, ou qu'il n'y en ait aucune: en second lieu, puisque vous convenez qu'il y a d'autres choses que le corps qui sont étendues à leur manière, cette étendue d'analogie ou de rapport, comme vous l'appellez, ne peut-elle pas tenir la place de l'étendue corporelle, sans que cela implique contradiction, sur tout cette extension d'analogie ayant tant de rapport à la véritable étendue, qu'elle est capable d'être mesurée, & qu'elle remplit un certain nombre de pieds ou d'aunes?

V.

Que tout mouvement est en quelque façon circulaire.

J'avoue que c'est une conséquence nécessaire de nécessité physique, en supposant seulement que tout est rempli de corps, & qu'aucune étendue n'excede l'étendue entière du monde, & je n'en doute point; mais je vous avoue que je n'ai pu encore comprendre comme il faut.

cette contradiction insurmontable dont vous parlez.

À la réponse sur la troisième difficulté.

Que l'on conçoit étendues & en même temps indivisibles.

Après l'explication que vous venez de donner, il n'y a plus de différens entre nous.

Première Instance.

Sur la réponse à la quatrième difficulté.

J'avoue que je ne sçay point si elles sont absolument infinies ou non.

Vous ne pouvez pourtant pas ignorer qu'elles sont ou absolument infinies, ou véritablement finies, quoi qu'il ne vous soit pas si facile de déterminer, si c'est l'un ou l'autre: toutefois ce pourroit être pour vous un signe assez certain de l'infini du monde, que vos tourbillons qui ne se rompent point, & auxquels il ne se fait pas la moindre fente. Pour moi en mon particulier, je declare librement, que bien que je puisse souscrire hardiment à cet axiome, *le monde est fini, ou non fini*; ou ce qui est ici la même chose, *le monde est infini*, mon esprit ne sçauroit pourtant comprendre comme il faut l'infini de quelque chose que ce soit: mais il arrive ici à mon imagination, ce que Jules Scaliger dit quelque part de la dilatation & de la contraction des Anges, qu'ils ne peuvent

s'étendre à l'infini, ni se réduire à un point imperceptible ; cependant quand on reconnoît Dieu positivement infini, c'est-à-dire existant par tout, comme vous faites avec raison, je ne vois pas qu'on puisse hésiter raisonnablement d'admettre sur le champ, qu'il n'est oisif nulle part, mais qu'il a produit par tout de la matiere avec la même puissance & la même facilité qu'il a créé dans celle laquelle nous vivons ; ou bien celle, jusqu'où nos yeux & nôtre esprit peuvent s'étendre ; mais je m'aperçois que je m'étends plus loin que je ne m'étois proposé, j'arrête cette ardeur de mon esprit de peur de vous déplaire.

II.

Lors que vous dites, si elle est seulement infinie par rapport à nous, elle sera réellement finie.

Cela est vrai, & j'ajoute de plus que c'est une conséquence très-claire & très-certaine, parce que la particule *seulement* exclut entierement toute infinité de la chose, qui est dite infinie seulement par rapport à nous, & par conséquent ce sera une extension réellement finie, & que mon esprit comprend parfaitement, puisque je suis évidemment certain, que le monde est ou fini ou infini, comme je l'ai dit ci-dessus.

III.

Car c'est supposer que Dieu a des parties séparées les unes des autres, qu'il est divisible, & c'est luy attribuer l'essence des corps.

Non ce n'est pas lui en attribuer ; car je nie, que l'étendue convienne au corps en tant que corps, mais seulement en tant qu'être, ou du moins en tant que substance ; outre cela, puisque Dieu, autant que nôtre esprit peut le comprendre, est tout entier par tout, & que son essence entiere se trouve présente dans tous les lieux, ou dans tous les espaces, & dans chaque point de ces espaces ; il ne s'ensuit point qu'il auroit des parties séparées les unes des autres ; ou ce qu'en est une conséquence, qu'il seroit divisible ; quoi qu'il occupe entierement & précisément tous les lieux, sans laisser aucun intervalle vuide, ce qui fait que je reconnois la présence de Dieu, ou la grandeur divine comme vous l'appellez, capables d'être mesurées, sans que Dieu soit pour cela en aucune façon divisible. Que Dieu occupe & remplisse chaque point du monde ; c'est ce que tous les Philosophes & les ignorans avouent également, & dont j'ai une idée claire & distincte, & que mon esprit embrasse sans peine : son essence divine est la même au dedans & au

dehors du monde ; enforte que si nous supposons le monde enfermé ou terminé par le ciel visible des étoiles , le centre de l'essence divine & sa presence totale se réiterera hors du ciel étoilé , de la même maniere que nous la concevons clairement au dedans , Or cette réiteration du centre divin qui occupe le monde , continuée plus loin , doit développer avec soy hors du ciel visible des espaces infinis , & si elle n'est accompagnée de vôtre matiere infinie , adieu vos tourbillons ; mais afin que ceci se fasse mieux admettre à l'esprit , essayons ce raisonnement sur la durée successive de Dieu.

Dieu est éternel , c'est-à-dire la vie divine embrasse les révolutions de tous les siècles , & l'ordre des choses passées , futures & presentes ; cependant cette vie éternelle est presente à tous les instans du temps , & les suit pas à pas , enforte qu'on peut dire avec justice & verité , que Dieu jouit de son éternité depuis tant de jours , de mois & d'heures . Par exemple , si nous supposons que le monde a été créé depuis cent ans , cette éternité de Dieu entiere , & qui embrasse tout , n'aura - t'elle pas duré jusqu'à ce jour par des heures , des jours , des mois & des années , c'est-à-dire cent ans qui se seront succedez jusqu'à ce jour ; or Dieu n'est point autre de-

puis la creation du monde , qu'il a été auparavant.

Il est donc manifeste , qu'outre l'éternité infinie , la succession de durée convient encore à Dieu . Cela supposé , pourquoy ferons-nous difficulté de lui attribuer une extension qui remplisse des espaces infinis , aussi-bien qu'une succession infinie de durée.

Bien plus , toutes les fois que je reprends de plus haut , & plus originairement ces choses , je suis dans ce sentiment que l'une & l'autre extension tant de l'espace que du temps , conviennent également aux non êtres & aux êtres ; & je me doute qu'on peut également se former un préjugé , que toutes les choses étendues sont corporelles , sur ce que tout ce que nous manions , & ce que nous sentons , qui est solide & corporel , est étendu , que cet autre préjugé , qu'il y a des choses non corporelles étendues.

Et ce qui me fait conjecturer que l'étendu tombe aussi sur le non être ; c'est qu'être étendu ne denote autre chose que des parties qui existent hors d'autres parties ; or la partie & le tout , le sujet & l'adjoinct , la cause & l'effet , les contraires & les relatifs , les contradictoires & les privatifs , & autres semblables , ne sont que termes de Logique , & nous les appliquons également aux non

êtres, comme aux autres; d'où il ne suit pas, que tout ce que nous concevons avoir des parties existantes les unes hors des autres, doive être conçu comme un être réel.

Mais combien de fois l'esprit humain lute ici avec son ombre, semblable à ces petits chiens qui courent après leur queue; car notre esprit se forge de tels combats ou de tels jeux, lorsque considérant les raisons & les modes de Logique sur le pied des choses extérieures, il ne fait pas reflexion que ce sont seulement des manieres de penser: mais croyant, que c'est quelque chose de distinct dans les choses mêmes, il se joue jusqu'à se fatiguer en tâchant d'attraper, pour ainsi dire, sa propre queue, & se trouve comme pris dans des filets; mais j'ai discouru ici imprudemment plus, que je ne voulois; je passe à ce qui reste.

I V.

Car quelque part où l'on conçoive ce lieu-là, il y a selon moy quelque matiere.

Vous êtes ici un homme de grande précaution, & d'une retenue bien fine: mais avec tous ces raisonnemens vous admettez le monde infini avec Aristote, si ce Philosophe a donné une bonne définition de l'infini, qu'il appelle dans son troisième livre de Physique *ce dont quelque partie*

est toujours par delà, nous voilà parfaitement d'accord.

V.

Cependant je crois qu'il y a une grande différence entre l'immensité, ou la grandeur de cette étendue corporelle, &c.

J'admets aussi une différence infinie entre la grandeur ou l'immensité divine & la corporelle. 1. En ce que celle-là ne peut tomber sous les sens, à la différence de celle-ci. 2. En ce que celle-là est incréée & indépendante, & celle-ci dépendante & créée. La première, pénétrable & pénétrant tout. La seconde, solide & impénétrable; enfin, en ce que celle-là naît de la reproduction continuelle de l'essence divine en tous lieux, & celle-ci de l'application extérieure & immédiate des parties les unes aux autres; de sorte qu'à moins d'être stupide & souverainement bête, on ne sauroit seulement soupçonner.

Que ces raisonnemens nous conduisent au crime, en nous insinuant quelque horrible maxime.

Comme dit Lucrèce, sur tout, puis qu'il y a des Theologiens, & des plus scrupuleux, qui reconnoissent, que si Dieu eût voulu, il auroit pu créer le monde dès l'éternité; & cependant il paroît aussi absurde de donner au monde une durée infinie qu'une étendue infinie.

*Car selon moy, c'est là un des principaux
fondemens de ma Physique.*

Je n'ai pas de peine à comprendre que ce ne soit le fondement de votre Physique, de dire que la matiere est au moins indéfiniment étendue, qu'il n'y a point de vuide dans la nature. Je ne doute point même que ce principe ne soit vrai; mais je ne sçai pas trop bien si vous avez trouvé la vraie maniere de le montrer; puisque le principe de votre demonstration est que *tout ce qui est étendu est réel, & corporel*: ce dont je ne suis pas encore pleinement convaincu, pour les raisons que j'ai dites ci-dessus; au contraire, pour vous avouer ingenuement ce qui me vient présentement dans la pensée, si ni l'espace prive de tout corps, tel qu'est celui de votre démonstration, ni Dieu ne sont point du tout étendus, votre Philosophie n'aura pas besoin de cette matiere infinie, il vous suffira d'avoir un nombre certain & défini de stades, car les côrez de ce monde fini ne trouveront point de lieu où se retirer, & les tourbillons qui seront au milieu ne pourront s'entr'ouvrir, pour donner une étendue à l'espace du milieu, & afin que le non être ait de nouvelles dimensions: mais mon ardeur naturelle me jette d'un autre côté, c'est-à-dire dans la croyance que cette fé-

condité divine, qui n'est jamais oisive en quelque endroit que ce soit; a créé de la matiere en tous lieux sans laisser le moindre petit espace vuide en admettant ce systeme; je ne trouve point que votre Philosophie se soutienne moins bien faite d'admettre ce que vous lui donnez pour fondement: & je vois clairement que la verité de votre Physique ne se decouvre pas si ouvertement, & si manifestement par tel & tel article, qu'elle brille par cette tiffure universelle, & ce fil continu qui lie toutes ses parties, comme vous faites très-bien remarquer à l'article 125. de la quatrième partie p. 425. De sorte que si quelqu'un envisageoit la face entière de votre Philosophie, il verroit qu'elle est si reguliere & si proportionnée en elle-même & aux phenomenes de la nature, qu'il pourroit s'imaginer voir comme dans une glace polie la nature, cette habile ouvriere, parée de tous ses ornemens.

P R E M I E R E I N S T A N C E
à la réponse sur la dernière difficulté.

Mais le plus grand de tous les préjugés que nous ayons retenu de nôtre enfance, &c.

J'éprouve en moy la force de ce préjugé au-delà de tout ce que je puis vous dire, & je me sens tellement pris & arrêté dans

ses filets, qu'il m'est impossible de m'en débarrasser jamais.

II.

Je m'engage à expliquer tout cela très-facilement par la seule conformation des membres des animaux.

Si vous nous tenez parole là-dessus, vous allez nous procurer une joye bien ravissante; j'ai même une si haute idée de vous, que je erois que vous ferez là-dessus, tout ce que l'esprit humain est capable de faire; ce sera dans la cinquième ou sixième partie de votre Physique, qu'on dit être presque achevée, & que j'attens avec grande impatience; je vous prie même instamment qu'elles voyent le jour le plutôt qu'il se pourra, ou pour mieux dire, afin que par leur moyen vous nous fassiez voir la nature dans ses plus brillantes clartez.

Mais pour revenir à notre sujet, si vous tenez, dis-je, parole là-dessus, j'avouë que vous aurez démontré que personne ne peut prouver qu'il y ait une ame dans les bêtes: mais en attendant, il faut convenir que vous ne l'avez pas encore démontré comme vous le dites vous-même, & même que vous ne le pouvez faire en aucune manière.

III.

Si ce n'est qu'ayant des yeux, des oreilles, &c.

La plus grande preuve selon moy, est qu'elles évitent avec tant de soin, ce qui leur est contraire; & qu'elles songent à leur conservation comme je pourrois vous le montrer, si j'avois le temps, par des petites histoires, aussi veritables que merveilleuses: mais je crois que vous en avez lû quantité de pareilles, & les miennes ne sont dans aucun livre.

IV.

Qu'il est plus probable de faire mouvoir comme des machines les vers de terre, les moucheron, les chenilles.

A moins que nous ne nous imaginions peut-être ces sortes d'ames comme une espece de fable: & de poussiere de la vie du monde, selon que Ficin les appelle; & que ces escadrons presque infinis d'ames sortans tous les jours de cette pepiniere, retombent incessamment par un mouvement impetueux, & dirigé par le destin dans cette matiere qui est preparée pour de semblables generations: mais j'avouë qu'il est plus facile d'avancer ces choses que de les démontrer.

V.

Qui nous marquât par la voix ou par d'autres signes quelque chose, &c.

Est-ce que les chiens ne nous font point

certaines signes avec leur queue, comme nous faisons avec la tête ? Est-ce que par leurs petits abboiemens ils ne nous demandent point, comme par charité leur nourriture à table ? bien plus, ils pous- sent quelquefois avec leur patte le bras de leur maître avec une retenue admirable, pour le faire souvenir par ce signe flatteur qu'il les a oubliés.

V I.

Or tous les hommes les plus stupides, & les insensés, &c. au lieu que les brutes ne font rien de semblable, &c.

Vous pourriez dire la même chose des enfans, du moins durant l'espace de plusieurs mois ; quoi qu'ils pleurent, qu'ils rient, & se mettent en colere, &c. vous êtes pourtant persuadé qu'ils ont une ame & une ame qui pense. Voilà, Monsieur, quelles sont les instances que j'ai pris la liberté de faire à vos excellentes réponses ; je ne sçai si elles vous seront aussi agréables que mes dernières objections. La bonté que vous avez marqué pour les premières, & la longue habitude que j'ai contractée avec vos écrits, m'ont rendu plus hardi ; mais je crains d'avoir été trop long, & de vous avoir été à charge.

Car j'ai presque oublié mon dessein principal, de ne pas multiplier à l'infini les objections & les réponses : mais ayant

trouvé l'occasion favorable d'avoir votre décision, sur les matieres qui se sont presentées, & sur tout de vous avoir vous-même pour interprete des difficultez que je pourrois rencontrer dans la lecture de vos ouvrages, je me suis flatté, Monsieur, que vous m'accorderiez cette faveur ; le plaisir que vous m'avez fait de me dévoiler les secrets de votre art, m'engage à vous demander la même grace pour quelques objections que je vais vous faire. Je demande donc, 1. S'il auroit pû arriver, ou par les decrets divins, ou par quelque autre maniere que le monde fût fini, c'est-à-dire borné par un nombre déterminé de millions de lieues ; car il me semble que ce n'est pas un foible argument que le monde puisse être fini, en ce que presque tout le monde croit qu'il est impossible qu'il soit infini.

2. Je suppose que quelqu'un fût assis aux extremités de ce monde, & je demande s'il pourroit enfoncer son épée jusques à la garde au travers les bornes du monde, en sorte que toute la lame de l'épée fût hors des confins du monde ; d'un côté la chose paroît facile à faire, puisqu'il n'y auroit rien hors du monde qui résistât, & de l'autre la chose paroît impossible, parce qu'il n'y auroit rien d'étendu hors du monde, qui pût recevoir la lame de l'épée.

3. A l'art. 29. de la seconde partie p. 91, si le corps A. B. transporté du voisinage du corps C. D. je demande comment il est certain que le transport soit reciproque; car supposons que le corps C. D. est une tour, & AB un vent d'Occident qui passe par le côté de la tour: or la tour C. D. est en repos, ou du moins ne s'éloigne point devant A. B.; si elle s'en éloigne; ou comme vous dites, si elle est transportée par le mouvement, elle est donc mûe vers l'Occident; mais elle n'est point transportée vers l'Occident, puisque la terre & les vents sont portez vers l'Orient. Elle paroît donc en repos par rapport au vent, puisqu'elle ne reçoit aucun mouvement de lui; cependant vous dites que le transport de cette tour & du vent (lequel transport est un mouvement) est reciproque; ainsi la tour seroit en mouvement & en repos par rapport à ce même vent. Ce qui n'est pas bien loin de la contradiction. Lors que celui qui en se promenant s'éloigne de moi qui suis assis, de l'espace de mille pas par exemple, & s'est échauffé & fatigué, & que je ne le suis pas, c'est là un signe qu'il s'est mû, & que je me suis tenu en repos pendant ce temps-là. Dans le mouvement de cet homme qui marche, je ne remarque qu'un rapport que ma pensée y fait des différentes distances où nous nous trou-

vons, & aucun mouvement réel & physique.

4. A l'art. 149. de la troisième partie p. 300. Et ainsi elle fera que la terre tournera sur son axe, &c. comment fera la lune, afin que la terre acheve dans un jour son tour sur son propre centre, puisqu'elle-même emploie 30 jours pour achever le sien; ce qui est dit à l'article 151. p. 301. ne touche point, selon moy, cette question.

5. A l'égard de ces petites parties tournées, que vous appelez canelées, comment ont-elles pu être ainsi tournées? Ne devoient-elles pas plutôt être brisées & rompues en une infinité de petites parties reduites en atomes? Quelle lenteur & qu'elle consistance pourrons-nous imaginer dans cette première matière, dont toutes les parties sont homogènes, & entièrement semblables en elles-mêmes; d'où vient que ces petites parties étoient d'ailleurs molles, & comment se sont-elles dans la suite endurcies.

6. A l'art. 189. de la quatrième partie p. 503. notre ame est étroitement jointe & unie au cerveau; vous me ferez bien plaisir de m'apprendre ce que vous pensez de l'union de l'ame avec le corps. Si elle est unie à tout le corps, ou seulement au cerveau, ou si elle est seulement renfermée dans la glande pineale comme dans une espèce de pe-

tite prison ; car je regarde cette glande, selon vos Principes, comme le siege du sens commun, & comme la forteresse de l'ame. Je doute pourtant si l'ame n'occupe pas tout le corps. Outre cela, je vous prie, comment se peut-il faire que l'ame n'ayant ni parties crochues ni branchuës, puisse s'unir si étroitement au corps ; je vous demande encore, n'y a-t'il pas des effets dans la nature, dont on ne sçauroit rendre aucune raison mécanique. Ce sentiment naturel que nous avons de notre propre existence, d'où naît-il ? Et cet empire, que notre ame a sur les esprits animaux, d'où vient-il aussi ? Comment s'y prend-elle pour les faire couler dans toutes les parties du corps ? Comment les esprits de ces sorciers, qu'on nomme familiers, sçavent-ils si bien disposer la matiere & la combiner, pour se rendre visibles & palpables à ces détestables vicilles ; c'est une verité que j'ai apprise, non-seulement de plusieurs de ces vieilles sorciers, mais encore de plusieurs jeunes, qui me l'ont avoué sans aucune contrainte.

Or n'éprouvons-nous pas nous-mêmes en quelque façon la même chose dans nos ames, lors que nous pouvons à notre gré pousser ou arrêter nos esprits animaux ; les envoyer ou les rappeler, comme il nous

plait. Je demande donc s'il seroit indigne d'un Philosophe, de reconnoître dans la nature une substance incorporelle, qui peut cependant imprimer dans quelque corps toutes les proprietéz du corps, ou du moins la pluspart, tels que sont le mouvement, la figure, la situation des parties, &c. comme les corps peuvent le faire les uns à l'égard des autres : mais de plus, comme il est presque certain que cette substance remuë & arrête les corps, ne pourroit-elle pas y ajouter aussi ce qui est une suite du mouvement, comme diviser, unir, dissiper, lier, figurer des petites parties, disposer les figures, faire circuler celles qui sont ainsi disposées, ou les mouvoir en quelque sens que ce soit, arrêter leur mouvement circulaire, & autres choses semblables qui produisent necessairement la lumiere, les couleurs, & les autres objets sensibles selon vos principes.

Outre cela, comme rien de corporel ni d'incorporel, ne peut agir sur une autre chose que par l'application de son essence, ce même Philosophe ne pourroit-il pas en conclure necessairement, que soit que ce soit un bon ou mauvais Ange, notre esprit ou Dieu qui agisse sur la matiere de la maniere que nous l'avons dit, il faut que l'essence de cette chose, quelle qu'elle soit, se promene pour ainsi dire sur ces

parties de matiere sur lesquelles elle agit, ou sur quelques autres qui agissent sur elles, en leur transmettant leur mouvement. Bien plus, qu'elle se trouve quelquefois presente à toute cette matiere, qu'elle dirige & modifie: comme cela est constant des Anges bons & mauvais qui se sont montrez à nos yeux; car autrement comment auroient-ils pu resserrer la matiere, & la contenir sous une telle ou telle figure.

Enfin la substance incorporelle ayant une vertu si merveilleuse que par sa simple application sans liens, sans crochets, sans coins, & autres instrumens, elle embrasse & resserre la matiere, la développe, la divise, la rejette, & en même tems la retient. Ne paroît-il pas vrai-semblable, qu'elle puisse rentrer en elle-même, puisqu'il n'y a point d'impenetrabilité qui s'y oppose, & se répandre derechef, & autres semblables? Je vous prie, Monsieur, si vos occupations vous le permettent, de me faire la grace de m'expliquer ces choses, sachant que vous avez penetré tous les mysteres de la nature, tant les extérieurs que les intérieurs, & que vous pouvez m'en donner facilement la solution.

7. Sur les globules du second élément, ou la matiere etherée, je demande si Dieu eût créé la matiere de toute éternité, ces globules

globules n'auroient-ils pas été diminuez & brisez depuis plusieurs années, & réduits en parties subtiles à l'indefini, à force de se rencontrer & de se heurter, pour prendre la force du premier élément; on sorte que l'univers entier auroit été réduit en une flâme universelle depuis plusieurs siècles.

8. Pour ce qui regarde vos petites parties d'eau, longues, polies & flexibles, ont-elles des pores? Cela ne me paroît pas probable, puisqu'elles sont des corps simples, & les premières parties qui ne sont composées d'aucunes autres: mais des fragmens de la premiere matiere qui s'est brisée, & par conséquent entierement homogene; Ce qui me fait douter qu'elles se puissent plier sans penetration de leurs dimensions; car supposons qu'elles se courbent en forme d'anneau, la superficie concave sera moindre que la convexe, &c. vous entendez parfaitement cela, je ne m'y arrête pas davantage.

Et quand même vous vous efforcerez de prouver qu'elles ont des pores, ce que je ne crois pas que vous sachiez jamais, vous n'oterez pas pour cela la difficulté, car ce seroient alors nouvelles difficultés sur les bords & les côtes de ces pores, car il y aura toujours alors quelque chose qui n'aura point de pores, & qui ne laissera pas de se plier.

Cette difficulté tombe non-seulement sur ces parties oblongues, mais encore sur les rameuses & branchuës, & presque sur toutes les autres qui doivent se plier sans casser.

Neuvième & dernière difficulté. Je demande si la matiere, soit que nous la supposions éternelle, ou créée d'hier, laissée à elle-même, & ne recevant aucune impulsion étrangere, seroit en mouvement ou en repos : ensuite si le repos est un mode privatif ou positif du corps, & dans l'une ou l'autre supposition ; comment on pourroit le prouver. Enfin si une chose quelle qu'elle soit, peut avoir quelque propriété naturelle par elle-même dont elle puisse être privée, ou qu'elle puisse recevoir ; d'ailleurs jusques ici mon esprit s'est comme joué sur presque tous les principes de votre excellente Philosophie, ou plutôt il s'est donné là-dessus une véritable occupation. Je descendray au particulier si vous avez la bonté de m'y inviter, ou du moins de me le permettre. J'espère que vous me ferez la grace de m'excuser, si s'agissant des premiers principes j'ai examiné les choses un peu scrupuleusement, & si en fondant le gué, & ne marchant qu'avec reserve, j'ai avancé lentement, & pour ainsi dire à pas de tortue, car je vois que tel est le caractère de

l'esprit humain, qui voit mieux dans les conséquences, que dans les premiers principes de la nature, & que notre condition n'est pas bien différente de celle d'Archimede, qui demandoit qu'on luy donnât un point fixe, & qu'il ébranleroit la terre. Il nous est plus difficile de trouver un endroit où placer le pied, que d'avancer quand nous l'avons trouvé.

Pour ce qui regarde ces magnifiques bâtimens, que vous avez élevez sur vos principes generaux, quoi qu'ils nous paraissent d'abord si hauts & si éloignez de la portée de notre vûe, que tout y sembloit enveloppé de tenebres & de nuées, le jour a cependant diminué ces difficultés, & ces obscuritez se sont peu à peu évaporées, ensorte qu'il en reste très-peu en comparaison de ce qui se montroit d'abord.

J'ai crû devoir vous faire cet aveu, afin que vous ne crussiez pas que je voulusse vous multiplier éternellement les difficultés, que vous me fassiez plus volontiers réponse, & que vous reçussiez ces nouvelles difficultés avec la même bonté que vous avez reçu les premières. Si vous me faites cet honneur, Monsieur, vous trouverez en moi le plus zélé admirateur de votre Philosophie, & le plus fidele &c.

le plus devoüé de vos serviteurs ;

HENRI MORUS.

A Cambrige du College de Christ
cc 5. Mars 1649.

C L A R I S S I M O
D O C T I S S I M O Q U E V I R O
H E N R I C O M O R O
R E N A T U S D E S C A R T E S.

R E S P O N S I O.

L E T T R E L X I X.

Vir clarissime ; gratissimas tuas litteras ; Non. Mart. datas eo tempore accipio ; quo tam multis aliis occupationibus distrahor , ut cogar vel hoc ipsâ horâ festinantissimè rescribere , vel responsum in multas hebdomadas differre. Sed vincet ea pars quæ festinationem persuadet ; malo enim minùs peritus quàm minùs officiosus videri.

Ad instantias primas.

Proprietates alias aliis esse priores ; &c.
Sensibilitas nihil mihi videtur esse in re sensibili , nisi denominatio extrinseca. Nec etiam rei est adæquata ; nam si referatur ad sensus nostros , non convenit tenuissimis materiæ particulis ; si ad alios imaginarios quales vis à Deo posse fabricari , forsan etiam Angelis & Animabus conveniens non enim faciliùs intelligo nervos sensorios adedò subtiles , ut à quàm minutissimis materiæ particulis moveri possint ; quàm aliquam facultatem , cujus ope mens nostra possit alias mentes immediatè sentire , sive percipere. Quamvis autem in extensione habitudinem partium ad invicem facile comprehendamus , videor tamen extensionem optimè percipere , quamvis de habitudine partium ad invicem planè non cogitem ; Quod debes etiam potiori jure quàm ego admittere , quia extensionem ita concipis , ut Deo conveniat , & tamen in eo nullas partes admittis.

Nondum demonstratum Tangibilitatem aut impenetrabilitatem proprias esse substantia extensa affectiones. Si concipis extensionem per habitudinem partium ad invicem , non videris negare posse , quin unaquæque ejus

ars alias vicinas tangat, hæcque tangibilitas est vera proprietas, & rei intrinseca, non autem ea quæ à sensu, tactus denominatur.

Non potest etiam intelligi unam partem rei extensæ aliam sibi æqualem penetrare, quin hoc ipso intelligatur mediam partem ejus extensionis tolli, vel annihilari: quod autem annihilatur aliud non penetrat; sique meo judicio demonstratur impenetrabilitatem ad essentiam extensionis, non autem ullius alterius rei pertinere.

Affero aliam esse extensionem æquæ veram. Tandem igitur de re convenimus; superest quæstio de nomine, an hæc posterior extensio æquæ vera sit dicenda. Quantum autem ad me, nullam intelligo nec in Deo nec in Angelis vel mente nostrâ extensionem substantiæ, sed potentiæ duntaxat; ita scilicet ut possit Angelus potentiam suam exerere, nunc in majorem nunc in minorem substantiæ corporeæ partem; nam si nullum esset corpus, nullum etiam spatium intelligerem, cui Angelus vel Deus esset coextensus. Quod autem quis extensionem, quæ solius potentiæ est, tribuat substantiæ, ejus præjudicii esse puto, quo omnem substantiam, & ipsum Deum, supponit imaginabilem.

Ad secundas instantias.

Una vacui spatii partes absorbeant alteras, &c. Hic repero, si absorbeantur, ergo media pars spatii tollitur, & esse desinit. quod autem esse desinit, aliud non penetrat; ergo impenetrabilitas in omni spatio est admittenda.

Inter mundum illud suam haberet durationem, &c. Puto implicare contradictionem; ut concipiamus aliquam durationem intercedere inter destructionem prioris mundi, & novi creationem: Nam si durationem istam ad successionem cogitationum divinarum, vel quid simile referamus, erit error intellectus, non vera ullius rei perceptio. Ad sequentia jam respondi, notando extensionem quæ rebus incorporeis tribuitur, esse potentiæ duntaxat non substantiæ; quæ potentia, cum sit tantum modus in re ad quam applicatur, sublato extenso cui coexistat, non potest intelligi esse extensa.

Ad penultimas instantias.

Deum positivè infinitum, id est, ubique existentem, &c. Hoc ubique non admitto. Videris enim hîc infinitatem Deo in eponere, quod ubique existat, cui opinioni non assentior; sed puto Deum ratione suæ potentiæ ubique esse; ratione autem suæ essentia nullam planè habere relationem ad locum. Cum autem in Deo potentia

& essentia non distinguantur, fatiùs esse puto in talibus de mente nostrâ vel Angelis tanquam perceptioni nostrâ magis adæquatis quàm de Deo ratiocinari. Sequentes difficultates ex eo præjudicio mihi videntur omnes ortæ, quod nimis assueverimus qualibet substantias, etiam eas quas corpora esse negamus, tanquam extensas imaginari, & de entibus rationis intemperanter Philosophari, *entis sive rei proprietates non enti tribuendo.* Sed rectè meminisse oportet, non entis nulla esse posse vera attributa, nec de eo posse ullo modo intelligi *partem & totum, subjectum, adjunctum, &c.* Ideoque optimè concludis, cum propriis umbris mentem ludere, cum entia Logica considerat.

Certus finitusque stadiorum numerus suffecerit, &c. Sed repugnat meo conceptui, ut mundo aliquem terminum tribuam, nec aliam habeo mensuram eorum quæ affirmare debeo vel negare, quam propriam perceptionem. Dico idcirco mundum esse indeterminatum vel indefinitum, quia nullos in eo terminos agnosco, sed non ausim vocare infinitum, quia percipio Deum esse mundo majorem, non ratione extensionis, quam ut sæpè dixi nullam propriam in Deo intelligo, sed ratione perfectionis.

Ad ultimas instantias.

Hoc se præstiteris, &c. Non certus sum
meo

meæ Philosophiæ continuationem unquam in lucem prodituram, quia penderà multis experimentis, quorum faciendorum nescio an copiam sim unquam habiturus; sed spero me hâc ætate brevem tractatum de affectibus edidurum, ex quo apparebit quo pacto in nobis ipsis omnes motus membrorum, qui affectus nostros comitantur, non ab animâ, sed à solâ corporis machinatione peragi existimem. Quod autem *Canis annuat candis, &c.* Sunt tantum motus qui comitantur affectus, eosque accuratè distinguendos puto à loquelâ, quæ sola cogitationem in corpore latentem demonstrat. *Nec infans ulli, &c.* Dispar est ratio infantum & brutorum: Nec judicarem infantes esse mente præditos, nisi viderem eos esse ejusdem naturæ cum adultis: bruta autem eousque nunquam adulescunt, ut aliqua in iis cogitationis nota certa deprehendatur.

Ad Quæstiones.

Ad primam. Repugnat conceptui meo, five quod idem est, puto implicare contradictionem, ut mundus sit finitus vel terminatus; quia non possum non concipere spatium ultra quoslibet præsuppositos mundi fines; tale autem spatium apud me est verum corpus; nec moror quod ab aliis imaginarij vocetur, & idem mundus finitus existimeretur, novi enim ex quibus

præjudiciis error iste profectus fit.

Ad secundam. Imaginando gladium trahere ultra mundi fines, ostendis te etiam non concipere mundum finitum, omnem enim locum ad quem gladius pertingit revera concipis ut mundi partem, quamvis illud quod concipis vacuum voces.

Ad tertiam. Non melius possum explicare vim reciprocam in mutuâ duorum corporum ob invicem separationem, quam si tibi ponam ob oculos navigiolum aliquod hærens in luto juxta fluminis ripam, & duos homines, quorum unus stans in ripa navigiolum manibus pellat, ut illud à terrâ removeat, eodemque prorsus modo alius stans in navigio ripam manibus pellat, ut illud idem à terra removeat. Si enim horum hominum vires sint æquales, conatus ejus qui terrâ insitit, terræque idcirco conjunctus est, non minus confert ad motum navigii, quam conatus alterius qui cum navigio transferatur. Unde patet actionem, quâ navigium à terrâ recedit, non minorem esse in ipsâ terrâ quam in navigio. Nec est difficultas de eo qui à te sedente recessit; cum enim de translatione hic loquor, intelligo tantum eam quæ fit per separationem duorum corporum se invicem mediâ tangentiâ.

Ad quartam. Motus Lunæ determinat materiam cælestem; & ex consequenti

etiam terram in eâ contentam, ut versus unam partem potius quam versus aliam, nempe in figurâ ibi positâ ut ab A versus B potius quam versus D, flectatur; non autem dat ei celeritatem motus; & quia hæc celeritas pendet à materia cælesti, quæ celeritas præter propter eadem est juxta Terram ac juxta Lunam, debet Terra duplo celerius convolvi quam convolvitur, ut circiter sexages circulum suum absolvetur eo tempore, quo Luna semel percutrit suum sexages majorem; nisi obstaret magnitudo, ut in artic. 191. p. 301. dictum est.

Ad quintam. Nullum suppono esse lentorem nullamque tenacitatem in minimis materiæ particulis, nisi quemadmodum in sensibilibus & magnis, quæ nempe ex motu & quiete partium dependet; Sed notandum est ipsas particulas striatas formari ex materiâ subtilissimâ, & divisâ in minutias innumerabiles vel numero indefinitas, quæ ad ipsas componendas simul junguntur, adeo ut plures diversas minutias in unaquâque particulâ striatâ concipiam, quam vulgus hominum in aliis corporibus valde magnis.

Ad sextam. Conatus sum explicare maximam partem eorum quæ hic peris in tractatu de affectibus. Addo tantum nihil mihi hætenus occurrissè circa naturam re-

rum materialium, cujus rationem mechanica non facillimè possim excogitare. Atque ut non dedecet hominem Philosophum putare Deum posse corpus movere, quamvis non putet Deum esse corporeum; ita etiam eum non dedecet aliquid simile de aliis substantiis incorporeis judicare. Et quamvis existimem nullum agendi modum Deo & creaturis univocè convenire, fateor tamen, me nullam in mente meâ ideam reperire, quæ repræsentet modum quo Deus vel Angelus materiam potest movere, diversam ab eâ quæ mihi exhibet modum, quo ego per meam cogitationem corpus meum movere me posse mihi conscius sum.

Nec verò mens mea potest se modò extendere modò colligere in ordine ad locum, ratione substantiæ suæ, sed tantum ratione potentiæ, quam potest ad majora vel minora corpora applicare.

Ad septimam. Si mundus ab æterno fuisset, procul dubio hæc Terra non mansisset ab æterno, sed aliæ alibi productæ fuissent; nec omnis materia abiisset in primum elementum; ut enim quædam ejus partes uno in loco comminuuntur, ita aliæ in alio loco simul coalescunt; nec plus est motus sive agitationis in totâ rerum universalitate uno tempore quam alio.

Ad octavam. Particulas aquæ, aliasque

omnes quæ sunt in terrâ, poros habere, sequitur evidenter ex modo quo terræ productionem descripsi, nempe à particulis materiæ primi elementi simul coalescentibus; cum enim hoc primum Elementum nullis constet particulis, nisi indefinitè divisiss, hinc sequitur concipiendos esse poros usque ad ultimam possibilem divisionem in omnibus corporibus ex eo constare.

Ad nonam. Ex iis quæ paulò ante dixi de duobus hominibus, quorum unus movetur unâ cum navigio, alius in ripâ stat immotus; satis ostendi me putare nihil esse in unius motu magis positivum, quam in alterius quiete.

Quid sibi velint hæc tua ultima verba. *An ullar. s affectionem habere potest naturaliter, & à se, quâ penitus potest destitui, vel quam aliunde potest adsciscere, non satis percipio.*

Cæterum velim ut pro certo existimes mihi semper fore gratissimum eâ accipere quæ de scriptis meis vel quares vel objicies, & pro viribus responsurum esse tibi addictissimum, Renatum Descartes.

Egmondæ 17 Kalendis.
Maii 1649.

R E P O N S E

D E

M O N S I E U R

D E S C A R T E S

A

M O N S I E U R M O R U S.

L E T T R E L X I X.

Version nouvelle.

M O N S I E U R,

Je viens de recevoir avec grand plaisir votre Lettre en date du 5 Mars, mais dans un temps où je me trouve si fort occupé, que je me vois dans la nécessité ou de vous écrire à la hâte, ou de différer à un long-temps d'icy ma réponse. Dans cette alternative je choisis le premier parti, aimant mieux paroître moins habile & plus officieux,

Aux premières instances.

Il y a des propriétés que l'on conçoit les unes avant les autres, &c.

La sensibilité ne me paroît être dans la chose sensible, qu'une dénomination extrinsèque, & n'est point une qualité qui convienne à toute la substance corporelle; car si elle se rapporte à nos sens, elle ne convient point aux parties les plus déliées de la matière; que si elle avoit quelque rapport à ces nerfs imaginaires, que vous supposez que Dieu pourroit façonner, elle pourroit peut-être convenir aux Anges & aux âmes; car je ne conçois pas plus facilement des nerfs capables de sentiment, & si subtils qu'ils puissent être mêlés par les plus petites parties de la matière, que quelqu'autre faculté par le moyen de laquelle notre âme puisse sentir ou percevoir immédiatement les autres âmes: mais bien que dans l'extension nous comprenions facilement les parties au respect les unes des autres, il me paroît pourtant que je conçois très-bien l'étendue, sans penser au rapport que ces parties ont les unes à l'égard des autres; ce que vous devez admettre plus volontiers que moy, parce que vous concevez l'étendue comme convenant à Dieu, sans admettre en lui aucunes parties.

Personne n'a encore démontré que la faculté

A a a iij

ré d'être touché, ou l'impenetrabilité soient des proprietéz qui conviennent à la substance étendue. Si vous concevez l'étendue par le rapport des parties les unes auprès des autres, il ne paroît pas que vous puissiez dire que chacune de ses parties ne touche pas les voisines, & cette faculté d'être touché est une véritable propriété qui est intime au sujet, & non celle que les sens nous font appeller le toucher.

On ne peut pas aussi comprendre qu'une partie d'une chose étendue penetre une autre partie qui lui soit égale, sans comprendre en même tems, que l'étendue qui est au milieu de ces deux parties est ôtée ou anéantie; or une chose réduite au néant, n'en scauroit pénétrer une autre; ainsi on peut démontrer selon moy, que l'impenetrabilité appartient à l'essence de l'étendue; & non à l'essence d'aucune autre chose.

Je soutiens qu'il y a une autre étendue aussi véritable. Enfin nous sommes d'accord sur le fond, & il ne s'agit plus entre nous que d'une question de nom; sçavoir, s'il faut donner le nom de véritable étendue à cette dernière. Pour moi je ne conçois aucune étendue de substance, ni en Dieu, ni dans les Anges, ni dans nôtre ame: mais seulement une étendue de puissance, ou une extension en puissance; en sorte qu'un Ange peut proportionner ce pouvoir d'ex-

ension, tantôt à une plus grande ou moindre partie de la substance corporelle; car s'il n'y avoit aucun corps, je ne comprendrois aussi aucun espace à qui Dieu ou l'Ange correspondissent par l'étendue. Quant à ce qu'on attribue à la substance, l'étendue qui n'appartient qu'à la puissance, c'est un effet du même préjugé, qui nous fait supposer toute substance en Dieu même, comme tombant sous l'imagination.

Aux secondes instances.

Que des parties de l'espace vuide en absorbent d'autres, &c. Je le repete, si elles sont absorbées; donc le milieu de l'espace est ôté & cesse d'être. Or ce qui cesse d'être ne penetre point une autre chose, donc il faut admettre l'impenetrabilité en tout espace.

Cet intermonde, ou cette absence du monde avroit sa durée, &c.

Je crois qu'il implique contradiction de concevoir une durée, entre la destruction du premier monde, & la création du nouveau; car si nous rapportons cette durée ou quelque chose de semblable, à la succession des pensées divines, ce sera une erreur de l'intellect, non une véritable perception de quelque chose. J'ai déjà répondu à la suite, en observant que l'étendue qu'on attribue aux choses incorporelles

convient seulement à la puissance & non à la substance, laquelle puissance estant seulement un mode dans la chose à laquelle elle est appliquée, en ôtant cette chose étendue à laquelle elle correspondoit, on ne sçauroit comprendre qu'elle soit étendue.

Aux penultièmes instances.

Que Dieu est positivement & réellement infini, c'est-à-dire existant par tout, &c.

Je n'admets pas ce *par tout*, car il paroît icy. que vous ne faites consister l'infinité en Dieu qu'en ce qu'il existe par tout, ce que je ne vous passe point; croyant au contraire, que Dieu est par tout à raison de sa puissance, & qu'à raison de son essence il n'a absolument aucune relation au lieu: or comme on ne distingue point en Dieu le pouvoir & l'essence, je crois qu'il est mieux de raisonner en pareille matière sur nôtre ame. ou les Anges, comme choses plus proportionnées à nôtre maniere de penser. Les difficultez suivantes me paroissent nâître du préjugé qui nous a fait croire que toutes substances, celles-là même que nous reconnoissons incorporelles, sont véritablement étendues, & de la mauvaise maniere de philosopher sur les êtres de raison, en attribuant les proprieté de l'être ou de la chose au non être; mais n'oublions jamais que le non être, ou ce

qui n'existe pas, n'a aucun véritable attribut; & qu'on ne sçauroit concevoir en luy en aucune façon, la *partie*, le *tout*, le *sujet*, l'*adjoint*, &c. & c'est bien conclure, lors que vous dites que l'esprit se joue avec ses propres ombres; lors qu'il considère les êtres de raison.

Un nombre certain & fini de stades suffira, &c.

Mais il repugne à mes idées, d'assigner des bornes au monde, & ma perception est la seule regle de ce que je dois affirmer ou nier. C'est pour cela que je dis que le monde est indéterminé ou indéfini, parce que je n'y connois aucunes bornes; mais je n'oserois dire qu'il est infini, parce que je conçois que Dieu est plus grand que le monde, non à raison de son étendue que je ne conçois point en Dieu, comme j'ai dit plusieurs fois, mais à raison de la perfection.

Aux dernières instances.

Si vous le faites, &c.

Je ne sçai point certainement si le reste de ma Philosophie verra le jour, parce qu'il faudroit pour cela faire plusieurs expériences, lesquelles je ne sçai si j'aurai jamais la commodité de faire; mais j'espère donner cet Esté un petit traité des passions, dans lequel on verra clairement comment tous les mouvemens de nos membres qui accom-

pagnent nos passions ou affections sont produits selon moy, non par nôtre ame, mais par le seul mechanisme de nôtre corps. Quant aux signes que font les chiens avec leurs queue, ce sont les seuls mouvemens qui accompagnent les affections, & je crois qu'il faut les distinguer soigneusement de la parole qui seule est un signe certain de la pensée qui est cachée dans le corps : vous pourriez dire la même chose des enfans, &c.

Il y a une grande difference entre les enfans & les brutes ; cependant je ne croirois pas que les enfans eussent une ame, si je ne voyois qu'ils font de la même nature que les adultes. Pour les brutes, elles ne parviennent jamais à un âge où l'on puisse remarquer en elle le moindre signe de pensée.

Aux questions.

À la premiere, il repugne à ma pensée, ou ce qui est le même, il implique contradiction, que le monde soit fini ou terminé, parce que je ne puis ne pas concevoir un espace au-delà des bornes du monde, quelque part où je les assigne ; or un tel espace est selon moi un vray corps. Je ne m'embarasse point que les autres l'appellent imaginaire, & que par conséquent ils croient le monde fini, car je sçai de quel préjugé naît cette erreur.

À la seconde, En imaginant une épée qui passe au-delà des bornes du monde, vous prouvez que vous ne concevez pas le monde comme fini ; car vous concevez comme parti réelle du monde tout lieu que l'épée touche, bien que vous donniez le nom de vuide à la chose que vous concevez.

À la troisième. Je ne sçauois mieux expliquer la force reciproque dans la separation mutuelle de deux corps au respect l'un de l'autre, qu'en supposant un petit bateau dont le fonds touche le sable, le long des bords d'un fleuve, & deux hommes, l'un desquels se tenant sur le rivage, pousse avec ses mains le petit bateau pour l'écarter de la terre, & un autre homme se tenant sur le même bateau qui pousse le rivage avec ses mains, pour écarter aussi le bateau de la terre ; si les forces de ces deux hommes sont égales, l'effort de celui qui est à terre, & qui par conséquent est joint à la terre, ne sert pas moins au mouvement du bateau, que l'effort de l'autre qui est transporté avec le bateau ; d'où il est clair que l'action qui fait reculer le bateau de la terre n'est pas moindre sur la terre même que dans le bateau, & cet homme qui s'éloigne de vous pendant que vous êtes assis, ne fait pas une difficulté ; car lors que je parle icy du transport, j'entens seulement celui qui se fait par la separation de

deux corps qui se touchent immédiatement.

A la quatrième, le mouvement de la Lune détermine la matiere celeste, & par conséquent la terre, qui fait un tout avec elle, en sorte qu'elle est emportée plutôt d'un côté que d'un autre; c'est-à-dire, comme on voit dans la figure, plutôt de la partie A vers B, que vers D, sans lui communiquer pour cela la vitesse du mouvement; & comme cette vitesse dépend de la matiere celeste, & qu'elle se meut à peu près aussi vite contre la terre que vers la lune, la terre devoit avoir un mouvement deux fois plus rapide que celui qu'elle a pour faire 60 fois son tour dans le même temps que la lune ne feroit qu'une fois le sien plus grand 60 fois que celui de la terre, si la grandeur ne s'y opposoit, comme je l'ai dit à l'article 131. de la treizième partie p. 301.

A la cinquième. Je ne suppose point d'autre lien & d'autre tenacité dans les plus petites parties de la matiere, que celles que je conçois dans les parties grandes & sensibles qui dependent du mouvement & du repos des parties: mais il faut observer que les parties canelées sont formées d'une matiere très-subtile, & divisée en petites parties innombrables ou indefinies qui se joignent ensemble par

les composer; en sorte que je conçois un plus grand nombre de petites parties dans chaque partie canelée, que l'on n'en conçoit communément dans les plus grands corps.

A la sixième. J'ai tâché d'expliquer dans le traité des passions la plupart des choses que vous demandez ici. J'ajoute seulement que je n'ai rien trouvé jusqu'ici sur la nature des choses materielles, dont je ne puisse donner très-facilement une raison mechanique; & comme il ne me sied pas à un Philosophe de croire que Dieu peut mouvoir le corps, quoi qu'il ne pense pas que Dieu soit corporel; & il ne lui me sied pas aussi de croire quelque chose de semblable des substances incorporelles: & bien que je croye qu'aucune maniere d'agir ne convient dans le même sens à Dieu & aux créatures; j'avoue cependant que je ne trouve en moi-même aucune idée qui me represente une maniere differente dont Dieu ou un Ange peuvent mouvoir la matiere, de celle qui me represente la matiere dont je suis convaincu en moi-même, que je puis mouvoir mon corps par ma pensée: & veritablement ma pensée ne peut pas tantôt s'étendre, tantôt se rassembler par rapport au lieu à raison de sa substance, mais seulement à raison de sa puissance, qu'elle peut appliquer à

des corps plus grands ou plus petits.

A la septième. Si le monde avoit été de toute éternité, certainement cette terre ne seroit pas depuis l'éternité; mais il s'en seroit produit d'autres en differens endroits, & toute la matiere n'auroit pas été réduite au premier élément; car comme quelques-unes de ses parties se brisent en certains endroits, d'autres s'unissent ensemble en d'autres lieux sans qu'il y ait plus de mouvement ou d'agitation en un temps qu'en un autre dans tout l'univers.

A la huitième. Par la maniere dont j'ai décrit la production de la terre, c'est-à-dire, des parties de la matiere du premier élément qui se réunissent les uns aux autres, ils'en suit évidemment que les parties d'eau, & toutes les autres qui sont dans la terre ont des pores; car comme ce premier élément n'est composé que des parties indéfiniment divisées, il s'en suit de là qu'il faut concevoir des pores jusques à la dernière division possible dans tous les corps qui en sont composés.

A la neuvième. Par ce que j'ai dit ci-dessus de deux hommes, dont l'un est mû avec le bateau, & l'autre demeure immobile sur le rivage, j'ai fait assez voir que je ne crois pas qu'il y ait rien de plus positif dans le mouvement de l'un, que dans le repos de l'autre.

Je

Je ne comprends pas bien ce que veulent dire ces derniers mots : *An ulla res affectionem habere potest naturaliter & à se quæ penitus potest destitui, vel quam aliunde potest adsciscere.*

Au reste, Monsieur, je vous prie d'être très-persuadé que je recevrai toujours avec beaucoup de plaisir toutes les questions & les objections que vous me ferez sur mes ouvrages, & que je tâcherai d'y répondre le mieux qu'il me sera possible. Je suis avec un parfait attachement,

RENE' DESCARTES.

A Egmond le
15. Avril 1649.

Fin du premier Tome.

Tome 1.

Bbb

TABLE
DES LETTRES

TABLE DES LETTRES

CONTENUES EN CE LIVRE.

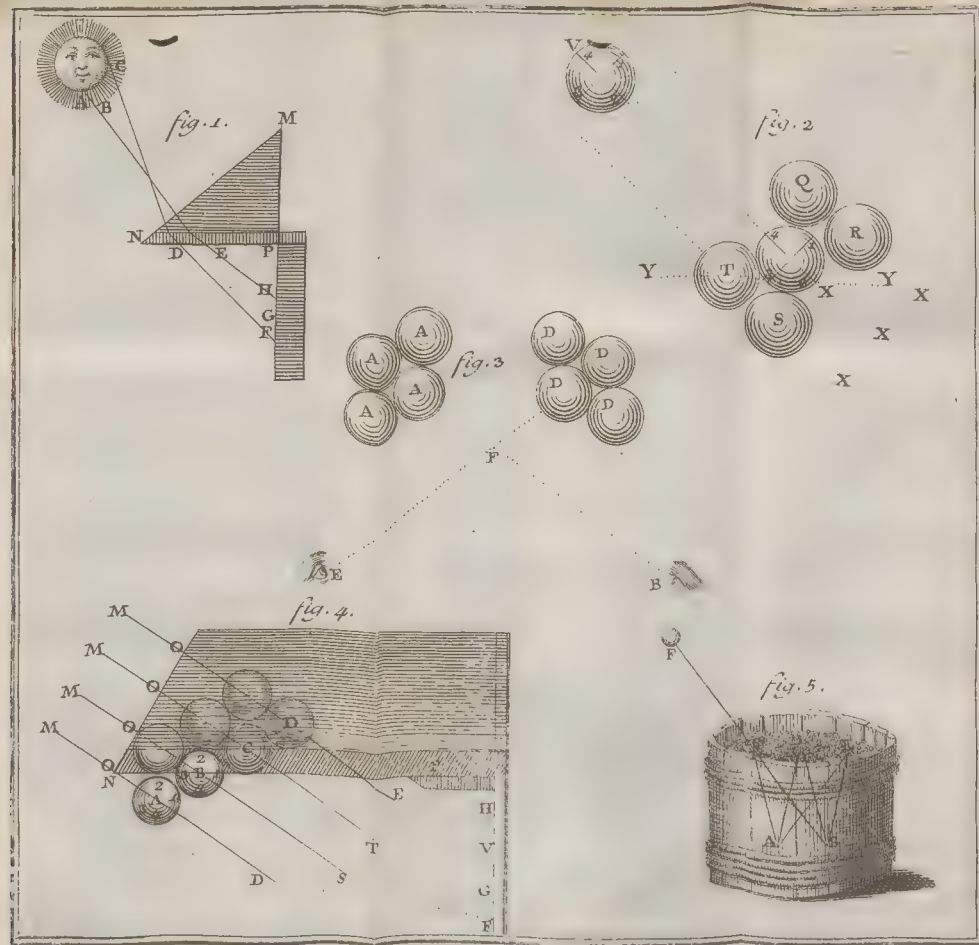
Lettre premiere à la Reine de Suede, touchant le souverain Bien de cette vie, considéré au sens que les Philosophes en ont écrit,	page 1
Lettre 2. à Monsieur Chanut à l'occasion de la précédente,	7
Lettre 3. jusques à la douzième, à la Princesse Elizabeth de Boheme, sur l'examen du livre de Senèque de vitâ Beatâ, & sur plusieurs autres considerations de Morale formées ensuite, depuis la page 9. jusqu'à la page 73.	74
Lettre 12. à ladite Princesse,	74
Lettre 13. à ladite Princesse, sur le livre del Prince, contenant diverses considerations politiques,	76
Lettre 14. à la Princesse Louïse de Bohême,	85
Lettre 15. à ladite Princesse Elizabeth, où il est parlé du genie de Socrate,	86
Lettre 16. à ladite Princesse Louïse,	91

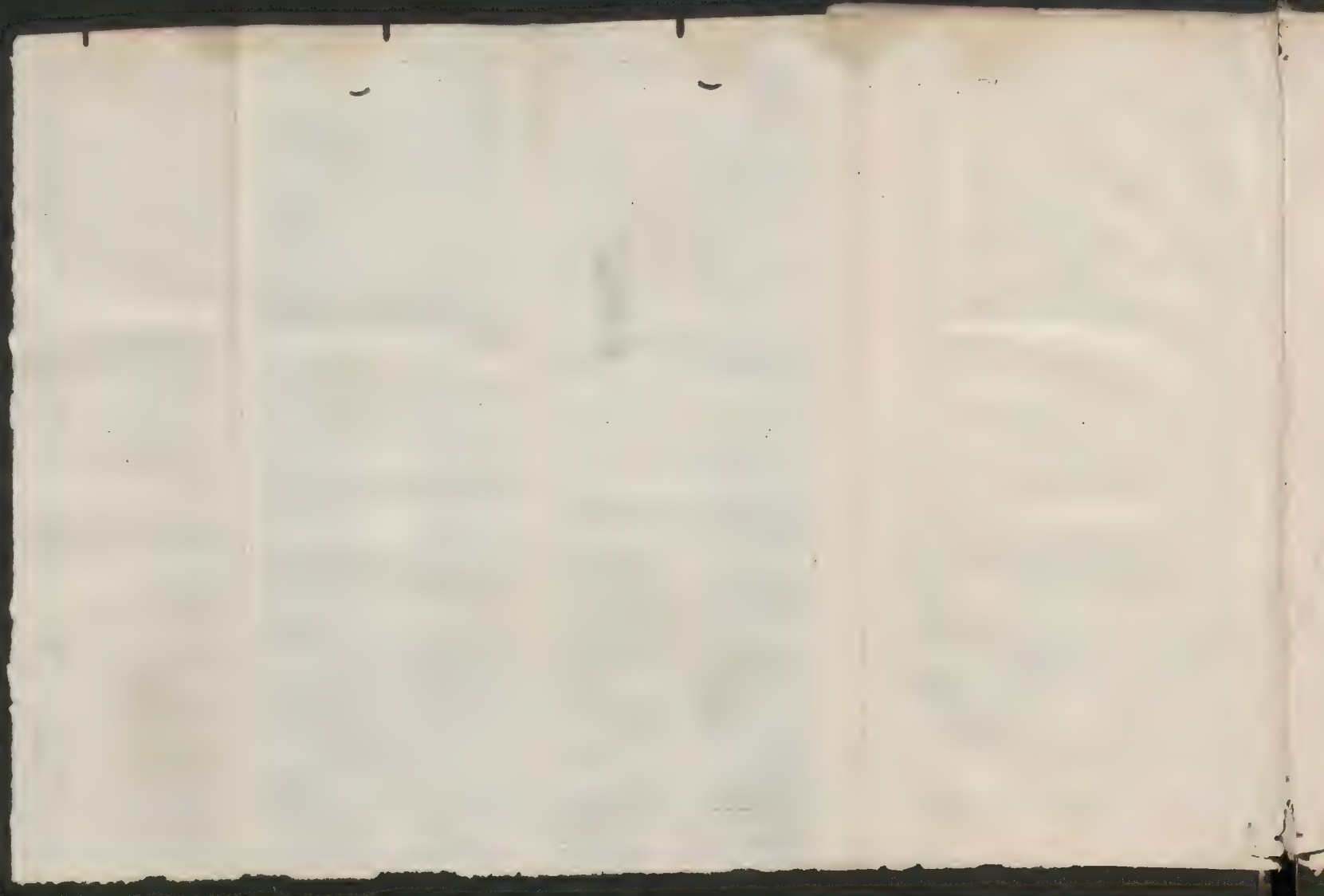
T A B L E.

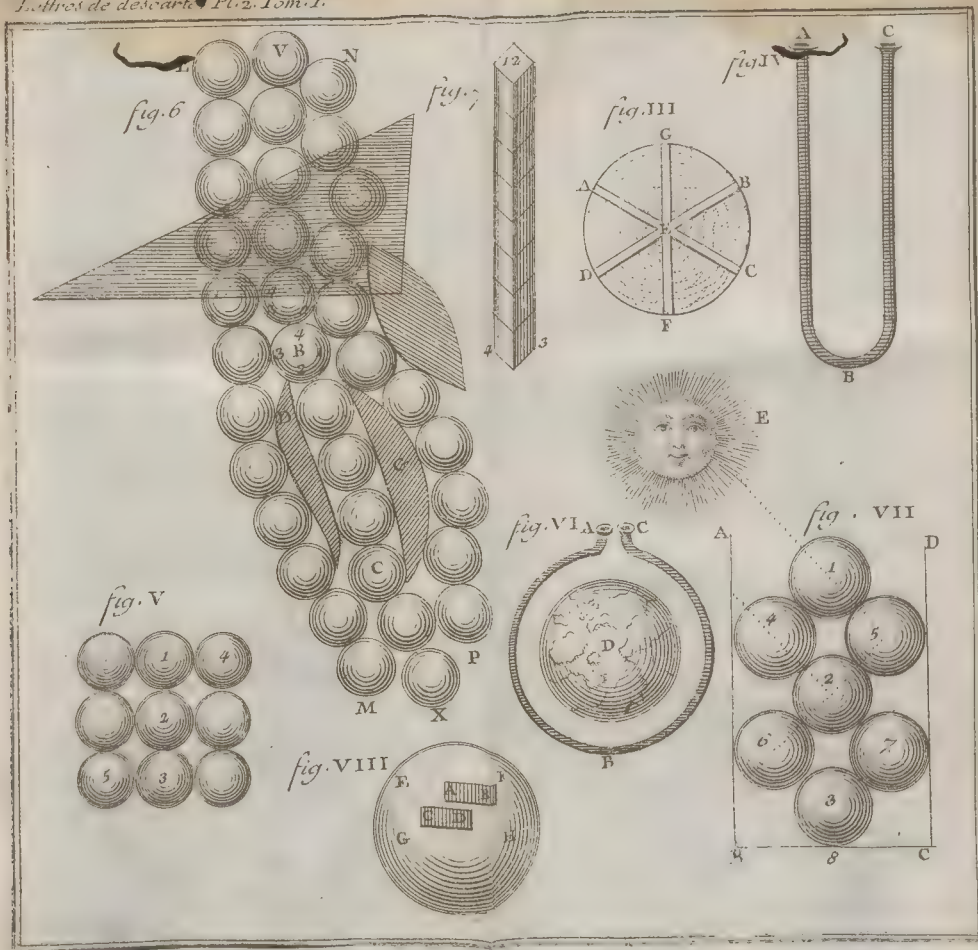
Lettre 17. à ladite Princesse Elizabeth, où il est parlé de quelques remèdes de Medecine, de ceux de Chymie, & de Monsieur le Roy,	92
Lettre 18. à ladite Princesse Louïse,	95
Lettre 19. à ladite Princesse Elizabeth, sur les differends qu'il avoit avec les Professeurs d'Orzech & de Leyde,	96
Lettre 20. à ladite Princesse, où il lui parle de la Reine de Suede,	101
Lettre 21. à ladite Princesse, sur quelque indisposition qu'elle avoit,	103
Lettre 22. à ladite Princesse, au sujet de Monsieur le Roy,	106
Lettre 23. à ladite Princesse, comment on peut remédier aux sujets qu'on a de tristesse,	110
Lettre 24. à ladite Princesse, sur le profit qu'on tire des disgrâces de la fortune,	115
Lettre 25. à ladite Princesse, qui contient les raisons qui luy ont fait quitter le dessein d'écrire le traité de l'érudition,	118
Lettre 26. à ladite Princesse,	120
Lettre 27. à ladite Princesse, sur la mort du Roy d'Angleterre son oncle, & sur la restitution d'une partie du Palatinat au Prince Palatin son frere,	124
Lettre 28. à ladite Princesse, que son indisposition vient des sujets qu'elle a de fâcherie,	130
Lettres 29. & 30. à ladite Princesse, sur l'union de l'Âme avec le Corps, & comment	

T A B L E.

elle a la force de le mouvoir,	135. & 141
Lettre 31. à ladite Princesse, sur celle qu'il a écrite à la Reine de Suede touchant le Souverain Bien de cette vie,	147
Lettres 32. 33. & 34. à Monsieur Chanut lors de sa résidence en Suede, depuis la page 151. jusqu'à 162.	
Lettre 35. audit sieur Chanut, sur trois belles questions de Morale,	162
Lettre 36. audit sieur Chanut, réponse à quelques difficultez par luy proposées de la part de la Reine de Suede,	183
Lettre 37. audit sieur Chanut, sur les écrits qu'il luy avoit envoyez pour la Reine de Suede,	194
Lettre 38. audit sieur Chanut, sur une réponse qu'il luy envoie pour la Reine de Suede,	198
Lettre 39. à la Reine de Suede, complimens sur ce qu'elle luy avoit écrit en réponse de la sienne touchant le souverain bien de cette vie,	203
Lettre 40. audit sieur Chanut,	205
Lettre 41. à ladite Princesse Elizabeth,	207
Lettres 42. & 43. à Monsieur Chanut, sur son appel en Suede,	209. & 212.
Lettre 44. à ladite Princesse Elizabeth, sur son voyage en Suede,	215
Lettres 45. 46. & 47. à M. Chanut, sur son voyage en Suede,	217. 219. & 220
Lettre 48. à ladite Princesse Elizabeth, sur le même voyage,	222
Lettre 49. à Monsieur Frainshemins, sur le	







L
m
L

L

L

L

L

L

L

f
C
c
c
M
L

T A B L E.

<i>même voyage,</i>	224.
<i>Lettre 50. à ladite Princeſſe Elizabeth, comme il eſtoit nouvellement arrivé en Suede,</i>	228
<i>Lettre 51. à ladite Princeſſe Elizabeth, touchant le vif argent;</i>	231
<i>Lettre 52. à un Seigneur, ſur diverſes queſtions Phyſiques,</i>	234
<i>Lettre 53. à un Seigneur, autres queſtions de Phyſique,</i>	239
<i>Lettre 54. à un Seigneur, autres queſtions de Phyſique,</i>	245
<i>Lettre 55. à Monsieur Descartes par un R. P. Jeſuite des Pays-Bas, objections ſur les couleurs de l'Arc-en-ciel,</i>	255
<i>Lettre 56. réponse de M. Descartes auxdites objections,</i>	273
<i>Lettres 57. juſques à la 64. de Monsieur Morin à M. Descartes, contenant ſes objections ſur la lumière, avec les réponses de M. Descartes.</i>	

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens-tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nôtre Grand Conſeil, Prevost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartient: SALUT. Nôtre bien amé DENIS HORTHEMELS Libraire à Paris, nous ayant

fait exposer qu'il auroit acquis différentes Oeuvres de René Descartes ; sçavoir les Principes de la Philosophie, son Homme & Traité de la Lumiere, ses Lettres, sa Geometrie, son Traité des Passions de l'Ame & Traité de l'Esprit de l'Homme, suivant les Principes de Descartes par Louis de la Forge, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public ; mais comme ces Ouvrages sont d'une très-grande dépense & d'un long débit, il craint que quelques Libraires-Imprimeurs, & autres personnes ne s'avissassent de luy contrefaire, ce qui luy feroit un tort considerable, Nous auroit en conséquence fait très-humblement supplier pour l'en dédommager luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer les différentes Oeuvres de Descartes, sçavoir, ses Principes de la Philosophie, son Homme & Traité de la Lumiere, ses Lettres, sa Geometrie, son Traité des Passions de l'Ame & Traité de l'Esprit de l'Homme, suivant les Principes de Descartes par Louis de la Forge, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon luy semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de quinze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; Faisons

défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiez en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, ou autrement, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de les exposer en vente les manuscrits ou imprimez, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où les approbations y auront esté données, es mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des

Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée., & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis. & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande; & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le 19. jour du mois de Fevrier l'an de grace 1723. & de nôtre Regne le huitième. Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registre sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris p. 313 N. 466 conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 15 Mars 1723.

Signé, BALLARD, Syndic.

No 666

9

6 vol. 2 & 3

1 for us me - 14-15

Remance 36-37

900

